



HAL
open science

La langue sous le feu

Odile Roynette, Gilles Siouffi, Agnès Steuckardt

► **To cite this version:**

Odile Roynette, Gilles Siouffi, Agnès Steuckardt (Dir.). La langue sous le feu : Mots, textes, discours de la Grande Guerre. Odile Roynette; Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt. Presses Universitaires de Rennes, pp.267, 2017. hal-03051190

HAL Id: hal-03051190

<https://hal.science/hal-03051190>

Submitted on 10 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La langue sous le feu : mots, textes, discours de la Grande Guerre

**sous la direction de
Odile Roynette, Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt**

Remerciements

Ce volume présente les travaux qui se sont tenus lors du colloque international et pluridisciplinaire « La Première Guerre mondiale et la langue : approches croisées », organisé à Paris les 12 et 13 juin 2014 à l'université Paris-Sorbonne et au Centre d'Histoire de Sciences Po. Ce colloque s'est tenu grâce au patronage de plusieurs institutions que nous tenons à remercier particulièrement, outre les membres du comité scientifique¹. Nous remercions en premier lieu la Mission du centenaire, qui nous a octroyé le label de la mission ; la DGLFLF et son président Xavier North, qui nous a fait l'honneur de venir inaugurer le colloque ; la région Ile-de-France ; l'université Paul-Valéry Montpellier 3, et l'équipe de recherche en linguistique Praxiling (UMR 5267) ; l'université de Bourgogne-Franche-Comté et le laboratoire ELLIADD (EA 4661) ; le Centre d'histoire de Sciences Po ; l'université Denis Diderot-Paris 7 et le CERILAC ; enfin l'université Paris-Sorbonne et plus particulièrement l'équipe STIH.

¹ Stéphane Audoin-Rouzeau (EHESS), Hélène Baty-Delalande (université Denis Diderot-Paris 7), Annette Becker (université Paris Ouest Nanterre La Défense), Gabriel Bergounioux (université d'Orléans), Sonia Branca-Rosoff (université Sorbonne Nouvelle-Paris 3), Bruno Cabanes (Ohio University), Jean-François Chanet (Centre d'histoire de Sciences Po), Jean-Claude Chevalier (université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis), Jacques Dürrenmatt (université Paris-Sorbonne), Jacques Guilhaumou (CNRS), John Horne (Trinity College, Dublin), Jean-Marie Klinkenberg (université de Liège), Peter Koch (Universität Tübingen), R. Anthony Lodge (University of St Andrews), Marie-Anne Paveau (université Paris 13 Nord), Gilles Philippe (université de Lausanne), Christophe Prochasson (EHESS), Frédéric Rousseau (université Paul-Valéry Montpellier 3), Jean-François Sablayrolles (université Paris 13 Nord), André Thibault (université Paris Sorbonne), Carine Trevisan (université Denis Diderot-Paris 7), Jay Winter (Yale University).

Introduction

La guerre, ce laboratoire langagier

Odile Roynette, Gilles Siouffi, Agnès Steuckardt

« Il [l'historien] peut trouver chez le linguiste, en maintes circonstances, plus qu'un auxiliaire, plus qu'un collaborateur indépendant : un éveilleur d'idées, un entraîneur »

Lucien Febvre, « Histoire et linguistique », *Revue de synthèse historique*, 1911, t. XXIII, p. 147.

Alors que le cycle des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale se déploie, un peu partout dans le monde, et en Europe tout particulièrement¹, rares sont les manifestations scientifiques qui ont pris pour objet l'impact linguistique du conflit sur les usages parlés et écrits des contemporains plongés dans la guerre. À l'origine de ce volume, et du colloque qui en forme la trame, se trouve précisément le désir d'explorer la rencontre entre un événement atypique et exceptionnel, qui bouleversa le cours de l'histoire mondiale et l'instrument central de l'échange et de la communication, la langue. Était-il possible qu'un événement d'une telle ampleur n'ait pas transformé, ou à tout le moins, modifié les ressorts du langage des individus qui le traversèrent ?

Dans le champ des études menées sur l'histoire de la langue, l'importance de la démarcation opérée par la Première Guerre mondiale pour ce qui est de la langue française avait déjà été relevée. En délimitant les deux volumes qu'ils ont coordonnés pour faire suite à l'*Histoire de la langue française* inachevée de Ferdinand Brunot autour des dates 1880-1914, d'abord, puis 1914-1945, Gérard Antoine et Robert Martin avaient conscience d'un « bornage d'apparence avant tout militaire », et qui risquait de « surprendre, voire d'inquiéter² ». Cela dit, écrivaient-ils en guise de réponse anticipée dans la préface du précédent volume, « la taille des deux conflits et leurs implications furent telles que, chaque fois, la faille événementielle fut doublée d'événements sociaux, économiques, technologiques... et linguistiques

¹ Pour un aperçu de l'ensemble de ces manifestations, voir le site de la Mission du Centenaire : <http://www.centenaire.org/fr>.

² ANTOINE, Gérard et MARTIN, Robert (dir.), *Histoire de la langue française des origines à nos jours (1914–1945)*, Paris, CNRS Éditions, [1985] 1999, p. 9.

incontestables³ ». « Le bouleversement social et la catastrophe humaine d'un grand conflit eurent des effets évidents et massifs », écrit Alain Rey⁴.

La perception de ce changement repose jusqu'à présent davantage, nous semble-t-il, sur un postulat qui privilégie la concordance avec les ruptures historiques plutôt que sur des conclusions tirées d'études rigoureuses menées par des historiens ou par des linguistes sur ces questions. D'où, une série d'interrogations qui ont délimité notre objet ainsi que le champ de l'analyse. Quelles furent les principales modifications liées au conflit opérées dans la langue ou, du moins, observables après-coup, ce qui fait surgir immédiatement une autre question essentielle, celle des sources disponibles pour les chercheurs ? Si le lieu de la littérature, a été, de son côté, abondamment exploré⁵, en savons-nous vraiment beaucoup sur le langage réel qui a été employé pendant la guerre, de ce qu'il a éventuellement subi, de ce qu'il a porté comme traces ? La conviction qu'une « expérience de langage » fut alors à l'œuvre fonde la tentative d'investigation ici proposée qui, si elle se centre sur la langue française à partir d'analyses de cas – une correspondance, un carnet intime, un dictionnaire par exemple –, ne délaisse pas, comme nous le verrons, le terrain des échanges et des transferts avec d'autres langues.

Pour s'attaquer à ce chantier, il fallait imaginer une collaboration entre historiens et linguistes et une démarche résolument interdisciplinaire qui, avec des outils, des méthodes, et des habitudes de lecture différents, se donneraient un objet véritablement commun.

La rencontre entre histoire et linguistique est cependant déclinée ici selon un mode sensiblement différent de ce qui s'est pratiqué naguère et de ce qui se pratique ailleurs. *Histoire et linguistique* : tel était le titre d'un ouvrage de Régine Robin, publié en 1973, à l'époque de l'émergence de l'analyse du discours⁶ ; l'historienne engageait sa discipline à s'approprier approches quantitatives et analyses sémantiques alors en plein essor en linguistique. Vingt-cinq ans plus tard, Jacques Guilhaumou, partie prenante de cette entreprise interdisciplinaire, dressait un bilan très mitigé sur le passage de l'analyse de discours « du côté de l'histoire »⁷ . Pour ce qui est de la Première Guerre mondiale, si ses archives ont suscité l'intérêt de

³ ANTOINE, Gérauld et MARTIN, Robert (dir.), *op. cit.*, p. 3.

⁴ REY, Alain, « Dire la guerre (1914-1918) », in REY, Alain, SIOUFFI, Gilles et DUVAL, Frédéric, *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin, 2007, p. 1095.

⁵ Voir plus particulièrement, du côté des historiens, FUSSEL, Paul, *The Great War and Modern Memory*, New-York-London Oxford University Press, 1975 ; SMITH, Leonard V., *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca, Cornell University Press, 2007 ; BEAUPRE, Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, CNRS Éditions, Paris, 2006 et du même auteur « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2011/4, no 112, p. 41-55.

⁶ ROBIN, Régine, *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.

⁷ GUILHAUMOU, Jacques, « L'analyse de discours du côté de l'histoire. Une démarche interprétative », *Langage et société*, 2007/3, n° 121-122, p. 177-187.

l'analyse de discours⁸, il ne semble pas que les historiens se soient empressés de solliciter les outils et concepts de cette approche linguistique. Les rencontres scientifiques du Centenaire sur les documents écrits, qui auraient pu susciter ce type de collaboration, s'en tiennent à une approche résolument historique, comme le Workshop international « Inside World War One ? Ego Documents and the First World War » (Londres, 23-25 octobre 2014), organisé par les historiens Dorothee Wierling et Richard Bessel, ou pratiquent une ouverture interdisciplinaire traditionnelle, et relativement limitée, vers la littérature. Le colloque « Écrire en guerre. Archives privées, usages publics » (Paris, 22-23 janvier 2015), organisé par des archivistes et des historiens, compte un unique invité littéraire, Philippe Lejeune. « Écrits de guerre 1914-1918 » (Bruxelles, 11 octobre 2014) alterne approches d'écrivains et de chercheurs en histoire et en littérature. Une approche spécifiquement littéraire de la guerre, sans préoccupation d'interdisciplinarité ni avec l'histoire ni avec la linguistique, est par ailleurs menée, avec les colloques « La lyre et les armes – Poètes en guerre – Péguy, Stadler, Owen » (Strasbourg, 29-31 janvier 2015), « Poésie(s) et littérature(s) combattantes de la Première Guerre mondiale (Allemagne, Belgique, France » (Bruxelles, 4 mars 2015), « How to write the Great War? Francophone and Anglophone Poetics » (Oxford, 1^{er} et 2 mai 2015). Tout n'est pas dit cependant, sur de possibles collaborations dans l'esprit de celles qu'avait initiées Régine Robin, et le colloque « In guerra con le parole » (Gênes, 25-28 novembre 2015), dont le linguiste Stefano Vicari est un des co-organisateurs, mêle approches historiques, littéraires et linguistiques des écrits de la Première Guerre mondiale, faisant la part belle à l'analyse de discours.

Dans la recherche anglo-saxonne, linguistique et histoire ont trouvé des points de contact, non par le biais d'une exploration des archives textuelles fondée sur les méthodes et de l'analyse de discours, mais par d'autres voies. Comme souvent dans les recherches interdisciplinaires, la sociologie a été sollicitée : entre sociolinguistique et sociohistoire, le croisement est aisé. Ainsi le colloque « Languages and the First World War » (Université d'Anvers & British Library, 18-20 juin 2014) a décliné les « topics » attendus d'une telle rencontre : les contacts de langue et

⁸ Voir AMOSSY, Ruth, « Dialoguer au cœur du conflit. Lettres ouvertes franco-allemandes 1870-1914 », *Mots. Les langages du politique*, 2005, n° 76, p. 25-39 ; VICARI, Stefano, « L'ethos "poilu" dans les lettres des soldats de la Grande Guerre : hétérogénéités énonciatives et stratégies discursives », *Actes du III^e Congrès mondial de linguistique française (CMLF)*, NEVEU, Franck *et alii* (éds), 2012, p. 681-693 et du même auteur « Vous allez dire que ma lettre n'est pas encourageante... », *Actes du IV^e Congrès mondial de linguistique française*, Neveu *et alii* (éds), 2014, p. 2197-2211, accessibles sur le site : <http://shs-conferences.org> et HOUSIEL, Sylvie, *Dire la guerre : le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

la question de la traduction ; les argots et dialectes ; les politiques linguistiques⁹. On trouve là des points de convergence avec les études réunies dans le présent volume. Si, bien entendu, la nature sociale de la langue nous importe, c'est davantage la relation qu'entretiennent langue et événement qui est interrogée ici. La singularité de notre approche tient à ce que nous abordons la Première Guerre mondiale en tant qu'événement langagier et nous cherchons comment la langue est travaillée par l'événement historique.

Dans cette perspective, notre démarche s'était fixée plusieurs domaines d'exploration à partir desquels il nous semblait possible de rapprocher les chantiers des historiens et ceux des spécialistes des sciences du langage.

Le premier d'entre eux avait pour objet la question des appartenances territoriales et l'emboîtement des échelles qui, du local au national, et même au transnational, permettaient d'analyser les transformations susceptibles d'affecter la langue en temps de guerre.

Il s'agissait d'abord de revenir à un problème, déjà installé dans les deux champs disciplinaires : celui du lien entre les langues et les identités nationales. Cette question, débattue fort anciennement par les intellectuels européens, acquit une place primordiale à partir de la Révolution française et des redéfinitions qu'elle opéra vis-à-vis du fait national. Déjà l'historien Éric Hobsbawm avait relevé au début des années 1990 la place acquise en Europe au cours du XIX^e siècle par le critère ethnolinguistique de définition d'une nation¹⁰. L'importance acquise par ce critère et ses déclinaisons nationales avait-elle joué un rôle dans la place conquise pendant la Grande Guerre par les questions linguistiques dans le débat public ? En France par exemple, l'entrée en guerre et l'invasion du territoire national ont immédiatement provoqué une efflorescence textuelle qui, dans la presse à grands tirages tout particulièrement, s'efforçait de montrer aux lecteurs, grâce à l'évocation du vocabulaire censé être en usage par les combattants, leur pugnacité patriotique. La visée mobilisatrice de tels textes et leur engagement au service de la cause nationale furent d'abord confortés par les premiers ouvrages qui s'attachaient à relever ces faits langagiers décrits comme nouveaux, les plus connus étant *L'argot des tranchées* de Lazare Sainéan, paru dès 1915, *L'argot des poilus* de François Déchelette (1918) ou bien le premier dictionnaire publié par la maison Larousse, le *Dictionnaire des termes militaires*¹¹.

⁹ DECLERCQ, Christophe and WALKER, Julian (dir.), *Languages and First World War*, London, Palgrave Macmillan, 2 vol. , à paraître.

¹⁰ HOBBSAWM, Éric, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, [1990] 1992, p. 133.

¹¹ SAINÉAN, Lazare, *L'argot des tranchées d'après les lettres de Poilus et les journaux du Front*, Paris, Bocard, 1915 ; *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, Paris, Librairie Larousse, 1916 ; DECHELETTE, François, *L'argot des poilus*, Paris, Jouve et Compagnie, 1918.

C'est ensuite, et par réaction à cette panacée patriotique, que les premières enquêtes menées par des savants formés aux sciences du langage, dont certains étaient aussi des intellectuels mobilisés sur le front, virent le jour. Celles d'Albert Dauzat et de Gaston Esnault figurent parmi les plus connues. Cet effort documentaire, qui n'excluait toutefois pas toute visée pittoresque, permettait-elle d'accéder vraiment aux usages ? Y a-t-il eu vraiment un « parler poilu » ? S'agissait-il d'un phénomène « éphémère », comme l'a écrit Gilles Roques dans *l'Histoire de la langue française*¹² ? Quels sont les faits, au-delà des représentations et des stéréotypes ? Quelles sont les sources qui permettent d'y accéder (dictionnaires, lexiques, articles de journaux, mais aussi chants) ? Comment un certain vocabulaire né au sein du monde militaire s'est-il ensuite diffusé dans les usages civils ? (on pense à *défaitisme*, *jusqu'au-boutiste*, *cagna*, *lance-bombe*, *riflette*...). Quelles sont les réactions (adhésions, résignations, résistances) que ces nouveaux usages ont pu soulever chez les combattants, et plus largement dans la population ? Curieusement, après les travaux pionniers déjà cités, auxquels il faut ajouter plus récemment ceux de Rémy Cazals, Christophe Prochasson et Odile Roynette¹³, on note que les études sur toutes ces questions lexicales sont demeurées peu nombreuses. Comment une certaine « parole du peuple » s'est-elle trouvée projetée sur le devant de la scène, intrigant et fascinant certains intellectuels comme Marcel Cohen¹⁴ ? De telles questions, dont on trouvera la trace en plusieurs points de cet ouvrage, se posent aussi dans les pays voisins, où ce type d'enquêtes, en Allemagne pendant le conflit, au Royaume-Uni à son issue, ont également été menées¹⁵.

¹² ROQUES, Gilles, « Les argots entre les deux guerres », in ANTOINE, Gérald et MARTIN, Robert (éds), *Histoire de la langue française 1914-1945*, CNRS Editions, 1995, p. 153.

¹³ CAZALS, Rémy, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003 ; PROCHASSON, Christophe, « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53-3, juillet-septembre 2006 ; ROYNETTE, Odile, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010.

¹⁴ Voir sur ce point BOUTET, Josiane, « Marcel Cohen, l'enquête et les faits linguistiques, de 1908 à 1928 », *Langage et société* 2009/2 (n° 128), p. 31-54, et BERGOUNIOUX, Gabriel, « Marcel Cohen, de l'arabe parlé à la sociologie du langage. La question de l'argot », F. Neveu et alii (éds), *Actes du 3^e Congrès mondial de linguistique française (CMLF)*, 2012, p. 695-706, accessible sur le site : <http://shs-conferences.org>.

¹⁵ BERGMANN, Karl, *Wie der Feldgrau spricht : Scherz und Ernst in der neusten Soldatensprache*, Giessen, A. Töpelmann, [1916] 1920, traduit en français sous le titre *L'argot du soldat allemand pendant la guerre*, Paris, E. Chiron ; HOCHSTETTER, Gustav, *Der Feldgrau Buechmann : geflügelte Kraftworte aus der Soldatensprache*, Berlin, Eysler et Co., 1916 ; HORN, D^r Paul, *Die deutsche Soldatensprache*, Giessen, J. Riddersche Verlagsbuchhandlung, 1899 ; MAUSSER, Otto, *Deutsche Soldatensprache : ihre Aufbau und ihre Probleme*, Strasbourg, 1917 ; FRASER, Edward et GIBBONS, John, *Soldier and Sailer Words and Phrases : including Slang of the Trenches and the Air Force ; British and American War-Words and service Terms and Expressions in every-day Use ; Nicknames, Sobriquets, and Title of Regiments, with their Origins ; the Battle-Honours of the Great War awarded to the British Army*, London, G. Routledge and Sons Ltd, 1925 ; BROPHY, John and PARTRIDGE, Eric, *Songs and Slang of the British Soldier 1914-1918*, London, E. Partridge, 1930.

À un deuxième niveau, historiens et linguistes ont porté leurs efforts depuis les années 1960 sur les questions de politique linguistique et de diffusion de la langue nationale. Souvent, on date de la Première Guerre mondiale le début du recul décisif des « patois », dans l'hexagone. L'historien Jean-Marie Mayeur, dans son « Panorama historique » consacré à la période 1880-1914, citait la guerre comme l'un des trois paramètres expliquant ce recul : « C'est avec l'arrivée de générations soumises à l'obligation stricte de la fréquentation scolaire, avec la guerre et le brassage qu'elle entraîna, c'est avec les moyens de communication de masse que le français s'imposa pleinement¹⁶ ». Ce processus s'inscrivait en réalité dans une plus longue durée qui a fait l'objet de recherches conduites, notamment pour la période révolutionnaire, par Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel¹⁷. Grand vecteur d'acculturation linguistique avant-guerre, le service militaire devenu universel en France au début du XX^e siècle participa à l'inculcation de l'idiome national en milieu populaire, non sans intégrer l'usage, dans certaines zones géographiques où les langues régionales étaient encore dominantes avant 1914, du bilinguisme dans les échanges quotidiens entre soldats¹⁸. En France – mais quid des autres pays européens ? – la guerre qui déstructura dès 1915 le lien entre les régiments et leur bassin de recrutement, contribua à une accélération de la diffusion du français qui répondait à des nécessités fonctionnelles évidentes. La langue nationale comme facteur d'unité et de cohésion : il s'agit là d'une question politique autant que linguistique, mais on sait bien que la croyance en l'unité de la langue, phénomène en soi social et politique, est un facteur essentiel dans la configuration des usages. La question du nationalisme a eu des conséquences linguistiques directes, et Leo Spitzer avait dénoncé dès le conflit le phénomène¹⁹. Le poids respectif des langues, non seulement en termes symboliques, mais aussi réels a changé à l'issue du conflit. Le français, comme l'allemand et le russe, ont reculé au profit de l'anglais²⁰.

Les investigations conduites sur les pratiques orales en usage sur le front occidental de la Grande Guerre, même si elles confirment un recul des usages dialectaux, montrent aussi

¹⁶ ANTOINE, Gérald et MARTIN, Robert (dir.), *op. cit.*, p. 22.

¹⁷ CERTEAU, Michel de, JULIA, Dominique et REVEL, Jacques, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.

¹⁸ ROYNETTE, Odile, « Unité et diversité : le vocabulaire des combattants français de la Première Guerre mondiale sous le regard des linguistes », Michel BOURLET, Yann LAGADEC, Erwan LE GALL (dir.) *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 161-173.

¹⁹ SPITZER, Leo, *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, préfacé par Jacques FRANÇOIS, Éditions Lambert-Lucas, 2013. Voir aussi SPITZER, Leo, *Anti-Chamberlain. Considérations d'un linguiste sur les « Essais de guerre » de H. S. Chamberlain et l'évaluation de la langue en général*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2014.

²⁰ Cf. MEILLET, Antoine, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918.

combien, pour des raisons idéologiques, ces usages furent sous-estimés, soient qu'ils aient été censurés par les enquêteurs, soit que les locuteurs se soient eux-mêmes autocensurés. La question se pose donc du degré de fiabilité des sources écrites censées reproduire l'oralité combattante et celle de la possibilité d'aller au-delà de la seule connaissance des systèmes de normes qui autorisent la production d'un savoir sur cette oralité. Se laisse également observer dans ces écrits ce que Sonia Branca-Rosoff, reprenant le néologisme forgé par la linguiste Eni Orlandi, nomme le « silencieusement »²¹ pour évoquer cette pratique récurrente dans la correspondance des combattants, et bien connue des historiens.

Les soldats venus au front avec leur oral patois ont été confrontés à la nécessité d'un usage « véhiculaire » du français. Ce dernier était le seul idiome qu'il était envisageable d'écrire. Nous abordons à présent le vaste continent des écrits de combattants, sources d'investigation pour les linguistes comme pour les historiens. Au cours des années 1970 et 1980, l'inflexion donnée aux études grammaticales par la grammaire textuelle et l'analyse de discours a permis de porter un nouveau regard sur des pratiques de l'écrit peu conformes à la norme. On pense aux travaux de Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider sur la période révolutionnaire²². Le moment de la Guerre a été le moment où soldats et familles ont parfois été amenés à écrire le français pour la première fois de façon aussi extensive. C'est sans doute le premier moment dans l'histoire du français où nous disposons d'une aussi grande quantité de textes manuscrits émanant de personnes adultes qui ont pratiqué l'écrit à des fins de correspondance privée sans en avoir l'habitude. On estime que chaque soldat mobilisé a envoyé une carte ou une lettre par jour pendant les quatre années de guerre²³, sans compter les carnets, journaux, poèmes, etc. Cet écrit ne peut qu'avoir une spécificité. Il a souvent un caractère d'urgence. Faut-il en déduire un lien particulier avec l'oralité, avec l'expérience, avec une expression de l'intime ?

On ne peut le lire aujourd'hui qu'avec des réactions subjectives fortes. À cet égard, la linguistique démontre toute sa pertinence heuristique. Avec le développement de la linguistique de corpus et des outils textométriques, on peut mener aujourd'hui une analyse quantitative qu'il était difficile de réaliser auparavant, et substituer des données chiffrées aux « intuitions », aux impressions. Avec la grande collecte d'écrits de combattants réalisés à l'occasion du Centenaire

²¹ Voir l'article de Sonia BRANCA-ROSOFF, *infra*.

²² BRANCA-ROSOFF, Sonia, « Vue d'en bas : des écrits "malhabiles" pendant la période révolutionnaire », *Langage et société*, n°47, mars 1989, p. 9-27 et BRANCA-ROSOFF Sonia & SCHNEIDER Nathalie, *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

²³ TREVISAN, Catherine, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103, 2003, p. 331-341.

de la Première Guerre mondiale, on dispose de beaucoup plus de textes, et avec la numérisation des textes, on peut mener des études précises, notamment autour de la syntaxe et de la structuration du discours. Y a-t-il une autre grammaire qui se réalise dans ces écrits ? Autre que celle qui était enseignée ? La société était encore très inégalitaire, par rapport à l'écrit. C'est un français multiforme et passionnant, plus ou moins façonné par l'école, qui se déploie tout particulièrement dans les écrits « peu lettrés », qui montre une appropriation difficile de la langue académique et un poids considérable de la « belle lettre²⁴ » et de ses énoncés socialisés qui permettent de dépasser l'apparente insignifiance que l'historien, tout particulièrement, a trop longtemps accordée à ces sources. C'est ici, probablement, que se joue l'une des rencontres les plus fructueuses entre nos deux disciplines, l'histoire et la linguistique, et que l'effet de connaissance produit par cette rencontre est le plus spectaculaire.

Toutefois, beaucoup de chemin reste encore à accomplir sur le terrain des rapports entre le vocabulaire utilisé et les expériences sensibles auxquelles il se rapporte. Quels sont les liens entre ces deux réalités ? Ferdinand Brunot avait consacré pendant l'entre-deux-guerres une étude pionnière au « parler des soldats » qui mettait en évidence l'émergence au sein de l'armée royale puis des armées révolutionnaires et impériales d'un riche lexique propre, selon lui, à traduire les réalités matérielles de la vie quotidienne et du combat²⁵. Ce processus s'est poursuivi au cours du XIX^e siècle. Il a abouti à la formation de strates successives de mots traduisant l'imbrication de plus en plus étroite entre le monde militaire et le monde civil. De ce point de vue, la Première Guerre mondiale s'inscrit dans la continuité de l'évolution précédente à laquelle elle apporte une contribution majeure en mettant au jour une riche néologie particulièrement attentive à l'environnement physique (les armes, les engins, les atteintes corporelles subies par les hommes), en sorte qu'à l'image des renouvellements récents apportés à l'histoire du Premier conflit mondial par l'étude des objets de guerre, l'analyse des mots employés pour les désigner, celle des métaphores sont peut-être en mesure d'apporter une contribution à l'anthropologie historique du phénomène guerrier entre 1914 et 1918.

Des précautions s'imposent néanmoins. La première concerne le difficile partage entre les différents registres qui entrent dans les usages langagiers des combattants (vocabulaire spécialisé, argot de caserne et de guerre et emprunts très nombreux à la langue orale populaire en usage parmi les civils). Il reste difficile de départager ces registres et c'est plutôt à l'étude

²⁴ Voir à ce propos DAUPHIN, Cécile, LEBRUN-PEZERAT, Pierrette, POUBLAN, Danièle, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.

²⁵ BRUNOT, Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome IX, *La Révolution et l'Empire, deuxième partie, Les événements, les institutions et la langue*, Paris, Armand Colin, 1937.

des circulations entre eux que nous conduit le temps de la guerre. L'exemple du mot *Boche* est à cet égard particulièrement instructif puisque utilisé dans le langage familial des civils avant-guerre, il fait l'objet dans le contexte de l'entrée en guerre et de l'invasion d'une diffusion immédiate sur le front et d'une généralisation à l'arrière en se chargeant d'un sens péjoratif qui n'était pas nécessairement et pas partout le sien avant-guerre.

Autre difficulté : celle du rapport formé entre les mots et les choses. Dans l'écrit comme dans la pratique orale s'opère une tension entre le dit et l'éprouvé, entre le langage et l'expérience des affects qui est fonction des limites dessinées à un moment donné entre le dicible et le non-dicible. Les études historiques menées pour des conflits antérieurs, par exemple pour les guerres de la Révolution et de l'Empire, ont montré la puissance de l'auto-contention des affects, notamment de la peur, dans les écrits combattants²⁶ qui révèle, en creux, des systèmes de valeurs qui exacerbent le courage et la maîtrise de soi au détriment de l'expression de tout écart à la norme. La question se pose donc de savoir si, pendant la Première Guerre mondiale, en raison des niveaux de terreur atteints par les combattants sur les champs de bataille, et de l'importante transformation sociologique des armées devenues des armées de masse beaucoup plus ouvertes à la diversité sociale et culturelle qu'avant 1914, l'expression des affects s'est modifiée et si elle a contribué à une transformation de ces derniers. C'est aussi une contribution à la réflexion sur le rôle de la Grande Guerre dans une éventuelle transformation du régime des émotions qui est en jeu ici.

Une autre question essentielle soulevée par notre objet d'étude est celle des contacts des langues. De la même façon que celle des contacts entre les fronts, elle demeure à bien des égards un point émergent de la recherche²⁷. La Première Guerre mondiale a mis en présence, sur tous les fronts, des combattants qui ne parlaient pas la même langue et qui durent néanmoins communiquer et dialoguer. Cette question, principalement étudiée pour le front occidental, a été abordée non seulement entre combattants appartenant à la même aire culturelle mais aussi, au sein d'une armée multilingue comme l'armée française, entre soldats coloniaux et soldats d'origine métropolitaine. Comment fut posée pendant le conflit la question de l'intégration linguistique des troupes coloniales et que dit-elle du regard porté par le colonisateur sur le colonisé²⁸ ? Cette mise en contact eut-elle des effets linguistiques significatifs, notamment entre

²⁶ Voir notamment PETITEAU, Nathalie, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* 30, 2005, p. 45-63.

²⁷ Voir à ce propos FOOTITT, Hilary et KELLY, Michael (dir.), *Languages at War. Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 47-57.

²⁸ Voir VAN DEN AVENNE, Cécile, « Bambara et français-tirailleur. Une analyse de la politique linguistique de l'armée coloniale française : la Grande Guerre et après », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 35, 2005, p. 123-150 et du même auteur « Le petit manuel français-bambara à

combattants appartenant au même camp ? De telles questions restent encore largement à débattre. Pourtant, l'apprentissage accéléré de langues étrangères, l'usage d'idiomes véhiculaires, l'importance de la traduction et la formation d'interprètes compétents ont rapidement été des problématiques très concrètes pendant le conflit.

Une des sources principales, pour l'historien comme pour le linguiste, reste les manuels de conversation et les dictionnaires mis à la disposition des soldats mais aussi des civils pour dépasser les obstacles de langue et faciliter la compréhension réciproque. L'interprétation et la traduction dans le contexte d'une guerre mondialisée, sont en effet devenues pendant le conflit des enjeux cruciaux. Ces matériaux textuels, mais aussi les archives administratives qui ont gardé la trace des échanges entre le pouvoir occupant et les autorités civiles dans un certain nombre de pays occupés, peuvent permettre de mieux comprendre la manière dont l'occupant, confronté de manière directe et quotidienne à l'usage d'une langue percevait son rôle et les éventuelles limites qui devaient borner son rapport à l'occupé. L'analyse récente d'un manuel de conversation à l'usage du soldat allemand dû à F. Sulzberger pendant la deuxième moitié du conflit a par exemple révélé l'intériorisation chez son auteur de normes humanitaires à l'égard des prisonniers ou des blessés ennemis qui n'étaient probablement pas partagés au même titre par la grande masse des troupes d'occupation en Belgique et en France²⁹. Nous verrons dans ce volume le prolongement de ces questionnements.

Aller au-delà d'une histoire qui utiliserait la langue comme source pour atteindre la guerre et, à l'inverse, dépasser l'objectif des linguistes soucieux d'approcher, à travers la guerre, ceux qui parlaient et qui écrivaient : telle est l'ambition des contributions ici réunies. Nous les avons rassemblées en quatre parties.

La première, intitulée « Langues nationales, identités et contacts de langues », rassemble des communications explorant les avant-postes idéologiques relatifs au conflit, notamment le lien entre nationalismes et représentations des langues, ainsi que les situations de contact créées pendant la guerre entre locuteurs parlant une langue différente.

Nous avons choisi à ce titre d'ouvrir le volume avec la synthèse de Jean-Paul Briu autour de la manière dont France et Allemagne se représentaient leurs langues dans les décennies qui ont précédé le conflit. Dans l'un et l'autre cas, on observe des faits de « patriotisme linguistique », de défense de la langue nationale. Mais il y a selon l'auteur une profonde

l'époque coloniale, entre description et appropriation pratique », *Canadian Journal of African Studies/ Journal canadien des études africaines*, volume 46, issue 2, 2012, p. 251-270.

²⁹ HEIMBURGER, Franziska et HORNE, John (dir.), *Si vous mentez vous serez fusillé. Manuel de conversation à l'usage du soldat allemand*, Paris, Vendémiaire, 2013.

dissymétrie. En France, le français est majoritairement perçu comme « langue de la République », une langue nationale *établie* pour les Français, tandis que côté allemand on cherche à établir l'unité et la personnalité de la nation par la langue. Spécialiste du contexte allemand, Jean-Jacques Briu nous retrace l'histoire de ce paradigme, depuis ses sources romantiques jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Certes, l'Espagne n'a pas mobilisé de troupes après 1914, et a souvent été considérée, parfois de façon abusive, comme un pays « neutre », mais ce que montre Juan García-Bascuñana, c'est que le conflit n'a pas été sans répercussions sur les représentations de la langue française en Espagne et de son enseignement, domaine dont il est spécialiste. Partagés entre francophilie et germanophilie (l'allemand étant souvent vu comme langue de la science et de la philosophie), les auteurs hésitent quant à l'attitude à adopter et tardent à prendre la mesure du bouleversement qui est en train de se produire.

Si l'on descend à présent à l'échelle nationale et régionale et que l'on se penche, comme le propose l'historien Yann Lagadec, sur les évolutions respectives du français et du breton dans les usages parlés et écrits pendant le conflit, plusieurs constats importants, confirmés par d'autres études publiées dans ce volume, s'imposent. D'une part celui du bilinguisme, pratiqué dans l'entre-soi de la tranchée ou du camp, au sein d'unités dont le recrutement était encore majoritairement local et régional jusqu'au début de l'année 1915. Le breton y était la langue des conversations ordinaires, concurrencé par le français, parlé comme une langue presque étrangère, mais dont l'emploi fut valorisé par l'armée qui en fit, comme le montre aussi l'exemple de journaux de tranchées tels que *Grenadia, organe du 41^e en campagne*, un instrument favorable à la cohésion interne et au moral des troupes.

Dans les écrits ordinaires, en revanche, la situation s'inverse et le breton, quasi-totalement exclu de la correspondance des combattants des milieux populaires, est utilisé par quelques intellectuels-soldats, reproduisant en cela, pour une part, les lignes de partage du milieu bretonnant d'avant-guerre, marqué par le conservatisme politique et l'opposition à la République. À travers le « prisme breton », les enjeux identitaires liés à la langue ont par conséquent été révélés par un conflit qui a reconfiguré le rapport au français, affirmé sa place et déplacé celle du breton vers un militantisme élitiste largement déconnecté des aspirations majoritaires.

Dans sa contribution, la linguiste Cécile van den Avenne se penche sur une autre situation de côtoiement linguistique que la Première Guerre mondiale ne créa pas, mais à laquelle elle donna une ampleur exceptionnelle. Elle pose en effet la question des langues employées par les tirailleurs sénégalais envoyés faire la guerre en Europe. Le recours à la « force noire », propre,

au début du conflit, à l'armée française et qui sera employé dans la propagande allemande comme un signe de sa « perversité »³⁰, aboutit à l'élaboration d'outils chargés de faciliter l'échange et la compréhension réciproques. L'auteure montre que, s'il n'y eut pas de politique linguistique planifiée dans ces régiments aboutissant à la formation d'officiers-interprètes comme dans les troupes nord-africaines, les cadres majoritairement français, dont certains apprirent des bribes de bambara, utilisèrent surtout le français-tirailleur, diffusé à partir de 1917 dans de petits manuels et encouragèrent l'apprentissage du français au motif de la pluralité linguistique qui caractérisait les unités de tirailleurs, des unités multilingues. Elle souligne ainsi la dissymétrie des expériences linguistiques du temps de guerre avec l'absence de traces significatives dans la langue française alors que, pour les tirailleurs au contraire, le conflit fut une expérience linguistique décisive qui accéléra l'usage du français comme langue de la promotion sociale alors liée à l'acceptation de l'ordre colonial.

C'est aussi, dans une certaine mesure, à une reconfiguration du rapport entre les langues employées par les différents belligérants, que l'on assiste peut-être entre 1914 et 1918. À partir de l'exemple du département de l'Aisne occupé dès le début du conflit par l'armée allemande, l'historien Philippe Salson examine les formes revêtues par les échanges entre les civils et l'armée d'occupation. Il montre comment s'organise, à l'échelle des communes placées sous administration allemande, le recrutement d'interprètes qui parlent allemand par les commandants locaux mais aussi par les municipalités afin de faciliter la communication et, partant, la gestion des contraintes considérables liées à l'entretien d'une armée en territoire ennemi. Tout ceci s'opère dans une grande improvisation qui laisse la place, dans les échanges quotidiens, à l'élaboration d'un idiome véhiculaire, un mélange de mots français et allemands qui facilite une compréhension réciproque minimale. Chacun, et tout particulièrement les civils, comprend vite l'intérêt de maîtriser la langue de l'ennemi, qui apparaît ainsi comme un outil de négociation susceptible, bien souvent, de désamorcer la conflictualité latente dans les rapports occupants-occupés.

Celle-ci était-elle aussi sensible de l'autre côté du front occidental de la Grande Guerre, entre membres de la coalition alliée, et plus particulièrement entre Français et Britanniques luttant côte à côte depuis 1914 ? L'intérêt de la comparaison, qui a fait l'objet de l'analyse de Franziska Heimburger, nous incite à déplorer l'absence de sa communication au sein du recueil

³⁰ La célèbre « honte noire ». Voir à ce propos LE NAOUR, Jean-Yves, *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises 1914-1945*, Paris, Hachette, 2004.

final d'articles ici regroupés³¹. Dans le cadre d'une occupation que l'on peut qualifier de « bienveillante », la rudesse des rapports interpersonnels est, bien entendu, largement atténuée. Mais l'impréparation, elle, est aussi importante, quelle que soit la culture d'interprétariat sensiblement différente adoptée dans les deux armées avant-guerre. Alors que l'armée française s'était orientée vers une professionnalisation précoce au cours du XIX^e siècle, aboutissant à l'organisation d'un corps spécialisé d'interprètes, l'armée britannique avait privilégié la qualification linguistique des cadres existants. Quoiqu'il en soit, ces structures s'avèrent dès l'entrée en guerre inadaptées face à l'ampleur des besoins et l'improvisation, basée sur la construction d'un *sabir*, comparable dans sa forme avec la situation observée de l'autre côté du front, tient lieu de lexique des échanges quotidiens entre Français, civils comme soldats, et combattants britanniques. Nonobstant ces différences, le contexte guerrier apparaît donc ici comme un moment favorable à la découverte réciproque de la langue de l'autre et au désir, conditionné par l'intérêt de chacun bien compris, de mieux le comprendre.

À l'occasion des commémorations de la guerre, ce sont toutes sortes de nouvelles sources qui sont apparues, notamment privées, appelées parfois par l'institution (la grande collecte lancée par la mission³²), parfois constituées par des équipes de chercheurs. C'est ainsi que, après quelques travaux pionniers évoqués au début de cette présentation, nous sommes désormais en mesure de mener des investigations plus méthodiques, fondées sur un plus grand nombre de textes, et s'aidant de techniques plus sophistiquées, sur l'écriture des poilus et de leurs familles pendant la guerre. C'est le propos de cette deuxième section que de s'intéresser aux « Langues et pratiques de l'écrit en temps de guerre ».

La redécouverte de correspondances familiales oubliées, portées par la commémoration du Centenaire, s'inscrit dans un mouvement de la recherche vers les approches anthropologiques et microhistoriques, avec, par exemple, *Correspondances conjugales 1914-1918*³³ ou *Femmes sur le pied de guerre*³⁴. C'est à d'autres corpus qu'invitent à s'intéresser les trois articles portant sur les correspondances peu-lettrées.

Sonia Branca souligne d'abord la difficulté d'exploiter ces archives. Difficiles à comprendre du fait de leur orthographe et de leur syntaxe, elles apparaissent au premier abord

³¹ Elle était intitulée : « « “Schoolboy French”, “Tommy French” et d'autres modes de communication – L'armée britannique et les civils dans le nord de la France pendant la Première Guerre mondiale ».

³² <http://centenaire.org/fr/la-grande-collecte>.

³³ VIDAL-NAQUET, Clémentine (éd.), *Correspondances conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2014.

³⁴ ALLORANT, Pierre, RESAL, Jacques (éds), *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise 1914-1918*, Lille, Presses du Septentrion, 2014.

bien convenues, par l'usage qu'elles font de formules épistolaires stéréotypées. Les soldats s'ingéniant, pour rassurer leurs proches, à dissimuler la réalité de leur expérience, craignant la censure, il faut aller fouiller au cœur de ces textes pour y trouver les informations qu'ils nous révèlent sur l'expérience de la guerre chez les soldats du rang. S'appuyant sur les lettres réunies dans le projet « Corpus 14 », ainsi que sur la correspondance de la famille Mauvinier, déposée à l'Historial de Péronne, elle en retient une expression précoce du découragement, mais surtout la fonction d'intégration de la lettre dans le réseau familial et social du village qu'ils ont quitté.

Pourtant, la médiation de l'écrit induit une rupture profonde dans la communication avec les proches : ce n'est pas dans la langue de la maison, « le patois », qu'on s'exprime dans ces correspondances familiales, mais avec la langue de l'école, qui a été celle de l'apprentissage de l'écrit. S'appuyant sur le traitement informatique du premier corpus de correspondances peu-lettrés, Corpus 14, Agnès Steuckardt, Jean-Michel Géa et Stéphanie Fonvielle établissent la très faible présence statistique du dialecte dans les lettres peu-lettrées du Languedoc, confirmant l'enquête menée sur un fonds de lettres bretonnes par Yann Lagadec (voir *supra*). De brèves formules dans les espaces intersticiels, de discrets calques syntaxiques, quelques rares emprunts : ce sont en fait surtout les noms propres, de lieu et de personne, qui résistent au laminage de la langue commune. Appellatifs et sobriquets (*Janou, Joseppou, Pierril, Piarrilh ; la menude* (« la menue, la petite »), *le petit bardelle* (« le petit âne »...), abondamment présents dans ces textes, laissent passer dans le cours de la lettre un écho de la langue que l'on parle au pays.

Carita Klippi, de son côté, s'est concentrée sur la correspondance d'un seul individu, Gaston B., né en 1890 et mort en 1964, un poilu qu'on pourrait qualifier de « peu-lettré », issu d'un milieu social modeste du cœur du bassin minier du Pas-de-Calais. Ce qui intéresse ici l'auteure, c'est comment l'apprenti écrivain, confronté à une langue qui est certes sa langue maternelle, mais qu'il n'a pas suffisamment appris à maîtriser à l'écrit, se forge ce qu'elle nomme un « idiolecte », autrement dit une manière personnelle, spécifique d'écrire. Cet idiolecte, ou ce répertoire linguistique particulier, est notamment décelable dans l'usage fait des circonstants (écrasante proportion de *car* par rapport à *parce que*, par exemple), et à sa gestion de la phrase complexe en général. Ce caractère singulier amène Carita Klippi à poser quelques questions essentielles relatives à la place du spécifique dans les évolutions massives et de longue durée de la langue. La Première guerre aurait-elle été un de ces moments d'émergence du spécifique ?

Les mots, on l'a dit, ont été les premiers repères dans la perception du changement linguistique lié à la guerre. La troisième partie de ce volume, « Créations lexicales et néologie en temps de guerre », réunit donc des contributions s'étant penché sur l'enregistrement par les dictionnaires de ce qui est parfois signalé comme des « néologismes » datables du conflit. Souvent, on l'a vu, de par l'effet de rupture qu'a provoqué la guerre, et de par ses spécificités matérielles et culturelles, des mots ont été rapportés au contexte direct du conflit. Mais on sait que la notion de néologisme est fragile. Ces mots ont-ils réellement connu leur première apparition à cette époque ? De quel type de mots s'agit-il ? Peut-on faire quelques généralités ?

Les dictionnaires de langue, eux-mêmes inscrits dans l'histoire, donnent une perception assez différente des néologismes de la Grande Guerre, suivant que l'on consulte ceux de l'immédiat après-guerre ou ceux qu'une centaine d'année sépare de l'événement.

Patricia Kottelat a dépouillé le *Larousse universel* de 1922. On y trouve, comme attendu, les néologismes de forme correspondant à des réalités inédites, comme *gazer*, *obusite*, *ypérite*, *ypérite*, qui nomment le trauma des formes nouvelles de la guerre ; les mots des coloniaux *barda*, *bled*, *cagna*, *guitoune*, *turco* sont bien représentés parmi les emprunts. Pour certains, comme *barda*, *cagna*, l'origine étrangère n'est pas signalée, pas plus que celle des dialectalismes *toto* (Argonne), *zigouiller* (Sud-est) : ils paraissent directement intégrés dans la langue commune. La lecture en plein texte du dictionnaire révèle une lecture idéologique de la Grande Guerre conforme à l'esprit du temps : valorisation du rôle des états-majors, quasi-absence des poilus, germanophobie marquée.

Qu'en est-il dans les dictionnaires du XXI^e siècle ? Jean-François Sablayrolles a, quant à lui, examiné tous les mots qui, dans le Petit Robert électronique de 2010, sont rapportés (par leur rubrique « Étymologie ») à une date comprise entre 1914 et 1918. Contrairement à l'idée selon laquelle la guerre aurait été une période de forte néologie, il conclut pour sa part au nombre relativement restreint de ces mots comparé à ceux des années environnantes. Menée sur la nomenclature du Petit Robert, une première évaluation, quantitative, révèle l'importance, dans ce dictionnaire, du vocabulaire spécialisé : si les néologismes conservés paraissent, relativement aux périodes antérieures et ultérieures, assez peu nombreux, c'est parce que les domaines spécialisés, comme la psychanalyse, sont moins productifs pendant la période. Une analyse sémantique des néologismes enregistrés montre la présence, attendue, du vocabulaire militaire ou directement relié à la guerre et révèle la sur-représentation des mots relevant du « non conventionnel ». L'auteur souligne en tout cas qu'un point aveugle de son étude est l'absence des mots ayant circulé sans être repris par la suite par les nomenclatures, en

raison peut-être de leur obsolescence. La plupart du temps, un dictionnaire n'enregistre que ce qui survit, et c'est ce qui rend les enquêtes textuelles indispensables.

Les dictionnaires ne laissent voir les mots nouveaux qu'à travers les choix du rédacteur. Il est indispensable, pour avoir une idée de ce que fut réellement la néologie de la Grande Guerre, de compléter l'enquête lexicographique par une exploration lexicale des corpus d'époque. Telle est l'entreprise de Christophe Gérard et Charlotte Lacoste. Ces deux chercheurs ont réuni des textes relevant de trois genres textuels différents : le roman, la lettre, le journal de guerre, et, en s'appuyant d'une part sur l'utilisation d'outils logiciels, d'autre part sur la confrontation des textes avec les dictionnaires d'avant-guerre (Littré et Larousse 1905) ont dégagé les néologismes présents dans leur corpus. S'il recèle un grand nombre de créations isolées, particulièrement dans les textes romanesques, le corpus présente aussi des termes partagés, dont on peut, par extrapolation, estimer qu'ils représentent les néologismes de la Grande Guerre : par la méthode mise en œuvre, les auteurs mettent en évidence la diffusion de *poilus* et de *Boches*, mais aussi, à un degré moindre, de *cagna*, *crapouillot*, *embusqué*, *pinard*. Ils soulignent en revanche la rareté, voire l'absence dans le corpus de mots jugés ordinairement emblématiques de la Grande Guerre, tels que *Grosse Bertha*, *kommandantur*, *masque à gaz*, ou *der des der*. Ils confirment par là une méfiance, exprimée dès l'événement même, à l'égard de l'existence d'une « langue poilue ».

La Grande Guerre fut un extraordinaire laboratoire d'écriture sous toutes ses formes, et c'est ici à la création littéraire mais aussi à l'écriture journalistique que cette quatrième et dernière partie est consacrée.

Les ruptures induites dans l'écriture romanesque par l'expérience de la guerre sont bien connues : le genre poétique a-t-il été affecté au même degré ? Engagé volontaire, blessé et trépané en 1916, Guillaume Apollinaire, auquel Clémence Jacquot consacre sa contribution, cherche à saisir « l'esprit nouveau des poètes », dans une conférence prononcée le 26 novembre 1917. Un ressort essentiel de cette nouveauté est, selon lui, l'ouverture de la poésie à tous les champs de l'expérience : pourquoi, se demande-t-il, « à une époque de téléphone, de télégraphie sans fil et d'aviation », le poète ne jouirait-il pas d'une liberté au moins égale à celle du journaliste ? « L'esprit nouveau est celui du temps même où nous vivons » : cette formule, restée célèbre, vaut aussi pour la création poétique. Car c'est peut-être aussi au cœur de la syntaxe que s'invente cette modernité : comme le montre Clémence Jacquot, les créations apollinariennes du temps de la Grande Guerre construisent des équilibres nouveaux entre une

présence plus marquée des subordonnants et les structurations visuelles que dessinent les *Calligrammes*.

Un autre poète-soldat, Jacques Vaché, mort en 1919 à 23 ans d'une overdose d'opium, a laissé une production littéraire beaucoup plus mince. La maîtrise de l'anglais permet à ce mobilisé peu enthousiaste de remplir les fonctions d'interprète. Thomas Guillemain analyse sa correspondance avec sa famille et ses amis, parmi lesquels André Breton. Il y trouve aspiration rimbaldienne aux expéditions lointaines, humour (réinventé *amour*) inspiré de la pataphysique jarrienne, désinvolture à l'égard de l'autorité militaire. Tout aussi irrespectueux du père de la poésie moderne, Jacques Vaché reprend à Apollinaire le projet de modernité et déclare sa propre ambition de faire souffler sur la poésie, par des « collisions flamboyantes de mots rares », un « vrai esprit nouveau ». Pour André Breton, qui publie en 1919 les *Lettres de guerre* qu'il a reçues de lui, Jacques Vaché est un pionnier et une icône du surréalisme.

Enfin, Julien Sorez s'attelle à la question de l'écriture journalistique pendant le conflit. Il aborde un aspect du problème, méconnu des historiens qui ont été pourtant nombreux à travailler sur la presse en temps de guerre, grâce à une approche centrée sur le vocabulaire. L'angle adopté par l'historien consiste en effet à suivre la pénétration – immédiate – de la métaphore sportive dans la presse sportive parisienne puis dans les journaux de tranchées et la construction de l'analogie entre le champ lexical des activités sportives et guerrières à visée mobilisatrice. Il suit l'évolution de cette représentation, largement déréalisante du conflit et résumée par la célèbre expression du « Grand Match », inventée par Henri Desgranges dans *l'Auto* du 3 août 1914, puis son remplacement, à partir de 1916 dans le sillage de la bataille de Verdun, par des images qui valorisent davantage dans le sport (comme dans la guerre) l'endurance et les capacités défensives. Cette mutation d'un imaginaire dont la dimension euphémistique, elle, se maintient pendant tout le conflit et au-delà, pendant l'entre-deux-guerres, témoigne d'une affirmation de la dimension patriotique du sport que l'écriture journalistique a alors largement modelée.

En marge des investigations scientifiques et de l'esprit d'une « commémoration », nous souhaitons également associer à cette rencontre autour de « La Première guerre et la langue » des créateurs. Quoi de mieux que la langue, en effet, pour unir des époques entre elles – la langue objet d'héritage et de transmission, lieu de contraintes et de réinventions. De fait, un siècle après, la Première guerre continue de nourrir l'inspiration des artistes, et son langage d'intéresser, dans une perspective créatrice. Il nous semblait notamment important de savoir comment procédaient des praticiens du langage d'aujourd'hui lorsqu'ils avaient à faire parler

des personnages de l'époque du conflit, quelles sources ils utilisaient, comment ils envisageaient, malgré la distance du désormais « siècle », d'entrer en interaction avec leur lecteur, ce qu'ils avaient retenu de cette « expérience de langage » qu'aura donc aussi été le conflit. Faut-il rester absolument fidèle à ce que l'on sait du langage de l'époque ? Faut-il adapter, moderniser, choisir ce qui est resté parlant en éliminant ce qui nous paraît obsolète, ou, tout simplement, ce dont le sens s'est perdu ? Faut-il faire jouer sa subjectivité, son intuition ? Et jusqu'à quel point ? Au détriment de la vérité historique ? Quel rapport peut-on faire entre les *sources* et les *témoignages* ? Que retenir en priorité : les mots, l'argot ? Des faits phonétiques à reconstituer ? Une syntaxe violente (à inventer ?) ? Ces questions se posent pour le romancier, naturellement, mais aussi pour le scénariste – plus généralement dans toutes les démarches impliquant le langage, comme, singulièrement depuis quelques décennies, la bande dessinée. Lors du colloque, nous avons donc organisé une table-ronde, à laquelle ont accepté de participer les deux écrivains Pierre Bergounioux et Hédi Kaddour, et l'auteur de bande dessinée Kris. Nous les remercions donc ici, même si nous conservons pas de trace écrite de ces deux heures de rencontre au cours desquelles ils ont, chacun à partir de leur expérience singulière, parlé de leur travail, échangé entre eux et avec le public de façon spontanée autour de leurs choix, de leurs goûts, de leurs dégoûts – en bref de ce qui a motivé l'image finale qu'ils ont donnée de la langue dans leur travail.

Dans l'œuvre de Pierre Bergounioux, la guerre est présente essentiellement dans *Ce pas et le suivant* (Gallimard, 1985) et *La maison rose* (1987). Réagissant d'abord aux communications écoutées, il remarquait que, de temps immémoriaux, la guerre est chantée par l'aède, qui ne nous laisse rien ignorer des humeurs d'Achille, mais ne connaît les Mirmidons qu'au pluriel collectif : bien longtemps, ce sont les seuls généraux et capitaines qu'ont chantés et qui ont chanté les récits épiques. La Grande Guerre, dont le poilu est devenu héros, dont tout un chacun, aussi peu lettré soit-il, s'est fait le récitant, dont la langue est devenue peuple, marquait selon lui un indéniable tournant. Ce moment précède de peu une révolution littéraire qui a conduit à abdiquer la royauté hautaine du narrateur et rétrocéder la conduite du récit aux acteurs.

De son côté, le romancier Hédi Kaddour, auteur de *Waltenberg* (Gallimard, 2005), a souligné la richesse mais aussi la difficulté pour le romancier de se situer par rapport à la production romanesque des anciens combattants-écrivains de la Première Guerre mondiale. Pour préparer *Waltenberg*, il avait lu, bien entendu, Barbusse, Céline, Paulhan, Genevoix, des lettres de poilus, mais aussi des auteurs anglais et allemands, l'australien Frederic Manning, etc. Évoquant l'importance d'un roman comme *Le Feu* d'Henri Barbusse qui, selon lui, a été

l'un des premiers à introduire une forme d'oralité dans le récit, il a insisté sur la tentation du romancier à « trop en faire », à utiliser trop d'artifices langagiers qui aboutissent à un excès de transcription au plus près de l'oral et au défi que représente toujours pour l'écrivain la tentative de retrouver la langue des contemporains de la guerre. Pour lui, l'essentiel est de trouver une « clé » de langage, qui, à la manière d'une clé de musique, définisse le langage général du texte, le principal problème restant la continuité entre la voix des personnages (qu'il fait bien plus parler que Pierre Bergounioux) et la voix principale.

La bande-dessinée a, depuis Tardi, investi la matière de 14, et il était attendu qu'un de ses représentants vînt parler du contenu des bulles. L'arrivée pourtant, sous les lambris de la Sorbonne, d'un jeune homme à casquette, bouc et boucle d'oreille n'a pas été sans susciter quelque émotion dans l'assistance. Kris, auteur de la série *Notre Mère la Guerre*, interrogé sur sa façon de faire parler les personnages, résume en une formule son principe : « je ne cherche pas à être exact, mais juste ». Nul besoin, selon lui, pour que ses textes sonnent juste, de surcharger ses dialogues de mots puisés dans un dictionnaire d'argot des poilus : un *v'la* ici, un *que dalle* là, et le ton est donné. Même, il préfère un style dépouillé, dont la sobriété permettra au lecteur d'aujourd'hui d'entrer de plain-pied dans l'univers langagier du poilu. Selon lui, en effet, le français de l'époque de la Première Guerre mondiale possède une capacité lyrique exceptionnelle et qu'il s'agit d'utiliser au mieux. Il n'a pas hésité à innover dans ce qu'il estime être son prolongement.

Mais ces quelques lignes ne sauraient résumer la vivacité et l'abondance des échanges qui ont eu lieu autour de ces objets qu'on sent chargés d'émotion. Lyrisme ? Absurde ? Grotesque ? Tragédie ? Trivial ? Silence ? Monstruosité ? Chez tous, on sent une fascination pour cet étonnant mélange que nous a légué la Guerre, chacun voyant sa vie rivée à ces « tâches négatives » qu'évoquait Pierre Bergounioux.

Au total, l'idée de ce colloque – et du volume qui en est l'aboutissement – était qu'ait lieu, que se concrétise, ce dialogue entre historiens et linguistes que nous sommes un certain nombre à appeler de nos vœux. La langue n'est pas un chapitre qu'on puisse isoler aisément dans une recherche historique sur la Première Guerre mondiale ; relevant de l'histoire sociale, elle en traverse plusieurs strates, qu'on peut situer du côté du politique, du culturel, de la vie quotidienne, de l'intime, des arts et des lettres. Étant partout, il peut advenir qu'elle ne soit traitée, en elle-même et pour elle-même, nulle part, comme c'est le cas, par exemple, dans la somme impressionnante réunie par Jay Winter³⁵. Pour le linguiste, même sensible à la

³⁵ WINTER, Jay, (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press et Paris, Fayard, 2013 et 2014.

dimension diachronique, il peut être tentant d'envisager la Grande Guerre comme un bloc ; la nécessité d'une distinction entre différents moments de la Première Guerre mondiale ne s'impose pas d'emblée – celui, par exemple, des débuts de la mobilisation, où les soldats d'une même région sont réunis dans le même régiment et peuvent y pratiquer leur dialecte, et le temps des recompositions, qui, incorporant les survivants à de nouvelles unités, les contraint à recourir à la langue commune.

Dans les contributions ici présentées, des historiens se sont donné des objets linguistiques (le discours sur les dialectes, les témoignages du contact linguistique avec l'ennemi, la métaphore du sport dans la presse), des linguistes ont posé le cadre énonciatif historique comme une clef interprétative de leurs analyses sociolinguistiques et textuelles. Regarder la langue sous le feu, ses mots, ses textes, ses discours est un projet partagé auquel ils nous convient dans cet ouvrage.

Première partie :
Langues nationales, identités et contacts de langues

« Les sources linguistiques des nationalismes et leurs manifestations lors de la Première Guerre mondiale. Une approche comparée France-Allemagne »

Jean-Jacques Briu

L'Europe présente une grande diversité linguistique. Toutefois, une langue ou une question linguistique n'y ont jamais fourni le motif d'une guerre. Les langues d'Europe (à trois exceptions près) montrent une forte homogénéité, mais leur parenté ne réduit pas pour autant le besoin d'affirmer le caractère propre à chacune, c'est-à-dire d'affirmer ses différences avec *toutes* les autres. Et de fait, l'idée nationale est toujours sous-jacente aux événements sociaux et politiques. Nous en retiendrons ici trois aspects.

Le premier a trait aux *différences* sous les ressemblances. L'unification et la normalisation des principaux idiomes nationaux européens sont à peu près réalisées au début du XX^e siècle. Le français est définitivement « langue de la République », tandis que du côté allemand, on revient à la réflexion sur les origines des langues commencée à partir de 1750. La question « Qu'est-ce qui est allemand ?¹ » se double, dès 1806-1815, puis au cours de la Première Guerre mondiale, de l'affirmation selon laquelle la langue allemande est plus *authentique* que les autres.

Le deuxième aspect de l'idée nationale concerne la *défense de la langue nationale*. Elle s'est opérée d'abord par des académies et des associations savantes, mais à la fin du XIX^e siècle et durant la guerre de 1914-1918, elle prend la forme d'une propagande coloniale en France et, en Allemagne, d'une lutte de plus en plus populaire contre les « mots étrangers ». Nous développerons comme troisième aspect ce *patriotisme linguistique* des années de guerre qui affirme le caractère propre de la langue allemande en purgeant son lexique des *mots étrangers*, des mots de l'ennemi ; ce rejet est rarement fondé par des arguments linguistiques cohérents, ainsi que le démontre, par exemple, le philologue Leo Spitzer dans deux ouvrages parus en 1918.

¹ Le chant d'ARNDT de 1813, « *Des Deutschen Vaterland* », parle de « toute l'Allemagne », « aussi loin que s'entend la langue allemande ». Friedrich L. JAHN (1778-1852) éducateur allemand, promoteur de la gymnastique et du nationalisme germanique à travers son mouvement « Turnverein », publie *Deutsches Volksthum* en 1810, mais il ne parvient pas à décrire les « frontières naturelles » de l'Allemagne autrement qu'au « nord des Alpes » et parle de « peuple du milieu ». De son côté, l'historien Michael JEISMANN (*La Patrie de l'Ennemi : la notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918, (Das Vaterland der Feinde : Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich, 1792-1918)*, Paris, CNRS éditions, 1997, p. 49) remarque que : « L'espace géographique de la nation n'est en grande partie qu'une fiction ».

Au moment de la Révolution de 1789, l'unité culturelle et linguistique de l'Allemagne, dans la confédération très lâche de « l'Empire », est peut-être plus forte qu'elle n'est en France. L'abbé Grégoire – qui recense en 1790 trente patois² – souligne l'utilité pratique d'une langue unique dans tous les domaines de la vie économique, juridique et culturelle. Barère en 1794, lui, met surtout en avant l'aspect politique de la « nationalisation linguistique » et conçoit le français plutôt comme une arme contre le « féodalisme » et le « fanatisme ». Le français est alors proclamé « langue nationale ». C'est la langue de la nation révolutionnaire, la langue de la liberté et de l'égalité de tous les hommes. En même temps, le français a valeur de langue de la raison et donc de langue de l'humanité. Dans ce « nationalisme linguistique », l'identité révolutionnaire transforme ainsi la langue française en langue virtuellement universelle. La langue allemande, elle, reçoit une définition plutôt auto-référentielle et ethnoculturelle que nous pouvons appréhender à travers des références à Herder, W. Humboldt et Fichte.

Pour Herder (1744-1803) – comme plus tard pour Fichte – la langue constitue une réalité nationale qui exprime un caractère *originel* fondamental ; le renier, c'est se condamner à une stérile imitation de modèles artificiellement imposés, trahir sa filiation. Norbert Elias et Louis Dumont ont montré l'opposition conceptuelle entre la culture allemande, la *Kultur*, et la civilisation française, la *Zivilisation*, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³. Dans ce contexte, Herder écrit en 1770 son *Essai sur l'origine du langage*. Rappelons-en les idées majeures : l'apprentissage est un trait qui distingue l'humain de l'animal ; ce qui reflète le génie propre et les coutumes d'un peuple, ce n'est pas une langue universelle mais une langue particulière, dotée d'une originalité unique ; chaque langue renvoie à un système de pensée, à une vision du monde, à une manière spécifique d'appréhender le réel.

Cette perspective exactement anti-universaliste repose sur une valorisation de « l'authentique », assimilé à « l'originel », témoins de l'infini diversité du monde. Herder la développe en 1774 dans *Une autre philosophie de l'histoire* et, en 1784-1791, dans *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Elle amorce la controverse philosophique et politique entre l'idéal universaliste des Lumières françaises et les prémisses d'un romantisme organiciste allemand.

² Michel de CERTEAU, Dominique JULIA et Jacques REVEL, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.

³ Louis DUMONT, « Peuple et Nation chez Herder et Fichte », *Libre*, 6, 1979, p. 233-250.

Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs (Über den Prozess der Zivilisation)*, 1939), chap. 1, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

Pour Herder, les Lumières manifestent la volonté hégémonique d'imposer un modèle unique et donc abstrait, alors que la nature, elle, est diversité. Ainsi se trouve valorisée une *communauté* que rassemblent des coutumes, des mœurs et des institutions communes, incarnées dans une *langue* ; une communauté authentique parce que dotée d'une réalité concrète héritée de génération en génération, communauté que Herder appelle *Volk* (en français population / peuple / nation). La nation, réalité organique, ethnoculturelle a par conséquent une primauté sur l'Etat qui est une structure artificielle. Le génie national, le *Volksgeist*, est ainsi défini non d'en haut et politiquement, mais d'en bas et littérairement par la langue et la vie culturelle, par des actions collectives, populaires et nationales. Le relativisme de Herder toutefois est tolérant et pacifique : il affirme la coexistence entre des cultures « d'égale nécessité, d'égale originalité, d'égal mérite, d'égal bonheur »⁴.

Wilhelm von Humboldt (1767-1835) développe de son côté une philosophie du langage qu'il exprime à la même date, en 1807, à propos de l'Antiquité classique dans *Latium und Hellas*. Son idée est que chaque langue « traduit une analogie spécifique entre le monde en général et chaque nation en particulier⁵ » ; en bref, la *langue* est « l'âme de la nation elle-même⁶. » L'esprit grec puise son origine dans la langue grecque ; la perfection des Grecs en tant que nation repose sur le fait qu'ils ont une langue parfaite. Le caractère d'une nation ne peut donc avoir son origine que dans ce qui lui est intrinsèque, à savoir le *langage*.

J. G. Fichte (1762-1814) prend aussi en compte la situation de la langue depuis l'Antiquité. Au cours de l'hiver 1807-1808, à Berlin, occupé par les Français, il prononce quatorze conférences intitulées *Reden an die deutsche Nation (Discours à la Nation allemande)*. Fichte appelle à la mobilisation morale et politique l'élite savante allemande après les défaites de Iéna et d'Auerstaedt. Il prône alors la constitution d'une nation allemande démocratique ainsi que la nécessité d'unifier les Allemands par la prise de conscience des particularités de leur peuple et par l'éducation. La Nation, pense-t-il, se détermine de façon objective par la culture, l'histoire *et la langue*. Le peuple allemand, pour avoir conservé sa langue depuis l'Antiquité, est une des nations *originelles*, par opposition aux nations de langues latines, lesquelles ont oublié le latin antique et adopté de nouvelles langues dérivées. Ce qui unifie le peuple allemand, c'est d'abord *sa langue*, car l'unité de la langue signifie l'unité des idées, l'unité d'une force naturelle. Tels sont les *présupposés* théoriques et historiques de Fichte. Le

⁴ Johann Gottfried von HERDER, *Une autre philosophie de l'histoire*, Paris Aubier, 1964 (coll. bilingue).

⁵ Wilhelm von HUMBOLDT, *Latium und Hellas oder Betrachtungen über das classische Alterthum, Werke* in 5 Bänden, Flitner & Giel, vol. 2, 1986, 4^e éd., p. 60.

⁶ *Ibid.*, p. 58.

quatrième *Discours à la Nation allemande* se rapporte aux langues d'Europe. Le point de départ de sa démonstration est que les Allemands sont les seuls à posséder leur langue comme un patrimoine historique *intact*. Ils ont « conservé et cultivé la langue primitive, originelle, de la souche [germanique] principale⁷ » (§ 4). Il en dégage deux principes. Premier principe : les déplacements géographiques, migrations ou conquêtes, influent peu sur le changement de la langue. La vraie différence entre les langues germaniques, c'est que « l'une a conservé ce qui lui était *propre*, tandis que les autres ont adopté ce qui leur était *étranger*⁸. » L'important n'est « pas tant l'origine de ceux qui continuent de parler une langue mère, que l'usage ininterrompu de cette langue⁹. » Second principe retenu par Fichte : « les hommes sont formés par la langue, plus que la langue ne l'est par les hommes¹⁰. » En d'autres termes, les hommes sont à l'image de leur langue ; ils sont ce que leur langue a fait d'eux. Contre la tradition rationaliste, Fichte soutient ainsi que « la langue ne dépend pas du tout de décisions arbitraires ou de conventions. La langue d'un peuple est « une force spontanée de la nature¹¹ » Dès lors qu'un peuple renonce à sa propre langue en en adoptant « une autre déjà très évoluée¹² », en empruntant des mots étrangers, il interrompt la continuité de la vie de sa langue dans sa communauté (§ 13). S'étant laissé séduire depuis le XVII^e siècle par le modèle français, l'Allemagne a glissé vers la défaite. Or les Français ne sont que des Germains dévoyés et inférieurs dont la prétendue supériorité n'est qu'illusion. C'est donc le caractère national d'un peuple « originel, primitif, non corrompu » qui doit dominer l'Etat. Ce rappel de quelques idées de Herder, W. von Humboldt et Fichte, bien antérieures au conflit de la Première guerre, est ici nécessaire dans la mesure où les divers mouvements nationalistes allemands ne cesseront de s'y référer comme aux plus solides et légitimes autorités.

Ainsi la position de Fichte sur la langue est-elle prise comme référence par H. S. Chamberlain (1855-1927). Anglais, polyglotte, naturalisé Allemand en 1916, propagandiste wagnérien, il publie en 1899 *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, ouvrage en deux volumes traduit en français... 24 ans plus tard, en 1913, sous le titre *La Genèse du XIX^e siècle*¹³

⁷ Johann Gottlieb FICHTE, *Discours à la Nation allemande*, Paris, Aubier, 1981, traduction S. Jankélévitch, p. 108.

⁸ FICHTE, *op. cit.* : « *kommt es dabei [...] allein darauf, daß dort Eigenes behalten, hier Fremdes angenommen wird* », § 6. Souligné par nous.

⁹ FICHTE, *op. cit.*, p. 109.

¹⁰ FICHTE, *op. cit.*, p. 109 : « *indem weit mehr die Menschen von der Sprache gebildet werden, denn die Sprache von den Menschen* ») § 6, répété au § 13 : « *und so bilden nicht sie die Sprache, sondern die Sprache bildet sie.* »

¹¹ FICHTE, *op. cit.*, : « *unmittelbare Naturkraft* », § 12, p. 113.

¹² FICHTE, *op. cit.*, § 14, p. 115 : « *eine fremde [...] schon sehr gebildete* ».

¹³ Houston Stewart CHAMBERLAIN, *La Genèse du XIX^e siècle*, trad. fr. et préface de Robert Godet (p. I-LXX), Paris, Librairie Payot, 1913 [1899], 2 vol., LXX-1543 p.

(1543 p.). Il n'y est en fait abordé ni un classement des langues ni une analyse de la langue allemande¹⁴. C'est plus tard, dans ses *Essais de guerre*, les *Kriegsaufsätze* de 1914-1915, souvent réédités, qu'il parle de la langue allemande dans un chapitre de douze pages intitulé « Die deutsche Sprache ». Il y exprime l'idée de la primauté de la langue : « C'est une bénédiction inestimable que la nation politique et la langue ne coïncident pas : est Allemand qui parle la langue allemande¹⁵ ». Ensuite, il rappelle le quatrième *Discours à la Nation allemande* de Fichte (1807-08) : « Parmi les langues d'Europe, l'allemande est la seule qui soit vivante¹⁶. » La définition de la nation comme une communauté linguistique y est clairement exprimée.

Une langue est un héritage d'une communauté, qui, comme cela a été le cas en Europe, peut éprouver le besoin de se l'approprier et la défendre, par des œuvres d'auteurs et par des académies et des associations savantes. C'est cette idée qu'on observe en Europe à partir du XVII^e siècle où l'objectif est de préserver, voire de rétablir, le caractère propre d'une langue par l'action de personnalités constituant une autorité. On développe également une technologie de « grammatisation »¹⁷ telle que l'établissement de dictionnaires¹⁸, de grammaires et de manuels d'écriture. Nous avons déjà relevé plusieurs épithètes qualifiant positivement une langue : *originelle*, *particulière*, *originale*, *authentique*, *primitive*, *propre*. On appelle « purisme » un effort *excessif* de préservation des caractères d'une langue donnée ; il s'agit de préserver surtout de la contamination des autres langues ; quant à *pur* et *propre*, ils ont ici un sens analogue et relatif : est pur ce qui m'appartient en propre, et qui ne m'est donc pas étranger ; en allemand « *Purismus* » ou « *Sprachreinigung* » visent à nettoyer la langue, à la débarrasser des éléments qui lui sont étrangers, barbares, qui ne lui sont pas nécessaires et dans le but principal de lui conserver son *authenticité*. Nettoyement, toilettage, décontamination consistent

¹⁴ Il tente une histoire des cultures et des « races », et en particulier du « germanisme » ; on y trouve cette phrase : « *Das Deutschtum liegt nicht im Geblüte, sondern im Gemüte* » (fr. Le germanisme ne réside pas dans le sang mais dans la mentalité) ; chap. 6 (sentiment, mentalité).

¹⁵ Houston Stewart CHAMBERLAIN, *Kriegsaufsätze*... 10. Aufl. München, F. Bruckmann, 1914, 94 p. ; du même auteur, *Neue Kriegsaufsätze*... 4. Aufl., München, F. Bruckmann, 1915, 102 p.

¹⁶ FICHTE, cité par CHAMBERLAIN, *op. cit.*, p. 26-27 : 1) « ein unsagbarer Segen ist es, daß politische Nation und Sprache nicht zusammenfallen : Deutsch ist, wer die deutsche Sprache redet. » 2) « ich glaube, wie an Gott, an die heilige deutsche Sprache ! » 3) « ...sich an die 4. von Fichte's Reden erinnern (1807-08). Unter den Sprachen Europas ist die deutsche die einzige lebendige ».

¹⁷ Sylvain AUROUX (dir.), *Histoire des idées linguistiques*. Tome 2, Le développement de la grammaire comparée, chap. 8, section 3. Hayen, Mardaga, 1992.

¹⁸ Wolfram ZAUNMÜLLER, *Bibliographisches Handbuch der Sprachwörterbücher*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1958, 496 p.

en une normalisation, une unification ; il s'agit d'un mouvement ancien, politique, qui vise d'abord le latin, puis le français. Le français a remplacé officiellement le latin en France... et à l'*Académie des Sciences* de Berlin (créée en 1700) en 1744¹⁹.

Entre 1815 et 1870, l'intérêt des Allemands pour l'état de leur langue reste le fait d'individualités et de sociétés savantes. Sept sociétés ont une trentaine de membres chacune : *Berlinische Gesellschaft für die Sprache* (1815-25) qui a, en 1817, 35 membres ; *Der Frankfurter Gelehrtenverein für die Sprache* (1817-21) ; *Berlinische Gesellschaft für die Sprache und Altertumskunde* (1825-80) ; *Potsdamer Verein für die Sprache* compte, en 1848, 30 membres ; *Allgemeine germanische Gesellschaft* (1858-60), Hambourg, Nuremberg ; *Freies deutsches Hochstift* (1859-71), Francfort/Main ; nettement plus important, le *Verein der Reinsprache*, de Heidelberg (1848-65) qui, fin 1848, atteint 477 membres et jusqu'à 2500 en 1861. De 1870 à 1880, la valorisation de la langue s'institutionnalise : dans leur administration respective, des fonctionnaires purgent des mots français le vocabulaire de la poste, du droit, de l'armée, des chemins de fer, de l'école ; le schéma d'action, simple, consiste invariablement à établir des listes lexicales faisant apparaître sur deux colonnes le terme étranger d'emprunt en vigueur et, en regard, le terme allemand proposé en remplacement. Après 1880, et dans la période qui nous occupe, deux nouvelles associations apparaissent qui vont connaître une forte extension. L'une, française, œuvre à l'extérieur du territoire national ; l'autre, allemande, à l'intérieur des États.

L'Alliance Française est créée en juillet 1883 à l'initiative de Paul Cambon, sous le nom d'« association nationale pour la propagation de la *Langue française* dans les colonies et à l'étranger ». Dès 1904, l'Alliance française compte cent cinquante comités en France et quarante-cinq à l'étranger. Cette création a pour but de rebondir après la défaite française de 1870 en renforçant le rayonnement culturel français à l'étranger, notamment la philosophie des Lumières dans l'empire colonial naissant. Le statut de l'Alliance est apolitique et a-religieux. Le Cercle Saint Simon, fondé lui aussi en 1883, accueille dans ses rangs les mêmes fondateurs que l'Alliance Française : Ferdinand de Lesseps, Louis Pasteur, Ernest Renan, Jules Verne et Armand Colin, et il a le même but : « maintenir et étendre l'influence de la France par la propagation de sa *langue* »²⁰.

¹⁹ Cette dernière organise en 1792 un concours sur la pureté de la langue (« *Ist vollkommene Reinheit einer Sprache [...] möglich und nothwendig ? Wie [...] ? Wieweit [...] ?* », fr. La pureté parfaite d'une langue [...] est-elle possible et nécessaire ? Comment [...] ? Jusqu'où [...] ?). Le premier prix est attribué à CAMPE.

²⁰ Selon une formulation souvent citée. La page titre du *Bulletin de l'Alliance Française*, n° 1, 1914, porte « Association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger ».

Deux ans plus tard, en 1885, est créée à Braunschweig l'Association générale de la langue allemande / *Der Allgemeine Deutsche Sprachverein* par Herman Riegel²¹ et vingt autres personnalités. C'est un mouvement sans précédent puisqu'il atteint 40.000 membres en 1914-18. Riegel avait publié en 1883 un appel contre la « maladie des mots étrangers » (*das Fremdwörterunwesen*²² »), où il critique la profonde influence du lexique français sur la langue allemande. On crée aussitôt une section de l'Association à Dresde en 1885 et à Vienne en 1886. Le but de l'Association est triple :

1° « nettoyer la langue allemande des éléments étrangers inutiles ; 2° maintenir et rétablir l'esprit et le caractère propres de la langue allemande ; 3° fortifier ainsi la conscience nationale dans le peuple allemand²³. »

Le premier but des dirigeants est de créer – c'est une longue tradition – une académie. L'Association combat alors les mots étrangers venant du français, du latin ou du grec, plus tard les mots de l'anglais. Il s'agit de modifier aussi l'usage privé de la langue. Or, l'emploi ou le non-emploi des mots étrangers ne tarde pas à devenir un critère du patriotisme des citoyens. Même si l'Association se prétend modérée et apolitique : « Notre position est seulement nationale et seulement en ce qui concerne notre langue²⁴ », affirme Riegel en 1888.

En 1887, l'Association compte 6.500 membres et quatre-vingt onze sections (*Zweigvereine*²⁵); en 1890, presque 12.000 membres (29,2 % des membres sont issus du commerce et de l'artisanat ; 20,8 % sont des enseignants – dont 1,7 % du supérieur ; 7,5 % des juristes, 3,3 %, des militaires ; les femmes représentent 2,5 % des membres²⁶). Max Jähns et Otto Sarrazin succèdent à Riegel en 1893. En 1902, on dénombre 20.150 membres et 231 sections²⁷ ; en 1910 : 30.000 membres et 324 sections ; en 1914 : 34.280 membres. L'Association connaît son apogée pendant la Première guerre avec 40.000 membres.

Le *Sprachverein* publie beaucoup : dès 1889, une *Revue* mensuelle : *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins* ; dès 1891, des *Cahiers scientifiques* (*Wissenschaftliche Beihefte*) ; il s'y ajoute en 1905 une *Revue des dialectes* (*Zeitschrift für die Mundarten*) ; à

²¹ Historien d'art et directeur de musée (1834-1900).

²² Herman RIEGEL, « Ein Hauptstück von unserer Muttersprache ; ein Mahnruf an alle national gesinnten Deutschen » (fr. Une partie essentielle de notre langue maternelle ; un appel à tous les Allemands qui ont un esprit national).

²³ « 1) die Reinigung der deutschen Sprache von unnöthigen fremden Bestandtheilen zu fördern, 2) die Erhaltung und Wiederherstellung des echten Geistes und eigenthümlichen Wesens der deutschen Sprache zu pflegen – und 3) auf diese Weise das allgemeine nationale Bewußtsein im deutschen Volke zu kräftigen. »

²⁴ « Wir sind nur national und dies auch nur in Bezug auf unsere deutsche Sprache. »

²⁵ *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, 1887, p. 251.

²⁶ *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, Juli 1890, p. 100.

²⁷ *Meyers Großes Konversation Lexikon*.

partir de 1903, il fait paraître des articles dans trente journaux, en 1913 dans mille huit cents journaux et en 1916 dans deux mille neuf cents journaux.

Ce *patriotisme* des années de guerre se livre dans tous les territoires de langue allemande à une purge des mots étrangers qui n'échappe pas aux contradictions ni à la subjectivité et qui repose sur des arguments non linguistiques. Cela suscite la réaction de Leo Spitzer, jeune philologue viennois (1887-1960) ; il projette, en 1916, d'écrire un ouvrage qui s'intitulerait *Guerre et langue*, où il réfuterait le nationalisme linguistique²⁸. Finalement, il publie deux livres en 1918 : l'un, *Anti-Chamberlain* met en cause l'évaluation subjective des langues ; l'autre, *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass* a un titre explicite : *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers*²⁹.

Au départ, le programme du *Sprachverein* est clair : « Pas de mot étranger [*Fremdwort*] pour ce qui peut être aussi bien exprimé en allemand³⁰. » En 1915, les responsables de cette association déclarent que ce qui leur incombe, c'est « la préservation [*Pflege*] de la langue en général³¹. » En 1916, son devoir est bien plus large et plus explicite : « préserver le vrai esprit de la langue, éveiller l'amour et la compréhension de la langue maternelle, animer le sens de son exactitude et de sa beauté, la nettoyer des composants étrangers inutiles et, ainsi, fortifier la conscience allemande du peuple [*Volksbewusstsein*]³². »

Au début de la guerre, on déploie beaucoup d'activité physique à encoller et recouvrir (*Überkleisterung*) dans des livres, dans les rues, les inscriptions en langues étrangères. L'Association réproouve le *mot étranger* d'un point de vue étroitement historique et étymologique. Elle ne peut éviter les polémiques internes et parfois inter-allemandes sur

²⁸ Spitzer fait part de ce projet dans une lettre adressée le 27. 06 1916 à Hugo Schuchardt.

²⁹ Voir Leo SPITZER, *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, préfacé par Jacques FRANÇOIS, Éditions Lambert-Lucas, 2013, p. 18-19 et du même auteur *Anti-Chamberlain. Considérations d'un linguiste sur les « Essais de guerre » de H. S. Chamberlain et l'évaluation de la langue en général*, traduit de l'allemand par J.-J. BRIU, présenté par A. STEUCKARDT, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2014, 96 p.

³⁰ Programme, p. 8. « *Der Zweck des allgemeinen deutschen Sprachvereins besteht darin : "Die Reinigung der deutschen Sprache von unnöthigen fremden Bestandtheilen zu fördern, b. die Erhaltung und Wiederherstellung des echten Geistes und eigenthümlichen Wesens der deutschen Sprache zu pflegen und c. auf diese Weise das allgemeine nationale Bewußtsein im deutschen Volke zu kräftigen".* »

³¹ *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, 1915, p. 218.

³² *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, 1916, p. 215 : « *Der Zweck des allgemeinen deutschen Sprachvereins besteht darin : "Die Reinigung der deutschen Sprache von unnöthigen fremden Bestandtheilen zu fördern, b. die Erhaltung und Wiederherstellung des echten Geistes und eigenthümlichen Wesens der deutschen Sprache zu pflegen und c. auf diese Weise das allgemeine nationale Bewußtsein im deutschen Volke zu kräftigen.* »

l'opportunité des suppressions et sur leurs solutions. En faisant une politique de la langue centraliste, depuis Berlin, elle se défie souvent de l'Autriche. À Vienne, par exemple, *Tunke* se dit *Sauce*, *Sahne* se dit *Obers*, *Droschke* se dit *Fiaker* ; on ne veut pas davantage remplacer des noms propres étrangers populaires tels *Schani* (pour Jean), *Schorsch* (pour Georges), *Schackerl* (pour Jacques). Donc on publie un peu partout des listes, mais aussi des livres et des dictionnaires [*Verdeutschungsbücher*] proposant des mots allemands de substitution. Mais les difficultés apparaissent rapidement : comment remplacer des termes comme *interessieren*, *Hotel*, *Souper*, *Coiffeur* (dont le sens diffère des germaniques *Gasthof*, *Nachtmahl*, *Friseur*) ? et *Familie* (pour lequel on propose même *Gebliüt*) ? Elise Richter, linguiste et première femme nommée Professeur dans le Reich³³, propose onze mots pour remplacer *interessant*, au cas par cas³⁴. Tous les mots étrangers ne sont pas indispensables car la fonction d'un mot peut en cas de nécessité être reportée sur un autre : à défaut de *Frisör*, on peut se contenter de *Haarpfleger*. Mais l'erreur que relève Spitzer³⁵ est de croire que l'on a seulement affaire à des mots isolés et non à des systèmes ; par ailleurs, dit-il justement, « on peut proposer des mots de remplacement, mais c'est le peuple locuteur qui décide de leur acceptation³⁶ » ; et sa motivation, c'est « *l'affect*, ce ressort qui pousse l'homme à accepter des mots étrangers ». Le mot étranger « arait dire davantage au locuteur, et même si son contenu notionnel recouvre exactement celui du mot allemand correspondant³⁷. » C'est une analyse objective de linguiste, pas une analyse politique, pas une vision populaire et symbolique ! Les colonnes de la *Revue* de l'Association sont en majeure partie consacrées à l'éradication des mots étrangers et il y a moins de zèle à lutter contre le mauvais allemand. Contre les *mots étrangers militaires*, l'Association est prudente. En revanche, le style de sa *Revue* devient militaire : on se veut actif à l'arrière ; on évoque par exemple « la *mobilisation* de la conscience politique allemande » qui a débuté en août 1914 ; on prétend que « la conscience linguistique réveillée avait pensé imposer sa détermination à *l'adversaire* ³⁸. » L'Association de la langue se qualifie elle-même

³³ Elise RICHTER (1865-1943) habilitée en romanistique à Vienne en 1905, a salué positivement le nettoyage de la langue. Leo Spitzer qui a suivi ses cours est en désaccord sur cette question. Elise Richter est exclue de l'université de Vienne en 1938 et déportée à Theresienstadt en 1943.

³⁴ Leo SPITZER, *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass*, trad. J.-J. Briu, Limoges, Lambert Lucas, 2013, *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers*, p. 51. En 1838 déjà, Heyse Karl avait proposé treize noms allemands pour remplacer le latin « *verbum* » : *Zeitwort*, *Wandelwort*, *Aussagewort*, *Sagewort*, *Ausager*, *Ausaganzeiger*, *Redewort*, *Zustandswort*, *Wirkwort*, *Handlungswort*, *Begebenheitswort*, *Satwort*, *Sätzer*...

³⁵ Leo SPITZER, *op. cit.*, p. 57 : « Encore une fois, c'est une erreur grossière de la part des membres de l'Association de la langue qui croient que le système de la langue n'est pas modifié quand on écarte un mot. »

³⁶ *Ibid.*, p. 59.

³⁷ *Ibid.*, p. 59.

³⁸ *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, 1916, p. 147.

d'« association de combat » ; la guerre que mène l'Association serait une « guerre de position » comme « celle que mènent nos *Feldgrauen* », et « cette guerre menée par nos *Feldgrauen*, leurs combats et leurs victoires, doit aussi toujours nous servir de modèle, à nous, membres de l'Association de la langue, dans notre petit combat en faveur de notre chère langue maternelle³⁹. » La pensée se militarise, elle est l'expression d'une vision du monde, l'exploitation de l'actualité fixée sur la situation militaire. De son côté, Elise Richter écrit : « Actuellement on germanise avec une force qui permet d'exprimer un réel état d'esprit populaire. Si l'on pouvait un jour parler d'un *courant* linguistique, ce serait de cette élan de germanisation actuel⁴⁰ ». Spitzer, lui, pense que « la réflexion sur le germanisme, le *Deutschtum*, ne consiste pas à distinguer ce qui est étranger à sa nature, mais à accuser d'hérésie ce qui est étranger à sa nation⁴¹ ». Le mot *étranger* est dépeint comme le méchant ennemi ; dans la *Revue* de 1918, on lit : « 100.000 mots étrangers » sont entrés « comme une nuée de sauterelles dans la langue allemande⁴² ». Le mot *étranger* est-il un *envahisseur* quand c'est notre propre *affect* qui l'introduit dans notre langue, interroge Spitzer.

On peut se demander pourquoi la défense de la langue consiste surtout en une révision du *lexique*. J'y vois personnellement deux raisons : la première est que la plupart des gens ont une intuition épilinguistique qui réduit l'essentiel d'une langue à son lexique, à des mots ; partant, la nationalisation du lexique établirait la nationalisation de la langue ; la seconde raison est que cette action, cette conquête lexicale menée par l'Association de la langue allemande est l'expression la plus évidente et la plus facile d'une orientation politique nationale.

Ces patriotes nettoyeurs pour qui le mot *étranger* est une « souillure » de la langue maternelle ignorent que toute langue humaine est toujours et nécessairement « mélangée ». Or le mélange n'est pas la souillure et la pureté n'est pas, selon le mot de Spitzer, « un état idéal métaphysique et virginal de la langue⁴³ ». Mais on a l'impression qu'on vise moins à la pureté de sa propre langue qu'à n'avoir rien de commun avec celle de l'ennemi. Les mots étrangers révèlent une dépendance des peuples voisins ; dans une atmosphère de concurrence nationale, on veut les remplacer pour affirmer ses différences. L'identité nationale implique une opposition, une démarcation notamment du français mais aussi de l'anglais.

³⁹ *Ibid.*, p. 215.

⁴⁰ Leo SPITZER, *op. cit.*, p. 81.

⁴¹ *Ibid.*, p. 81.

⁴² *Zeitschrift*, 1918, p. 40.

⁴³ Leo SPITZER, *op. cit.*, p. 90.

L'identité nationale se trouve ainsi fortement associée et même étroitement liée à l'identité linguistique dans la double définition fondamentale et récurrente qui vaudra jusque dans les années 1940 : « est allemand qui parle allemand » et « l'Allemagne est là où l'on parle allemand ». La *langue* est le garant de l'existence nationale et de la culture nationale. La représentation de la nation allemande prend source effectivement dans des *publications* : livres, articles, poèmes, proclamations, journaux, tracts, discours, sermons et *chants*.

Dans la guerre, l'ennemi sert dans tous les cas de faire-valoir, mais avec des différences notables entre les deux camps. Les discours de la propagande française n'ont pas pour objet de défendre la langue française : celle-ci est déjà établie, on la vante ; la « barbarie », les *brigands*, les *bandits*, les *barbares*, ce sont les non-francophones, les « boches » dans la « bochie ». Les Allemands à l'arrière tentent, eux, de renforcer leur langue en supprimant les mots étrangers, ennemis infiltrés. Les jeux lexicaux sont nombreux et récurrents : sur *deutsch* on dérive à l'envie : *verdeutschen*, *eindeutschen*, *umdeutschen* ; au terme *fremd* (étranger, inconnu) on donne bientôt le sens de *feind* (ennemi) dont l'allitération avec *Frankreich*, *französisch* est facile ; « *Franzmann* » est le terme correspondant de *Boche*. La guerre devient aussi *Sprachkrieg*, *Fremdwörterkrieg*, la guerre de la *langue*, la guerre des *mots étrangers*. On exploite d'autres allitérations, lourdes de sens et symboliques, notamment deux ; l'une avec le son /b-/ : tous les Allemands ont quelque chose de naturel qui en fait des *barbares*, *brigands*, *bandits* et *boches* ; « boches », une création lexicale au succès inégalé est devenue une insulte courante avec les connotations de bestial, lâche, dégoûtant et sournois (l'iconographie française les montre souvent sous les traits négatifs du porc) ; les « boches » vivent dans la « bochie », qui est le champ de bataille ou leur pays d'origine, à l'arrière. La seconde allitération porte sur le son /k-/ : pour les Français « *Kultur* » représente alors à tous points de vue le contraire de « cultivé » ou de « civilisé »⁴⁴ ; la liste afférente comprend *Kaiser*, *kaputt*, *Königlich-Kaiserlich* = *K. K.*, *Kakanien* (la *cacanie*, « *caca* »)... et bien entendu *Krieg*. Spitzer cite⁴⁵ Romain Rolland dans *Au-dessus de la mêlée* (p. 87) : « Même un Romain Rolland parle de « la "Kultur (made in Germany) avec un K majuscule, rectiligne et de quatre pointes, comme un cheval de frise" ! ».

Après 1918, la période de la République de Weimar signifie une traversée du désert pour l'Association générale de la langue allemande. Le national-socialisme a été favorablement salué par l'Association de la langue ; elle se considère même comme le « SA de notre langue

⁴⁴ Cf. Émile BOUTROUX (1915) *L'Allemagne et la guerre*, Paris, Librairie militaire Berger-Levrault, 50 p.

⁴⁵ Leo SPITZER, *Anti-Chamberlain* (1918), éd. cit., p. 46.

maternelle⁴⁶ » ; elle critique même, prudemment, l'usage fait par Hitler des mots étrangers. Cela déplâit manifestement en haut-lieu. Le 19 novembre 1940 un arrêté du *Reichsminister* pour la science et l'éducation⁴⁷ met pratiquement fin à l'*Association* ; il précise : « Le Führer ne souhaite pas des germanisations aussi radicales et n'autorise pas le remplacement artificiel de mots étrangers insérés depuis longtemps dans la langue allemande par des mots qui ne sont pas issus de l'esprit allemand et qui ne rendent qu'imparfaitement le sens des mots étrangers. » Cette surprenante critique reprend les mêmes arguments que Leo Spitzer. L'*Association* de la langue allemande n'est pas interdite, mais son activité se restreint fortement et sa *Revue* cesse de paraître en 1943.

On retiendra, pour conclure très brièvement, que les positions nationalistes de la France et de l'Allemagne à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e sont loin d'être symétriques. Cette dissymétrie correspond aux conceptions respectives d'une langue nationale établie pour les Français, d'une langue de la nation revendiquée pour les Allemands. Les Français vantent la noblesse et la supériorité de la langue française, notamment à l'extérieur de leurs frontières. Les Allemands défendent leur langue à l'intérieur des pays allemands pour établir l'unité et la personnalité de leur nation en Europe.

⁴⁶ Cité par Peter von POLENZ, « Fremdwort und Lehnwort sprachwissenschaftlich betrachtet », in Peter Braun (Hrsg.): *Fremdwort-Diskussion*. Fink, München 1979, p. 11.

⁴⁷ Erlass des Reichsministers für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung, in *Deutsche Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung*, Amtsblatt 6, 1940, p. 534.

La Première Guerre mondiale et son retentissement en Espagne : les rapports des Espagnols avec la France et la langue française pendant le conflit

Juan García-Bascuñana

Nous nous proposons au long de cette étude de jeter un regard tout particulier sur la Grande Guerre et la langue (ou plutôt les langues). Le regard venu d'un pays qui n'a pas été impliqué directement dans cette guerre, mais qui a été plus présent dans le conflit qu'on ne le pense. Comme dit Fernando García Sanz, contrairement à un mythe bien établi l'Espagne ne fut pas un pays neutre pendant la Première Guerre mondiale. Au contraire, elle fut économiquement et même politiquement belligérante, et cela depuis le moment même de l'éclatement de la guerre en août 1914 :

« L'Espagne a été officiellement neutre depuis le mois d'août 1914 parce qu'elle n'a pas mobilisé de troupes et qu'elle n'a déclaré la guerre à aucun pays, un élément requis alors pour qu'une nation acquît le statut de belligérante. C'était le seul choix « légal », il n'y avait pas de solutions intermédiaires. Mais dans la pratique, elle ne fut pas neutre parce qu'on ne le lui permit pas et parce qu'elle non plus ne voulut pas l'être [...] La Grande Guerre atteignit des proportions si gigantesques qu'aucun pays ne put se tenir à l'écart. Lorsque l'illusion s'évapora et que l'on comprit que la guerre n'allait pas être brève, les pays neutres commencèrent à jouer un rôle qui peu avant eût paru inimaginable. »¹

Mais au-delà de cette « belligérance économique » mise en relief dans le livre de García Sanz, d'autres aspects plus ou moins évidents servent à souligner la « présence espagnole » dans cette guerre. Des aspects qui comprennent aussi bien la relation des Espagnols avec la langue française pendant le conflit mais aussi avant et après, puis leur regard à l'égard de la France et les autres pays impliqués dans la Grande Guerre. C'est donc cette relation multiple, où les aspects linguistiques et culturels sont pour quelque chose, que nous allons aborder ici.

Le français en Espagne jusqu'en 1914 : primauté et concurrence

C'est un fait bien connu que le français avait commencé à être étudié de plus en plus en Espagne, comme un peu partout en Europe, à partir du XVIII^e siècle. Une situation qui se

¹ GARCIA SANZ, Fernando, *España en la Gran Guerra*, Barcelona, Galaxia Gutenberg/Círculo de Lectores, 2014, p. 13. Les traductions sont de l'auteur de cet article.

prolongera au long du XIX^e siècle. Si le français reste la langue vivante la plus enseignée en Espagne au XIX^e siècle, plusieurs facteurs jouent en sa défaveur : une situation conflictuelle entre l'Espagne et la France (avec l'invasion napoléonienne en 1808, puis l'intervention française contre les libéraux espagnols en 1823, connue comme l'expédition d'Espagne), la concurrence d'autres grandes langues, particulièrement l'anglais, qui bénéficie du prestige de l'Empire britannique au temps de la reine Victoria et l'allemand, porté par la montée en puissance de la Prusse de Bismarck. Les nouvelles méthodes pour l'enseignement des langues étrangères ont pu jouer au détriment du français, comme le montre le nombre de méthodes d'inspiration allemande parues en Espagne entre 1870 et 1914. Pensons, par exemple, à la méthode directe, née dans les universités allemandes et dont l'influence s'exerce sur de nombreux auteurs espagnols des dernières décennies du XIX^e siècle et les premières années du XX^e siècle qui font des allusions constantes à cette nouvelle méthode².

Mais l'éclatement de la guerre en 1914 va tout changer, et étudier le français ou l'allemand va devenir souvent un choix personnel de réaffirmation politique, même si l'Espagne n'intervient pas officiellement dans cette guerre. On se posera aussi la question des contenus des manuels de français pour Espagnols publiés pendant la guerre et les années immédiatement postérieures, aussi bien du point de vue de leurs contenus strictement langagiers que socioculturels. Sans oublier non plus de souligner la façon dont les Espagnols (écrivains, journalistes et volontaires qui s'enrôlent dans l'armée française³) voient cette guerre et la relation de ceux-ci avec la langue française.

Nous avons réalisé une approche des manuels de français pour Espagnols publiés aussi bien pendant les années qui précèdent la guerre que pendant les années du conflit, sans délaissier non plus ceux qui ont été publiés dans les années postérieures à 1918. Une approche qui nous apprend plus qu'il ne semble sur la relations des Espagnols avec le français et la France, ce qui est mis en évidence au fur et à mesure que la guerre avance et même après sa fin. Car l'enseignement plus ou moins neutre des langues étrangères sera alors suivi de prises de positions antagonistes où apprendre le français ou l'allemand, voire l'anglais, devient souvent un choix idéologique. Et sur ce point il faut admettre, avec García Sanz, que les Allemands

² Voir FISCHER, Denise, GARCIA BASCUÑANA, Juan F. et GOMEZ, María Trinidad, *Repertorio de gramáticas y manuales para la enseñanza del francés en España (1565-1940)*, Barcelona, PPU, 2004, p. 251-258.

³ D'aucuns se sont interrogés à propos de la présence possible de volontaires espagnols dans les armées des Empires centraux, mais on n'en a guère de témoignages. Les causes de la présence de volontaires espagnols dans l'armée française et leur absence de l'armée allemande sont diverses, mais il faut surtout signaler l'existence en France de la légion étrangère, ce qui permettait plus facilement l'enrôlement de ressortissants étrangers. Beaucoup de ces volontaires espagnols étaient des nationalistes catalans qui escomptaient qu'une victoire alliée aiderait à poser sur la table la question des « nations opprimées » en Europe.

auraient su gagner « la guerre de la propagande », en tout cas pendant les premiers moments du conflit, aussi bien du point de vue strictement politique que du point de vue linguistico-culturel :

« Lorsque les alliés « sont arrivés » [en Espagne], les Allemands avaient déjà organisé un réseau d'espionnage et mis en place un système de propagande : ils avaient à leur disposition des journaux et des journalistes qui, pour une petite somme d'argent, étaient disposés à vendre leur plume et leurs influences sociales. Tout de suite après l'éclatement du conflit, l'Ambassade allemande se mit à travailler, sous la direction d'Alexander Bruns, installé au 13 rue Lagasca [de Madrid]. Résidant en Espagne depuis 1907, il était l'homme à tout faire de la représentation allemande pour les relations avec la presse. Il avait de très bonnes relations sociales et des contacts dans le monde politique et à la Cour. Il avait dirigé la Berlitz Sprachschule, il était professeur d'allemand du roi Alphonse XIII et pendant quelques années il avait été aussi correspondant du *Kölnische Volkzeitung* à Madrid. Depuis le début du conflit, il visita les sièges des journaux madrilènes pour offrir des informations gratuites sur la guerre et promettre des subventions à ceux qui seraient disposés à publier des nouvelles d'origine allemande [...] et à fabriquer des informations et écrire des articles très critiques envers les alliés⁴. »

Une propagande pro-allemande qui se diffuse à une bonne partie de la haute bourgeoisie, aux classes moyennes et qui utilise le réseau des associations catholiques bien-pensantes. Elle est fondée sur des principes particulièrement simples : la France et le Royaume-Uni ont été les ennemis traditionnels de l'Espagne. Un autre des pays alliés depuis 1915, l'Italie, était considéré, dans les milieux conservateurs espagnols les plus enclins à suivre la doctrine catholique stricte, comme l'ennemi du Saint-Siège depuis l'annexion des États pontificaux au Royaume d'Italie en 1870. García Sanz évoque ainsi la situation :

« La propagande germanophile pouvait pénétrer plus facilement dans toutes les couches de la société espagnole parce qu'elle faisait appel à des stéréotypes qui étaient fortement enracinés dans celle-ci. Il n'est pas nécessaire de les rappeler : la Guerre d'Indépendance, l'« attitude hostile » constante des Français dans la question du Maroc, Gibraltar, et, enfin, des événements historiques qui remontaient dans le cours des siècles et qui étaient évoqués pour mettre en avant des humiliations vindicatives aux résonances multiséculaires. De leur côté, les militaires espagnols adoraient la légendaire discipline et l'efficacité de l'Armée allemande, et l'Église espagnole, malgré ses préjugés contre

⁴ GARCIA SANZ, Fernando, *España en la Gran Guerra*, éd. cit., p. 96-97.

l'Allemagne protestante, apparaissait plutôt comme ennemie de la France « athée », qui, un peu plus d'une décennie avant, avait osé rompre ses relations avec le Vatican⁵. Cet outrage était encore trop vif dans les hiérarchies de l'église espagnole⁶ ».

Ce message était efficace grâce à sa simplicité. Face à cette propagande, celle des Alliés était plus difficilement recevable. Parler de liberté et de démocratie n'était pas un argument qui pouvait convaincre une bonne partie des Espagnols. Apprendre l'allemand était donc une prise de position bien justifiée ; elle mettait cependant en question une longue tradition de plus de deux cents ans d'apprentissage du français en Espagne. Les arguments qui avaient servi à Chantreau et à d'autres auteurs de manuels de français des XVIII^e et XIX^e siècles étaient ainsi mis en question. Pierre-Nicolas Chantreau avait justifié ainsi les avantages d'apprendre la langue française :

« La langue française. aujourd'hui si universelle dans les Cours, fait partie de la bonne éducation de la jeunesse, des études des hommes des lettres et de la curiosité des autres gens, étant utile pour n'importe quelle carrière qu'on entreprenne, et un ornement et un point d'honneur pour ceux qui n'en entreprennent aucune⁷. »

En 1813, Pablo Antonio Novella tenait encore des propos assez proches de ceux de Chantreau :

« Maîtriser des langues est le seul moyen d'acquérir des sciences, grâce à elles nous découvrons les génies les plus grands, les talents les plus extraordinaires, les lois les plus sages et tout ce qu'il y a d'admirable dans une autre nation. La langue française est devenue de nos jours aussi universelle que la castillane au XVI^e siècle (ce fut alors qu'on découvrit toute sa splendeur) ; elle fait partie donc de la bonne éducation, elle est utile

⁵ La rupture des relations diplomatiques de la France avec le Vatican en 1904, tout de suite après l'interdiction d'enseignement aux ordres religieux, puis de leur suppression, au temps du gouvernement Combes provoquera une réaction antifrançaise dans les milieux catholiques espagnols, qui accueilleront en Espagne un bon nombre de corporations religieuses françaises consacrées à l'enseignement. Tous ces gestes français à l'égard de l'église catholique, qui seront suivis de la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905, éloigneront alors les catholiques espagnols de la France, une réalité qui était bien présente au sud des Pyrénées au moment où la guerre a éclaté en 1914.

⁶ GARCIA SANZ, Fernando, *España en la Gran Guerra*, éd. cit., p. 233

⁷ CHANTREAU, Pierre-Nicolas, *Arte de hablar bien francés*, Madrid, Imprenta de Sancha, 1797 [1781], III.

aux hommes de lettres, nécessaire pour ceux qui voyagent, mais surtout pour ceux qui se consacrent à la brillante carrière des armes et du commerce⁸. »

Le déclenchement de la Grande Guerre va permettre à l'allemand de gagner momentanément face au français une longue bataille linguistique qui venait des années 1840, depuis le temps où les partisans de la philosophie krausiste⁹ avaient commencé à mettre en question l'hégémonie du français en Espagne en tant que langue étrangère. Fut alors posé le problème de la traduction à travers le français qui serait devenu ainsi une espèce de langue intermédiaire permettant le contact avec les autres grandes cultures européennes. Cette situation aurait empêché, par exemple, le contact direct de l'Espagne avec la culture allemande comme le soutenait par exemple Julio Fernández de Castroverde, professeur d'allemand dans un lycée de Barcelone et auteur d'une grammaire allemande destinée aux Espagnols. Selon lui : « l'étude de la langue française, qui devient presque obligatoire en Espagne pour les études scientifiques, sert seulement, à quelques exceptions près, à ce que l'élève connaisse les publications françaises, c'est-à-dire les traductions d'œuvres allemandes¹⁰. » Des arguments qui auraient dû jouer au détriment du français, mais qui n'étaient pas parvenus alors à s'imposer. Ainsi, des arguments, plus ou moins semblables à ceux qui seront utilisés au moment de la Grande Guerre pour attirer la sympathie des Espagnols envers les Empires centraux, avaient déjà été utilisés dans la seconde moitié du XIX^e siècle par ceux qui voulaient justifier l'intérêt de l'allemand comme langue nécessaire tant du point scientifique que culturel. Il y a eu alors, vers 1860, de la part des germanophiles espagnols des critiques à l'égard de certaines positions de leurs compatriotes qui rejetaient l'apprentissage de certaines langues pour des raisons purement idéologiques ou religieuses. Et on arriva même à attribuer cette méfiance à l'égard des langues des autres à l'histoire même de l'Espagne à partir du XVI^e siècle et à la forte influence exercée dans ce pays par la Contre-réforme tridentine. Cet état d'esprit s'expliquerait spécifiquement,

⁸ NOVELLA, Pablo Antonio *Nueva Gramática de la lengua Francesa y Castellana avec un abrégé de la grammaire espagnole* [sic, avec ce double titre en espagnol et en français], Alicante, Imprenta de España, 1813, prologue sans numérotation.

⁹ Elle prend son nom du philosophe allemand Karl Christian Friedrich Krause (1781-1832) qui développa la théorie de panenthéisme et contribua à la formation d'une ligne idéologique, le krausisme. Celui-ci inspira la fondation d'établissements scolaires et culturels, ainsi que des groupes intellectuels et politiques qui furent une grande source d'influence, surtout en Espagne mais aussi dans une bonne partie des pays latino-américains.

¹⁰ FERNANDEZ DE CASTROVERDE, Carlos, *Gramática alemana. Nuevo método teórico y práctico escrito especialmente para los españoles y aquellos que poseen la lengua castellana*, vol. 2, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1867-1868. Deux rééditions de l'ouvrage ont été réalisées, à Barcelone en 1887 puis en 1891 (Tipografía La Academia). Voir aussi PIQUER DESVAUX, Alicia, « La société espagnole à l'écoute des grandes langues européennes : le français et l'allemand en Espagne entre 1880 et 1930 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 53, 2014, p. 109-124.

dans le cas des relations hispano-allemandes, par le fait que « l'Espagne catholique a toujours jeté un regard méfiant vers tout ce qui provenait du pays de la Réforme¹¹. » Tous ces arguments continueront à être utilisés dans les dernières années du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, mais non pas précisément avec les mêmes intentions. En fait, les positions favorables à l'enseignement de l'allemand l'emportent, arguant de l'importance de la science et de la philosophie allemandes¹², qui suscitent l'admiration des Espagnols pour l'Allemagne, une admiration qui glisse peu à peu vers le politique.

Le français en Espagne pendant la Grande Guerre : entre francophilie et germanophilie

On était bien donc, à l'aube de la guerre, sur des positions qu'on trouvera clairement à partir de 1914 pour justifier la méfiance d'une bonne partie de la société espagnole à l'égard de l'Entente, et spécialement de la France, et pour prôner la défense des positions germaniques. Et pourtant la relation des Espagnols avec la France et la langue française, pendant la guerre, est plus complexe qu'on ne le pense. Malgré la sympathie envers l'Allemagne et l'Autriche, fondée sur des raisons historiques, la France ne cesse pas d'être présente dans la réalité espagnole de l'époque à travers une image plutôt positive. En mai 1916, en pleine guerre, un groupe de personnalités importantes de la culture française, parmi lesquelles il faut souligner surtout la présence d'Henri Bergson¹³, voyagent en Espagne pour convaincre leurs collègues espagnols de rallier la cause de la France et de l'Angleterre. Le philosophe français visite alors l'Université Centrale de Madrid et la Résidence d'étudiants¹⁴, puis l'Institut Français de Madrid qui avait ouvert ses portes quelques années auparavant, en 1913. La conférence principale, intitulée

¹¹ CACERES WÜRSIG, Ingrid et MARIZZI, Bernd, « La Academia alemana-española de Julio Kühn : relato de un proyecto de colaboración científica y cultural », *Estudios Filológicos Alemanes*, 20, 2010, p. 432.

¹² Franziska Augstein, dans sa bibliographie de Jorge Semprún, nous dit que le père de l'écrivain franco-espagnol considérait comme fondamental que ses enfants (mais seulement les garçons ! ; les filles apprenaient le français et l'anglais) apprennent l'allemand et avec cela la capacité de « penser philosophiquement ». Et elle nous informe que les Espagnols cultivés des premières décennies du XX^e siècle admiraient la culture allemande. Voir AUGSTEIN, Franziska *Jorge Semprún. Lealtad y traición*. Barcelona, Tusquets editores, 1^{ère} éd. allemande, Munich, Verlag C.H. Beck oHG, 2008, 35.

¹³ Le reste des personnalités qui accompagnent Bergson dans ce voyage sont : le zoologiste et membre de l'Académie des Sciences de Paris Edmond Perrier, le compositeur et organiste Charles-Marie Widor et l'historien Pierre Imbart de la Tour.

¹⁴ La *Residencia de Estudiantes* [Résidence d'étudiants] de Madrid est un établissement qui avait été fondé en 1910 par le Comité pour le développement des études et de la recherche scientifique. Cet établissement fut un produit direct de la rénovation qu'avait commencée en Espagne le krausiste Francisco Giner de los Ríos en fondant en 1876 la *Institución Libre de Enseñanza* (Institution libre d'enseignement). Parmi les personnalités qui ont résidé à la Résidence d'Étudiants, il faut compter l'écrivain García Lorca, le peintre Salvador Dalí et le cinéaste Luis Buñuel.

« L'âme humaine », à l'Athénée de Madrid, eut un très grand succès¹⁵. C'était une façon de mettre en question certaines positions officielles plutôt germanophiles. La propagande française s'affrontait ainsi à celle de l'Allemagne qui avait eu le dessus pendant les deux premières années de la guerre et contre-attaquait même avec des arguments de poids qui prétendaient surtout souligner le caractère latin des deux pays (puis de l'Italie qui rejoignit le camp des Alliés). On mit en relief tout spécialement la proximité du français, de l'espagnol et l'italien en insistant sur leur appartenance à la famille des langues romanes. Il était question donc de souligner leur latinité et de les opposer au monde germanique, ce que fit Edmond Perrier dans sa conférence à l'Université Centrale de Madrid : il voulut tout d'abord montrer comment, depuis 1914, s'était modifié le concept de nationalité et comment les pays avaient tendance à l'incarner dans leur constitution et leurs idéaux. Puis il parla de l'ancien concept des races, en s'arrêtant sur l'analyse de la théorie de Gobineau à propos de l'inégalité des races humaines pour souligner son mensonge et son imposture. Il montra ensuite de quelle façon elle aurait influencé la pensée et la mentalité germaniques, puisque, d'après Perrier, elle impliquait un éloge du germanisme qu'on faisait apparaître comme le produit le plus pur de la race aryenne.

Les manuels pour l'enseignement du français entre 1914 et 1918

Dans la quinzaine de nouveaux manuels publiés entre 1914 et 1918¹⁶, il est difficile de trouver des allusions directes à la longue guerre qui se déroule au nord des frontières espagnoles. Mais certaines raisons peuvent expliquer ce silence, spécialement celles qui concernent l'élaboration même des manuels scolaires, et plus spécifiquement celle des manuels pour l'enseignement des langues étrangères, où règne une certaine inertie. La plupart de ces manuels se suivent les uns les autres et imitent souvent des modèles précédents. Mais on découvre aussi certaines allusions au conflit au fur et à mesure que celui-ci avance. Bien que ces manuels nous apparaissent comme très peu novateurs du point de vue des contenus linguistiques et méthodologiques, on en trouve quelques-uns qui refusent la neutralité et prennent parti dans le conflit. Les prologues de certains de ces manuels et surtout leur choix des textes montrent souvent une francophilie qui contraste avec les positions d'une bonne partie de la presse espagnole et du discours officiel. Certains de ces auteurs seraient plus soucieux de soutenir la cause de l'Entente et, principalement, de la France, que d'accomplir leurs tâches

¹⁵ Parmi les personnalités qui ont assisté à la conférence, il faut signaler l'écrivaine Emilia Pardo Bazán, le philologue Ramón Menéndez Pidal et le futur président de la III^e République espagnole Manuel Azaña, tous les trois plutôt francophiles. Bergson fut présenté, lors de sa conférence, par le philosophe espagnol José Ortega y Gasset.

¹⁶ Voir FISCHER, Denise, GARCIA BASCUÑANA, Juan F. et GOMEZ, María Trinidad, *op. cit.*, p. 257-258.

pédagogiques, bien qu'à leur avis les deux positions se rejoignent ; pour eux, défendre les positions politiques de la France dans le conflit revenait d'une certaine façon à valoriser la langue française qu'ils enseignaient dans leurs cours. Et pourtant la guerre n'apparaît pas directement dans ces manuels, c'est à peine même si on la mentionne. Mais on découvre derrière leur discours linguistique et pédagogique un autre discours éminemment francophile qui tient à multiplier les textes patriotiques voire militaristes et parfois à embrasser les positions françaises les plus nationalistes. Des textes qui pourtant ne font pas toujours allusion directement aux combats qui se déroulent sur les champs de bataille français, mais plutôt à d'autres guerres antérieures, spécialement à des scènes de la guerre franco-prussienne de 1870, par le biais surtout, mais pas seulement, des *Contes du lundi* d'Alphonse Daudet, auxquels on recourt souvent dans les manuels de français qui parlent de la guerre. C'est ce que fera Louis Couderc, un professeur de français installé à Barcelone, qui se présente dans ses manuels comme « directeur-fondateur de l'académie polyglotte mixte 'École Française' ». Couderc¹⁷ propose, dans ce manuel paru en 1919, quelques mois après la fin de la guerre, un travail de lecture, compréhension et traduction de *La dernière classe*. Le parti pris de Couderc pour la cause française est clair : il suggère sans ambages que le vieil instituteur alsacien serait bien content cinquante ans après de voir la langue française revenir aux écoles d'Alsace et Lorraine. Dans son cours moyen, paru aussi en 1919, Couderc fait aussi des allusions à la guerre de 1870, montrant constamment une germanophobie évidente : à travers des phrases courtes que les élèves devaient apprendre par cœur pour pouvoir répondre plus tard aux questions que lui poserait le professeur, Couderc présente aux élèves usagers de son manuel « le siège de Paris par les Allemands et comment ceux-ci réduisirent ses habitants à la famine, les obligeant à se rendre »¹⁸. Dans un texte intitulé « L'hymne à la mémoire des soldats morts à la guerre¹ », Couderc va encore plus loin : il montre d'une façon encore plus évidente ses positions : la justice, la civilisation, l'innocence, l'honneur sont de la part de la France tandis que les Allemands sont présentés comme des envahisseurs, des oppresseurs et comparés « à une bande de hyènes affamées et enragées ».

On y évoque aussi d'autres guerres, en faisant bien attention de ne pas parler de celles où s'étaient affrontés les Espagnols et les Français. À cette fin, on évitera de parler des guerres d'Italie ou de la guerre de Trente Ans et surtout de l'invasion napoléonienne puis de l'expédition d'Espagne en 1823, alors que, dans un bon nombre de manuels de français pour

¹⁷ COUDERC, Louis, *El francés al alcance de todos. Método práctico para hablar y escribir correctamente y rápidamente el Idioma Francés* (Curso superior), Barcelona, Gráficas Lux, 1919, p. 24-26.

¹⁸ *Ibid.*, p. 40.

Espagnols du XIX^e siècle, des textes sur la guerre d'Indépendance – comme on appelle en Espagne la guerre contre Napoléon – et l'Expédition d'Espagne, envoyée au sud des Pyrénées pour étouffer le grand rêve révolutionnaire du triennat libéral (1820-1823), apparaissaient fréquemment. À regarder de près certains des manuels parus pendant la guerre, on y découvre une sympathie pour la France plus ou moins cachée sous des textes qui, en principe, ne devaient avoir qu'un souci pédagogique. C'est le cas, par exemple, du manuel de français d'Arturo Selfa y Mas, professeur de français dans un lycée de Murcie, dans le sud de l'Espagne. Ce livre publié en 1917, et qui connaîtra trois éditions jusqu'en 1919, est un exemple évident du nouveau rôle joué par les professeurs de français comme conséquence de la nouvelle situation provoquée par la guerre. Le manuel de Selfa est un recueil de morceaux choisis¹⁹ qui devaient servir à s'exercer à la traduction du français en espagnol. Mais ce qui nous surprend quelque peu de la part de ce professeur de secondaire, c'est le choix de ses textes. À côté de textes classiques des XVII^e et XVIII^e siècles (La Fontaine, La Bruyère, Bossuet, Fénelon ; Montesquieu, Bernardin de Saint-Pierre²⁰, Buffon), et du XIX^e siècle (où Chateaubriand et Lamartine se taillent la partie du lion), on trouve des textes d'« auteurs mineurs », mais spécialement significatifs, qui permettent à Selfa d'évoquer plus ou moins directement le conflit qui se livre sur les champs de bataille d'Europe. Pour cela il a recours, lui aussi, aux *Contes du lundi*, car Selfa entendait, à travers Daudet, présenter aux élèves qui utiliseraient son livre un discours éminemment patriotique. D'autres textes sont choisis dans la même perspective : par exemple, un poème d'Émile Souvestre intitulé « La patrie », qui se caractérise par la surenchère patriotique. En revanche, on n'y trouve aucun texte évoquant directement les maux du conflit qui, débuté en 1914, devenait « une guerre interminable », d'après les journaux de l'époque. Le moment n'était pas encore venu de parler des « désastres de la guerre », pour utiliser les mots de Goya. En tout cas, quand on parle alors de la guerre on ne trouve pas d'allusions aux conséquences dramatiques, mais plutôt des déclarations patriotiques et clairement profrançaises. C'est le cas de Louis Couderc dont on a déjà parlé. Celui-ci profite de l'enseignement de la grammaire à ses élèves pour présenter des phrases avec des allusions claires aux combats. Des phrases isolées qui servent d'exemples grammaticaux dans son cours moyen mais qui veulent attirer l'attention des élèves pour leur actualité : « Paris a été aussi bombardée par les Aviateurs allemands pendant

¹⁹ SELFA Y MAS, Arturo, *Trozos escogidos para traducción francesa* [Morceaux choisis pour la traduction française], Murcie, Tip. de José Antonio Jiménez, 3^e éd. , 1919.

²⁰ Son texte « Un orage à l'île de France » était devenu un texte irremplaçable dans la plupart des anthologies destinées à l'enseignement du français, parues en Espagne après celle de Francisco Tramarría, (Madrid, 1839), qui connut de nombreuses rééditions pendant près de cinquante ans.

la guerre de 1914 à 1915²¹ », ou cette question-réponse : « Croyez-vous à la mobilisation ? Je ne la crois pas possible pour le moment²² » ou « La France a retiré son ambassadeur d'Allemagne²³ ».

L'image de la Grande Guerre dans les manuels de français parus en Espagne après 1918

Il faudra encore attendre quelque temps avant que ceux qui avaient été les témoins de l'énorme boucherie commencent à en faire le bilan et à raconter ses horreurs. C'est ce que fera quelques-années après la fin du conflit, un autre professeur espagnol, lui aussi auteur de manuels pour l'enseignement du français, qui inclut dans son *Anthologie française*, publiée à Madrid à la fin des années 1920, des textes d'Henri Barbusse et de Roland Dorgelès²⁴. Pour ce qui concerne Dorgelès, Suárez Gómez nous présente un extrait de son roman *Les Croix de Bois*, une page et demie qu'il intitule « Les Morts ». Il faudra donc attendre quelque temps après la fin de la guerre pour publier en Espagne ces textes parus quelques années auparavant²⁵. Quant au roman de Barbusse, prix Goncourt 1916, Suárez Gómez donne un long texte tiré du *Feu, journal d'une escouade* qu'il intitule « Une attaque » ; il présente l'ouvrage aux usagers de son anthologie comme « un tableau de la guerre sombre et saisissant », et il ajoute quelques mots sur l'auteur, dont il dit qu'il « a publié, dans la manière naturaliste, des œuvres lyriques et violentes comme *L'Enfer* ». Quant à Roland Dorgelès qu'il présente aux pages suivantes²⁶, il nous dit qu'il « a écrit de vigoureux romans de mœurs et de satire sociale, mais surtout un des plus beaux livres sur la guerre à la fois vrai et lyrique²⁷ ».

La présence de ces deux textes dans une anthologie scolaire espagnole destinée à l'apprentissage du français appelle un double questionnement : étaient-ils vraiment appropriés aux intérêts et aux besoins des jeunes élèves du secondaire ? D'autre part, le temps était-il enfin venu de présenter la Grande Guerre sous le signe de la dénonciation ou en tout cas avec une

²¹ COUDERC, Louis, *op. cit.*, p. 40.

²² *Ibid.*, p. 65.

²³ *Ibid.*, p. 92.

²⁴ Voir SUAREZ GOMEZ, Gonzalo, *Anthologie française*. Madrid, Imprenta Clásica Española, 1929. Il inclut ces deux auteurs dans un chapitre intitulé « La prose d'aujourd'hui », à côté de Barrès, Anatole France, Loti, R. Rolland, Bergson, Valéry, Proust et Gide, parmi d'autres.

²⁵ Bien qu'il ait obtenu le prix Goncourt en 1916, *Le Feu* était à peine connu en Espagne au moment où Suárez Gómez l'inclut dans son manuel.

²⁶ Dorgelès, comme on le sait, publia son roman, inspiré de son expérience de la guerre, en 1919 et obtint le prix Femina, comme le signale Suárez Gómez lui-même en s'adressant aux usagers de son manuel.

²⁷ *Ibid.*, p. 110-111.

certaine distance ? Suárez Gómez, il faut le dire, au-delà de ses positions idéologiques personnelles, dispose de certains avantages par rapport aux auteurs des manuels de français qui l'ont précédé, car une décennie après la fin de la guerre, après avoir eu connaissance *des horreurs qui ont été commises et les avoir dénoncées*, ce n'était plus le temps des positions partisans et patriotiques intéressées qu'avait provoquées l'éclatement du conflit. Mais au-delà de ces positions plus ou moins critiques à l'égard de la guerre, Suárez Gómez ne veut pas oublier sa tâche de professeur de français : il présente à ses jeunes usagers quelques-uns des nouveaux mots surgis à l'occasion de la guerre comme « tranchées » ou « poilus », bien sûr, mais aussi de vieux mots que le conflit avait rendus actuels comme *armistice, censure, mutineries* (surtout au pluriel), *pénurie* ou *propagande*. Il juge nécessaire que ses élèves sachent utiliser ces mots, tant d'un point de vue linguistique que socioculturel. À ces mots de la guerre s'ajoutent ceux que la nouvelle situation surgie après la guerre avait fait naître, tels que *Société des nations* ou *bolchevik* et que notre auteur expliquait à ses élèves, les invitant à chercher la possible traduction espagnole de ces mots français. Il ne faudrait cependant pas être dupe d'une fausse interprétation. La plupart des manuels de français pour Espagnols parus aussi bien pendant le conflit que pendant les années qui suivent, laissent de côté souvent, d'une façon plus ou moins évidente, la Première Guerre mondiale et ses conséquences. Mais, pour ce qui concerne Suárez Gómez, il sent qu'il doit introduire dans son anthologie, parmi « ces auteurs actuels » dont il parle dans la préface de son livre, les écrivains qui parlent de la guerre qui vient de finir. Le souci du professeur de français et celui du bon connaisseur de la littérature française et de l'homme engagé qu'il était depuis le temps de la dictature du général Primo de Rivera (1923-1930)²⁸ s'entremêlent pour justifier son choix et mettre en question la plupart des manuels qui l'avaient précédé :

« Ce livre est destiné aux élèves des cours supérieurs de français. En pensant à eux, nous avons voulu mettre dans leurs mains une anthologie qui n'oublie pas le moment actuel de la littérature française. Les formes et les positions de la langue actuelle doivent nous intéresser encore plus que celles de jadis. Je ne sais pas pour quelle raison on a toujours écarté les auteurs de notre temps des anthologies scolaires, de telle façon qu'on donne le

²⁸ Cet engagement politique de Suárez Gómez le poussa à participer à la Guerre Civile espagnole aux côtés de la II^e République, ce qui provoqua qu'après la victoire franquiste il fût jeté en prison et écarté de sa chaire de français pendant quelques années.

nom de contemporains à des écrivains morts et classifiés définitivement dans les vitrines de l'histoire²⁹ ».

En guise de conclusion nous devons admettre que, même si l'Espagne n'a pas participé directement à la Première Guerre mondiale, cette guerre a été présente en Espagne, de façon particulièrement sensible dans l'enseignement des langues. Si, suivant les propos du livre de García Sanz, l'Espagne fut économiquement et même politiquement belligérante, on peut ajouter qu'elle le fut aussi à travers ses relations avec la langue française. À côté de tous ces espions, diplomates et trafiquants (partisans des Alliés ou des Empires centraux) qui pullulaient dans les villes et sur les côtes espagnoles au fur et à mesure que la guerre avançait, il faut évoquer aussi tous ceux dont la relation avec la France se faisait par le biais de sa langue et de sa culture. Des intellectuels, des académiciens, des écrivains, des artistes, mais aussi de modestes professeurs de français du secondaire, qui se sentaient d'une certaine façon plus ou moins « engagés dans cette guerre » et appelés à dire quelque chose sur un conflit qu'ils sentaient proche précisément à travers la langue qu'ils enseignaient.

²⁹ SUAREZ GÓMEZ, Gonzalo, *op. cit.*, p. 5.

La Grande Guerre, début de la fin ou renouveau pour la langue bretonne¹ ?

Yann Lagadec

Dans les pages qu'il consacre au pardon de Penhors dans *Le Cheval d'orgueil*, Pierre-Jakez Hélias évoque la présence, en 1919-1920, d'une vendeuse de « ces chansons populaires sur feuilles volantes qui racontent, en multiples couplets, les infanticides, les naufrages, les retours de guerre », une « assez grosse femme portant la coiffe d'un autre pays et qui morigène les gens dans un breton sonore² ». « On ne la reverra plus qu'une fois ou deux » précise-t-il ; « la jeunesse préfère déjà les chansons en français. Celles de Botrel et de Paris³ ».

Pour anecdotique qu'il soit, le fait illustre bien ce que M. Lagrée a qualifié de « monde qui s'en va », « au long de transitions imperceptibles ici, de ruptures brutales là⁴ ». La Grande Guerre relève indéniablement de la seconde catégorie en ce qui concerne l'usage de la langue bretonne, même s'il convient sans doute de l'inscrire dans un mouvement plus large⁵. Les grandes lignes en sont désormais bien connues, éclairées entre autres dès les années 1920-1930 par les enquêtes de Gaston Esnault ou Albert Dauzat : celle d'une pratique largement majoritaire du breton en Basse Bretagne à la fin du XIX^e siècle, y compris sous une forme monolingue, une pratique menacée cependant, moins sans doute du fait des effets collatéraux de la politique anticléricale de la République que des progrès du français par le biais d'une scolarisation croissante, d'une plus grande diffusion de la presse, d'une plus large ouverture sur l'extérieur que le conflit accélère. Encore faut-il préciser de quel breton il s'agit ici, alors qu'au moins trois registres de langue cohabitent : un breton oral populaire, parlé quotidiennement avec ses accents locaux et ses expressions propres, mais que l'on n'écrit guère ; un breton des textes religieux, propre à chaque évêché de Basse Bretagne, celui avec lequel on a pu apprendre à lire et à écrire, qui ne fournit cependant qu'un vocabulaire limité ; enfin un « breton

¹ Ce texte doit beaucoup à l'aide et aux suggestions de L. Boccou, S. Carluer, D. Carré, J.-Y. Coulon, R. Donnerh, D. Guyvarc'h, E. Hupel, Y.-F. Kemener et J. Kostiou. Qu'ils en soient ici remerciés.

² Pierre-Jakez HELIAS, *Le Cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975, p. 184.

³ *Ibid.*

⁴ Michel LAGREE, *Religion et culture en Bretagne, 1850-1950*, Paris, Fayard, 1992, p. 14.

⁵ Sur ces questions, voir Fanch BROUDIC, *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, PUR, 1995. Rappelons que le breton n'est utilisé que dans la partie occidentale de la région – la Basse Bretagne –, à l'ouest d'une ligne courant du Goëlo aux environs de Vannes.

littéraire », porté depuis le milieu du XIX^e siècle par le courant bretonniste qui vise à en purifier le vocabulaire, à « receltiser » cette langue, à la doter d'une littérature jugée digne de ce nom⁶.

Quels sont, dans ces conditions, les effets de la Grande Guerre sur ce qu'on peut malgré tout, ici, schématiquement appeler la langue bretonne ? La question est importante, d'autant que le conflit peut apparaître comme une phase de réaffirmation des identités locales – et notamment régionales –, y compris avec l'assentiment de la République qui sait en jouer⁷. La langue n'est alors qu'un élément parmi d'autres dans ce jeu d'identités ; un élément hautement symbolique cependant, en Bretagne notamment.

Le breton des poilus : une langue de l'oral

Au 88^e régiment d'infanterie territoriale (RIT) de Lorient, on « bretonne à longueur de journée, les ordres même se donnent en breton, comme bien sûr la messe et les cantiques », nous dit un soldat de cette unité⁸. Les traces de cet usage oral du breton par les combattants originaires de Basse Bretagne sont de fait nombreuses, tant parmi les territoriaux qu'au sein des unités d'active ou de réserve.

La langue constitue en effet un élément essentiel d'identification entre « pays ». « Nous sommes une dizaine de Bretons qui couchons dans la même chambre, aussi s'amuse-t-on bien et la conversation roule généralement en breton. On se croirait en Bretagne », écrit par exemple René-Noël Abjean, un Léonard affecté au 351^e RI – un régiment champenois replié en Bretagne – lorsqu'il arrive à Lure, en Haute-Saône, avant de gagner le front en 1916⁹. Mobilisé au 88^e RIT, le Lorientais Loeïz Herrieu dit le plaisir qu'il a, en décembre 1914, de rencontrer des personnes de ses connaissances, non loin du front, à Fismes : « nous passons à peu près une heure ensemble, à causer breton [...]. Nous voilà soudain bien loin de la guerre », conclut-il¹⁰. Officier parisien affecté au 87^e RIT de Brest, le chartiste Pierre Champion, dans un « roman » qui a tout du récit autobiographique, décrit des hommes dont le « bonheur, c'est de vivre entre

⁶ Sur ces questions, voir la synthèse proposée par Ronan CALVEZ, « Qu'est-ce que le breton ? La question de la langue », dans Dominique LE PAGE (dir.), *11 questions d'histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009, p. 311-330. Il y rappelle notamment qu'il « n'existe pas un breton, mais des groupes de locuteurs bretonnants pratiquant un ou plusieurs registres de breton ».

⁷ Voir, sur ce point, Michaël BOURLET, Yann LAGADEC et Erwan LE GALL (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

⁸ Cité par Michel LAGREE, *Religion et culture...*, éd. cit., p. 75.

⁹ René Noël ABJEAN, *La guerre finira bientôt. 1914-1918 à Plouguerneau et au front*, Brest, Emgléo-Breizh, 2009, p. 131.

¹⁰ Loeïz HERRIEU, *Le tournant de la mort*, Rennes, TIR, 2014, p. 57.

eux, de bavarder inlassablement en breton¹¹ ». Et à la messe, ses hommes chantent un « cantique breton, que l'on me dit être une traduction de l'*Ave maris stella, Ni ha salud, stéréder vor*¹² ».

Chants en breton, prières en breton, discussions en breton dans l'entre soi de l'escouade, de la chambrée, de la tranchée vont de pair avec une diglossie dont les traces sont multiples. L'historien Marc Bloch, affecté début 1915 au dépôt des 72^e et 272^e RI replié d'Amiens à Morlaix, est le seul à évoquer des soldats pour qui l'« ignorance de la langue ajoutait encore à leur abrutissement », précisant que « pour comble de malheur, le recrutement les avait pris aux quatre coins de la Bretagne, si bien que chacun parlait un dialecte différent, ceux d'entre eux qui savaient un peu de français ne pouvaient que rarement servir d'interprètes auprès des autres »¹³. L'on ne trouve guère d'autres témoignages de ce type en effet. Même Louis Barthas, le tonnelier minervois, affecté fin 1917 au 248^e RI de Guingamp, ne dit rien d'éventuelles dimensions linguistiques, non plus qu'Henri Laporte, jeune Parisien appelé à rejoindre le dépôt du 151^e RI de Verdun replié à Quimper, ou Henri Jacquelin, Dijonnais, engagé volontaire des 318^e puis 262^e RI, régiments quimpérois et lorientais¹⁴. Pierre Champion est plus explicite encore, alors même qu'il a affaire à des territoriaux, pour la plupart trop âgés pour avoir pu bénéficier des effets des lois Ferry sur l'école obligatoire :

« C'est beaucoup moins par leur langage que par une façon particulière d'être, que nos soldats portent avec eux leur Bretagne. Tous nous parlent d'ailleurs en français, et même assez purement, comme on use d'une langue apprise à l'école ; ils le prononcent curieusement, un peu à la façon des Anglais¹⁵ ».

Il explique, plus loin, comment, « çà et là, des mots nouveaux, apport du bas langage parisiens et des cafés chantants de Brest, étonnent dans leur bouche. Volontiers nos soldats disent qu'une chose est "em..." ou "moche" »¹⁶, révélant la force des échanges linguistiques, par le biais de l'argot entre autres. Le témoignage d'Adolphe Le Goaziou est de ce point de vue

¹¹ Pierre CHAMPION, *Françoise au calvaire*, Paris, Grasset, 1924, p. 31.

¹² *Ibid.*, p. 29-30.

¹³ Marc BLOCH, *Ecrits de guerre*, Paris, A. Colin, 1997, p. 146.

¹⁴ Louis BARTHAS, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, Maspero, 1982, p. 520. L'auteur évoque en fait les jurons en breton d'un soldat éméché, rien de plus : les Bretons sont, sous sa plume, des alcooliques bien plus que des locuteurs. Voir aussi Henri LAPORTE, *Journal d'un poilu*, Paris, Mille et une nuits, 1998 ou Claire JACQUELIN (éd.), *De la rue d'Ulm au Chemin des Dames*, Paris, L'Harmattan, 2000.

¹⁵ Pierre CHAMPION, *Françoise au calvaire...*, éd. cit., p. 18-19. C'est aussi en français, semble-t-il, que sont les inscriptions gravées « sur les boisages de nos tranchées [...] qui en forment comme l'épigraphie » que relève Champion (*op. cit.*, p. 43-44).

¹⁶ *Ibid.*

particulièrement intéressant. Dans une lettre à Gaston Esnault, il évoque notamment « des termes bretons [...] très employés dans l'argot (en dehors des conversations ordinaires en pure langue bretonne) ». Selon ce licencié ès-lettres, « certains mots de langue bretonne sont compris et utilisés à l'occasion par presque tous les soldats : ainsi *butun* (tabac), *gwin* (vin) *bara* (pain), *pika eun taol* (tirer un coup) sont compris partout »¹⁷. Pourtant, O. Roynette l'a bien montré : Albert Dauzat, qui conduit dans les années 1925-1926 une étude sur « la diffusion du français en Bretagne du XVIII^e siècle à nos jours », et Gaston Esnault, Brestois d'origine, mobilisé au 81^e RIT de Nantes, auteur entre autres d'une enquête auprès des anciens poilus bretonnants par l'intermédiaire de la Société archéologique du Finistère, n'accordent qu'une faible place au breton dans *L'argot de la guerre* ou *Le Poilu tel qu'il se parle*¹⁸. Il semble d'ailleurs que la langue bretonne soit bien plus influencée par le français, y compris sous sa forme argotique, que l'inverse, les formes nouvelles de la guerre impliquant la création de termes nouveaux, d'*ar Boched* à *ar front*, en passant par *kontr-attak* ou *tranchéou*, pour n'en rester qu'à ces quelques exemples¹⁹.

Cette perméabilité des deux langues est d'autant plus grande que tout porte à croire que l'immense majorité des poilus de Basse-Bretagne sont bilingues. À défaut d'autre indicateur, le niveau scolaire moyen des conscrits en atteste indirectement : à Plogoff ou Goulien par exemple²⁰, dans le Cap Sizun, si 5 à 7 % des conscrits des classes 1887 à 1920 ne savent ni lire ni écrire, ces proportions sont en tous points comparables à celles relevées pour les cantons d'Argentré, Vitré ou Retiers, aux confins orientaux de la Bretagne. De l'ordre de 90 % des conscrits peuvent donc lire et écrire, en l'occurrence en français. « On est tous les soirs à chanter des chansons en breton » explique par exemple – en français – René Conan, du 1^{er} régiment de zouaves, à sa mère restée au Faouët, ravi de lui apprendre qu'il « y a Joseph Christien qui est toujours ensemble que moi »²¹. Derrière les formules toutes faites, issues des manuels de

¹⁷ Cité par Odile ROYNETTE, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 192. Artisan parisien affecté dans une compagnie du génie attachée au 11^e CA, Gaston Mourlot témoigne de cette diffusion d'un argot breton, au moins dans cette unité : en février 1916, il signale par exemple le retour d'un permissionnaire « et avec lui de la bigousse », de l'eau-de-vie (Gaston MOURLOT, *Un ouvrier artisan en guerre. Les témoignages de Gaston Mourlot, 1914-1919*, Moyenmoutier, EDHISTO, 2012, p. 136).

¹⁸ Albert DAUZAT, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918, 2^e éd. Paris, A. Colin, 2007 et Gaston ESNAULT, *Le poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1^{ère} éd. 1919]. Voir Odile ROYNETTE, « Unité et diversité : le vocabulaire des combattants français de la Première Guerre mondiale sous le regard des linguistes », in Michaël BOURLET, Yann LAGADEC et Erwan LE GALL (dir.), *Petites patries...*, éd. cit., p. 161-173.

¹⁹ Voir aussi, sur ce thème, Pierre-Jakez HELIAS, *Le Cheval d'orgueil...*, éd. cit., p. 62-63.

²⁰ D'après nos dépouillements personnels en cours.

²¹ Cité dans Coll., *1914-1918. Des champs aux tranchées*, Le Faouët, Livéditions, 1999, p. 40.

correspondance et que l'on retrouverait d'un bout à l'autre de la France – « Cher femme, je suis en bonne santé et je pense que ma précente carte te trouve de même » écrit par exemple François Quernec, d'Inzinzac-Lochrist²² –, pointe cependant la volonté d'écrire malgré tout, chaque lettre constituant une essentielle preuve de vie. « Ma cher petite Ana et petite Renée, je tan voi mes nouvel et que je suis très bien. Pour moi il y a na pas de danjer », écrit par exemple Jean-Marie Guyvarc'h, de Riec-sur-Belon, réserviste au 318^e RI, avant de quitter Quimper « pour sain teni près de parie », début août 1914. Mi-octobre, il termine une autre lettre par un « Jean-Marie qui vous saime et qui vous panse souvent et qui vous panserait toujours ». Qu'importe la forme ; il écrit, en français comme il se doit pourrait-on dire, parce que c'est en français que l'on a appris à écrire.

Le breton n'est cependant pas totalement exclu de ces correspondances. Mais son usage ne va pas de soi : dans une lettre de fin juin 1917, Marc Le Cann avoue ainsi à son cousin, qui lui écrit en breton, devoir quant à lui « change[r] encore de langue, car celle de nos ancêtres est difficile à écrire²³ ». Cette même difficulté à écrire en langue bretonne est perceptible chez René-Noël Abjean. Les lettres qu'il envoie tout au long des quatre années de guerre à son épouse, restée à Plouguerneau, dans le Léon, ne comportent que de rares passages en breton, un breton d'une orthographe hésitante, à la fois phonétique et issu de la langue des « vies de saints », très loin du très – trop... – littéraire breton que tentent de promouvoir quelques intellectuels. Mais cet usage ponctuel du breton à l'écrit permet au soldat de retisser des liens distendus par la séparation, de recréer une sorte de proximité voire d'intimité. Le paradoxe, c'est que le poilu de Plouguerneau n'est pas n'importe qui : issu de la couche supérieure de la paysannerie léonarde, il a fait des études secondaires au collège de Lesneven. En revanche, l'on chercherait en vain des traces de locutions bretonnes dans les correspondances des plus modestes des ruraux, Jean-Marie Guyvarc'h, de Riec, Emile Le Coz, de Plouégat-Guerrand, Michel Urvoas, de La Feuillée, le fusilier-marin Joseph Le Bars, d'Esquibien, n'utilisant pour sa part qu'une seule fois des termes bretons, pas même une phrase complète cependant²⁴.

À bien des égards, la langue bretonne apparaît ainsi comme un double élément de distinction : strictement orale pour les combattants des milieux les plus populaires, elle n'est,

²² Archives particulières. La graphie originale a ici été respectée, comme pour l'ensemble des citations de cet article.

²³ Paolig COMBOT et Jacques HUARD, *Un Breton chez les Bolcheviks. Le carnet de Jacques Le Cann, de Logonna-Daoulas à Moscou en 1917-1918*, Morlaix, Skol-Vreizh, 1993, p. 7.

²⁴ L'enquête demande bien évidemment à être approfondie. Elle porte à ce jour sur une vingtaine de correspondances et carnets de combattants originaires de Basse-Bretagne.

dans une large mesure, écrite que par quelques intellectuels-soldats, reproduisant en cela, pour une part, les lignes de partage du monde des bretonnants d'avant-guerre.

La guerre, une occasion pour (ré-)affirmer une identité linguistique

Cette guerre durant laquelle on combat « pour la Patrie » et l'on meurt « pour la France » est, paradoxalement sans doute, l'occasion de (ré-)affirmer une certaine identité linguistique. Une nouvelle place, une nouvelle visibilité sont données à la langue bretonne dans le cadre d'une valorisation – voire d'une instrumentalisation – des origines régionales. Les formes en sont multiples.

Je passerai rapidement sur la première : le recours au breton écrit par les poilus dans leur correspondance ou leurs carnets et journaux. Le fait est très largement limité à ceux que l'on pourrait qualifier de « militants » de la langue bretonne, une petite élite engagée dans ce combat culturel – et pour une part, parfois, politique – dès avant la Grande Guerre, proche des milieux cléricaux. Jean-Pierre Calloc'h, ancien séminariste originaire de Groix – le barde Bleimor –, est sans doute le plus connu d'entre eux. Cultivateur de Logonna-Daoulas, dans le Finistère, avant-guerre lecteur assidu de la revue *Feiz ha Breiz*, Jacques Le Cann, mobilisé au 102^e RAL de Vannes, a laissé de passionnants carnets en breton sur son voyage en Russie²⁵. Installé sur une petite exploitation maraîchère à Lanester, aux portes de Lorient, Louis Henrio/Loeiz Herrieu, qui a laissé une abondante correspondance – 621 courriers d'août 1914 à février 1919 – pour l'essentiel en breton, est surtout connu pour diriger *Dihunamb*, un mensuel en breton²⁶. Les exemples restent peu nombreux cependant. Certains – souvent les mêmes – décident de dire la guerre en breton, sous des formes plus explicitement littéraires. Les poèmes de Jean-Pierre Calloc'h, publiés dès la période de la guerre, ceux de Jos Le Bras, Finistérien tué à l'ennemi en septembre 1915, dont certains vers sont repris sur le monument du cimetière de Maissin en Belgique, sont sans doute les plus importants. Ils restent assez isolés aussi.

Plus intéressant est, de ce fait, l'appropriation du sujet de la guerre dans toute une série de *gwerziou* : non seulement les auteurs de ces complaintes sont souvent issus de milieux plus modestes voire populaires, mais ces chants, diffusés par le biais de feuilles volantes, sont composés à destination d'un public plus populaire lui aussi. La chose n'a rien de nouveau, ni

²⁵ Paolig COMBOT et Jacques HUARD, *Un Breton chez les Bolcheviks...*, éd. cit.

²⁶ Daniel CARRE, « La forteresse intérieure », in Gwendal DENIS (dir.), *Mémoire et trauma de la Grande Guerre. Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, sl, TIR, 2010, p. 189-226.

dans sa forme, ni dans sa capacité à s'inspirer d'un présent pour une part extraordinaire²⁷. Une soixantaine de ces *gwerziou*, dues parfois à des poilus, ont été collectées sur ces thématiques, d'*Ar Bermission* à la *Chanson eur prisonnier déoc'h ar blavez 1914 da 1919*, en passant par *Martoloted Breiz e Dixmud* : rarement – jamais ? – un événement n'avait suscité une telle production et partant, sans doute, une telle diffusion, cantonnée il est vrai à la seule Basse Bretagne, le tout dans une langue populaire fortement marquée par les néologismes liés à la guerre venus du français²⁸.

La principale nouveauté tiendrait en fait à la conquête de champs d'expression inédits pour le breton. Il en va ainsi des journaux de tranchées, qui, pour certains, vont prendre l'habitude de publier des articles en langue bretonne. Notons tout d'abord que cette pratique n'est spécifique ni au breton – *L'Echo du boqueteau, le journal du 286^e RI, du Puy, recourt au vellave et au provençal* –, ni à ce type de presse : *Le Courrier du Finistère* le faisait avant-guerre et continue à le faire pendant la guerre. Notons surtout que la chose n'a rien de systématique : pas de trace de breton dans les quelques exemplaires conservés du *Sourire de l'escouade*, le journal du 19^e RI de Brest, dont les rédacteurs ne sont pas bretons il est vrai²⁹. L'on trouve en revanche des articles en breton dans chaque exemplaire du *Biniou à poil*, le journal ronéotypé du 248^e RI de Guingamp : la plupart des courts textes ne se différencient guère, par leur humour potache, de ceux en français avec lesquels ils voisinent. D'autres, signés par Jules ar Breizad, « Jules le Breton », sont incontestablement, sur le fond comme sur la forme, plus élaborés : l'auteur est un lettré, probablement Trégorrois à en croire sa langue. Plus intéressante et révélatrice est la parution d'articles en breton dans *Grenadia, organe du 41^e en campagne*, dont le recrutement est pour l'essentiel centré sur le bassin de Rennes et l'Ille-et-Vilaine, en Haute-Bretagne gallèse donc. *Une première rubrique en breton à destination des « Bretoned er Morbihan », des Bretons du Morbihan, est publiée dans le n° 3, en avril 1916. Et si le texte de « Salud d'ar Vretoned » est censuré en novembre, dans le n° 7, il paraît dans le numéro suivant associé cependant à une traduction en français. Dû à la plume de Jules Gros, ce « Kouing ar Vretoned » paraîtra désormais de manière quasi-systématique³⁰.*

²⁷ Sur ce point, voir Serge NICOLAS et Thierry ROUAUD, *Quand les Bretons chantaient l'histoire*, Gourin, Editions des Montagnes noires, 2013.

²⁸ Sur cette question, voir une première approche dans Ronan LE COADIC, « La souffrance en chantant », in Gwendal DENIS (dir.), *Mémoire et trauma...*, éd. cit., p. 135-187.

²⁹ L'on compte un Parisien, un Aveyronnais, un Ornaï, un Corrèzien et un habitant de Seine-Inférieure. Lancé en juillet 1916 alors que le régiment est en ligne dans le secteur de Berry-au-Bac, ce journal disparaît, en novembre suivant, ses rédacteurs ayant été tués par le même obus devant le fort de Vaux.

³⁰ Sur ce point, voir Eugène DELAHAYE, *Quarante ans de journalisme, 1906-1946*, Rennes, Imprimerie provinciale de l'Ouest, p. 52-69. Journaliste avant-guerre au très catholique et conservateur *Nouvelliste de Bretagne*, il raconte comment le journal, tiré tout d'abord « sur le duplicateur du bureau du colonel »

L'on peut faire une double lecture de cette présence d'articles en breton dans les journaux de tranchées. Tout d'abord y constater la place prise par les textes de lettrés, Jules Gros dans *Grenadia*, « Jules ar Breizad » dans *Le Biniou à poil*, mais aussi le barde Taldir, François Jaffrenou : le dernier de ces journaux publie d'ailleurs son *Bro Goz va zadou*, un texte promu « hymne breton » au congrès de l'Union régionaliste bretonne en 1904. Ensuite, et surtout peut-être, le fait que le commandement – à l'échelle du régiment, de la division voire de l'armée dans le cas de *Grenadia* – cautionne de telles publications, favorable qu'il est globalement à tout ce qui peut contribuer à maintenir ou renforcer l'esprit de corps et, par là, le moral d'une unité. L'affirmation explicite d'une identité locale ou régionale en fait partie, y compris dans l'armée de la République « une et indivisible », quand bien même le recrutement des régiments aurait largement perdu de son caractère territorial. La langue est ainsi l'un des « signes extérieurs de bretonnité » sur lesquels jouent les autorités militaires³¹. La musique en est un autre : et si l'on voit, de manière assez attendue, des couples de sonneurs au 73^e RIT de Guingamp, au 88^e RIT de Lorient, aux 19^e et 318^e RI de Brest et Quimper, l'on en trouve aussi, sans doute à partir de 1916, au 270^e RI de Vitré, une zone où binious et bombardes étaient totalement méconnus.

Ce recours à la langue bretonne n'est d'ailleurs pas propre au milieu militaire qui le tolère avec bienveillance, sans forcément l'encourager. L'on voit en effet réapparaître des affiches officielles en breton, par exemple en 1915 pour l'*Emprest ar Viktor*, l'emprunt de la Victoire. Certes, les exemples en sont peu nombreux³². Mais une telle pratique s'était largement – voire totalement – perdue depuis la période de la Révolution et de l'Empire : point de breton par exemple sur les affiches annonçant les comices agricoles en Basse Bretagne rurale, non plus que sur celles des candidats aux élections locales. Dans ces conditions, on l'imagine, la question de la place du breton au lendemain de la guerre se pose de manière nouvelle.

Sorties de guerre linguistiques : le breton, d'une visibilité nouvelle aux revendications

commandant le 41^e RI, est ensuite imprimé sur les presses de *L'Eclair de l'Est* à Nancy. Les articles en breton de Jules Gros sont visés par l'état-major de l'armée dont dépendent la 131^e DI et le 41^e RI.

³¹ La même logique est à l'œuvre chez Théodore Botrel, le « barde des armées », engagé volontaire au 41^e RI, qui compose quelques chants en breton, notamment *Kousk, soudardik* – Dors, petit soldat. En réaction à Botrel, Fanch Gourvil lance l'*Œuvre de la chanson bretonne au front* et publie *Soniou koz brezonek, La chanson bretonne au front*, Rennes, Imprimerie F. Simon, 1916.

³² Notons, entre autres, une seconde affiche, bilingue quant à elle, à en-tête de la « République française », poussant à souscrire à l'emprunt de 1916 : « Prestomp hon arc'hant d'ar Frans » – « Prêtons notre argent à la France » – dit le titre de la partie bretonne dont le texte est assez largement différent de la partie rédigée en français : l'argumentaire en breton complète en fait, sur un autre registre, celui, plus classique, en français.

La langue apparaîtrait, selon l'expression de M. Lagrée, de moins en moins comme un « héritage », de plus en plus comme le vecteur d'une culture, d'une « identité » spécifique source de revendications, portée cependant par une frange limitée de la population, autour d'un breton qui n'est pas celui de la plus grande partie de cette population³³.

Disons, pour commencer, que les phénomènes décrits dans la partie précédente ne prennent pas fin avec la guerre. Une bonne partie des *gwerziou* sur feuilles volantes recensées datent de l'après-guerre, décrivant selon les cas la guerre dans son ensemble – *Chanson ar Brezel 1914-1919*, de Jean-Louis Guyader –, le retour d'un prisonnier – *Chanson eur prisonnier d'eoc'h ar bloavez 1914 da 1919*, anonyme –, l'inauguration d'un monument aux morts – *Chanson ar Monumant* ou *Gwerz skeude-zen ar re Vro koeet o tifen ho Bro (1914-1918)*, de Charles Rolland, imprimée en 1922 pour le monument de Guerlesquin. Les poèmes de Calloc'h, regroupés dans le recueil *Ar en deulin*, sont édités en 1921. Ce n'est qu'en 1933 que Loeiz Herriou publie les premiers passages de *Kamdro an Ankou*, dans une « langue riche et coulante », celle d'un « excellent bretonnant », nous dit D. Carré.³⁴ Au même moment ou presque, dans un style cependant moins élaboré, marqué par ses origines trégorroises, *Eul Labourer* – le laboureur –, Joseph Lec'hvien, fait paraître *War hent ar gêr – Sur la route de la maison* –, « l'histoire de trois prisonniers bretons pendant la Grande Guerre 1914-1918 écrite par l'un d'eux », opuscule destiné à soutenir le journal *Breiz*, hebdomadaire catholique en langue bretonne³⁵. L'on est déjà cependant, avec ces auteurs, dans le militantisme culturel, la guerre apparaissant comme un simple prétexte : le sujet fait vendre sans doute ; il intéresse aussi un lectorat qui peine à faire son deuil – compliquant sans doute la tâche d'un Loeiz Herriou qui tente vainement de justifier le fait qu'il ait pu « dénigrer la guerre, les officiers et [ses] camarades » dans son récit³⁶ – ; il est, de manière plus globale, le support de la dénonciation d'un type de rapport à la France.

La chose est plus évidente dans les textes explicitement revendicatifs de quelques-uns de ces auteurs ou d'autres. Ainsi de la tribune publiée le 31 janvier 1919 dans *La Libre Parole*

³³ Michel LAGREE, *Religion et culture en Bretagne...*, éd. cit. et Catherine BERTHO, « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1980, vol. 35, p. 45-62.

³⁴ Daniel CARRE, « La forteresse intérieure... », art. cit., p. 197.

³⁵ Eul Labourer, *War hent ar gêr. Istor tri brizonier Breizhat e-pad ar brezel bras 1914-1918 skrivet gant unan anezho*, Plabennec, Nadoz-Vor Embannadurioù, à paraître, 2015.

³⁶ Daniel CARRE, « La forteresse intérieure », art. cit., p. 199-200. « Si j'ai montré, je l'avoue, l'envers de la guerre, c'est que malgré tous mes efforts pour chercher à voir et à comprendre, je n'en ai jamais vu le bon côté, ce seul côté que l'on nous dépeignait à l'école et dans les livres » poursuit-il. Et de conclure : « j'ai compris que l'amour de la patrie, pas plus que l'amour d'autre chose, ne peut se décréter ».

par le marquis Régis de L'Estourbeillon, député monarchiste du Morbihan, sous le titre « La liberté des Peuples et le droit des Langues ». Élu pour la première fois en 1898, siégeant alors aux côtés de Drumont, le militant provincialiste qu'il est aussi s'est porté volontaire en 1914, à 56 ans. S'appuyant sur le discours de Wilson sur les droits des nationalités – « Il n'y a que des peuples qui, tous, ont le même droit à la vie, et un droit égal au respect de leurs libertés » –, il met en avant un « droit imprescriptible des peuples de parler et d'enseigner leur langue³⁷ ». Si l'écho de ce texte semble limité dans la presse bretonne, au-delà de quelques journaux déjà engagés dans ce combat³⁸, il relève d'une démarche plus ancienne. Déjà, dans une lettre – en français – du 31 janvier 1916 adressée à Achille Colin, Jean-Pierre Calloc'h écrivait : « il faudra, après la guerre, faire quelque chose pour la Bretagne et sa langue. Si je dois mourir dans mes bottes, ici ou là avant la fin, l'un de mes plus grands chagrins, en mourant, sera de ne pouvoir donner mon effort avec les autres, sous le drapeau breton ». Ce thème devient rapidement l'un des leitmotivs des militants du second *Emsav* dans l'entre-deux-guerres : en 1924, dans *Breiz Atao*, Olier Mordrel dénonce le fait que, si « la guerre dite du droit a libéré les Polonais, les Tchéco-Slovaques », en revanche, « les Bretons, qui plus que tout autre peuple ont participé à la guerre, voient leur langue proscrite des écoles et leurs intérêts sacrifiés »³⁹. Quelques mois plus tôt, un auteur anonyme avait, dans la même revue, demandé qu'à Douaumont, « une mention spéciale en langue bretonne – leur langue – [...] rende hommage » aux « près de 50 000 Bretons [qui] reposent parmi les 400 000 morts de Verdun » – ni l'un ni l'autre de ces chiffres ne reposant d'ailleurs sur la moindre réalité. Ces discours restent cependant peu audibles de la grande masse des Bretons.

Aussi l'essentiel est-il peut-être ailleurs, dans un phénomène moins visible mais sans doute plus représentatif de la population dans sa globalité : les monuments aux morts et les inscriptions en breton que nombre d'entre eux portent, plus de 70 dans le seul Finistère, dans presque 25 % des 300 communes donc, plus encore dans certaines zones⁴⁰. Le fait est d'autant

³⁷ *La Libre Parole*, 31 janvier 1919. Il y associe le droit « de voir respecter à jamais sans entrave leurs traditions et leurs croyances », replaçant le débat sur le terrain de la religion, thème plus porteur en Bretagne.

³⁸ Dans le Morbihan, la tribune du marquis de L'Estourbeillon est reprise le 9 février 1919 dans l'*Union morbihannaise*, hebdomadaire « catholique et régionaliste ». Le grand quotidien local, *Le Nouvelliste du Morbihan*, n'en dit rien.

³⁹ Voir sur ces questions, le stimulant travail de Sébastien CARNEY, *Résurrection. La Grande Guerre de Breiz Atao...*, éd. cit. Apparent paradoxe, les plus virulents des autonomistes sont pour la plupart de jeunes gens qui n'ont pu participer aux combats de la Grande Guerre. Les anciens combattants se comptent plutôt dans les rangs régionalistes.

⁴⁰ Ces données prennent tout leur sens lorsque l'on sait qu'en Corse, il faut attendre les années 1980-1990 pour voir se développer des inscriptions en langue corse. Sur ce point, voir Jean-Paul PELLEGRINETTI et Georges RAVIS-GIORDANI, « Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale en Corse », *Cahiers de la Méditerranée*, 2010, n° 81, p. 239-251.

plus intéressant que cette présence du breton n'est pas limitée à la seule Basse Bretagne : on trouve ainsi deux inscriptions en Belgique. Elle est associée d'ailleurs à des calvaires du XV^e siècle déplacés de Bretagne, à Boesinghe en Flandre en 1929, à Maissin dans les Ardennes en 1932⁴¹.

De manière fort significative, si la plupart de ces monuments sont bilingues – sans que, pour autant, le français soit une traduction du breton ou l'inverse : on ne dit pas la même chose dans chacune des deux langues le plus souvent –, certains sont monolingues en breton, un quart d'entre eux dans les Côtes-du-Nord par exemple. Si « Evit ar Vro » – « ils sont morts pour le pays » –, est l'expression la plus utilisée, figurent aussi sur certains monuments des formules plus longues, des vers entiers gravés dans la pierre. « Leun a c'hened a yaouankiz int zo maro'vit ar frankis cantoc'h e vor miromp n hon chreiz karante Frans karante Breiz », trouve-on sur le monument de Trédarzec, assez représentatif dans l'association qu'il fait de la France et de la Bretagne⁴².

Le fait mérite d'être noté en effet : l'usage fait de la langue bretonne n'est jamais en opposition à la France. Il perpétue au contraire l'association de la petite et de la grande patrie, au grand désarroi des autonomistes.

Dans un article publié en 1938 dans la revue *Breiz Atao*, le leader autonomiste Olier Mordrel livre une description particulièrement pessimiste de la situation de la langue bretonne au lendemain de la Grande Guerre :

« Brusquement, après la guerre, tout change. Huit cent mille de nos hommes après trois ou quatre ans de séjour au milieu des Français, reviennent habitués à une nouvelle langue, familiarisés avec les manières de vivre et de voir étrangères, trop férus de Paname et de pinard. Entre temps, de Brest, de St-Nazaire, de Coëtquidan, des centaines de milliers d'Américains ont rayonné sur leurs motos pétaradantes, faisant démonstration de leurs usages brutaux, imposant leur esprit de business sans nuances et leur chewing-gum et dans les villages, la plaie des réfugiés ! ⁴³ ».

⁴¹ Sur le sens de ces monuments, je me permets de renvoyer à Yann LAGADEC, « De Charleroi à Maissin, Dixmude et Langemarck : les mémoires bretonnes des combats de 1914-1915 en Belgique (1914-2014) », Actes du colloque international de Sanbreville-Namur, à paraître, 2016.

⁴² « Pleins de beauté et de jeunesse, ils sont morts pour la liberté. Avec leur souvenir gardons au milieu de nous l'amour de la France, l'amour de la Bretagne » [ponctuation restituée].

⁴³ Olier MORDREL, « Ce que signifierait la guerre pour la Bretagne », *Breiz Atao*, n° 313, 19 octobre 1938, p. 1-2.

La guerre a, en fait, des effets bien plus complexes et divers que ne le laisse entendre Mordrel, en ce qu'elle agit comme un accélérateur pour des évolutions apparemment divergentes – mais complémentaires – dans les rapports à la langue bretonne. Certes, le conflit est, pour les bretonnants, rarement monolingues, un moment de confrontation au français, de « mélange », d'ouverture sans doute pour une part contrainte mais finalement acceptée et intériorisée : ainsi que l'écrit Pierre-Jakez Hélias, nombre de poilus « ont occupé leur jour de repos, à l'arrière des lignes de combat, à dévorer tous les imprimés français qui leur tombaient sous la main. Et tous ambitionnaient pour leurs enfants la consécration du certificat d'études »⁴⁴. La langue n'est d'ailleurs pas la seule concernée : la guerre conduit à une accélération des changements de modes, de l'abandon de la coiffe par les femmes à l'adoption de robes de mariée blanches, Olier Mordrel se désespérant de la sensibilité nouvelle des Bretonnes aux « charmes du rouge à lèvres⁴⁵ ».

Il n'en reste pas moins que, pendant toute la guerre, le breton a été largement parlé dans les tranchées par les poilus de Basse Bretagne, dans les régiments à recrutement breton comme dans ceux où l'isolement relatif de quelques dizaines de Bretons contribue à faire de la langue un élément d'identification. Il est par ailleurs probable que jamais sans doute la langue bretonne n'a été autant, selon les cas, tolérée, utilisée voire valorisée par l'Etat et ses institutions, à commencer par l'armée elle-même, en raison de ce qu'elle dit de l'appartenance à une petite patrie en rien incompatible à celle à la grande, au contraire : les journaux de tranchées en sont un exemple. Mais l'on pourrait aussi évoquer cet ancien poilu qui, à en croire Pierre-Jakez Hélias, « cherchera pendant des années à se procurer le livre breton *Ar Pevar Mab Emon (Les quatre fils Aymon)* qu'il a entendu lire dans les tranchées »⁴⁶.

Pourtant, la Grande Guerre est la matrice de l'affirmation par une petite élite intellectuelle d'une véritable revendication autour de la langue bretonne, par le biais de l'écrit cette fois, voire de la littérature⁴⁷. C'est cette petite élite, largement déconnectée de l'essentiel des

⁴⁴ Pierre-Jakez HELIAS, *Le Cheval d'orgueil...*, éd. cit., p. 215.

⁴⁵ Olier MORDREL, « Ce que signifierait la guerre... », art. cit.

⁴⁶ Pierre-Jakez HELIAS, *Le Cheval d'orgueil...*, éd. cit., p. 215.

⁴⁷ Les propos de Pierre Mocaër, dans la revue *Buhez Breizh*, au lendemain de la guerre, sont de ce point de vue très révélateurs : « il ne faut pas laisser l'usage de notre langue à peu près exclusivement aux campagnards » écrit-il par exemple. « C'est pourquoi nous avons résolu de lui faire une large part dans notre revue ; nos lecteurs auront remarqué que nous avons laissé de côté les légendes, premier genre de littérature auquel on s'intéresse dans tous les pays en renaissance linguistique et nationale, pour y donner soit des nouvelles paysannes vivantes et modernes, soit des récits de la Grande Guerre. Ce sont là des œuvres écrites en breton littéraire courant que tout le monde peut lire, mais nous publions également une série d'articles en breton savant, plus difficile à comprendre, mais que nous supplions d'étudier soigneusement pour les raisons indiquées plus haut » ; *Buhez Breizh*, n° 4, avril 1919, p. 86.

revendications de la population bretonne, qui va alimenter le mouvement régionaliste mais aussi autonomiste dans l'entre-deux-guerres. Pour elle, la langue est un élément central : dès mars 1920, Maurice Marchal dénonce le fait que la guerre ait « débretonnisé en maints endroits, c'est-à-dire tristement francisé » le « pays »⁴⁸. On ne saurait « trouver admirables les mœurs d'apaches et le *langage assorti* qui se sont implantés de fraîche date dans la plupart de nos vieux bourgs » conclut-il.

Loin des réalités du temps, le militant breton n'en dit pas moins, implicitement, la mutation fonctionnelle de la langue bretonne au cours de la guerre : d'outil de communication usuel, elle s'est muée en moyen d'affirmation identitaire, s'en trouvant par là même paradoxalement fragilisée.

⁴⁸ Maurice MARCHAL, « La question bretonne. II. La Bretagne moderne », *Breiz Atao*, n° 3, mars 1930.

**« C'est français seulement pour les tirailleurs ». Côté des hommes
et contact de langues, l'expérience linguistique des tirailleurs sénégalais
pendant la Première Guerre mondiale**

Cécile Van Den Avenne

Dans son ouvrage sur l'argot de la guerre, publié en 1918, Albert Dauzat écrit : « On m'a signalé que sur la côte de Provence, de Marseille à Nice, les civils emploient de nombreuses expressions indigènes ou de « français africain », répandues par les Sénégalais, comme *abanah* (*c'est fini*), *makou* (silence), ou *gagner caisse* (mourir), *gagner petit* (accoucher), *y a bon*, qui sert d'enseigne à des bars marseillais¹. »

Les éléments lexicaux répertoriés ici par Dauzat sont de deux types. Il s'agit soit d'emprunts - Dauzat parle d'expression sénégalaise ou de langue sénégalaise (il s'agit en fait d'emprunts à la langue bambara : *a banna*, « c'est fini » ; *makùn*, « (se) taire ») - ; soit, effectivement, d'expressions de « français africain » (le verbe *gagner* entrant dans une série importante de locutions et co-occurrences en français d'Afrique contemporain : *gagner ventre*, *gagner petit*, *gagner cadeau*, *gagner honte*, etc.) – et il s'agit ici, à ma connaissance, de la première mention d'emplois de ce type pour ce verbe. Aucune de ces expressions ne s'est stabilisée, à l'inverse d'autres emprunts (notamment des emprunts à l'arabe) ou d'expressions argotiques de la première guerre mondiale, dans le français hexagonal. Quant au célèbre *y a bon*, énoncé emblématique de ce que l'on nommait aussi le « français-tirailleur », s'il est passé dans la culture populaire française, parce qu'utilisé par la marque de boisson chocolatée Banania (marque déposée le 31 août 1914²), il n'a jamais rien perdu de ses connotations coloniales et racistes.

¹ DAUZAT, Albert (1918) *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand Colin, 1918, p. 13, réédition 2007.

² « L'affiche de Banania « y a bon !... » a contribué à populariser jusque dans les campagnes les plus reculées cette large face de cirage au rire naïf et confiant, et c'est surtout sous cet aspect que la moitié de la France se représente maintenant nos soldats noirs. », Édouard de Martonne, « La vérité sur les tirailleurs sénégalais », in *Outre-Mer*, 1935, p.1-19, cité par LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, « Les troupes coloniales dans la guerre : présences, imaginaires et représentations », in *Images et colonies (1880-1962) : iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, GERVEREAU, Laurent (dir.), Paris, BDIC-ACHAC, 1993, p. 79.

Dans son lexique, Dauzat signale également deux expressions « sénégalaises » ayant intégré l'argot des poilus : « le couple *cagni* bon, *magni* mauvais³ », locutions prédictives en langue bambara (*ka nyi*, « est bon », *ma nyi* « n'est pas bon »), ici transformées en adjectifs⁴. Ces expressions, que l'on retrouve dans des romans coloniaux, n'ont pas non plus intégré le lexique hexagonal.

Quelle(s) langue(s) parlaient les tirailleurs sénégalais envoyés faire la guerre en Europe ? Et quelles langues parlaient-ils au sein de leur régiment ? Il est très difficile de répondre à cette question. Les traces qu'on en a ce sont un peu de bambara, et quelques expressions de français non standard. Le « français-tirailleur », un jargon militaire, est l'élément le plus saillant de cette pratique linguistique des Africains engagés dans l'armée et dans cette guerre. Il en est également l'élément le plus stéréotypé. Il cache sans doute la réalité des pratiques, qu'il est toujours difficile de reconstruire au regard des sources disponibles.

Concernant les tirailleurs sénégalais, les questions de langues et de communication ont été jusqu'à présent essentiellement abordées par les historiens du côté de l'institution militaire⁵ comme Richard S. Fogarty, qui souligne l'idéologie reliant race et langues dans les choix faits en termes de politique linguistique au sein de l'armée. La série d'entretiens menés par l'historien américain Joe Lunn est l'unique fonds d'archive orale permettant d'accéder à la parole de tirailleurs engagés dans la Première Guerre mondiale⁶. Menés dans les langues premières des locuteurs, ces entretiens ne donnent pas accès à la variété de français que pouvaient parler ces locuteurs. Leurs récits par contre rendent compte des usages linguistiques qui avaient cours : l'instruction militaire passant par les gestes et quelques mots de français très simple⁷, les accrochages entre tirailleurs d'origines diverses,

³ DAUZAT, Albert, *op. cit.*, p. 218.

⁴ Cela me permet ici de lever le mystère qui semblait entourer cette expression pour l'historien Marc Michel (ce que je fais avec tout le respect que j'ai pour le très grand spécialiste qu'il est de l'engagement des tirailleurs dans la Première Guerre mondiale) et rétablir aussi la légitimité du relevé de Dauzat. Michel note : « Les indications de Dauzat ne sont pas toutes sûres [...] Il fait par exemple d'un mystérieux « couple linguistique, *cagni* (bon), *magni* (mauvais) » un emprunt au vocabulaire des Sénégalais. ». Voir MICHEL, Marc, *L'Afrique dans l'engrenage de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Karthala, 2013, p. 113. Je dois à cette remarque en note dans l'ouvrage de Marc Michel d'être allée regarder d'un peu plus près Dauzat.

⁵ Voir FOGARTY, Richard S., *Race and War in France: colonial Subjects in the French Army, 1914–1918*, JHU Press, 2008, p. 133-168.

⁶ Il s'agit de 85 entretiens menés entre 1982 et 1983 avec des tirailleurs vétérans de la première guerre mondiale. 74 ont été enregistrés (57 avec des vétérans dont 35 tirailleurs, 15 « originaires »). Les entretiens ont été menés en wolof, serer, ou pulaar, et traduits. L'ouvrage que Joe a publié à l'issue de sa thèse (*Memoirs of the Maelstrom: a Senegalese oral History of the First World War*. Portsmouth, Heinemann) en rend partiellement compte.

⁷ LUNN, Joe, *Memoirs of the maelstrom...*, éd. cit., p. 95.

ne partageant pas la même langue ni les mêmes pratiques culturelles⁸. Ces archives ne sont pas consultables⁹.

Dans cet article, mon propos sera de montrer ce qu'il est possible de dire de ces pratiques, tout d'abord du côté de l'encadrement et de la hiérarchie militaire, en synthétisant notamment un travail antérieur¹⁰ ; puis en présentant d'autres sources, pour la plupart inexploitées, qui permettent de faire entendre d'autres voix, et notamment celles des tirailleurs eux-mêmes, et ainsi de rendre compte d'autres usages de la langue française.

Les tirailleurs sénégalais dans la Première Guerre Mondiale : éléments de cadrage historique

Les éléments de cadrage nécessaires que je vais apporter répondent à deux questions : qui sont les tirailleurs sénégalais engagés dans la Première Guerre Mondiale ? Que pouvons-nous savoir de leurs origines sociales, ethniques, linguistiques ? Comment ont-ils été employés pendant la guerre (dans quelles unités, avec quels encadrements, etc.) ?

Les premières unités permanentes de soldats africains en Afrique de l'Ouest sont créées en 1857, par Louis Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, puis rassemblées en un premier bataillon, sous le nom de « tirailleurs sénégalais ». Le recrutement à la fin du XIX^e siècle et jusqu'avant la Première Guerre mondiale reposait partiellement sur le rachat d'esclaves, sur l'incorporation de prisonniers de guerre - notamment les membres des familles de chefs vaincus (pendant la période de conquête coloniale ; par exemple, environ vingt fils de Samory Touré ont servi dans les tirailleurs sénégalais pendant la Première Guerre mondiale¹¹) - et sur l'engagement volontaire. La composition régionale ou ethnique de ces premiers recrutements est difficile à établir mais quelques estimations sont

⁸ *Ibid.*, p. 98.

⁹ Lunn précise que les archives sont déposées aux Archives Nationales de Dakar et aux Archives of Traditional Music and Folklore de l'Université de l'Indiana, à Bloomington. Les archivistes de Dakar ne connaissent pas l'existence des enregistrements, ceux de Bloomington m'ont précisé dans un premier temps que ces enregistrements n'étaient pas consultables, dans un second temps que Joe Lunn avait eu l'intention de déposer les enregistrements mais ne l'avait pas fait. Il faudra sans doute attendre la publication annoncée de son ouvrage *African Voices from the Great War : an Anthology of Senegalese Soldiers' Life History*, pour avoir accès à ce fonds précieux.

¹⁰ Voir VAN DEN AVENNE, Cécile, « Bambara et français-tirailleur. Une analyse de la politique linguistique de l'armée coloniale française : la Grande Guerre et après », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 2005, 35, p. 123-150.

¹¹ ECHENBERG, Myron, *Colonial conscripts : The Tirailleurs Senegalais in French West Africa, 1857-1960*, Portsmouth, N.H., Heinemann, Londres, Currey, 1991, p. 15. Pour la traduction française, voir ECHENBERG, Myron, *Les tirailleurs sénégalais en Afrique occidentale française (1857-1960)*, Dakar/Paris, CREPOS/Karthala, 2009.

possibles¹². Les zones d'intense recrutement correspondent aussi à des zones avec de fortes proportions de population esclave : Bakel au Sénégal ; Kong, Odienné en Côte d'Ivoire ; Kankan, Dinguiray en Guinée, Bafoulabé, Kita, Bamako, Siguriri, Nioro, Sikasso, au Soudan. Il semblerait qu'il y ait eu une préférence pour un recrutement bambara. En 1911, un officier français, le capitaine Marceau affirme, mais sans preuve, que les deux-tiers des recrues parleraient bambara.

Pendant la période coloniale, les tirailleurs sénégalais sont donc essentiellement une armée de mercenaires, composée d'hommes de rangs sociaux inférieurs avec une minorité importante d'Africains de famille de statut élevé servant d'intermédiaires entre les officiers français et les hommes de troupe. La création de l'A.O.F en 1905 marque la fin de la conquête armée et les tirailleurs sénégalais d'une armée de conquête deviennent une armée d'occupation. Ils sont aussi employés pour la conquête du Maroc.

En 1912 est promulgué un décret pour mettre en place une conscription partielle, concernant les hommes de 20 à 28 ans, instituant un service militaire de quatre ans, et la création de réserves. Il ne s'agit pas encore d'une véritable conscription (obligatoire et universelle, qui ne sera instituée qu'en 1919), les contingents fixés chaque année ne devant pas dépasser 1 à 2 % de la population recensée, mais cette conscription partielle marque cependant la transition d'une armée de mercenaires à une armée de conscrits venant de toutes les couches de la population. L'origine sociale de la majorité des tirailleurs restait cependant une origine servile.

Pendant la Première Guerre Mondiale, s'ajoutant aux 31 000 tirailleurs déjà mobilisés, on recruta, en cinq campagnes, 167 000 hommes. A partir des données sur le recrutement, Marc Michel a établi cette répartition selon les zones d'origine. 45 % des tirailleurs venaient du Haut-Sénégal et Niger (dont 25% du Soudan, actuel Mali, 19% de Haute Volta, actuel Burkina-Faso) ; 19% de Guinée ; 14 % de Côte d'Ivoire ; 13 % du Sénégal ; 7 % du Dahomey (actuel Bénin).

Ces données chiffrées sur les colonies d'origine des tirailleurs ne nous permettent pas de savoir quelles étaient réellement les langues en présence dans les régiments : le fait d'être soudanais ou ivoirien ne dit rien en fait sur la langue parlée - davantage sur un faisceau de langues possibles (une soixantaine de langues en Côte d'Ivoire, une douzaine au Soudan, actuel Mali).

¹² *Ibid.*

Il faut ajouter que, par une loi votée en juillet 1915 (et promulguée en novembre 1915), est instauré le service militaire obligatoire pour les jeunes gens des *Quatre communes du Sénégal*¹³. Ils sont incorporés comme soldats métropolitains dans les troupes métropolitaines et non comme « indigènes » : 6000 *originaires* sont ainsi mobilisés en avril 1916¹⁴. On peut préciser que dans les quatre communes, où la société est fortement métissée, le taux de scolarisation, en français, est le plus important de toute l'A.O.F.

Tout au long de la guerre l'organisation est la suivante : des Bataillons de Tirailleurs Sénégalais de quatre compagnies, de 200 hommes chacune en moyenne¹⁵. 7 à 10 % du bataillon était formé de Français Blancs : les officiers, une partie des sous-officiers et les titulaires de spécialités techniques. L'africanisation des cadres de l'armée ne dépasse guère en effet le niveau des sous-officiers.

L'utilisation des troupes africaines connut différentes phases tout au long de la guerre, et les principes gouvernant l'organisation des unités de Sénégalais employés au combat évoluèrent également. Trois options principales se présentaient au Haut commandement français : soit grouper les tirailleurs avec des Européens et d'autres soldats coloniaux en les mélangeant pour former des unités parfaitement intégrés à l'Armée coloniale ; soit ségréguer les Sénégalais dans des bataillons séparés ou des régiments composés exclusivement de Sénégalais, à l'exception des cadres français ; soit maintenir la ségrégation sauf durant le combat, des unités de différentes tailles (compagnies, bataillons, régiments), étant *accolées* ou *amalgamées* avec d'autres formations de même taille au sein de l'Armée coloniale pour créer des unités plus larges, soit des bataillons, régiments, ou brigades, *panachées* ou *mixtes*¹⁶. À l'exception des *originaires*, dispersés, avec les soldats originaires des Antilles, dans les unités françaises de l'armée coloniale, la première option, l'intégration, n'a jamais été réellement envisagée. À l'inverse, les Sénégalais étaient systématiquement isolés à l'arrière et fréquemment aussi au combat, mais la troisième option, celle de l'amalgame, même si elle ne fut jamais officiellement

¹³ Dans les Quatre Communes du Sénégal (Saint-Louis, Gorée, Dakar et Rufisque), ceux que l'on désignait par le terme d'« originaires » possédaient depuis 1848 la plupart des droits du citoyen – y compris le droit de vote. Puis, grâce à l'action de Blaise Diagne, la loi du 29 septembre 1916 assure aux citoyens des Quatre Communes du Sénégal et à leurs descendants la citoyenneté complète.

¹⁴ Voir MICHEL, Marc, *Les Africains et la Grande Guerre. L'appel à l'Afrique (1914-1918)*, Paris, Karthala, 2003, p. 53.

¹⁵ Les unités africaines étant organisées de la sorte : une escouade (9 hommes, deux escouades formant une demi-section (18), deux demi-sections une section (40), 4 sections une compagnie (160), 4 compagnies ou plus un bataillon (entre 800 et 1200 hommes), 3 bataillons ou plus un régiment, 2 régiments une brigade. Voir LUNN, Joe, 1999a, *op.cit.*

¹⁶ LUNN, Joe, « “Les Races Guerrières” : Racial Preconceptions in the French Military about West African Soldiers during the First World War », *Journal of Contemporary History*, p. 526-527.

formalisée, a également été utilisée lors des combats. À partir de 1916, les Sénégalais sont employés plus massivement. Les formations de combat sont alors de trois types : des régiments composés entièrement de bataillons sénégalais ; des régiments agrégeant des bataillons sénégalais et des bataillons français ; en bataillons ou groupes tactiques mélangeant des compagnies d'Africains parmi d'autres compagnies au sein de l'infanterie coloniale¹⁷.

L'opinion de la hiérarchie militaire était très divisée quant à l'utilisation des troupes africaines, et cela tout au long de la guerre. D'un côté il y avait ceux qui, dans la lignée du général Mangin, l'instigateur de la « Force Noire », soulignaient leur qualité guerrière innée, de l'autre ceux qui déploraient leur facultés intellectuelles limitées, et notamment leur incapacité à comprendre des instructions complexes en français. On les dit trop dépendants de leur officiers français et perdant toute cohésion et prompts à la débâcle si ceux-ci sont tués ou blessés.

Je reprendrai le récit rapporté par Marc Michel extrait d'un Journal de marches et opérations et relatant un épisode de la bataille de Verdun (1916) :

« Le chef de bataillon fait sonner à plusieurs reprises « Halte là », personne ne s'arrête. Cependant un tir boche s'était déclenché... les tirailleurs hésitent, la plupart des cadres européens sont par terre, ceux qui restent ne sont pas écoutés. Au lieu de se mettre dans les trous d'obus, les tirailleurs se groupent... refluent en arrière, mais sans se défiler. Ce sont de jeunes soldats très braves, mais trop grisés par le combat pour obéir...¹⁸. »

A partir de 1916, les bataillons sont organisés à partir de stéréotypes raciaux départageant « races guerrières » et « races fragiles ». Sur les 60 bataillons constitués, 23 deviennent des bataillons de ligne, composés en majorité de tirailleurs originaires du Sénégal, Haut-Sénégal, Niger, Haute-guinée (« races guerrières »). Seize sont des bataillons de renfort, 6 de dépôt, 2 restent à l'instruction et 13 sont transformés en bataillons d'étapes avec les « *éléments les moins guerriers* » (originaires de Côte d'Ivoire ou du Dahomey)¹⁹. À l'intérieur d'un bataillon d'infanterie, l'unité inférieure, la compagnie (soit 160 hommes) devait, selon des directives données aux officiers commandants des unités africaines, regrouper des hommes parlant des langues permettant l'intercompréhension avec leur sous-officier africain²⁰.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Service Historique de la Défense (SHD), 26 N 869, JMO du 36e BTS, cité par Michel Marc, *Les Africains et la Grande Guerre...*, éd. cit., p. 93.

¹⁹ *Ibid.*, p. 88.

²⁰ *Notice sur les Sénégalais et leur emploi au combat.* Voir LUNN, Joe, art. cit., p. 529.

À partir de 1915-1916 sont organisés des « camps d'hivernage » pour les tirailleurs sénégalais, consistant à les replier vers l'arrière pour passer la saison hivernale. Ce repli est d'abord improvisé dans des casernes de la Côte d'Azur, ou sous tentes sur la plage au nord de Fréjus, puis organisé par la création de camp à Fréjus-Saint Raphaël (13 camps). En 1916 est également créé un camp près de Bordeaux, au Courneau, pour 10 000 hommes. En 1917, des hommes sont envoyés en Algérie pour l'hivernage. Les effectifs qui séjournent dans ces camps sont croissants : 28 000 hommes en mai 1916, 40 000 en décembre, 45 000 en 1917²¹. Ces camps d'hivernage contribuent au côtoiement des tirailleurs et des populations civiles. Par ailleurs ils sont l'occasion d'une mise en place de différents apprentissages techniques ainsi que de cours de langue française et de cours d'alphabétisation en français.

La politique linguistique de l'armée

On ne peut pas parler de politique linguistique planifiée au sein de l'armée à l'égard des tirailleurs sénégalais. Les choix faits ont évolué tout au long de la guerre, selon les circonstances et au fur et à mesure que davantage de soldats africains étaient engagés dans le conflit. Il s'agit d'une politique linguistique *ad hoc* résultant d'une interaction entre préjugés raciaux, nécessité militaire d'efficacité et idéologie républicaine.

Les recrues étaient enrôlées sans avoir à connaître le français. On ne dispose pas de chiffres sur le degré d'instruction des tirailleurs recrutés pendant la Première Guerre mondiale²², mais des chiffres bien postérieurs peuvent donner une idée de ce qu'il en était : d'après les rapports de recrutement compilés et analysés par Myron Echenberg²³, parmi la cohorte de 1936, 1.9 % (soit 592 tirailleurs sur 31 465) avaient quelques compétences en français. Le pourcentage en 1914-1918 devait être encore plus faible.

La question de la communication au sein de l'armée intégrant des tirailleurs sénégalais concernait à la fois la communication quotidienne entre tirailleurs (communication horizontale) et la question, plus directement cruciale, de la compréhension des ordres (communication verticale).

La communication quotidienne n'est pas la première priorité de la hiérarchie militaire. Cependant les directives allant dans le sens d'un regroupement des tirailleurs ayant une langue d'intercommunication en commun (notamment au niveau de l'escouade

²¹ Voir MICHEL, Marc, *Les Africains et la Grande Guerre...*, éd. cit., p. 112 et suiv.

²² Le degré général d'instruction n'est pas noté comme sur les fiches matricules des soldats français.

²³ ECHENBERG, Myron, *Colonial conscripts...*, éd. cit., p. 114.

ou de la section, c'est-à-dire de petites unités), même s'il s'agit avant tout de faciliter la traduction des ordres, permettaient sans doute que se maintiennent la pratique de langues africaines au sein des unités²⁴. Par ailleurs, les témoignages convergent pour faire du bambara, langue mandingue d'Afrique de l'Ouest, un parler véhiculaire dans certaines unités où étaient regroupés des soldats africains du Soudan, de la Guinée et du Sénégal, où cette langue est parlée, et peut avoir également une fonction véhiculaire. Quelques mots pouvaient être également utilisés par les officiers et sous-officiers mais il devait s'agir d'une forme très simplifiée de bambara, et essentiellement en appui au français, avec les recrues qui n'en connaissaient pas un mot.

On trouve, dans certains écrits de militaires coloniaux, des affirmations qui décrivent le bambara comme la langue de communication au sein des régiments de tirailleurs sénégalais et qui incitent les officiers français à l'apprendre. Je peux citer par exemple un extrait du manuel du Colonel Mangeot, postérieur à la guerre :

« Il serait bon que chacun possède des notions suffisantes de langue bambara. De plus en plus, celle-ci s'affirme comme langue communément parlée par tous les tirailleurs ; qu'ils viennent de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, du Mossi, de la Guinée ou du Sénégal, nos tirailleurs appelés ou engagés (appelés c'est ceux qui ont dû faire leur service militaire, les engagés sont les volontaires) apprennent peu à peu les rudiments du bambara [...]. Nos cadres européens doivent suivre cet exemple. La langue est facile, le vocabulaire est sobre, la grammaire simple²⁵. »

Par ailleurs, en 1917, est publié par le Père Marius Ferrage, un Père Blanc, affecté pendant la guerre comme interprète²⁶ au 74^e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais, un petit manuel intitulé *Petit manuel français-bambara à l'usage de Troupes Noires*. Ce manuel est d'abord publié en 1917, à Alger (Imprimerie des Missionnaires d'Afrique) puis réédité l'année suivante à l'Imprimerie-Militaire Universelle L. Fournier, ce qui témoigne de sa

²⁴ Cependant certains tirailleurs devaient se trouver isolés, comme le suggère une anecdote racontée par Raymond Escholier dans son roman *Mahmadou Fofana*, largement inspiré de son expérience d'engagement au sein d'un régiment colonial sur le front d'Orient. À propos d'un tirailleur dont personne ne connaît la langue et qui ne comprend pas le français : « on dut recourir à *Mahmadou Fofana*, pour donner au tirailleur *Diani Bingré* les explications nécessaires. *Fofana*, en effet, était le seul à la Compagnie, à connaître le dialecte que parlait *Diani*. Encore n'en savait-il que quelques mots appris dans les marchés lointains, à la limite des pays mystérieux où l'avait conduit son métier de colporteur. ». Voir ESCHOLIER, Raymond, *Mahmadou Fofana*, Paris, G. Crès et Cie, 1928, p. 22.

²⁵ MANGEOT, Colonel, Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan français et plus particulièrement en zone saharienne, *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, Paris, Larose, 1922, p.590-648.

²⁶ Sur la place, pas toujours bien acceptée, des Pères Blancs interprètes dans les bataillons de tirailleurs sénégalais, je renvoie à VAN DEN AVENNE, Cécile, art. cit.

prise en considération par les autorités militaires françaises, dans le contexte de la Première Guerre mondiale²⁷.

Au début de la guerre, les autorités militaires tentent d'attribuer aux unités de tirailleurs sénégalais des officiers ayant servi en Afrique et pouvant avoir une connaissance des langues locales. Cependant le multilinguisme qui caractérise ces unités rend la chose malaisée (les autorités françaises estiment entre 29 et 80 le nombre de langues en présence²⁸). La situation était bien différente de celle qui existait au sein des troupes nord-africaines où l'on trouvait des officiers-interprètes utilisant l'arabe, et attachés notamment aux hôpitaux militaires. L'une des solutions aurait été de promouvoir des indigènes interprètes, au rang d'officier ou sous-officier, mais les candidats possibles, devant maîtriser des langues locales mais également suffisamment bien le français, furent semble-t-il peu nombreux. Un travail reste à faire pour retrouver la trace de ces sergent-interprètes ou adjudant-interprètes (les tirailleurs ne pouvant pas accéder à des grades d'officiers), dont quelques noms sont connus tel celui de Bouna Alboury Ndiaye (1877-1952), « dernier roi du Djoloff », ancien élève de l'école des fils de chefs et interprètes, volontaire et affecté comme adjudant interprète au 1er régiment de tirailleurs sénégalais²⁹ ; et dont d'autres apparaissent au détour d'une archive, comme celui du sergent interprète Kaminado Diallo, qui rédigea un lexique français bambara, pour son supérieur et ami Marcel Henrion.

Les Journaux de marche et d'opérations attestent de pratiques de traduction sur le front³⁰, mais les autorités militaires se prononceront finalement contre la création d'un corps d'interprètes et pour l'intensification de l'apprentissage du français, au motif que la pluralité linguistique rend impossible toute entreprise de traduction et que l'unité de langue doit être trouvée dans l'usage du français³¹.

La période d'instruction des recrues comprenait un apprentissage sommaire du français, apprentissage qui accompagnait l'instruction proprement dite (gestes commentés

²⁷ Pour une analyse précise de ce manuel voir VAN DEN AVENNE, Cécile, « Le petit manuel français-bambara à l'époque coloniale, entre description et appropriation pratique », *Canadian Journal of African Studies/ Journal canadien des études africaines*, 2012, volume 46, issue 2, p. 251-270.

²⁸ Voir FOGARTY, Richard S., *Race and War in France...*, éd. cit., p. 326, note 24.

²⁹ Voir THILMANS, Guy et ROSIERE, Pierre, *Les Sénégalais et la Grande Guerre : lettres de tirailleurs et recrutement, 1912-1919*, Gorée, Musée historique du Sénégal, Dakar, IFAN, 2012.

³⁰ Les langues ne sont cependant jamais nommées, comme dans cet exemple : « Le chef de bataillon fait traduire aux tirailleurs par l'intermédiaire des adjudants indigènes quelques paroles dans le but de leur fixer nettement l'objectif et de stimuler leur ardeur. » (SHD, 26 N 871, JMO du 61^e BTS, 9-10 juillet 1916).

³¹ « L'unité de langue ne peut être utilement et facilement poursuivie que par l'enseignement du français simplifié, déjà parlé par tous les gradés indigènes et par un grand nombre de tirailleurs. ». Voir SHD, 6 N 97, Fonds Clemenceau, lettre du général Mordacq, 23 mars 1918. J'ai proposé une étude précise de ce dossier dans VAN DEN AVENNE, Cécile, « Bambara et français-tirailleur... », art. cit.

en français ; apprentissage des ordres et des réponses) et parfois période spécifique (en fin de journée) dévolue à des cours de français, qui consistait essentiellement en nomination d'objets (les différentes parties du corps) et où l'on demandait aux tirailleurs de répéter. L'instruction en camp d'hivernage complétait cette formation. Mais ce n'est en fait qu'après la Première Guerre mondiale que l'on se préoccupa réellement d'une véritable instruction en français des soldats coloniaux.

Par ailleurs, dans ce contexte où l'on ne se souciait pas de correction grammaticale, mais où l'enjeu était que des soldats, d'origines linguistiques diverses et ne connaissant pas, en intégrant l'armée, la langue de commandement, puissent très vite comprendre et répondre aux ordres, a émergé une forme véhiculaire de français, très simplifié, appelé, je l'ai dit plus haut « français-tirailleur ». Le créoliste Robert Chaudenson en donne cette définition : il s'agit d'un « pidgin quelque peu artificiel, qui procède à la fois de variétés approximatives produites par des locuteurs en situation exolingue et de généralisations didactiques réputées faciliter et accélérer l'apprentissage de ce français minimal³² ».

Ce « français-tirailleur » a fait l'objet d'un enseignement plus ou moins formalisé, ainsi que le montre la publication en 1916 d'un manuel intitulé *Le français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais*³³, ouvrage qui se donne tout à la fois comme description d'un parler créé par les tirailleurs au contact de leurs instructeurs européens et comme manuel permettant aux gradés européens d'apprendre ce parler. Très tôt des voix s'élèvent contre ce jargon et ses connotations racistes. Les *Annales coloniales* relèvent qu'il s'agit du « sénégalais... tel que les parlent les Français³⁴ ». Lucie Cousturier, dans un ouvrage de souvenirs où elle décrit son expérience d'enseignement du français dans un camp d'hivernage, écrit que les tirailleurs « ont appris, par les rires, que leur langage les ridiculise : « c'est français seulement pour les tirailleurs, » reconnaissent-ils tristement. Un de mes élèves, plus malveillant, assure que « c'est des mots trouvés par les Européens pour se foutre des Sénégalais »³⁵.

Les tirailleurs prennent conscience par le contact avec la population civile qu'ils parlent une variété qui n'est pas le « français de France » et qui en est même une variété

³² CHAUDENSON, Robert, *La créolisation : théorie, applications, implications*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 54.

³³ COUSTURIER, Lucie, *Des inconnus chez moi*, Paris, L'Harmattan, 2001 [1920, Paris, La Suène].

³⁴ Voir MICHEL, Marc, *Les Africains et la Grande Guerre...*, éd. cit., p. 116.

³⁵ COUSTURIER, Lucie, *op. cit.*, p. 84.

ridicule ; ils cherchent à s'échapper, lorsqu'ils en prennent conscience, de ce que Lucie Cousturier nomme une « *prison verbale* ».

Un usage de l'écrit en temps de guerre : des lettres de tirailleurs sénégalais

« Tous les nouveaux tirailleurs sont plus ou moins travaillés par un désir d'émancipation et d'instruction. La vue de leurs camarades des quatre communes, des interprètes, des employés, et surtout le contact des soldats blancs qui se moquent volontiers de leur ignorance et de leur simplicité, leur donne l'ambition aiguë d'apprendre à lire et à écrire. Pour eux, c'est la clef qui ouvre tous les mystères de la « manière blanc » Et on est étonné de voir la quantité de tirailleurs qui se groupent au cantonnement autour de celui qui essaie de déchiffrer une lettre ou un livre ramassé dans les ruines. Ils veulent tous envoyer et recevoir de la correspondance, et leur vanité leur fait accomplir des prodiges de mémoire, quand il s'agit de démontrer qu'ils sont capables d'être fusiliers ou mitrailleurs³⁶. »

Pour les tirailleurs sénégalais, la guerre a pu être l'occasion d'un contact inédit avec l'écrit. La plupart d'entre eux étaient analphabètes en français (ce qui n'excluait pas chez certains, ayant eu une formation coranique suffisante, des pratiques de l'arabe écrit), et ceux qui avaient des notions de français écrit (voire davantage) devaient mettre leur compétence aux services de leurs compatriotes tout comme ils pouvaient en tirer bénéfice au sein de l'appareil militaire.

La question de la correspondance avec la famille restée au pays est un vrai problème, pointé par la hiérarchie militaire. Le souci de l'armée est celui du « moral » des tirailleurs, qu'il faut tâcher de maintenir. L'impossibilité pour certains de lire et écrire et donc de pouvoir envoyer des nouvelles au pays, et d'en recevoir, pouvait avoir des conséquences fâcheuses sur leur énergie et leur motivation³⁷. Le Général Famin écrit ainsi en 1916 : « Il m'a été rendu compte que l'une des choses qui influent le plus sur le moral des tirailleurs sénégalais est le défaut à peu près complet de nouvelles qu'ils peuvent envoyer ou recevoir de leur pays d'origine. En vue de remédier à cette situation, tant pour éviter les bruits fâcheux qui ne manqueraient pas de courir en Afrique Occidentale Française sur le sort des

³⁶ SHD, 16 N 2094, rapport du chef de bataillon DEAUX, commandant le 53° BTS, 19 septembre 1918.

³⁷ Par ailleurs, les tirailleurs sénégalais ne pouvaient rentrer au pays pendant leurs périodes de permission, contrairement aux soldats métropolitains qui avaient la possibilité de rejoindre leur famille. Cronier, Emmanuelle « Permissions et permissionnaires pendant la Première Guerre mondiale », in J.-J. Becker et S. Audoin-Rouzeau (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Perrin, Tempus, 2012, vol. 2, p. 81-93 (1^{ère} édition, Bayard, 2004).

tirailleurs pour la plupart illettrés, qui sont dans l'impossibilité de donner de leurs nouvelles que pour ne pas entraver les efforts faits en vue du recrutement actuel et du renouvellement ultérieur des effectifs, j'ai décidé de fournir aux tirailleurs sénégalais le moyen de faire parvenir des nouvelles dans leur pays. »³⁸ L'armée dès lors tâche de pallier le manque de compétence écrite en organisant de façon systématique l'envoi de nouvelles au pays. En avril 1916, le général Famin, directeur des Troupes coloniales, adresse une lettre à plusieurs généraux en charge de contingents indigènes ainsi qu'aux colonels commandant les camps de Fréjus et du Courneau préconisant de faire envoyer une fois par mois des nouvelles des tirailleurs à leur famille en établissant des listes par commune ou cercle et en nommant un correspondant. L'armée par ailleurs met au point pour les tirailleurs des formules de correspondance imprimées comportant « quelques phrases essentielles et rédigées dans les langues principales employées en AOF : Bambara, Ouoloff, Mossi³⁹ ».

Un certain nombre de « lettres de tirailleurs » ont été publiées, comme témoignages et à des fins de propagande⁴⁰, dans la *Dépêche coloniale illustrée* (numéro de janvier 1916 intitulé « Noël des Tirailleurs », et numéro de janvier 1919) et également dans un ouvrage de reportage rédigé par Alphonse Séché et publié en 1919⁴¹, qui compile divers documents rendant compte de l'engagement des tirailleurs sénégalais dans la Grande Guerre. J'en donnerai un exemple, d'abord publié en 1916 dans *La Dépêche coloniale illustrée*, puis reproduit par Séché et repris également dans la *Dépêche coloniale illustrée* en 1919 :

« Dardanelles. Le 10 août 1915

Mon brave frère

Je men vai te parlai un peu deu mon tranchée. je couche à côtai dun ruisseau et les greunouilles m'empêche deu dormir et pis dans un trou y a un rat qui m'empêche deu dormir la nuit. Il y a fait un trou et quand je dor il me fait descendre deu la terre sur mon gueule, mais moi y a boucher le trou alors maintenant il me fera plus descendre deu la terre sur mon gueule. Et pis quand tu m'envaira un colis tu me maitras des batons de réglisse, alors depuis que y a plus réglisse moi y a tomber tout dents, alors il m'en reste 27 dents, pas plus.

³⁸ Général Famin, 16 avril 1916, SHAT 6N97.

³⁹ SHD, 6 N 97, Fonds Clémenceau.

⁴⁰ « On verra par cette correspondance prise sur le vif [...] combien nos braves auxiliaires ont le mépris des dangers de la guerre et combien ils sont attachés à la France et à leurs chefs », in *Dépêche Coloniale Illustrée*, janvier 1916, p. 21.

⁴¹ SECHE, Alphonse, *Les Noirs. D'après des documents officiels*, Paris, Payot, 1919, p. 89.

Ces lettres contiennent, en plus de nombreuses approximations orthographiques, un certain nombre de traits typiques du français-tirailleur et notamment ici l'usage de la locution verbale « y a » utilisée comme semi-auxiliaire. S'il ne s'agit pas ici de mettre en doute l'authenticité de ces documents (encore que des questions se posent, et dans les années 1920 la publication de fausses lettres d'indigènes sera un procédé de « feintise », selon l'expression de Véronique Porra, utilisé pour créer de l'authenticité⁴³), ces lettres en tout cas ont été sélectionnées pour la publication parce qu'écrites dans un français non standard et pittoresque. En témoigne cette remarque qui les introduit :

« Nous en avons respecté l'orthographe et les tournures. Nous enlèverions à ces lettres une grande partie de leur saveur, en les commentant ou en les arrangeant. »

Ces lettres sont donc publiées aussi parce qu'elles correspondent aux stéréotypes sur l'usage du français qui caractériseraient les tirailleurs, au delà de la propagande, elles sont donc aussi données à lire comme motif d'amusement.

Ces pratiques de littéracie très hétérogènes, pour reprendre l'expression utilisée par Jan Blommaert⁴⁴, masquent ce qu'a été l'ensemble des pratiques de l'écrit dans lesquelles se sont engagés les rares tirailleurs alphabétisés. Elles étaient bien plus variées que ce que donnent à voir ces témoignages publiés.

Les correspondances de tirailleurs sont difficiles d'accès notamment parce que, comme le pointe l'historien Marc Michel, on n'institua pas de contrôle postal des Sénégalais, du fait du caractère limité de la correspondance⁴⁵. Ces courriers sont, quand ils existent encore, dans des archives privées dispersées entre la France et l'Afrique de l'Ouest⁴⁶. Les correspondances étaient de caractère limité du fait des très faibles compétences écrites des tirailleurs. J'évoquerai deux corpus : un corpus, que je n'utilise pas ici, édité de lettres envoyées par des élèves instituteurs de l'École Normale de Saint

⁴² Sur l'origine de ces lettres, voici ce qu'il en est dit : « Un de nos amis qui a eu la possibilité de lire depuis le début de la guerre une grande quantité de lettres écrites par des tirailleurs sénégalais actuellement en France et celles qu'ils ont reçues de leur famille, nous communique des extraits de quelques-unes », in *Dépêche Coloniale Illustrée*, janvier 1916, p. 21.

⁴³ PORRA, Véronique, « L'invention de l'authenticité. Paroles d'Africains dans la fiction coloniale des années 1920 », in Gehrman, Susanne, Riesz, Janos (ed.) *Le Blanc du Noir. Représentations de l'Europe et des Européens dans les littératures africaines*, Münster, LIT Verlag, 2004, p. 41-58.

⁴⁴ BLOMMAERT, Jan, *Grassroots Literacy: Writing, Identity and Voice in Central Africa*. Routledge, 2008.

⁴⁵ Voir MICHEL, Marc, *Les Africains et la Grande Guerre...*, éd. cit. , p. 264.

⁴⁶ Quand elles ne se retrouvent pas mises en vente dans une librairie de livres anciens comme ce lot de lettres que je viens juste de découvrir et que j'évoquerai ci-dessous.

Louis du Sénégal à l'un de leurs camarades de promotion réformé et non mobilisé⁴⁷ et un corpus que j'ai constitué de lettres envoyés par des tirailleurs dahoméens à Charles Noufflard, alors lieutenant-gouverneur du Dahomey, et dont je présenterai ici quelques extraits, rendant compte d'un travail en cours.

Le recrutement des tirailleurs dahoméens est particulier et quelques points de contextualisation sont nécessaires⁴⁸. Le recrutement de soldats coloniaux par le gouvernement français pendant la Première Guerre mondiale suscita de très fortes oppositions parmi les populations dahoméennes. Les opérations d'enrôlement suscitèrent une crainte générale qui se traduisit par la fuite, la résistance armée et, dans certaines régions la révolte.

Au moment de la déclaration de guerre, les seuls à se porter volontaires furent des jeunes gens lettrés, membre de l'élite urbaine locale, et souvent employés dans l'administration coloniale française. Ces engagements traduisaient des tendances individualistes qui s'exprimaient par le désir de servir dans des formations métropolitaines comme les Antillais ou les originaires des Quatre communes du Sénégal, exigence qui n'aboutit pas, sauf pour les rares à demander et obtenir leur citoyenneté française. C'est Charles Noufflard, alors lieutenant-gouverneur du Dahomey, qui fut chargé d'organiser le recrutement. Il chercha à s'appuyer notamment sur l'élite des jeunes gens. Il utilisa comme moyen de propagande des lettres envoyées d'Europe par les premiers engagés dahoméens. Ces lettres se trouvent dans son dossier d'archives, déposé aux Archives d'Outre-Mer. Elles témoignent de la prise d'écriture de jeunes gens dont l'allégeance envers la France sert des ambitions individuelles d'élévation sociale. Nous sommes très loin des lettres publiées dans la *Dépêche coloniale illustrée*, la langue française y est châtiée (voire marquée d'hypercorrection) et les codes rhétoriques maîtrisés. Elles ont été écrites pour la plupart depuis les camps d'hivernage du sud de la France ou de l'Algérie. Ces lettres sont souvent très longues. Quelques cartes postales ont aussi été envoyées du front. Dans l'urgence, l'écriture s'y fait plus simple. Charles Noufflard a notamment conservé certaines lettres de son ancien domestique, Gilles Sant'Anna, engagé volontaire et devenu sergent (son portrait en annexe). On dispose ainsi de 12 lettres et quatre cartes postales, rédigées entre juin et décembre 1916, qui semblent ne constituer qu'une petite partie de la correspondance totale. Gilles Sant'Anna écrit un français standard globalement correct, utilisant des formules

⁴⁷ THILMANS, Guy et ROSIERE, Pierre, *Les Sénégalais et la Grande Guerre...*, éd. cit.

⁴⁸ ALMEIDA-TOPOR, Hélène d', « Les populations dahoméennes et le recrutement militaire pendant la première Guerre mondiale », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 60, n° 219, 1973, p. 196-241.

d'ouverture et de clôture très normées. Il fait précéder sa signature du même énoncé : « je suis votre très humble et très obéissant serviteur ». Il utilise également des mots d'argot des tranchées (*totos, boches, crapouillot*).⁴⁹

Et je terminerai sur un seul exemple, celui d'une carte postale envoyée du front par Gilles Sant'Anna.

Et je terminerai sur un seul exemple, celui d'une carte postale envoyée du front.

⁴⁹ Lettres de Gilles Sant'Anna, CAOM, FM EE/II/1161bis.



27 juillet 1916.

Monsieur le Gouvernement,

Voyez un peu vos souffrances dans la tranchée et les mots que nous employons c'est pour vous faire voir que je vous envoie exprès cette carte.

Monsieur le Gouvernement

Je vous serai très reconnaissant si vous pourriez me donner l'étoile du Bénin. La croix Eoffa - J'ai fait à l'administration sans de service sans rien gagner comme récompense. J'attends vos bonnes nouvelles - toujours merci d'avance.

Sant'Anna Lilly sergent.

MATHIÈRE Imp.-Édit., 32-34, rue de Clugnot, Paris

Illustration : Carte postale (recto-verso) de Gilles Sant'Anna (Fonds Noufflard)

Au recto, une image regroupant différentes saynètes sous le titre « Le langage des tranchées ». Différents éléments dessinés sont légendés avec des mots d'argot des tranchées. Au verso, ce texte :

« 27 juillet 1916

Monsieur le Gouverneur

Voyez un peu nos souffrances dans la tranchée et les mots que nous employons – c'est pour vous faire rire que je vous envoie exprès cette carte.

Monsieur le Gouverneur

Je vous serai très reconnaissant si vous pouviez me donner l'étoile du Bénin – la croix Toffa⁵⁰ – j'ai fais à l'administration 9 ans de service sans rien gagner comme récompense. J'attends vos bonnes nouvelles – toujours merci d'avance

Sant'Anna Gilles sergent »

Ce qui se raconte là en creux, dans le rapport entre l'image de la carte et son commentaire, d'ordre métalinguistique, c'est l'histoire d'une acculturation, où un jeune homme, formé à l'école coloniale dans son pays et utilisant un français scolaire, dit employer l'argot des tranchées avec ses compagnons d'armes.

Je reviendrai pour conclure sur mes remarques liminaires à propos du collectage argotique de Dauzat. La présence sur le front et à l'arrière de soldats recrutés en Afrique sub-saharienne semble ne pas avoir laissé de traces linguistiques importantes, le français hexagonal n'ayant intégré ni d'emprunts au bambara, ni de tournures propres au « français africain ». Pour les tirailleurs au contraire, et cela quel qu'aient été leur degré de compétence en français et leur degré d'instruction, l'expérience de la guerre en France et le côtoiement de soldats et de civils français furent, en plus de tout le reste, une expérience linguistique décisive. On sait notamment combien les tirailleurs démobilisés retournés dans leur village ont contribué à y faire entrer, même de façon ténue, la langue française.

Si les usages oraux semblent aujourd'hui difficiles à documenter, beaucoup reste à faire pour documenter les pratiques de l'écrit des soldats africains pendant la première

⁵⁰ « Ordre de l'étoile noire », créé par Toffa, roi de Porto Novo (Dahomey, actuel Bénin), officiellement reconnu par le gouvernement français en 1894. Il s'agit d'un ordre de mérite colonial (sur le modèle de la légion d'honneur). Cet ordre était destiné à récompenser les sujets du roi et les Français employés dans le protectorat. Il comportait cinq grades (chevalier, officier, commandeur, commandeur avec plaque et grand-croix).

guerre mondiale. En passant par-dessus les stéréotypes du « ya bon banania » du tirailleur et de sa chéchia.

« L'allemand prononçait Henri, et le français Heinrich ». Communiquer avec l'ennemi dans la France occupée (1914-1918)

Philippe Salson

« On réussissait à se comprendre avec un vocabulaire rudimentaire et plutôt comique, qui émoussait la défiance allemande. On se faisait des avances linguistiques. L'Allemand prononçait Henri, et le Français Heinrich¹. »

C'est ainsi qu'un notaire du canton du Catelet, dans l'Aisne, au nord de Saint-Quentin, décrit, après-guerre, les modes de communication mais également les formes de courtoisie qui pouvaient se déployer entre un civil occupé et un soldat logé chez l'habitant. Cette citation laisse entendre que les représentations nationales et la barrière de la langue n'étaient pas des obstacles suffisants pour empêcher les occupés de parler avec les occupants. Ces échanges auraient été facilités par le fait que chacun ressentait le besoin de faire un pas en direction de l'autre en incorporant des mots de la langue de l'interlocuteur dans la conversation. C'est cette hypothèse de la possibilité de communiquer avec l'ennemi que nous souhaitons explorer dans le cadre de la France occupée en 1914-1918².

À partir de la fin du mois d'août 1914, dix départements français subissent l'invasion puis

¹ *L'Invasion de 1914 dans le canton du Catelet par des témoins*, Saint-Quentin, Imprimerie du Guetteur, 1933, p. 138.

² Cette question des modes de communication avec l'ennemi a été ignorée dans les synthèses sur l'occupation en 1914-1918. On peut néanmoins renvoyer au manuel de conversation édité par Franziska HEIMBURGER et John HORNE (dir.), *Si vous mentez vous serez fusillé. Manuel de conversation à l'usage du soldat allemand*, Paris, Vendémiaire, 2013 et à notre article Philippe SALSON, « Dire l'occupation. Les instituteurs de l'Aisne rendent compte de l'occupation de 1914 à 1918 à leurs supérieurs », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2011, vol. 1, n° 101-102, p. 77-83. Concernant le cas italien, voir Petra SVOLJŠAK, « The Language Policy of the Italian Army in the Occupied Slovenian Territories, 1915-17 », in Hilary FOOTITT et Michael KELLY (dir.), *Languages and the Military: Alliances, Occupation and Peace Building*, London, Palgrave Macmillan, 2012, p. 70-85 et sur le front est, Vejas G. LIULEVICIUS, *War land on the Eastern Front. Culture, National Identity and German occupation in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 113-150.

l'occupation, pour plusieurs années, par l'armée allemande³. Près de 2,2 millions de Français⁴, sur les plus de 3 millions présents avant-guerre voient s'installer, dans leur commune et dans leur maison, des hommes qui représentent l'« ennemi » et parlent une langue étrangère, souvent incomprise. Comment communiquer alors avec les soldats logés chez soi ? Avec le commandant local ou ses gendarmes ?

La question se pose effectivement à deux niveaux. Tout d'abord, l'occupant fait des municipalités un rouage essentiel de l'administration, assurant la transmission des ordres des commandants d'Étapes vers la population locale. Encore convient-il, pour ce faire, de surmonter la barrière de la langue. La moindre *Kommandantur* locale doit faire appel à des interprètes qu'elle ne parvient pas toujours à recruter au sein de l'armée. Les archives municipales ainsi que les récits et les témoignages laissés par les civils rendent compte de la position stratégique des interprètes dans les communes occupées.

En second lieu, au niveau individuel, chaque habitant est confronté aux soldats allemands, lors des démarches administratives, quand il est réquisitionné pour travailler ou tout simplement, au quotidien, dans les rues du village et même à l'intérieur du domicile. Les témoignages écrits au jour le jour permettent de retracer les modalités de ces échanges entre le civil français et le soldat allemand : les incompréhensions et les emprunts à la langue de l'ennemi.

Enfin, certains civils, pour pouvoir communiquer plus facilement et plus directement avec l'ennemi, décident d'apprendre ou de perfectionner leur maîtrise de la langue allemande. La maîtrise de celle-ci fait alors partie d'une stratégie plus globale d'adaptation à la présence de l'occupant.

Traduire et transmettre : communications entre les autorités locales et les autorités allemandes

Entre le moment où le front commence à se fixer, en septembre, et la fin de l'année 1914, l'armée allemande organise le maillage territorial des départements occupés : l'administration

³ Sur ce sujet, voir Georges GROMAIRE, *L'occupation allemande en France : 1914-1918*, Paris, Payot, 1925, 530 p ; Annette BECKER, *Oubliés de la Grande guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1918*, Paris, Éd. Noësis, 1998, 405 p ; Annette BECKER, *Les cicatrices rouges : 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, France, Fayard, 2010, 373 p ; Philippe NIVET, *La France occupée, 1914-1918*, Paris, A. Colin, 2011, 479 p.

⁴ 2,125 millions d'habitants sont recensés par la Commission for relief in Belgium chargée du ravitaillement à partir de mai 1915, *First Annual Report, November 1st 1914 to October 31st 1915. Part. I – Provisioning Department*, London, Commission for Relief in Belgium, 1916, vol. 2, p. ii.

locale revient au sein de chaque armée à l'inspecteur d'étapes (*Etappen-Inspektor*). Celui-ci s'appuie ensuite sur des commandants d'étapes ayant autorité sur des territoires de la taille d'un canton, autorité relayée dans les villages par les commandants locaux. L'armée ne reconnaît pas les représentants d'État restés en pays occupé (préfets et sous-préfets) ni les élus de la Nation. Seule exception en la matière : les maires. Comme en 1870 et en 1815⁵, l'armée d'occupation les considère comme des relais auprès des habitants.

Les maires sont assimilés à des agents d'exécution pour le compte de l'armée allemande : ils reçoivent les ordres du commandant ou de l'inspecteur d'Étapes, doivent remplir plusieurs fois par mois différents tableaux statistiques, sont réunis toutes les semaines par le commandant d'Étapes afin de coordonner l'application des règles imposées par l'autorité allemande. Les municipalités sont donc en contact direct et quotidien avec les agents de l'administration allemande⁶. Cette répartition des tâches implique que la barrière des langues ait été levée. D'après le témoignage de civils ayant participé à l'administration municipale, les commandants s'exprimaient souvent en français. La langue de Molière fait partie de l'ensemble des savoirs qu'un Allemand bien né devait acquérir. C'est pourquoi les officiers d'active, souvent issus de l'aristocratie⁷, maîtrisaient le français.

Dans les comptes-rendus qui ont été rédigés par les équipes municipales, il apparaît que les réunions hebdomadaires des maires à la *Kommandantur* d'Étapes, sont généralement menées par le commandant. D'ailleurs, l'absence de ce dernier est notée comme si c'était une pratique inhabituelle :

« Semblant de réunion seulement ; le Commandant n'y est pas, c'est l'Adjudant qui préside. Pas la moindre chose d'importance. Au bout de quelques minutes nous sommes

⁵ Voir à ce sujet Pierre ALLORANT, « L'administration de la Loire moyenne sous l'occupation en 1815 », in Yann DELBREL, Pierre ALLORANT et Philippe TANCHOUX (dirs.), *France occupée, France occupante. Le gouvernement du territoire en temps de crise (de la guerre de Cent ans au régime de Vichy)*, Orléans, Presses universitaires d'Orléans, 2008, p. 206-228 ; Guillaume PARISOT, « De la négociation comme instrument d'occupation pacifiée et d'exploitation économique efficace pendant la guerre de 1870-1871 », in Jean-François CHANET, Annie CREPIN et Christian WINDLER (dirs.), *Le Temps des hommes doubles. Les arrangements face à l'occupation de la Révolution française à la guerre de 1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 279-302.

⁶ Philippe SALSON, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 147-169.

⁷ Marie-Bénédicte VINCENT, « L'aristocratie allemande au service de l'État et la césure de 1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2008, vol. 99, n° 3, p. 76-90.

libres. Aucune nouvelle, rien à la Capelle de plus qu'ici⁸. »

Sans le commandant, la tenue de telles réunions ne semble même plus avoir de sens. En effet, il est d'usage que le commandant dirige la réunion et s'adresse aux maires, de manière un peu abrupte, comme s'ils étaient ses subalternes. Louis Paillot, percepteur à Rozoy-sur-Serre (Aisne) et faisant office de greffier pour le maire lors de ces réunions, en établit de véritables verbatim :

« Les listes s'il vous plaît, et dites qui veut avoir des laissez-passer, c'est à payer maintenant un sou chaque formule, c'est commandé. Archon [commune de l'Aisne], s'il vous plaît, la liste ; les autres communes ensuite.

Il faut que les habitants qui travaillent pas restent chez soi ; il faut que vous prolongez le plus possible⁹. »

Le commandant s'exprime directement aux maires dans un idiome parlé qui se passe des locutions de négation et des accords au subjonctif et dans lequel les répétitions ne sont guère importantes. La langue parlée ici retranscrite n'est guère différente de celle qu'aurait employée un individu ayant le français pour langue maternelle. La formulation est caractéristique d'une langue militaire, qui se veut performative, reposant sur l'emploi de l'impératif. Toutefois, c'est un militaire qui s'adresse à des civils, d'où l'utilisation de formules de politesse.

Les maladresses d'expression relevées par le percepteur sont rares :

« Il faut que vous écrivez à la liste des laissez-passer, ceux qui sont prolongés. Je vais vous montrer celle de la commune de Berlise qui fait bon. La liste de Cuiry est aussi bon. (bien faite)¹⁰. »

Finalement, la connaissance de la langue française est suffisante pour que les ordres soient correctement interprétés. D'ailleurs, Louis Paillot propose de sa propre initiative une nouvelle formulation quand l'expression originale ne lui apparaît pas claire.

Même si la connaissance du français paraît répandue parmi les officiers du service des Étapes, chaque commandement s'est attaché les services d'un interprète pour rédiger les ordres,

⁸ Compte-rendu de la réunion des maires de l'Etappenkommandantur de La Capelle (Aisne), 12/01/1917 dans Octave Casseleux, « Journal de l'occupation au Boujon », texte dactylographié, source privée. Comme par la suite, la ponctuation et l'orthographe originales ont été respectées.

⁹ Archives départementales de l'Aisne (FRAD002) J 2441, Retranscription de la réunion des maires de l'Etappenkommandantur de Rozoy-sur-Serre, 06/03/1915 dans Louis PAILLOT, « Chroniques de guerre à Rozoy-sur-Serre ».

¹⁰ Retranscription de la réunion des maires de l'Etappenkommandantur de Rozoy-sur-Serre, 27/02/1915, *Ibid.*

recevoir les demandes des habitants et effectuer les tâches administratives ordinaires. Parfois également, en particulier à partir de 1916, quand les militaires sont plus systématiquement envoyés au front et remplacés dans leur tâche de l'arrière par des civils, les commandants locaux (*Orstkommandanten*) ont recruté des habitants parlant allemand en guise d'interprètes. Si l'essentiel des échanges entre l'autorité d'occupation et les municipalités se fait en français, qui devient de fait la langue administrative privilégiée, dans les villes, il est plus fréquent de trouver dans les archives municipales des notes rédigées en allemand. En effet, les municipalités urbaines recrutent leurs propres interprètes pour faciliter les contacts et les aider à rédiger des doléances en bonne et due forme¹¹.

Les interprètes, pour le compte de l'armée ou pour celui des municipalités, occupent un positionnement stratégique entre les civils et l'autorité d'occupation. Ainsi, les interprètes français employés par les commandants locaux, ont un accès privilégié aux informations sur la guerre ou sur les ordres à venir dans un contexte marqué par l'incertitude et l'absence de renseignements fiables.

À Crécy-sur-Serre, dans l'Aisne, le jeune Jean Beck peut lire les journaux allemands sur le bureau du commandant :

« Jean est toujours à la commandanture et le commandant est très gentil ; il lui prête le journal le soir¹². »

Or, les journaux allemands, en particulier la *Kölnische Zeitung* et la *Frankfurter Zeitung*, sont particulièrement appréciés des civils occupés parce qu'ils peuvent à l'occasion se montrer critiques vis-à-vis du gouvernement : ils leur apparaissent alors relativement fiables. Aussi les voisins accourent-ils chez les Beck pour avoir les dernières nouvelles de la guerre.

En outre, par la proximité qui se crée entre les commandants et leur interprète, ce dernier peut plus facilement obtenir des faveurs. Ainsi, en 1917, à Plomion, dans le nord de l'Aisne, quand Jean Minne, 17 ans, et sa mère, veuve de médecin, sont victimes de dégradations de la part de militaires logés, le commandant se rend immédiatement sur place et ordonne les réparations. Jean Minne est considéré en tant qu'interprète comme un collaborateur et à ce titre, il bénéficie des égards de son supérieur :

¹¹ Par exemple le représentant de commerce Pierre Dumont, engagé comme interprète par la mairie de Lille. Son récit a été étudié par James CONNOLLY, *Encountering Germans : the Experience of Occupation in the Nord, 1914-1918*, thèse sous la direction de Richard VINEN, King's College, London, 2012, 384 p.

¹² Historial de Péronne, inv. 26176-26189, 14/07/1917, Suzanne BECK, « Journal de guerre à Crécy-sur-Serre ».

« J'ai dit alors à Jean qu'il devait immédiatement signaler ces dégâts au Commandant et essayer de le convaincre de venir y jeter un coup d'œil. En attendant, j'ai naturellement tout laissé en l'état... Et le Commandant s'est amené vers 10 heures ! Il était apparemment très gêné et n'a su quoi me dire. Toujours est-il que dans l'après-midi il a envoyé deux ouvriers menuisiers-serruriers militaires venus d'Hirson qui, tant bien que mal, ont « rafistolé » les deux portes¹³. »

Quant aux interprètes allemands, c'est à eux que s'adressent les populations occupées pour porter leurs réclamations auprès du commandant.

Au Nouvion, dans le nord de l'Aisne, l'interprète Wolf est jugé complaisant par le médecin et adjoint au maire, Samuel Lemaire, 62 ans. C'est par son intermédiaire que l'instituteur de Boué a pu obtenir que les enfants réquisitionnés pour le travail bénéficient d'un transport en camion :

« M. Derrier, l'instituteur, faisant fonction de maire à Boué vient de venir au Nouvion. Il nous a raconté que par l'intermédiaire du complaisant interprète M. Wolf de la Kommandantur, un camion-auto conduit tous les matins les enfants de 12 à 15 ans réquisitionnés pour aller travailler à Guise et les ramène le soir¹⁴. »

C'est également vers lui que se tourne Samuel Lemaire quand il désire obtenir une faveur : que son frère puisse venir habiter avec lui :

« Après réflexion mon frère a décidé d'abord de demander l'autorisation de venir s'installer avec nous au Nouvion à la filature, et en même temps puisque l'on peut s'inscrire pour le prochain train de rapatriés de faire inscrire Eugène et Victorine avec leurs enfants.

Nous sommes donc allés à la Kommandantur voir M. Wolf qui a téléphoné à Étreux et en principe le changement de domicile est accepté¹⁵. »

À Étreux, toujours dans le nord de l'Aisne, le brasseur Albert Denisse, 46 ans en 1914, parvient à amadouer le sergent Schultz, interprète à la *Kommandantur*. Ce dernier devient un soutien dans ses démarches pour obtenir l'autorisation de brasser puis dans celles pour sauver

¹³ Jean MINNE, *Journal de guerre 1914-1918 par un gamin de Plomion*, Elmé, Franque Inniviérchitèie picàrte éd Quiérache, 1994, p. 145, 09/11/1917.

¹⁴ Bibliothèque de la société d'histoire du protestantisme français (BSHPF) 4°3804, Samuel LEMAIRE, « Journal de l'occupation au Nouvion », texte dactylographié, 24/07/1917.

¹⁵ *Ibid.*, 21/01/1918.

son usine de la démolition. À cette fin, il dîne avec lui et lui achète du vin par complaisance :

« Je viens de me laisser aller à une platitude car l'Interprète qui m'a déjà beaucoup rendu de services, a insisté pour que j'achète un peu de vin du Rhin, en disant à Gabrielle qu'il le fallait, et j'en ai en conséquence acheté 20 bouteilles¹⁶. »

En contrepartie, l'interprète le tient au courant de l'avancée des discussions au sein de la *Kommandantur* et vient défendre son cas.

On le voit, les interprètes allemands, parce qu'ils sont d'un accès plus aisé pour la population civile, servent souvent de relais pour porter les réclamations et les démarches auprès du commandant. Par leur bilinguisme, ils sont des interfaces entre occupés et occupants. Les interprètes français jouent un rôle semblable mais leur appartenance à la communauté locale en fait les témoins un peu gênants de certaines compromissions.

« Jean qui passe dans les bureaux de la Commandanture la plus grande partie de ses journées, est revenu ce soir outré des scènes auxquelles il assiste. Il était littéralement furieux de voir que, presque chaque jour, des Français viennent en dénoncer d'autres. Or ces mêmes Français sont, bon gré mal gré, obligés d'avoir recours à lui pour raconter leurs sales histoires au Commandant, puisque celui-ci ne connaît pas un mot de notre langue. Inutile d'ajouter que Jean a noté les noms de tous ces tristes sires dont le comportement donne aux Allemands une triste opinion de la mentalité de bien des Français¹⁷. »

Parfois, le rôle de relais se fait à front renversé : alors que les interprètes allemands portent les demandes des habitants auprès du commandant, Jean Minne doit défendre auprès des habitants les arrangements imaginés par le commandant :

« Sur ordre du commandant, Jean doit maintenant se rendre de ferme en ferme pour proposer aux propriétaires un troc. S'ils livrent une certaine quantité de « lie de cidre » à la distillerie montée par ledit commandant (avec son complice), ils auront droit à 1/5ème du rendement en bonne eau-de-vie. Ce genre de démarches ne plaît guère à Jean qui me dit qu'on le prend maintenant pour un limonadier...¹⁸. »

¹⁶ FRAD002 1 Mi 769, Albert DENISSE, « Journal sur l'occupation à Étreux », 22/08/1915.

¹⁷ Jean MINNE, *Journal de guerre 1914-1918 ...*, éd. cit., p. 133, 17/07/1917.

¹⁸ *Ibid.*, p. 155, 21/04/1918.

Peut-être qu'une telle implication dans l'administration des territoires occupés est une anomalie ; toujours est-il que quelques jours plus tard, sur ordre du commandant d'Étapes, Jean Minne est relevé de ses fonctions.

Élaborer un idiome véhiculaire entre le français et l'allemand

« Et toute la journée notre cour est remplie d'allemands et de voitures. Ils sont bien paisibles, mais ne comprennent pas plus le français que moi l'allemand me disant des ia toute la journée, mais malheureusement me prennent tout mon vivre¹⁹. »

Les premières rencontres entre militaires allemands et civils français se font dans l'incompréhension réciproque, rares étant parmi les habitants comme parmi les simples soldats ceux qui maîtrisent la langue de l'ennemi. Cet aspect exceptionnel est d'ailleurs souligné dans les témoignages lorsqu'on a la « chance » de loger un militaire qui parle français et donc avec qui on peut discuter : « L'ordonnance du capitaine parle français, ce sera plus commode qu'au dernier passage²⁰. »

Au quotidien, pour contester une réquisition, pour demander une autorisation, se livrer à du troc ou tout simplement converser, civils comme militaires ont besoin de trouver une manière de communiquer. Le recours au mime peut être un palliatif. Henriette Moisson, fille d'un fabricant de textile à Origny-Sainte-Benoite (Aisne), 19 ans, raconte ainsi son premier face-à-face avec des gendarmes venus perquisitionner :

« Enfin l'un d'eux me fit signe qu'il voulait voir les chambres, si je voulais bien l'accompagner. Il ouvrit les tiroirs du buffet, de la commode, les placards et me demanda d'un ton très sérieux si je n'avais aucune arme ? Du moins je m'exprime mal ; il ne pouvait rien me demander du tout attendu que je ne comprends pas l'allemand et que lui ne comprend pas le français, mais me faisant signe avec sa canne de mettre quelqu'un en joue, il me dit : « Nicht ?.. puis un mot que je traduisis en moi-même pour être « arme ». C'est parfois drôle ces pantomimes²¹. »

¹⁹ Achille HECART, « Journal de l'occupation à Rozoy-sur-Serre », source privée, 01/12/1914.

²⁰ *Ibid.*, 03/02/1916.

²¹ Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC), Mfm 64, Henriette MOISSON, *op. cit.*, 16/02/1915.

Dans ce témoignage, les allusions au mime comme moyen de communication disparaissent à partir de septembre 1915. Les échanges entre la famille et les Allemands s'appuient ensuite sur quelques mots d'allemand. Henriette Moisson retranscrit un échange avec un soldat logé chez elle :

« Nos deux Allemands rentrèrent. Ils prirent de chaises et vinrent s'asseoir près de nous. Il y avait beaucoup de monde dehors. Un des deux soldats en fit la remarque, en souriant.

"Oui, dis-je, et tout à l'heure patrouille passer, nicht personne !!!" Malgré mon peu d'allemand et son peu de Français, il comprit et rit²². »

Une forme de communication basique sous forme de sabir permet alors de se faire comprendre dans des situations relativement simples. D'autres diaristes témoignent des conversations qu'ils ont pu avoir à l'aide de ce sabir, avec le militaire logé. Le brasseur Lucien Marlin à Chauny, 44 ans, raconte sa veillée de Noël 1914 avec l'Allemand qu'il héberge :

« Hier soir nous avons retenu mon locataire l'infirmier. Nous avons pris un petit verre ensemble et nous avons causé, quoiqu'il ne sache pas un mot de Français, nous avons fini par nous comprendre²³. »

Le prêtre Alphonse Herbecq, 45 ans, fait un constat similaire en 1916 à Esquéhéries dans le nord de l'Aisne : « Moitié français, moitié allemand, nous finissons par nous comprendre²⁴. »

Les instituteurs ayant répondu à l'enquête de l'académie de Lille en 1920, évoquent également cette langue véhiculaire : elle est qualifiée par l'instituteur d'Hirson (Aisne) de « langage mitigé de mots boches plus ou moins déformés et de français²⁵ ». C'est ce mélange, souvent évalué à moitié²⁶, de mots allemands et français qui en serait la caractéristique essentielle. Ce sabir permet alors de « répondre aux questions simples²⁷ », voire d'« engager

²² *Ibid.*, 25/06/1916.

²³ Société académique de Chauny (SAC), Lucien MARLIN, « Journal de l'occupation à Chauny », texte dactylographié, non coté, 25/12/1914.

²⁴ Société archéologique et historique de Vervins et de Thiérache (SAHVT). HERBECQ, Alphonse, « Journal de l'occupation à Esquéhéries », texte dactylographié, non coté, 21/10/1916.

²⁵ BDIC, F delta 1126/05/Bx.008, réponse d'un instituteur d'Hirson, Aisne.

²⁶ BDIC, F delta 1126/04/B.654, réponse de l'instituteur de Montigny-sur-Vence, Ardennes

²⁷ BDIC, F delta 1126/05/Bx.008, réponse de l'instituteur de Le Hérie-La Viéville, Aisne.

une petite conversation²⁸. »

Dans 62 % des rapports rédigés, les instituteurs de l'Aisne font état de tels échanges sur la base d'un sabir mélangeant mots allemands et mots français. Les mots allemands connus par les habitants sont de deux natures différentes. La première catégorie regroupe les mots indispensables pour répondre à une question, tels « Ja », « Jawohl », « Nein », « nichts », « egal », « los ». La seconde renvoie au champ lexical de l'alimentation, et révèle en creux les préoccupations, mais également les sujets de tractation, entre civils et soldats : « Brot », « Kartoffeln », « Fleisch²⁹. » Ces mots se retrouvent d'ailleurs dans les témoignages : « Nous ne serons pas privés de Fleisch cette semaine : Aujourd'hui, Monsieur Miller a tué son cheval accidentellement³⁰. »

Nathalie Philippe, dans son analyse du témoignage du brasseur Maurice Delmotte à Fontaine-au-Pire, dans le Cambrésis, constate également l'assimilation progressive de mots allemands à l'intérieur du journal. Elle prend pour exemple le terme allemand de *Kommandantur* :

« [...] Mais tu n'imagines pas ce que la commandanture nous demande encore [...]. » (21/11/1916)

« À la grange, ils volent le fourrage de la Kommandanture [...] » (03/12/1917)

« Le Capitaine de la Kommandantur de Solesmes est venu faire l'appel des hommes [...] » (à la date du 22/07/1915, dans le 2^e cahier écrit par Maurice Delmotte après-guerre)³¹ ».

Comme le souligne Nathalie Philippe :

« On assiste en premier lieu à une francisation de ces termes d'origine germanique, puis leur incorporation dans la vie de tous les jours sous leur orthographe d'origine, tout en perdant la majuscule du substantif. Les expressions

²⁸ BDIC, F delta 1126/05/Bx.009, réponse de l'instituteur de Challerange, Ardennes.

²⁹ Philippe SALSON, « Dire l'occupation. Les instituteurs de l'Aisne rendent compte de l'occupation de 1914 à 1918 à leurs supérieurs », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2011, vol. 1, n° 101-102, p. 7783.

³⁰ Henriette MOISSON, « Journal d'une enfant d'Origny-Sainte-Benoite », éd. cit., 12/09/1916 (souligné par l'auteur).

³¹ Nathalie PHILIPPE (dir.), *Vie quotidienne en France occupée : journaux de Maurice Delmotte*, Paris, l'Harmattan, 2007, p. 67, 158 et 253.

et les termes relevant du lexique militaire s'immiscent dans le langage courant³². »

Cet idiome véhiculaire comprendrait également des mots de langue régionale. L'instituteur de Vendhuile, dans l'Aisne, évoque par exemple un parler composé de mots français, allemands et d'autres venant du patois, avec parfois même quelques termes anglais ou russes. Henriette Moisson constate également que le caporal chargé d'encadrer les travaux agricoles « parle plus picard que nous !³³ ».

Se dessinent ainsi les contours d'une communication largement utilitaire avec d'un côté une population devant se soumettre aux ordres de l'autorité d'occupation et de l'autre des habitants et des militaires en constante négociation pour obtenir des denrées.

Maîtriser la langue de l'ennemi

Certains civils, généralement les mieux dotés en capital culturel, font néanmoins l'effort d'apprendre l'allemand pour parvenir à mieux communiquer. À Sains-Richaumont, dans le nord de l'Aisne, Eugénie Deruelle, veuve de médecin, âgée de 63 ans, demande en 1917 à l'ordonnance qu'elle loge de lui ramener un dictionnaire : « Henri est rentré à midi. Il m'a rapporté un dictionnaire assez complet, et s'est acheté le pareil : nous pourrons mieux nous comprendre³⁴. » L'objectif est pour elle de pouvoir discuter avec son ordonnance, révélant une envie de communiquer. À la Fontaine-au-Pire, dans le Nord, Maurice Delmotte décide également de se mettre à l'allemand pour comprendre les journaux et passer le temps :

« Je désirerais avoir quelques journaux allemands, car j'espère traduire ayant acheté un dictionnaire et emprunté la grammaire de Cagniard que j'ai déjà parcourue sans l'avoir gardée en mémoire. Cela m'aide à passer le temps quand je n'ai pas trop mes nerfs [...]»³⁵.

L'apprentissage est difficile pour le brasseur de 44 ans. Les jeunes auraient davantage de facilités. Les instituteurs soulignent, dans les rapports rédigés en 1920, que : « la plupart des enfants avaient appris le sens d'un assez grand nombre de mots usuels

³² *Ibid.*, p. 46.

³³ Henriette MOISSON, « Journal d'une enfant d'Origny-Sainte-Benoite », *éd. cit.*, 17/10/1916.

³⁴ *Les carnets d'Eugénie Deruelle : Une civile en zone occupée durant la Grande Guerre*, Guillaume GIGUET (dir.), Amiens, Encrage, 2010, p. 302, 05/01/1917.

³⁵ *Vie quotidienne en France occupée...*, *éd. cit.*, p. 138, 31/08/1917.

de la langue allemande »³⁶. Par la fréquentation des soldats dans les rues du village ou à l'intérieur de leur domicile, ils se seraient « initiés plus ou moins à la langue allemande »³⁷ si bien qu'« en classe ils s'oubli[er]aient à répondre certaines expressions courantes en allemand³⁸ ».

À Origny-Sainte-Benoite, l'étudiante Henriette Moisson, est satisfaite des progrès qu'elle a accomplis, grâce à l'aide d'officiers et gendarmes venus converser avec elle, la corriger et lui expliquer des leçons de grammaire. Pour elle, la maîtrise de la langue de l'ennemi est un outil de négociation, lui permettant d'obtenir des aménagements. Cela lui permet de désamorcer la conflictualité latente dans les rapports entre occupés et occupants et de commencer la négociation en position de force, l'interlocuteur se sentant rassuré de pouvoir s'expliquer dans sa langue :

« Et puis c'est inouï comme tout de suite les visages les plus renfrognés s'éclairent dès qu'on leur parle dans leur langue et quand on les comprend on obtient bien plus facilement ce que l'on demande. Aussi, c'est souvent que les gens, lorsqu'ils sont en difficultés avec des Allemands viennent me demander d'aller à leur aide. Je le fais d'ailleurs très volontiers³⁹. »

Parfois, c'est tout simplement l'incompréhension initiale qui peut être de la sorte dépassée :

« Heureusement, je commence à m'exprimer pas mal et pus expliquer au soldat ce que la logeuse lui réclamait⁴⁰. »

La jeune fille devient progressivement l'interprète officieuse de la communauté locale facilitant ainsi les démarches de ses concitoyens :

« Je suis presque devenue l'interprète au service public, civil... et gratuit ! J'en tire d'ailleurs un gros avantage : l'obligation de parler, de me débrouiller et j'avoue que cela m'a beaucoup aidé pour me perfectionner. Ni le dentiste, ni ses deux aides ne parlaient français. Ils étaient contents que je puisse expliquer ce que voulait ma voisine⁴¹. »

Albert Denisse a conscience de l'intérêt qu'il peut y avoir à employer la langue de l'ennemi. Quand il s'agit pour lui d'obtenir l'autorisation de brasser, il fait l'effort de parler en allemand

³⁶ BDIC, F delta 1126/04/B.642, réponse de l'instituteur de Barenton-Cel, Aisne.

³⁷ BDIC, F delta 1126/04/B.622, réponse de l'instituteur de Brissy-Hamégicourt, Aisne.

³⁸ BDIC, F delta 1126/04/B.642, réponse de l'instituteur d'Anizy-le-Château, Aisne.

³⁹ Henriette MOISSON, « Journal d'une enfant d'Origny-Sainte-Benoite », *éd. cit.*, 22/01/1918.

⁴⁰ *Ibid.*, 13/01/1917.

⁴¹ *Ibid.*, 22/01/1918.

au commandant, ce qui est interprété par ce dernier comme un geste de courtoisie, de même ordre que celui signalé plus haut lorsque le Français dit « Heinrich » et l'Allemand « Henri » :

« J'ai fait la connaissance aujourd'hui de Mr le Commandant Kirckhof qui s'est arrêté devant la porte, pour me confirmer l'autorisation qu'il m'a donné, et il a été content que je parle un peu allemand avec lui⁴² ».

Cette connaissance de la langue de l'ennemi est également mobilisée pour parfaire un double-jeu à l'égard des autorités d'occupation. Ainsi, lorsque l'officier chargé des réquisitions vient chez Henriette Moisson pour prendre la laine, elle rebondit sur la discussion qu'il a avec un gendarme pour endormir les soupçons de l'officier :

« Bernardt [un gendarme] répondit qu'il ne croyait pas que nous avions de la laine car lui-même avait acheté des tissus mais du coton. [...] – Mais si, dit Dreyfus [l'officier chargé des réquisitions], ils en ont encore, je l'ai vu ! – C'est qu'ils l'avaient conservé pour leur usage personnel ajouta Bernardt car je sais qu'ils en avaient gardé un peu pour eux !

Dreyfus ignorait que je comprenais l'allemand ; je me gardais bien de lui laisser voir ; mais saisissant la balle au bond je dis à mon Père d'un air détaché : "La cheviote [étoffe faite de laine] c'était celle que nous avons gardée pour nous ?" – Mon père comprit et répondit : Oui !⁴³ ».

L'occupation est assez logiquement une bonne occasion pour faire des progrès en allemand. Parmi ceux qui savaient avant-guerre l'allemand, nombreux sont ceux qui recherchent la conversation avec des officiers pour améliorer leur pratique. Les résultats ne tardent d'ailleurs pas à se faire sentir. Suzanne Beck se félicite ainsi que son fils puisse pratiquer la langue avec les militaires logés : « ça été une bonne occasion pour lui de parler Allemand cette quinzaine⁴⁴. »

Louis Brunehant, industriel et propriétaire terrien âgé de 61 ans, constate également en

⁴² Albert DENISSE, « Journal sur l'occupation à Étreux », *éd. cit.*, 08/07/1915.

⁴³ Henriette MOISSON, « Journal d'une enfant d'Origny-Sainte-Benoite », *éd. cit.*, 25/03/1917.

⁴⁴ Suzanne BECK, « Journal de guerre à Crécy-sur-Serre », *éd. cit.*, 13/05/1916.

décembre 1914 : « depuis 4 mois je me suis un peu perfectionné en Allemand⁴⁵. » Il peut désormais tenir une conversation avec un officier qui ne parle pas français. Jean Minne est invité à converser avec l'officier de gendarmerie de Plomion, lui s'exprimant en allemand, l'officier en français afin de progresser tous deux, chacun devant corriger les fautes de l'autre⁴⁶.

Mais que devient ce savoir nouvellement acquis après-guerre ? Difficile de mesurer la connaissance en allemand des populations occupées si ce n'est à travers le crible de l'école. Dans les rapports rédigés en 1920, les instituteurs sont majoritaires à affirmer que toute trace d'allemand a disparu du langage courant. Alors que pendant la guerre les enfants s'oubliaient à dire des mots allemands en classe, « depuis l'armistice, on n'entend[rait] plus un mot d'allemand⁴⁷ ». Pour l'instituteur d'Origny-Sainte-Benoite la raison est évidente : « la répulsion pour ce qui est allemand est trop grande dans le pays pour conserver une expression typique⁴⁸ ». Certains considèrent même que le français est plus pur grâce au séjour des populations évacuées dans le centre de la France.

D'autres sont plus nuancés, quelques mots persistent dans le langage courant comme « kaputt » ou bien sont employés de manière ironique. Mais les enseignants rassurent leurs supérieurs hiérarchiques : ces termes sont de moins en moins employés et eux-mêmes luttent contre cette trace de germanité : « les enfants se souviennent certainement de quelques mots usuels mais n'en disent jamais à l'école⁴⁹ ».

Rares sont ceux qui ne prennent pas la peine d'euphémiser le phénomène :

« Influence fâcheuse sur le parler local : l'habitude de se faire comprendre des soldats par monosyllabes, l'emploi d'expressions à demi allemandes et françaises, une vilaine tendance à faire usage de mots assez grossiers, ont rendu le langage défectueux⁵⁰ ».

L'enseignant d'Attigny voit dans cette persistance des mots allemands une forme d'appauvrissement du langage, voire une défaite définitive devant l'allemand. D'autres font un constat plus neutre, remarquant simplement que « quelques mots, quelques

⁴⁵ Louis BRUNEHANT, « Souvenirs de l'occupation », in Denis ROLLAND (dir.), *Des civils racontent 1914*, Nouvion-Vingré, Soissons, Soissonnais 14-18, Société historique de Soissons, 2014, p. 155-233, 13/12/1914.

⁴⁶ Jean MINNE, *Journal de guerre 1914-1918...*, éd. cit., p. 37, 22/02/1915.

⁴⁷ BDIC, F delta 1126/05/Bx.008, rapport de l'institutrice de Pouilly-sur-Serre (Aisne).

⁴⁸ BDIC, F delta 1126/04/B.622, rapport de l'instituteur d'Origny-Sainte-Benoite (Aisne).

⁴⁹ BDIC F delta 1126/05/Bx.008, rapport de l'institutrice de Nouvion-et-Catillon (Aisne).

⁵⁰ BDIC F delta/1126/04/B.654, rapport de l'instituteur d'Attigny (Ardennes).

expressions paraissent devoir s'implanter⁵¹ » ou qu'ils « ont pénétré cependant et paraissent devoir persister⁵² ». Une certaine perméabilité du langage quotidien à la langue de l'ennemi est ici esquissée. Cela permet de prendre la mesure des échanges qui ont pu être noués à l'échelle interindividuelle ainsi que de la durée de la présence allemande dans les communes.

S'intéresser aux échanges verbaux et linguistiques entre occupants et occupés permet de relever les différentes modalités d'une communication entre ennemis qui n'est pas de l'ordre de la simple hypothèse : cette communication se développe sous des formes variées, malgré la barrière de la langue, à deux niveaux. Dans les relations entre autorités d'occupation et autorités municipales, les échanges ont dans un premier temps été facilités par la bonne connaissance du français qu'avaient de nombreux officiers allemands. Mais très vite, les interprètes deviennent des acteurs essentiels, à l'interface entre occupés et occupants. Ce qui est surprenant, c'est la présence d'interprètes français auprès des commandants locaux, montrant par là le degré d'impréparation et le manque de structuration de cette armée occupante.

Dans les échanges interpersonnels, la communication est moins aisée et passe pour l'essentiel par une langue véhiculaire constituée de quelques dizaines de mots renvoyant à des formes de communication rudimentaires et utilitaires. La coexistence pendant quatre ans avec des militaires logés sur place, le nécessaire face-à-face avec l'autorité allemande favorisent ceux qui parviennent à s'exprimer dans la langue de l'ennemi. Cette maîtrise de la langue de l'ennemi donne des armes dans les négociations, mais elle se traduit aussi par des conversations plus approfondies avec des militaires allemands, la lecture de la presse allemande et finalement une meilleure connaissance de l'autre. Il n'est guère étonnant alors que les témoins qui parlent allemand évoquent régulièrement les nombreux échanges de services et de denrées qu'ils peuvent avoir avec les militaires logés. De manière générale, la nécessité de mettre au point une langue véhiculaire rend compte de la complexité des relations qui se nouent entre occupés et occupants, dépassant en cela les lectures de l'occupation sur le seul registre de la confrontation.

⁵¹ BDIC F delta 1126/05/Bx.008, rapport de l'instituteur de Lemé (Aisne).

⁵² BDIC F delta 1126/05/Bx.008, rapport de l'instituteur de Voulpaix (Aisne).

Deuxième partie :
Langues et pratiques de l'écrit en temps de guerre

La rencontre de l'écrit. Langue nationale et substrat dialectal dans les correspondances peu-lettrées de la Grande Guerre

Agnès Steuckardt, Jean-Michel Géa, Stéphanie Fonvielle

« Arraché brutalement à ses occupations habituelles, à son foyer, à sa famille, le citoyen français est devenu du jour au lendemain un soldat aguerrri, apte à tout, tour à tour terrassier, constructeur, tirailleur, bombardier, mitrailleur », témoigne, dans *Sous la terre de France* (1917), Pierre Paraf, soldat, écrivain et ami de Barbusse¹. Par la force des choses, le citoyen français a dû aussi se faire épistolier, et, si les bourgeois citadins ont pu se trouver désemparés devant leur pioche, sans doute les ruraux le furent-ils tout autant face à leur crayon. C'est d'abord le choc de la rencontre avec l'écrit que laissent entrevoir les correspondances « peu-lettrées »² recueillies dans le cadre du projet « Corpus 14 »³.

Les poilus et leurs proches, séparés, s'écrivent beaucoup, mais comment écrivent-ils ? L'étude de ce corpus écrit ne suit pas exactement les sentiers ouverts par Gaston Esnault⁴ et Albert Dauzat⁵ : plutôt que la description de la diffusion dans le français oral d'un argot de caserne, de néologismes propres au conflit ou d'un argot parisien saisis à la fin de la guerre⁶ (Roynette, 2010 ; 2013), c'est une pratique écrite dans son moment d'émergence que nous visons (le corpus étudié couvre la période 1914-1916). Mais surtout, parce que l'essentiel du corpus est constitué des lettres de soldats ruraux occitanophones issus de milieux modestes et celles de leur famille, c'est la place de l'occitan dans l'écriture de la guerre que nous entendons

¹ Cité par MEYER, Jacques, *Les soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette-Littératures, 1966, p. 134.

² Pour reprendre la qualification de Sonia BRANCA-ROSOFF et Nathalie SCHNEIDER, (1994), *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

³ Les textes dont il sera ici question ont été collectés pour l'essentiel aux archives départementales de l'Hérault et dans les archives privées d'une famille d'un village héraultais. Nous avons réuni et transcrit 657 lettres et cartes, consultables sur Ortolang, à l'adresse : <http://corpus14.ortolang.fr/> et sur <http://www.univ-montp3.fr/corpus14/>. Dix scripteurs (sept soldats, trois femmes) écrivent pendant la période 1914-1916. Un des soldats, gravement blessé, est réformé en 1915 ; les autres correspondances sont interrompues par la mort du soldat qui en était le médiateur.

⁴ ESNAULT, Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919.

⁵ DAUZAT, Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats*, Paris, Armand Colin, [1918] 2007.

⁶ ROYNETTE, Odile, *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010 et « Unité et diversité : le vocabulaire des combattants français de la Première Guerre mondiale sous le regard des linguistes », BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann, LE GALL, Erwann (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 161-173.

préciser. Les scripteurs se sont dotés des compétences de l'écrit par l'intermédiaire de la langue nationale apprise à l'école communale et dans les écoles régimentaires de l'armée, et c'est, logiquement, le français qu'ils utilisent dans leur correspondance. Pour autant, l'occitan parlé au sein du foyer, cette langue dans laquelle tous vivent leur quotidien au village, est-elle complètement absente de leurs lettres ? On soulignera dans un premier temps une faible présence des traits dialectaux dans la syntaxe et le lexique ; on suivra dans un second temps la piste de l'onomastique, qui permet cependant de mettre à jour, dans ces écrits populaires, une forme de substrat occitan.

La langue régionale à l'écrit : des traits résiduels

Occitanophones dans leur vie quotidienne, ni les poilus ni leur famille n'emploient leur vernaculaire pour correspondre entre eux dans le corpus. À rebours de leur oralité d'avant-guerre, mais aussi des pratiques langagières du front où s'est maintenu un usage vivace de la langue d'oc tant que s'est appliqué le principe du recrutement régional des soldats, les scripteurs font du français le code normal de leur écriture. Sur l'ensemble du corpus, à peine est-il possible de relever deux très courtes bribes en occitan, l'une chez Ernest Viste, l'autre chez Marie Fabre :

« Barthez est en parfaite santee comme moi et vous souhaite a tous den etre aussi las espartellios beau pla a me lous esclots⁷ je termine en vous embrassant a tous bien fort ton epoux pour la Vie Ernest Viste⁸ ».

« Au moment ou je te fait la l'etre le soupé se prépare [...] et jen profite pour venir passer ce petit instant au prés de toi mon petit cour ((min beauou souppa⁹)) me voilà apres soupé de nouveau au prés de celui que mon cour aime¹⁰ ».

⁷ « Les espadrilles vont bien avec les sabots » (*espartellios* > *espardehas* : « sandales à semelle de corde, espadrilles » ; *esclots* > *esclòps* : « sabots, galoches »).

⁸ Archives Départementales (désormais A. D.) de l'Hérault, Fonds Viste-Fabre, Ernest Viste, 31/01/1915. Le fonds Viste-Fabre contient d'une part les lettres échangées entre Marie Fabre (née Viste) son époux Pierre Fabre, d'autre part les lettres adressées par Ernest Viste, demi-frère de Marie, à son épouse. On peut retrouver les lettres d'où sont extraites ces citations dans « Corpus 14 » (voir note 3).

⁹ *min beauou souppa* > *m'en vau soupa* : « je vais dîner ».

¹⁰ A. D. de l'Hérault, fonds Viste-Fabre, Marie Fabre, 03/07/15.

Concernant le matériau linguistique des lettres, un premier constat à noter est l'effacement de l'idiome hérité au profit de la langue nationale. Dans le droit fil de la distribution fonctionnelle des langues de ce début de XX^e siècle, le dialecte échappe au passage à l'écrit des témoins¹¹. Ces derniers ont construit à l'école leur compétence scripturaire *via* le français et, conformément au mode d'acquisition de ce nouveau capital culturel, ne semblent pas avoir les moyens de faire jouer l'occitan comme médium épistolaire. Loin toutefois d'être une particularité du corpus, ce point est une constante chez les soldats du Midi : en dehors d'annotations, de post-scriptum, de brèves échappées, rares sont les passages de l'occitan à l'écrit chez les simples combattants¹². De fait, d'un bout à l'autre de la guerre, l'usage encore massif de la langue d'oc à l'oral ne rencontre aucun véritable écho dans les lettres des Méridionaux, où seuls les habituels ressorts que sont la confiance, l'émotivité ou l'affectivité permettent le surgissement de la langue d'oc dialecte. C'est le cas pour les extraits ci-dessus. En clôturant sa lettre, Ernest s'aperçoit qu'il n'a pas fait état de la réception des espadrilles qui lui ont été envoyées : comme pressé par une écriture dont le flux pourrait lui échapper, il lui faut au plus vite aviser son destinataire de la bonne réception des effets. Dans l'urgence de l'écriture qui s'achève, le vernaculaire se précipite, jaillit plus qu'il n'apparaît, livre son message, cependant qu'aussitôt le français le refoule. C'est aussi sous le registre de l'intime et de l'univers domestique que l'occitan apparaît chez Marie. La journée aux champs est finie, un plat est en train de cuire ; dans l'attente de son dîner, l'épistolière écrit à son époux, le repas est prêt, elle s'interrompt et, dans un dialogue familier et intimiste avec son mari, précise la raison pour laquelle l'écriture est suspendue. Le message échoit alors à l'occitan non sans être borné dans son texte par deux doubles parenthèses qui spectacularisent le sujet traversé par la

¹¹ Hormis leur passage à l'école, nos témoins ont sans doute eu peu d'occasions d'écrire avant 1914. L'écrit n'était pas indispensable dans leur vie de petits paysans et seule, peut-être, la rédaction de lettres était un usage auquel ils avaient pu se livrer.

¹² Il faut traiter à part les correspondances des félibres mobilisés qui, à l'instar de Louis Bonfils (BARRAL, Guy éd., *Les lettres de guerre en occitan d'un officier de 14-18 : Louis Bonfils*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, à paraître), ont parfois pris l'occitan comme langue d'écriture, mais, dans ce cas, plus que la véhicularité du code, c'est d'abord leur militantisme qui explique cet usage. Il en va de même des textes littéraires rassemblés par Jean-Baptiste MARTIN, sous le titre *Les poilus parlaient patois. Documents dialectaux de Rhône-Alpes : un regard différent sur la guerre de 1914-1918*, Lyon, EMCC, 2014. Pour le reste « [les] Méridionaux – Languedociens, Catalans et Provençaux – s'expriment en français et non pas dans leur langue maternelle. Et nous n'avons trouvé [sur près de 7000 lettres dépouillées] que trois cartes entièrement rédigées en occitan... Ainsi, si l'on fait abstraction des apartés et post-scriptum, on constate que l'occitan et le catalan ne sont pratiquement pas utilisés dans la correspondance, alors même que les poilus du Midi, du biffin de base au général, parlent entre eux "en patois" » (BACONNIER, Gérard, MINET, André, SOLER, Louis, *La plume au fusil : les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, p. 20).

diglossie. Marie a dîné, elle reprend l'écriture de sa lettre, la parenthèse référant au repas s'est refermée, comme s'est refermée, incontinent, celle du dialecte.

Écrire dans une langue qui n'est pas pour les témoins celle de leurs échanges quotidiens à l'oral implique toutefois une hétérogénéité dont on peut trouver la trace derrière les phénomènes d'interférences phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales dus à l'occitan. Pour autant, les variantes contenues dans les lettres montrent, là encore, le faible impact de leur vernaculaire : il est certes possible de dresser une liste d'occitanismes dans le corpus, mais elle demeure dans sa variété très en deçà des habituelles recensions opérées à l'oral dans le Midi. En outre, les formes régionales possèdent toujours une fréquence moindre, comparée à celle des tours standards correspondants lorsqu'ils existent.

Sur un plan méthodologique, ce point suggère l'intérêt de combiner approche qualitative et quantitative pour comprendre la façon dont les populations allophones et rurales du Sud sont entrées dans l'écrit. Sur le traitement et l'analyse des observables, il importe en effet de ne pas s'en tenir au seul dénombrement des traits attribuables au dialecte : quand bien même ces derniers seraient parfaitement identifiés¹³, il convient de mesurer leur fréquence d'utilisation relativement aux formes standards correspondantes chez le même scripteur. Cela parce que la pratique du français scolaire a toujours visé la norme comme but à atteindre et que le passage des scripteurs à l'école, même bref, leur a permis d'en intérioriser une part. Il s'agit alors de rapporter les traces dialectales aux usages normés du français en comparant les fréquences d'emploi des variables à celles des tours standards équivalents.

Plusieurs séquences relèvent dans le corpus de correspondances phonogrammiques comme la dissimilation (qui crée ou accentue une différence entre deux sons proches d'un point de vue articulatoire). Ce phénomène affecte chez nos scripteurs le verbe *changer* et ses dérivés : c'est le cas de la consonne [ʃ], dissimilée sous la forme [s] et rendue par la graphie < s > à la place de < ch > (*je dois te parlé un peu de notre sangement*, Ernest Viste, 29/01/1916) ; *peut etre il sangera de nouveau*, Marie Fabre, 01/02/1915). Une autre correspondance phonogrammique, liée au phénomène de dénasalisation (habituel à l'oral dans

¹³ Se pose la question de l'identification de la variation linguistique régionale : certains éléments qui lui sont imputés recourent en effet des points sur lesquels la norme a longtemps hésité ou des faits de variation déjà présents depuis longtemps en français (BENIAK, Edouard & MOUGEON, Raymond, « Recherches sociolinguistiques sur la variabilité en français ontarien », *Le français canadien parlé hors Québec*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 1989, p. 53-74).

le Midi¹⁴), se retrouve derrière la graphie < a > employée à la place de < en / an > en liaison (*Il la n'est de meme pour moi*, Laurent Pouchet, 28/09/1914 ; *ja nai pas eu*, Laurent Pouchet, 28/09/1914 ; *ses le payre Reynaux du Bos quil te la vois*, Joséphine Pouchet, 13/01/1915¹⁵). Un simple relevé de ces traits donnerait sans doute une idée de la façon dont la prononciation influence l'écrit de ces scripteurs, mais ne renseignerait guère sur la productivité du phénomène. Pour comprendre cette dynamique, il est nécessaire de passer à un niveau d'analyse plus fin, en précisant la rentabilité des séquences qui marquent la dissimilation et la dénasalisation relativement aux séquences standards coexistant dans un même texte ou une même série textuelle. Cette articulation entre le qualitatif et le quantitatif est ici figurée sous forme de tableaux¹⁶ :

	corpus complet		ventilation par scripteur											
	v.	s.	Laurent		Pierre		Ernest		Marie		Joséphine		Louise	
			v.	s.	v.	s.	v.	s.	v.	s.	v.	s.	v.	s.
dissimilation : <s> [s] pour <ch> [ʃ] (<i>il sangerà</i>) ¹⁷	25	75	0	100	20	80	72	28	29	71	- ¹⁸	-	-	-
dénasalisation : <a> mis pour	46.5	53.5	58 ¹⁹	42	0	100	0	100 ²⁰	3	97	75	15	17	83

¹⁴ DURAND, Jacques, « Essai de panorama critique des accents du midi », BARONIAN, Luc et MARTINEAU, France (éds), *Le français, d'un continent à l'autre : Mélanges offerts à Yves Charles Morin*. Coll. Les Voies du français, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 123-170 et STEUCKARDT, Agnès, « De l'écrit vers la parole. Enquête sur les correspondances peu-lettrées de la Grande Guerre », dans Franck Neveu *et alii* (éds), *Actes du IV^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, EDP Sciences, 2014, p. 353-364.

¹⁵ A. D. de l'Hérault, fonds Pouchet. Joséphine est l'épouse de Laurent.

¹⁶ Pour des tableaux plus détaillés, voir GEA, Jean-Michel, « Le dialecte dans l'écriture de guerre : la part absente ? », STEUCKARDT, Agnès (éd.), *Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires*, Uzès, Inclinaison, à paraître. On indique v. pour *variable*, s. pour *standard*. Les données (exprimées en %) valent pour les correspondances cumulées (*corpus complet*), puis pour chaque scripteur (*ventilation par scripteur*). Concernant la dénasalisation : sur l'ensemble du corpus, la voyelle nasale [ã] est orthographiée <a> dans 46.5% des cas) et <en> / <an> dans 53.5% des cas ; chez Laurent <a> est dominant à 58% ; Pierre emploie toujours <en> / <an> (var. 0 / stand. 100).

¹⁷ Les calculs portent sur le seul paradigme de *changer*, en considérant toutes les occurrences où [ʃ] initial est rendu par la graphie <ch>, la dissimilation est réduite à l'état de trace dans le corpus (0,58%).

¹⁸ Le tiret (« - ») indique à la fois l'absence de la variable et de la forme standard.

¹⁹ La graphie <a> cède chez Laurent à l'effet de masse des modèles d'écriture épistolaire, elle est en effet contenue à près de 80% dans la formule *il la n'est de même pour moi* systématiquement répétée en tête de lettre. Hors cette formule, les rapports s'inversent très nettement en faveur de <en>.

²⁰ À noter chez Ernest une occurrence de la graphie <e> pour <in> : *a lestant même je reçois ta chere lettre*, 29/01/1916), mais, dans le même temps, trois occurrences de <in> sur le même lexème *pour venir un petit instant a toi*, 20/01/1916 ; *a linstant ou je te fais la lettre*, 22/04/1916 ; *je viens de recevoir à l'instant une lettre*, 26/09/1916).

<en/an> (ja n'ai pas eu)														
-----------------------------	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

Tableau 1. Prononciations dialectales

	corpus complet		ventilation par scripteur											
	v.	s.	Laurent		Pierre		Ernest		Marie		Joséphine		Louise	
			v.	s.	v.	s.	v.	s.	v.	s.	v.	s.	v.	s.
<i>avoir</i> concurrent d' <i>être</i> auxiliaire ²¹	22	78	9	91	67	33	34	66	30	70	-	-	-	-
<i>être</i> conjugué avec <i>être</i> (<i>suis été</i>)	21	79	25	75	0	100	30	70	17.5	82.5	15	75	80	20
ordre pron. pers. (<i>donne moi le</i>)	15	85	0	100	0	100	-	-	33	67	-	-	0	100
quantifieur + <i>des</i> (<i>beaucoup des...</i>)	32	68	33.5	66.5	0	100	25	75	0	100	50	50	33.5	66.5
y pour lui (<i>les coliques y on passé</i>)	10	90	0	100	11	89	0	100	56	44	0	100	0	100
passé surcomposé (<i>il ma eu di</i>)	5 ²²		1	-	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-
datif éthique (<i>tu vas te penser</i>)	5 ²³	-	1	-	1	-	2	-	1	-	-	-	-	-

Tableau 2. Traits de morphosyntaxe dialectale

Également touchée par la variation dialectale, la morphosyntaxe reste toutefois aussi plus proche de l'usage standard que l'usage régional. La confrontation doublement complémentaire entre les fréquences et les formes d'un côté, le standard et la variation de l'autre, fait apparaître des lignes de force concernant les contacts de langues dans les lettres des scripteurs. Si ces dernières contiennent des éléments de leur vernaculaire, les traits régionaux n'excluent pas les traits de français correspondants, quantitativement toujours dominants. Sur l'ensemble du corpus, les taux de fréquences de la colonne *standard* dépassent, voire écrasent les taux de la colonne *variables*.

²¹ Ne concerne dans le corpus que les verbes *rentrer/rester/tombé/sortir/reposer*. À l'état de trace si l'on considère l'ensemble des verbes auxiliés du corpus.

²² Marie Fabre a l'emploi normal du surcomposé en français (procès accompli en subordonnée temporelle) : *qu'ant je tai eu faite la l'etre de hier le temps a recomencé a etre mauvais* (23/02/15), etc. Seule la forme utilisée par Laurent Pouchet correspond à la valeur aspectuelle régionale (valeur d'occasionnel) : *lorsquil fesait son service à Montpellier il ma eu di qu'un jours, en la pelant lui un autre avait répondu aussi a son non* (21/03/1915).

²³ Existe en français mais ne renvoie pas au sujet du verbe comme attendu dans l'usage régional : *lorsque j'ai vu que lon me fessait pas réponse de suite je me suis bien pensser qu'il li avait qu'elque chose* (Laurent Pouchet, 06/02/15) ; *je ne peu pas ouvrir les yeux tellement ils me coulent* (Ernest Viste, 09/01/15), etc.

La même caractéristique se retrouve au niveau individuel où les emplois de la variable dépassant le standard sont exceptionnels. Malgré la durée limitée de la scolarité des scripteurs, malgré aussi le caractère privé et intime de l'interaction épistolaire, ils actualisent une langue peu occitanisée, où ne subsiste qu'un faible nombre de traits dus au vernaculaire. En outre, un grand nombre de variantes pointées comme typiques du Midi sont ici des hapax ou presque, par exemple : *beaucoup* employé comme superlatif absolu là où le français normé préfère *très* (*c'est beaucoup triste chéri*, Marie Fabre, 16/04/15) ; *se* pour *nous* réfléchi (*car nous se languison*, Joséphine Pouchet, 23/02/15) ; la répartition des verbes construits de façon pronominale (*ils était venu pour que sa femme sacouche ici*, Marie Fabre, 09/09/15) ; la construction indirecte préférée à la construction directe (*lui* en employé pour *l'* : *elle te prie daller lui aider a vendanger*, Ernest Viste, 18/08/16) ; le participe passé dans des formes composées avec *être* accordé avec le sujet (*le mauvais sang quelle s'est faite*, Pierre Fabre, 02/01/15) ; le changement de genre calqué sur l'occitan (*jai vu 5 lievres toutes a la foi*, Ernest Viste, 06/12/15) ; le tour adjectival *être trempé* (*nous somme plein de terre, et tous tranpe*, Laurent Pouchet, 13/12/15), etc. Beaucoup de tournures sont complètement absentes. C'est le cas, par exemple, de la neutralisation de l'opposition du genre pour les pronoms de troisième personne (**ma fille, il a pris...*), de l'emploi d'*avoir* dans les temps composés des verbes pronominaux (**il s'a fait mal*), de celui de *sa / son* à la place de *leur(s)* (**ils n'aiment pas son pays*), de l'emploi déterminatif de l'adjectif possessif (**ce livre est mien*), de *en* préfixe devant les verbes de mouvement (**il s'est ensauvé*), etc.

Le même constat peut être reconduit sur le plan lexical, pourtant tenu par la sociolinguistique variationniste comme le domaine plus perméable aux effets de substrat. Représentant à peine 1% des formes lexicales du corpus, moins d'une cinquantaine de calques (par exemple *trouiller*, de *trolhar*, « écraser », tu aurais du mettre les raisins dans une boîte en boi ou en fer car ils était tous trouiller », Laurent Pouchet, 18/02/1915) et d'emprunts à l'occitan (comme *raï*, « bon », « allez » dans « si le bon Dieu veut quelle parte aujourd'hui raï mais jai bien peur quelle ne parte pas », Marie Fabre, 21/02/1915) sont passés dans les correspondances.

Du côté de la *petite patrie* languedocienne : toponymes et anthroponymes

Tentons cependant de pister les traces du vernaculaire sur un terrain particulièrement attendu : celui des marqueurs d'identité et des noms propres. Notre analyse ne portera ici que sur une partie du corpus : les écrits échangés entre les membres d'une famille de paysans

héraultais qui vit au Moulin de Vergouniac, un lieu-dit situé sur la commune du Soulié²⁴. Deux poilus, Pierre Fabre et Ernest Viste, écrivent à leurs épouses respectives, Marie et Marguerite²⁵. Dans leurs lettres, qui transmettent les nouvelles des Solariens du front et de l'arrière, tous ont recours aux différents marqueurs d'identité que leur fournit la langue : le patronyme, utilisé pour « évoque[r] des relations de parenté²⁶ » et de filiation ou de lignée, le prénom qui « privilégie des liens d'individu à individu » avec notamment la répétition du même prénom au sein de la filiation²⁷, et, éventuellement, le sobriquet, résultat d'une création commune, qui « appartient tout entier à l'expression orale²⁸ », et qui offre une possible ouverture au vernaculaire.

Les scripteurs opèrent dans leurs écrits une distinction entre les marqueurs d'identité dont la forme est motivée par le genre épistolaire et relève d'un usage public, et ceux qu'ils réservent plus volontiers à leur communication privée. Selon le modèle qui leur a été enseigné à l'école, les structures normées par l'état civil, qui associent le prénom au patronyme se figent²⁹ pour indiquer le destinataire en tête d'adresse postale, le destinataire en signature. Ces structures disparaissent cependant du corps des lettres solariennes, les scripteurs revenant à un mode de désignation de l'autre qui leur est plus *naturel*. Cet usage particulier des noms propres et des

²⁴ Pour l'histoire et la description précise de la commune du Soulié et de ses environs, voir COUSI, André, *Le Soulié. Monographie, Collection Mémoire de la Montagne du Haut Languedoc Héraultais*, Presses de l'Imprimerie Maraval, Saint-Pons de Thomières, [1955] 1998 ; GROS, Gabriel *La Salvetat et ses environs*, Collection Mémoire de la Montagne du Haut Languedoc Héraultais, Presses de l'Imprimerie Maraval, Saint-Pons de Thomières, [1900] 1998 ; GROS, Charles, *Le plateau du Sommail – Mœurs et coutumes locales*, Montpellier, Imprimerie de la manufacture de la Charité (Pierre-Rouge), 1923 ; GROS, Daniel, « Évolution économique et sociale d'un village languedocien du XIXe siècle à nos jours : Le Soulié (Hérault) », *Folklore*, t. XVI, 26^e année, n° 2, 1963, p. 16-21 ; GROS, Daniel, *La Salvetat sur Agoût. Berceau d'une famille. 1450-1995*, Puygouzon, Presses de l'Imprimerie SIEP, 1996.

²⁵ Pierre Fabre, gravement blessé à l'épaule dès août 1914, effectue une grande partie de sa convalescence à l'Hôpital militaire de Pau, où « il travaille à guérir », en attendant sa démobilisation en 1915. Ernest Viste, lui, vit au rythme des déplacements de son régiment et des jours de faction en première ligne dans les tranchées. Le 16 novembre 1916, il meurt au combat d'un éclat d'obus à la tête.

²⁶ ZONABEND, Françoise, « Jeux de noms. Les noms de personne à Minot », *Études rurales*, n° 74, 1979, p. 73.

²⁷ Les lettres du corpus suivent les usages qui règlent la dation des noms propres et prénoms en milieu rural depuis la fin du 19^e siècle. Bien souvent, le prénom d'usage ne correspond pas au premier prénom inscrit sur le registre communal des naissances. Ainsi Ernest est le dernier prénom de François Marie Ernest Viste, et Marguerite, le second prénom de Marie Marguerite Houlès. Pour une histoire du système onomastique, voir notamment DAUZAT, Albert, « Les noms de lieux et les noms de personnes (Toponymie et anthroponymie) », *Français moderne*, 2^e année, n° 2, mars-avril, 1934, p. 97-112, et *Les noms de famille en France. Traité d'anthroponymie française*, 3^e édition, Paris, Librairie Guénégaud, [1945] 1977.

²⁸ ZONABEND, Françoise, *op. cit.*, p. 68.

²⁹ Avec quelques rares variantes dans les signatures : P. Fabre (Pierre Fabre, 31/12/14), ou Fabre Pierre (lettre du départ).

sobriquets témoigne d'une pratique langagière courante au début du XX^e siècle dans la *petite patrie* languedocienne³⁰.

L'emploi absolu de patronymes (*on a dit l'autre jour que sarayac était légèrement blessé*, Marie Fabre, 09/09/14), plus rarement de prénoms précédés d'un article défini (*Le pingou est avec le firmin ils sont un a côté de l'autre*, Marie Fabre, 13/06/15), parfois précisés au moyen d'une indication de parentèle (*nous ne sommes plus avec ton Cousin Senegas mai je lai vu hier il se porte bien*, Ernest Viste, 01/03/15), relèvent de pratiques rurales répandues.

Les prénoms et les patronymes se doublent souvent d'une indication toponymique, mode de désignation qui n'est pas nouveau³¹ et révèle une forme d'anthroponymie paysanne, dont l'usage est avant tout motivé par la nécessité d'identifier avec exactitude les personnes d'une commune où les noms et les prénoms sont en nombre limité. Le nom de leur ferme, ou des lieux-dits où ils résident, accompagne leur prénom (*François de la Miellouane, Joseph de Gransagne, Marie du Soulié bas, Auguste de Vergniole, Germain de St faut ; Piaril des cabanassac, Piarrillou d'Espine, le piéril du Crabie*, etc.), voire leur patronyme (*Barthez du soulié, Bamot de Caudezau, le pages de fonclare*, etc.). Par métonymie, le toponyme désigne le ou les habitant(s) du village, du hameau, du lieu-dit ou de la ferme : « Tu donneras des nouvelles a Malbosc je n'y pas encore écri j'yecrirai demain » (Pierre Fabre, 02/07/15) ; « j'ai écrit a Pezenas et a Beziers. J'attand la lettre pour écrire a Ernest » (Pierre Fabre, 18/11/14). Des références à la profession de l'habitant (le garde de Peirelade, la meteyère de Granssagne (Marie Fabre, 18/07/1915) ou à sa parentèle (« j'ai reçu des nouvelles de ton Oncle de Beziers », Ernest Viste, 06/12/1914) peuvent aussi achever de préciser la désignation anthroponymique.

L'identité régionale³² des scripteurs se retrouve aussi dans la morphologie des appellatifs. Comme en témoigne l'étude menée peu après la guerre par un érudit local, « les prénoms [...] passent d'une génération à l'autre avec leur diminutif ordinaire ; que de Jean, Joseph, Pierre ou Augustin sont appelés de père en fils, *Janou, Joseppou, Pierril* ou *Gustou* »³³. Deux suffixes languedociens³⁴ peuvent être alors ajoutés au prénom : *-ilh* (*Pierrilh/Piarrilh*) et

³⁰ Afin d'établir les identités civiles des personnes mentionnées ou de retrouver l'étymologie ou le sens attribué à certains sobriquets, nous avons interrogé des personnes natives et résidentes du Soulié.

³¹ Voir DAUZAT, Albert, *op. cit.*, 1934, p. 108 et [1945] 1977, p. 39.

³² Jacques CHAURAND souligne la valeur indicelle que peut prendre un suffixe : « Les formes que prend la dérivation fournissent parfois des indicateurs régionaux. Nous ne retiendrons qu'un type, celui des suffixes méridionaux en -ou » (« Les variétés régionales du français », ANTOINE, Géraud et CERQUIGLINI, Bernard (dir.), *Histoire de la langue française 1945-2000* Paris, CNRS éditions, 2000, p. 648).

³³ GROS, Charles, *op. cit.*, 1923, p. 31.

³⁴ CANTALAUZA, Joan de (pseudonyme de Louis COMBES) les classe parmi les suffixes diminutifs du parler languedocien (*Diccionari general occitan a partir dels parlars lengadocians, edition segonda corregida*,

-ou (*Ernestou, Elisou(t)*)³⁵. Ces diminutifs, qui se combinent parfois pour former le prénom *Pierrillou*³⁶, portent une valeur hypocoristique³⁷ ; ils assurent aussi, parfois au sein même de la lignée familiale, une fonction distinctive entre les homonymes qu'ils situent selon l'âge ou l'ordre de descendance dans la parentèle. *Ernestou* désigne ainsi alternativement dans les lettres un enfant³⁸ et un adulte ; les diminutifs en emploi concurrentiel *Pierrilh* et *Pierrillhou* aident à différencier Pierre Fabre de son père du même prénom³⁹.

Dans les sobriquets passent quelques mots du lexique languedocien commun. Ils pointent un trait distinctif du physique ou de la personnalité. La petite Élise est désignée par l'adjectif substantivé *la menude* (« petite », « menue »)⁴⁰. Le nourrisson de Pierre et Marie, Aimé, est, quant à lui, surnommé affectueusement « le petit bardelle ». Le substantif masculin *bardèl*, en concurrence avec *bardót*, signifie « petit mulet » et fait référence en contexte au caractère têtu du nourrisson⁴¹. D'autres personnes nous sont connues par leur seul sobriquet. Par analogie avec le chef de la basse-cour, *le poulart*⁴², substantif formé à partir du nom masculin « pol » ([pul]⁴³, « coq » désigne un homme qui appréciait les femmes, ou fanfaronnait devant elles⁴⁴.

Au fil de leurs lettres, les scripteurs donnent souvent des nouvelles « du *faux* », ou « *fauc* » : ces formes *faux* et *fauc* sont des variantes orthographiques du substantif masculin *fau* ([faw]⁴⁵ > latin *fagus*, « hêtre » en latin et en occitan)⁴⁶ : le sobriquet *le fau(x/c)* désigne la

melhorada e augmentada per Cantalauusa, de març 2002 entrò a genièr de 2006, A.M.D.G., Edicions cultura d'Oc, Cunac, 2006, p. 16).

³⁵ Les adjectifs en emploi nominal peuvent aussi faire l'objet d'une suffixation : « Notre chère petitou seveille » (Marie Fabre, 04/03/1915), « hier au soir nous avons vu qu'il était un peu rouge et aujourd'hui a dine le *pauvrou* il était un bon peu » (*ibid.*).

³⁶ Avec une variante orthographique en *Piarrillhou*. La combinaison de deux suffixes (voire trois) n'est pas rare en occitan :- ilhon, -a ; -eton, -a ; -oton, -a ; -elonèl, -a ; -elonelon, -a (CATALAUUSA, Joan de, *op. cit.*, 2006, p. 16).

³⁷ « Pòdon èsser de simples diminutius o aver, en mai, una valor afectiva » (*ibid.*).

³⁸ « le soir Ernestou nous porte les letre et nous alons les prendre au soulié bas » (Marie Fabre, 03/02/15).

³⁹ Ainsi arrivait-il que les trois descendants successifs d'une même famille portent le même prénom et soient distingués uniquement grâce aux diminutifs successifs : Pierre, Pierrilh, Pierrillhou (sources locales).

⁴⁰ « Tu diras a la menude que nous partons avec courage ainsi qu'a ceux du pont » (Pierre Fabre, 08/14).

⁴¹ « ne néglige pas ton repos, tu ne dois pas en avoir de reste surtout si le petit bardelle sçusse toujours » (Pierre Fabre, 12/07/15).

⁴² « Il se trouve dans un point avancé ils n'ont aucqu'une attaque il me dit qu'il a trouvé *le poulart* » (Pierre, sans date).

⁴³ Prononciation et usage de la forme « pol » attestés par un locuteur de la Salvetat-sur-Agoût (Base de données linguistiques THESOC, <http://thesaurus.unice.fr>).

⁴⁴ Selon les sources locales, « le poulet » désigne, en plus jeune, le même type d'homme.

⁴⁵ Prononciation attestée par un locuteur de la Salvetat-sur-Agoût (Base de données linguistiques THESOC).

⁴⁶ « je suis toujours avec mon inséparable *le fauc* nous ne sommes que quatre des premiers arrives justement quatre du pays un de mazamet un de St Pons et nous deux » (Pierre Fabre, 21/09/1914) ; « nous sommes

personne qui coupe des hêtres ou en fait commerce⁴⁷. Certains demeurent difficiles à interpréter, comme le *gaboï* ou *Gabaïs*⁴⁸. Dérivé du verbe *gabar* signifiant notamment « plaisanter, railler » ou, en emploi pronominal, « se vanter », il désigne une personne qui présente ces traits de caractère ; il pourrait aussi être une variante de *gavach* (« rustre » ou « montagnard », ou encore « celui qui parle une autre langue » ou parle « estranh » et faire référence à l'étranger linguistique) ; selon les sources locales, le terme *gaboï* viendrait de *gavèla*, « javelle, poignée de blé que coupe le moissonneur »⁴⁹ et servirait à désigner le faucheur, celui qui récoltait les épis fauchés⁵⁰.

L'enquête de terrain nous a en revanche permis d'éclairer le sens du sobriquet *tot* : les habitants du Soulié se souviennent encore de la personne que l'on appelait ainsi. Le terme *tot* est graphié « tèt » dans les dictionnaires d'occitan et traduit par « goulot » ; il intègre une expression familière qui le rapproche du verbe *téter* : « boire au goulot, *tetar* (fam) ». Le sobriquet *Le tot* désignait un homme porté sur la boisson, comme le confirme une lettre de Marie⁵¹.

Dans la désignation des personnes et des lieux affleure ainsi un micro-dialecte : le parler du Soulié. Bien que parcellaires, ces données renseignent sur la nature de la langue écrite des correspondants : y sont certes conservés des faits de substrat, mais ni leur variété ni leur productivité ne sont suffisantes pour former un système à part entière. Cette langue n'est pas de l'occitan francisé, pas plus qu'elle ne correspond à « l'hybride » linguistique décrit au moment de la francisation des masses allophones du Midi, au XIX^e siècle⁵². Trop peu productifs, résiduels en somme, les éléments d'occitan qui persistent s'intègrent au système du français sans en modifier les structures, ni produire une variété linguistique intermédiaire, mixte ou

toujours avec *le faux* a la même compagnie un a coté de l'autre » (Pierre Fabre, 15/08/1914) ; « dis moi aussi si *le fauc* n'est pas sur la carte nous ne lavons pas reconnu. » (Marie Fabre, 05/12/1914)

⁴⁷ Nous pourrions aussi citer à titre d'exemple de sobriquet fonctionnel celui donné, après la guerre, à Pierre Fabre, dit « Lou moulinie » (Le meunier) (Archives départementales C.C.2 ; cité d'après GROS, Daniel, 1996, p. 308.

⁴⁸ L'étymologie et la signification des sobriquets restent parfois sujettes à hypothèse(s) (DAUZAT, Albert, *op. cit.*, 1934, p. 110), soit parce que leur forme n'est pas attestée par les dictionnaires de référence, soit parce que ces derniers fournissent des explications multiples et qui diffèrent des sources locales.

⁴⁹ Gavelar : « mettre en javelle ».

⁵⁰ « le jounie comence bien a être éprouvé on dit aussi le *gaboï* mais je ne sais pas si c'est sur » (Marie Fabre, 31/12/1915) ; « j'avais vu celui de la Métairie neuveu du Soulié Belbleze le Gabaïs le tot je ne l'ai pas vu mes je savais ou il avait été blessé il est blessé a un bras » (Pierre Fabre, 17/09/1914)

⁵¹ « cela nempêche pas le tot le pauvre home de se souler chaque fois qu'il va au soulié » (Marie Fabre, 10/03/15)

⁵² BRUN, Auguste, *Le français de Marseille. Étude du parler régional de Marseille*, Marseille, Institut historique de Provence, 1931.

métissée. De fait, le corpus collecté jusqu'ici montre un usage de la langue française que l'on peut décrire négativement : il n'est ni une mise à l'écrit du parler poilu (qui serait déplacé dans la communication familiale), ni une mise à l'écrit du dialecte. S'il laisse voir quelques traits dialectaux, particulièrement dans la nomination propre, lieu traditionnel d'inscription des substrats linguistiques, il paraît difficile d'y lire la revendication d'une identité régionale : rareté, singularité problématique et absence de réflexivité empêchent de les interpréter comme des étendards d'un quelconque militantisme linguistique.

On se gardera donc d'attribuer au dialectal ce qui relève d'usages populaires partagés : il est parfois difficile en effet de tracer la limite entre ce qui relève de l'occitan ou, plus généralement, de la langue populaire rurale. Si *trouiller*, *raï*, *bardelle*, *poutou* sont des régionalismes lexicaux, certains usages syntaxiques, comme les choix d'auxiliaires (*je suis été*) traditionnellement signalés au titre des occitanismes, mais relevés à la même époque dans *Le langage populaire* d'Henri Bauche⁵³ ou dans *La grammaire des fautes* d'Henri Frei⁵⁴, semblent moins spécifiquement locaux. Ce que le corpus atteste, c'est que ces usages, dialectaux et populaires, n'appartiennent pas seulement au code oral, mais aussi à une des formes de l'écrit. Du fait du développement massif de la correspondance pendant le conflit, cet écrit populaire est devenu une pratique linguistique largement partagée. En cela, la Grande Guerre a été aussi un événement majeur pour la pratique écrite de la langue française.

En revanche, elle n'a que très marginalement représenté un moment d'entrée dans l'écrit pour les langues régionales. Nulle revendication régionaliste dans les lettres des scripteurs modestes. L'enquête des linguistes confirme, jusqu'ici en tout cas, l'intuition des historiens : « Avouons-le cependant, les traces de la revendication explicite d'une appartenance régionale sont plus rares, demanderaient surtout à être traquées plus systématiquement dans la masse des lettres, carnets, récits laissés par les combattants du Premier Conflit mondial⁵⁵ ». On devine ici la puissance de normalisation de l'instruction et de l'école qui, dans l'acculturation des ruraux à l'écrit, a su efficacement contenir et contrôler la dialectalisation de la langue. Car, même si

⁵³ BAUCHE, Henri, *Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle*, Paris, Payot, 1920.

⁵⁴ FREI, Henri, *La grammaire des fautes*, Bellegarde, imprimerie Sadag de France ; Paris, Geuthner ; Genève, Kundig ; Leipzig, Otto Harrassowitz, 1929. 1929 [Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011].

⁵⁵ BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann, LE GALL, Erwann, « L'approche régionale de la Grande Guerre, un chantier à rouvrir ? », BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann, LE GALL, Erwann, (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 14.

nos scripteurs se trouvent à une période où le français et l'occitan restent potentiellement disponibles sur le marché sociolinguistique (conformément à la diglossie fonctionnelle du moment), c'est bien à travers la langue nationale que se déploie leur long travail d'écriture de la guerre. Au final, nos épistoliers héraultais s'abstiennent de tout militantisme linguistique, et, ailleurs dans le corpus, nous lisons, chez un scripteur de l'Ain : « il faut parler Français à Roger c'est tout et tu sais ce que j'ai toujours dit il faut absolument lui apprendre le français ça ne coûte rien et c'est plus chic » (Alfred Foray, 20/10/1914)⁵⁶. Le français, « c'est plus chic » : en d'autres termes, la maîtrise de la langue nationale est une clef de l'ascension sociale ; ce pragmatisme est sans doute une des raisons qui explique la faible présence de l'occitan dans les écrits des scripteurs modestes.

⁵⁶ A. D. de l'Ain, fonds Foray (intégré à « Corpus 14 »).

La Grande Guerre des ruraux peu-lettrés : une expérience populaire d'écriture

Sonia Branca-Rosoff

La correspondance quasi quotidienne que des soldats ruraux, dialectophones à l'oral et peu familiers de l'écrit, ont entretenue avec leur famille entre 1914 et 1918, environ trente ans après la mise en place de la scolarité obligatoire, témoigne de l'entrée dans l'écriture de la partie de la population française qui n'a pas le certificat d'études. J'évoquerai ici cette expérience d'écriture inouïe en m'appuyant sur 659 lettres¹, collectées pour un ouvrage préparé sous la direction d'Agnès Steuckardt (à paraître)². Cet ensemble est complété par des lettres de la famille Mauvignier, archivées à l'Historial de Péronne³, par les lettres d'Abel Gombert de Jonzac, consultables aux Archives de la Charente-Maritime et par un de ses cahiers d'écolier conservé dans sa famille.

Ma contribution se situe à l'articulation de la langue et de l'histoire. Elle retrace d'abord les changements intervenus dans l'approche de la Première Guerre mondiale, avec l'importance que les chercheurs accordent depuis une trentaine d'années aux traces laissées par des soldats d'origine populaire. Puis elle revient sur les obstacles qui expliquent pourquoi les écrits des soldats les moins scolarisés restent délaissés, obstacles qui tiennent à leurs conditions d'énonciation et aux difficultés d'interpréter les textes de scripteurs malhabiles. Dans une dernière partie, je m'attache à ce que ces lettres parviennent à dire du sens qu'a eu pour eux la guerre et donc à l'impact de l'idéologie nationaliste diffusée par l'école.

La guerre des gens d'en bas

Pendant longtemps, les historiens de la Première Guerre mondiale ont travaillé sur la diplomatie, les buts du conflit, les batailles, les bilans des pertes matérielles et humaines. Si on

¹ Les lettres citées viennent de deux familles de l'Hérault (à Baillargues, celles de Laurent Pouchet, un vigneron, de sa femme Joséphine et de sa belle-sœur Louise ; au Soulié, celles de Pierre Fabre et de son beau-frère, Ernest Viste, cultivateurs-meuniers) et d'une famille de l'Ain (Alfred Foray, un charron, et son frère Emile qui parle bressan). Elles sont visibles sur la plate-forme Ortolang : <http://corpus14.ortolang.fr/> et <http://www.univ-montp3.fr/corpus14/>.

² STEUCKARDT, Agnès (éd.), *Entre village et tranchées. L'écriture des poilus ordinaires*, Uzès, Inclinaison, à paraître.

³ Lot de 259 lettres adressées à Maria Mauvignier n° 53866 à 54124 par ses frères, sa sœur et sa belle-sœur. Il s'agit d'une famille d'éleveurs qui vivait à Saint-Symphorien dans le Rhône en zone franco-provençal.

laisse de côté le beau livre de Norton Cru, un professeur de littérature⁴, il faut attendre des publications comme celle de Rémy Cazals, prolongées par de nombreuses éditions de correspondances privées, et des travaux comme la thèse de Stéphane Audoin-Rouzeau et l'ouvrage qu'il a écrit avec Annette Becker⁵, pour que la vision des soldats du rang et de leurs familles devienne un chantier historiographique majeur. Cette inflexion a entraîné un changement de méthode. Des historiens se sont mis à faire de l'histoire « au ras du sol ». En s'intéressant à des groupes restreints, ils en sont venus à traiter les témoignages non seulement comme des sources, mais aussi comme des interprétations légitimes de la réalité⁶.

L'intérêt pour les témoins ordinaires rapproche les chantiers des historiens et ceux des philologues qui, recherchant ce que pouvaient être les usages langagiers du passé, s'attachent aux matériaux laissés par des gens « d'en bas » davantage qu'aux témoignages des « grands hommes ». Dès 1929, Henri Frei fondait sa *Grammaire des fautes* sur des lettres envoyées à la Croix-Rouge par des familles de soldats blessés ou disparus. Il développait l'hypothèse que le français des familles populaires formait un système cohérent, « la faute [servant] à prévenir ou à réparer les déficits du langage correct ». Sur le plan du vocabulaire, en s'en tenant aux deux ouvrages les plus célèbres, je citerai Albert Dauzat, mobilisé comme infirmier puis réformé en 1915 qui fit paraître son *Argot de la guerre* en 1918, et Gaston Esnault, qui ayant connu le monde des tranchées pendant presque toute la guerre, publia en 1919, *Le Poilu tel qu'il se parle* [...]⁷. Toutefois, ces travaux se fondaient soit sur des enquêtes écrites auxquelles avaient plutôt répondu des sous-officiers ou des lettrés, soit sur des notes prises sur le vif ou reconstruites.

⁴ CRU, Jean-Norton, *Témoins, Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, réédition 1993 [1929].

⁵ CAZALS Rémy, *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, Maspero, 1979 ; AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, les combattants des tranchées à travers leurs journaux*, Paris, Armand Colin, 1986 et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, « Découvertes » Gallimard, 1998.

⁶ Voir KOSELLECK Reinhardt, BRUNNER Otto, CONZE, Werner, *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, 8 Bände in 9. Klett-Cotta, Stuttgart 1972–1997. En France, Jacques Guilhaumou historien-analyste du discours (1998), opère une critique du surplomb interprétatif des historiens. Il est remarquable par sa volonté de rester au plus près des acteurs dominés, et par l'attention qu'il prête à la parole des exclus. Voir GUILHAUMOU, Jacques, *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Paris, ENS Editions, 1998 et du même auteur « L'Engagement d'un historien du discours : trajet et perspectives », *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], 11 | 2013, en ligne depuis le 15 octobre 2013, Connexion le 31 mai 2014. URL : <http://aad.revues.org/1599>.

⁷ PROCHASSON, Christophe, « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale, 2006, p. 122-141 repris dans, *14-18. Retours d'expériences*, Paris, Texto, 2008, ch. 11.

La correspondance des combattants issus du monde paysan peu-lettré a donc peu été abordée pour elle-même. Or, pendant la Grande Guerre, on estime à plus de 4 millions par jour les lettres échangées entre le front et l'arrière. C'est dire que de nombreuses personnes qui n'écrivaient jamais dans la vie ordinaire ont pris la plume. Le patient travail philologique entrepris récemment permet d'arracher au silence les populations d'origine rurale dont habituellement il ne reste quasiment pas de trace écrite. La collecte en est à ses débuts et l'ensemble sur lequel se fonde cette présentation n'a pas de valeur statistique. On ne sait pas quelle proportion de villageois dépourvus du certificat d'études représentent les scripteurs malhabiles qui ont écrit les lettres retenues⁸. Elles ont valeur d'indice, ce qui est déjà beaucoup.

Les formes de l'impossible à dire

Les lecteurs de ces correspondances se heurtent à des problèmes qui peuvent aller jusqu'à l'impossibilité d'y trouver du sens. Malgré de grands écarts entre les épistoliers, l'orthographe est certainement l'obstacle le plus important. Les lettres risquent alors d'être disqualifiées comme illisibles. Voici un exemple d'orthographe « en rébus » employée par Antoine Mauvignier :

« Je tés cris quelque (L'igne pour te don nez de mes nouvele, nous some par ti Mar di soire à 9 veur⁹ ».

Une fois les documents normalisés sur le plan de l'orthographe et de la ponctuation, ils deviennent pourtant intelligibles. Mais le lecteur moyen risque encore d'être déçu car leur contenu correspond mal à son horizon d'attente. En effet, les soldats évoquent assez peu l'horreur de la vie dans les tranchées, et encore moins leurs sentiments d'effroi (bien qu'il faille nuancer), trop peu peut-être pour faire éprouver la terreur et la compassion que les témoignages sur la guerre sont supposés susciter.

La faible place accordée aux combats tient en partie à la situation d'énonciation qui entraîne censure et autocensure. On ne peut apprécier ce qui est écrit sans parler du dispositif de communication à la source des lettres.

⁸ Les lettres ont été sélectionnées la base de leur écart à la norme.

⁹ Historial de Péronne, dossier 53866 à 54124, lettre d'Antoine Mauvignier, 16/ 2/ 1916.

Entre l'énonciateur et le destinataire s'interpose d'abord la censure¹⁰ évoquée par plusieurs soldats¹¹ : « a partir de maintenant on ne pourras plus dire le pays que l'on ai ce seras interdit »¹² ; « je ne puis vous anes pliquer davantage, nous en parleron davantage quand je février serait au pres de vous tous¹³.

L'autocensure qui sert à rassurer les proches éloigne encore davantage la correspondance de toute expression libre. Laurent écrit à sa belle-sœur qu'il ment à sa femme : « La seule chose que je te recommande de ne pa le dire a Josephine car tu la connair que dun rien elle sinquiète¹⁴ ». La crainte d'effrayer amène le soldat à sélectionner ce dont il va parler, et parfois même, à tordre son récit au mépris de toute vraisemblance : « et je te prie de ne pas de biler¹⁵ car nous sommes pas malheureux ici¹⁶ ». De même, Pierre dissimule pendant des mois la gravité de ses blessures et n'avoue la vérité qu'avec beaucoup de précautions :

« Permet moi encore de venir te faire de la peine et de venir t'anoncer une choses que j'avais été obligé de te cacher. Tu vas m'en pardonner je l'espere aujourd'hui ou a partir de maint enant je n'aurai plus rien a te cacher. Tout va être la verité même. J'ai été oppéré hier a neuf heures. c'est a dire que l'on ma en levé des esquilles d os qui etaient restees sans ce recoller. et qui fesaient supprer toujours ce n'ait point grave. ne t'en alarme pas. je vais tres bien maintenant¹⁷ ».

Plus généralement, la correspondance est un refuge, une parenthèse. Son but principal est de réaffirmer chaque jour le lien à la famille et à la communauté qu'on a quittées.

L'importance des proches n'implique pas qu'on détaille des sentiments intimes, d'une part parce que les paysans ne sont pas habitués à en parler¹⁸ ; d'autre part, parce que les lettres sont communiquées à toute la parentèle, voire aux voisins et connaissances, ce qui se lit dans les formules d'adresse comme dans les signatures : Laurent écrit en même temps à son épouse,

¹⁰ Le « silencement », selon le néologisme forgé par Eni Orlandi. Voir PULCINELLI-ORLANDI Eni, *Les formes du silence*, Paris, éd. des Cendres, 1996.

¹¹ Ils ne s'y plient pas tous, mais les lettres pacifistes du corpus de l'Hérault ont été confiées à des permissionnaires.

¹² A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 2/1/15. Alfred était charron à Saint-Jean-de-Reyssouze.

¹³ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 2/11/1915.

¹⁴ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 21/4/1915.

¹⁵ La formule ou ses équivalents revient sans cesse.

¹⁶ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 16/12/1914.

¹⁷ A.D. de l'Hérault, Pierre Fabre, 17/12/1915.

¹⁸ Quelques correspondances ne sont pas sur ce modèle. Pierre Fabre et sa femme s'écrivent ainsi des lettres d'amour aussi pudiques qu'effusives.

à son fils et à ses parents : « Bien chere Epouse et cher Petit Albert, et cher Parents [...] » et signe curieusement « Ton Époux et fils, pour la vie »¹⁹. Sa femme lui répond logiquement en énumérant ses trois rôles familiaux : « Cher époux et bien cher papa et fils²⁰ ».

A côté d'un silence fait de choses que les combattants n'ont pas voulu dire pour des raisons pragmatiques, le lecteur est confronté à un silence plus constitutif, celui qui provient de leur peine à écrire.

Tout d'abord, ces locuteurs écrivent en français alors qu'ils parlent vraisemblablement en dialecte avec leurs proches. L'accumulation des difficultés orthographiques, grammaticales et textuelles de ce qui reste une langue seconde peut être telle qu'elle finit par concerner le contenu (langage et pensée sont alors impossibles à démêler). Un des soldats, Abel, qui habitait une petite ville de Saintonge, a laissé un cahier d'écolier. Il avait alors 13 ans et se trouvait dans la classe du certificat d'études²¹. À côté de copies soigneuses, nous pouvons lire ses rédactions. Plusieurs indices montrent qu'il s'agit d'un exercice préparé en classe dont le plan et les contenus lourdement moraux sont suggérés par le maître, mais l'écolier doit « rédiger » et Abel rencontre de nombreux problèmes dans la construction de la textualité d' « Un camarade moqueur » :

« ~~« en classe j'ai un camarade est serviable~~²² Jules se moqueur de lui et. Si^s un camarade ploeuereu il se moqueur de lui et. si^s un camarade ona fait son devoir *une* faute *a son devoàir* il se moqueoer de lui et Si un camarade veuxt lui est esepliquer, ~~il est pris a le dire au maistre a son camarade~~ Pierre Il est prens a le dire au maître. Et il donne ause plus jeunes le mouvais exemple. Surtout il est un delateur et personne ne elpas^{ne l'aime}. Si un viellaire. L'autre jour il a passeir un viellair[X] qui boite et Jules il se met a en faire aussit^{tant} a se moque du pauvres viellards. ~~Et~~ Si un camarade le demande ~~x~~ une plume il ne veut pas lui donner il y a trois jours Jules naver^{ait} pas de plume ~~est~~ a demen^{an} de une a Pierre. Pierre lui a dit si je fairai comme toi mais je veus pasr le faire. Pierre lui endonne deux plumes. Jules eteu XX honte. Je veux par imiter Jules. (Jonzac, communication personnelle).

¹⁹ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 09/9/1914.

²⁰ A.D. de l'Hérault, Joséphine Pouchet, 20/1/1915.

²¹ Il semble qu'il n'ait pas obtenu le certificat d'études.

²² Les fragments barrés l'ont été par le maître. Les indications en exposant sont également des corrections ; nous les avons fait figurer à la suite du mot pour faciliter la lecture. Une correction collective est recopiée dans le cahier.

Redaction

Un camarade moqueur
~~en classe j'ai un camarade est serviable Jules se~~
 moqueur de lui et si id un camarade plain il
 se moqueur de lui et. Si un camarade a fait
 son devoir ^{une} ~~faute~~ ^{à son devoir} ~~il~~ se moqueur de lui et. Si
 un camarade veut ^t lui ~~est~~ expliquer il est pais
 a le dire au maître. ~~a sont camarade Pierre~~
~~Il est press a le dire au maître.~~ et il donne
 aise plus jeunes le mauvais exemple. surtout il
 est un delateur et personne ^{ne l'aime} ~~ne l'aime~~ pas. Si
 un vieillair. L'autre fois il a passés un vieillair
 qui boite ~~et Jules~~ et se mit ^a en faire auter ^à ses moq
 du pauvres vieillairs. et si un camarade
 demande d'une plume il ne veut par lui
 il a fait trois jours Jules n'avait par de plume ~~et~~
 en demandant une a Pierre. Pierre lui a dit si je fais
 comme toi. mais je veux par le faire. Pierre lui
 endonne deux plumes. Jules etait ~~très~~ honte. et
 f veut par imiter Jules.

Certains écarts sont peut-être dus au substrat : dans la première unité, l'absence de pronom sujet devant *est* – fréquente dans le parler saintongeais – est possible parce que *camarade* est exprimé dans la proposition précédente (« j'ai un camarade. Il est serviable »). Mais d'autres fragments semblent recopiés et interrompus sans raison : « Si un vieillard » ne se raccroche à rien.

Le même mode de liaison entre les propositions, très brèves, est employé 5 fois pour 10 lignes : « si un... » et la protase est trois fois identique (« Jules se moque de lui »), sans

qu'apparemment un travail de reformulation soit disponible (que ce soit par substitution ou par expansion). Abel répète obstinément les structures de départ qui ont été travaillées en classe et sont sans doute inscrites au tableau.

L'épistolier, lorsqu'il dispose de moyens aussi limités en vient à préférer le silence. C'est bien ce qui arrive malgré la situation de guerre et Laurent récrimine contre sa femme Joséphine qui renonce souvent à écrire :

« car de puis ta lettre du 30 je nai plus roen reçu, vous devez aitre malade paposible, car²³ voila déjà 4 jours que je nai rien reçu, [...] çï se la ne te dérange pas ; soit carte ou lettre mais au moins écri moi pour me le ver de Languir²⁴ ».

Ou bien, l'effort est si grand que Joséphine s'en tient au minimum, malgré les reproches :

« jaimerai au moins une foi que tu puisse remplir les quatres pages ; au moins Louise quand elle mècri elle rempli tou jour 2 pages quand ce n'est pas 3, mais Gabrielle fait la même chose, elle coupe cour et françois écarte les mots pour avoir plutot fini²⁵ ».

D'où l'importance de ce qu'on peut appeler des « prêts à écrire²⁶ » qui pallient les problèmes d'invention et de formulation, particulièrement difficiles à résoudre en début de texte. Certains scripteurs font un grand usage de ces énoncés stabilisés par les traditions discursives, qui sont approximativement incorporés dans leur mémoire. Ils y trouvent des motifs (réception de la lettre du correspondant, remerciements, échanges autour de la santé) et une mise en mots faisant appel à des phrases complexes qui satisfont leur idéal stylistique. Les conventions ne sont pas que des aides ; ce sont des énoncés socialisés qui appartiennent au répertoire attendu qu'il faut employer pour écrire une belle lettre. Ils sont notamment compilés dans les manuels épistolaires. Ainsi, il serait faux d'imaginer les styles des classes populaires comme des styles anhistoriques. Les normes que les peu-lettrés cherchent à s'approprier sont situées dans l'histoire, même si elles apparaissent comme désuètes aux yeux de ceux qui sont

²³ Un des exemples où l'enchaînement en « car » est moins un enchaînement sur la causalité des faits que sur l'énonciation, Laurent expliquant pourquoi il écrit ce qu'il écrit. (Voir PELLEGRINI Florence, « Logiques épistolaires », in A. STEUCKARDT (éd.), *op. cit.*, à paraître).

²⁴ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 09/2/1915. On pourrait rendre « me lever de languir » par « pour m'ôter le cafard ». Des mots de la famille de *languir* apparaissent 58 fois, sous la plume des locuteurs du Sud : « comme elles sont languies, ces lettres » (Marie, 24/09/2014) ; « nous se languissons » avec l'emploi de *se* au lieu de *nous* dans la construction pronominale (Joséphine 23/02/15). Le manque, la nostalgie sont les seules émotions régulièrement exprimées.

²⁵ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 03/1915.

²⁶ D'après l'heureuse expression de COLLINOT, André et MAZIERE, Francine, *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Paris, PUF, 1997.

passés par les humanités. Antoine Mauvignier, par exemple, reprend régulièrement la même attaque :

« Je fait reponce à ta est Manble Lettre, qui m'a fait grand plaisir, de resevoire des nouvêle²⁷ ».

Antoine emploie notamment un adjectif cliché (*aimable*) et dissonant particulièrement avec la suite de ce qu'il a à dire, et il a recours à des structures subordonnantes, toute gonflées de littérarité, même si elles s'écartent de la norme en télescopant deux constructions : « (lettre) qui m'a fait grand plaisir » et (plaisir) « de resevoire des nouvêle ». En s'aidant de ces cadres terriblement répétitifs, les soldats de l'échantillon sont néanmoins parvenus à ouvrir et clore leurs textes.

Seuls les moins habiles s'en tiennent aux formules du cadre qui suffisent déjà à faire lien. Les autres parlent de leur expérience dans le corps de la lettre. Mais on retrouve une impression de redite. Il ne s'agit pas seulement des tournures de phrases. Le contenu aussi est monotone car les soldats disent simplement leur quotidien qui se ressemble d'un jour sur l'autre entre deux montées en première ligne. Leurs écrits s'apparentent au fond aux journaux des diaristes qui notent régulièrement le retour du même. Les soldats notent l'heure du réveil, les corvées, les repas. Ils font l'inventaire des colis reçus, relèvent le temps qu'il fait, mentionnent leurs occupations artisanales ou amicales, sans guère commenter cette vie ordinaire. Ils concluent le déroulement de la journée par « rien de plus à vous dire ». Cette écriture factuelle et minimale du quotidien a pu conduire à négliger des écrits qui ressassent, ou bien le chercheur isole quelque passage « pittoresque » qui dissimule la monotonie de la correspondance prise dans son ensemble²⁸. Or, au-delà des fautes d'orthographe ou des écarts de syntaxe, la répétition obstinée des faits de la vie quotidienne a une signification.

Consentement à mourir ? Peur de la hiérarchie ?

Cependant, par bribes, les lettres nous informent sur la construction du sens de l'évènement pour ces soldats ruraux. Les façons de formuler plus ou moins stabilisées, elles-mêmes filtrées à la fois par l'image que le soldat veut, et peut, communiquer (effet dialogique) et par l'oubli restent en effet des instruments collectifs qui donnent un sens à l'expérience extrême de la guerre.

²⁷ Historial de Péronne, A. Mauvignier, dossier 53866 à 54124, 16/ 2/ 1916.

²⁸ Voir BACONNIER G., MINET A. et SOLER L. (dir.), *La plume au fusil. Les Poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985.

Quand les soldats partent en août 1914, période que les historiens décrivent comme une période d'unanimisme, ils ne sont pas enthousiastes, mais n'expriment pas de révolte. Ils sont surtout soucieux de soutenir le moral de leurs proches :

« consoller vous tous ensemble et ayez toujours bon espoir nous serons contents a mon retour²⁹ »

« bien je vous dirait que sa n'est pas la peine de vous faire été la bile car pour moi je n'ypense plus³⁰ ».

Laurent est le seul à invoquer la force symbolique de mots-emblèmes comme la patrie, et le drapeau qui rendent inutile d'élucider davantage les raisons de sacrifier sa vie :

« défendre le Drapeau de la France que nous a pelon nautre Dieu à présent³¹ » ;
« nous défendon le drapeau de la France lan blème de la patrie le Dieu de tous les Français³² ».

Il est vrai qu'il paraît plus politisé que les autres soldats de l'échantillon. Il appartient au remuant milieu des viticulteurs³³ et c'est un lecteur du *Petit Méridional* (journal proche des radicaux et des radicaux socialistes). L'attitude engagée de Laurent peut être rapprochée de la culture scolaire, particulièrement des leçons de morale qui apprenaient à l'enfant ses futurs devoirs d'adulte, forgeant un discours collectif appuyé sur des formules et des mots-thèmes. Cette leçon sur la « patrie » a été recopiée dans son cahier par Abel Gombert fils d'un paysan des Charentes:

« Nous devons aimer notre patrie comme nous aimons notre père et notre mere pour le bien que nous en recevons ; parce qu'elle a été partout le champion de la justice et de la liberté. Nous devons l'aimer aussi pour ses malheurs. Servons-la par notre honneteté et notre travail³⁴ ».

La comparaison qui rapproche parents et patrie et qui enjoint à l'écolier de rendre ce qui lui est donné était d'ailleurs une constante des manuels (Maingueneau 1979, ch. 5). De

²⁹ A.D. de l'Hérault, Pierre Fabre, 15/8/1914.

³⁰ A.D. de la Marne, André Tétard, 02/8/2014.

³¹ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 01/11/1914.

³² A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 08/11/1914.

³³ Le souvenir des manifestations de 1907 n'est pas très loin.

³⁴ Ce cahier d'écolier a été communiqué par la famille d'Abel Gombert. La leçon porte la date du 8/3/ 1908. Cependant, elle se poursuivait par : « respectons aussi les autres nations sans les haïr ». La conclusion rappelle le patriotisme pacifiste de nombreux instituteurs qui proposaient comme mission à la France d'œuvrer non *contre* les autres patries, mais *avec elles*, au progrès de l'humanité. Voir AMOSSY, Ruth, « Lettres à un ami allemand : de la guerre de 1870 à la Grande guerre » in R. AMOSSY, Ruth et FIALA, P. *Mots, Guerres et paix. Débats, combats, polémiques*, n° 76, 2004.

nombreuses leçons du cahier insistaient également sur l'importance de l'obéissance. Ce contenu explicite était inséparable de la modalité prescriptive, autoritaire, dans laquelle il était délivré à l'écolier (« nous devons aimer notre patrie », « servons-la »).

À son tour, Laurent fait entendre la voix commune qui soutient son comportement de combattant. Dans une lettre testamentaire à l'intention de son fils âgé de un an, il se décrit marchant au milieu d'un collectif de soldats en train d'accomplir leur devoir pour la France : « il pleu mai o malgré cela rien nous arraitte on marche avec fierter sous la plui des obus et dai balles car nous savon que c'est pour l'honneur de la France et pour votre avenir³⁵ ». Sa posture héroïque vient aussi de sa certitude que la paix sera définitive ». Laurent se bat « pour la tranquillité du pays et du sol national ». Il espère « que ce cera la finala pour la vie éternelle »³⁶ et développe une vision manichéenne des peuples en lutte : « mai que veutu a prèsent que nous somme parti il faut en finir de cette sale race³⁷ »

Toutefois, on ne retrouve pas les mêmes déclarations chez les autres soldats. Alfred Foray met en avant, pour sa part, le motif du territoire saccagé. Sa correspondance, souvent écrite au verso de cartes postales montrant des destructions, énumère maisons, usines, ponts réduits à l'état de ruine : « c'étaient des quartiers les plus riches de Luneville C'est bien pour ca que ces salaud l'on incendié³⁸ ». « Notre pays » n'est pas seulement une notion stéréotypée, figée dans la mémoire d'un ancien écolier. C'est une représentation qui émerge dans le contexte de l'expérience :

« vous pourrer voir par cette vue comment les Prussiens arrange notre pays et partout ou ils ont passer c'est la même chose ce qu'ils ne bombardent pas aver leurs canons ils mettent le feu au plus jolie maisons³⁹ ».

Alfred évoque une fois le territoire national (« notre pays ») et utilise « pays » plutôt pour désigner les micro-territoires, les « petits pays » qu'il traverse. Il n'emploie pas l'abstraction « France », ni la désignation « Français » et a recours à la périphrase « les habitants de ces pays » aux souffrances desquels il peut s'identifier :

« vous pouvez juger par cette vu comment sont arranger les pays ou ça bat

³⁵ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 15/5/1915.

³⁶ Un autre discours pouvait-il être reçu, pendant l'été 1914, quand, semble-t-il, l'arrière pensait qu'il fallait résister aux Allemands et que la guerre serait courte et victorieuse ?

³⁷ Le mot *race*, polysémique, peut équivaloir à *peuple*. Mais, au moins depuis l'affaire Dreyfus, il est aussi associé à la lutte entre des entités incompatibles.

³⁸ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 27/10/1914.

³⁹ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 10/11/1914.

et ce n'est pas seulement une ferme ou deux mais des villes et des villages entiers sont dans l'état de cette ferme. Les habitants de ces pays sont encore plus à plaindre que les autres car eux aussi son parti et quand il rentreront il ne trouveront plus de maisonnettes tous ce qu'il possédait détruit brûlé ou anéanti⁴⁰ ».

En tout cas, la découverte des destructions joue un rôle décisif dans la résignation d'Alfred.

Par ailleurs, les soldats relaient la propagande gouvernementale qui répand l'idée d'une victoire rapide : « nous avons déjà vu les Prussiens nous avons livré quelque combat mais ils ont peur de nous ils reculent sans nous faire grand mal nous allons les roustir sûrement⁴¹ ». Les premiers mois de combats ne modifient pas cette vision optimiste, alors même qu'en réalité les Français reculent.

Partis pour une guerre courte⁴², les hommes du rang se consomment dans une guerre sans fin. Ils découvrent les combats violents qui font des milliers de morts pour rien, l'horreur des tranchées, les marches épuisantes et les travaux totalement inutiles (« il nous ont fait démolir une tranchée qui était toute faite couverte et tout et commencer une autre à 50 mètres plus haut maintenant nous avons du travail pour un moment et quand elle sera faite on va probablement la défaire pour en refaire », écrit Alfred⁴³. Dès l'automne 1914 pour certains, en 1915 pour d'autres, les soldats se découragent, cependant que la rogne contre les « embusqués » (ceux de l'arrière comme ceux qui, au front, remplissent des fonctions peu exposées) apparaît dans leurs missives. Alfred désigne ce nouvel adversaire après trois mois de combats : « c'est la 22^e la 21^e et la 1^e compagnie du bataillon et c'est elle qui à tous les embusqués en subsistance / [...] alors il faudra changer tous l'état Major⁴⁴. Et Laurent, en 1915 : « au moment où nous sommes en train de nous faire démolir la garle Geule d'autre faire se pavane sur les boulevards, dans les villes, et se sont les embusqués, qui ne sont pas encore allés au front⁴⁵ ».

Pierre, gravement blessé, subit de plus en plus difficilement le régime quasi carcéral de l'hôpital où il passe sa convalescence et s'en prend aux officiers : « j'ai calculé un petit truc pour l'avoiron [de l'argent] et aussi pour emmerder l'officier qui est une vache fini il nous fait

⁴⁰ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 02/11/1914.

⁴¹ A.D. de l'Hérault, Pierre Fabre, 15/8/1914.

⁴² Il faut attendre juin 1915 pour que la Chambre des députés reconnaisse que la guerre serait longue (Voir Prochasson & Rasmussen, 2010, p. 12).

⁴³ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 29/10/1914.

⁴⁴ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 20/10/1914.

⁴⁵ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 15/10/1915.

toutes les miseres possible⁴⁶ ». « Il faudrait bien qu'ils [les chefs] aillent passer quelques jours là où il pleut des petits pois qu'envoient les boches, peut-être après ils seraient un peu plus justes⁴⁷ ». Simultanément, l'opposition binaire des Boches⁴⁸ et des Français est remplacée par des prédicats communs (« aimer bien autant la paix que la guerre ») qui rapprochent les deux groupes dans un malheur commun :

« on craignait une contre attaque des Boches mais pas du tout quand nous les laissons tranquilles il ne bouge pas il sont bien comme nous ils aimeraient bien autant la paix que la guerre⁴⁹ ».

De même, Emile Viste unit Français et « Boches » dans l'épreuve : « il faut que ce Verdun soit le tombeau de la moitié des Français et boches on ne peut pas se faire une idée du carnage que ça doit être⁵⁰ ».

Cependant, l'examen des lettres empêche à nouveau d'homogénéiser les attitudes. L'émergence d'un discours critique varie selon les individus. Abel Gombert se borne à souhaiter la fin rapide de la guerre :

« En fin il faut pas⁵¹ que cette guerre finira avant que ce soit longtemps car ça ne peut pas toujours durer⁵² ».

Alfred cherche à éviter les lignes de front et à esquiver les corvées militaires quotidiennes : « si je peux trouver quelque chose à faire encore je n'irai pas à l'exercice c'est pas que c'est pénible mais ça nous fait chier. comme on dit⁵³ ». Au détour d'une de ses lettres, on découvre un usage du mot *embusqué* qui est un nouvel exemple de réélaboration du sens du mot en contexte. Il s'auto-désigne ainsi lorsqu'il parvient à rester au repos, sûr que sa femme ne désapprouvera pas son manque de zèle patriotique :

« Les camarades sont de garde dans un petit poste hier ils ont travaillé jusqu'à 10 heures du soir c'est encore assez pénible comme tu vois Je suis bien content d'être embusqués⁵⁴ ».

⁴⁶ A.D. de l'Hérault, Pierre Fabre, 08/12/1914.

⁴⁷ A.D. de l'Hérault, Pierre Fabre, 12/4/1915.

⁴⁸ Le mot est un des rares mots fréquents de la supposée langue des poilus.

⁴⁹ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 24/11/1914.

⁵⁰ A.D. de l'Hérault, Ernest Viste, 01/6/1916.

⁵¹ Le forclusif *pas* semble déclenché par le sens négatif de la proposition. Il faut comprendre qu'il ne faut pas que la guerre continue.

⁵² A.D. de la Charente-Maritime, Abel Gombert, 25/7/1915.

⁵³ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 27/11/1914.

⁵⁴ A.D. de l'Ain, Alfred Foray, 3 et 4/5/1915.

Comme pour « Boche », la valeur dévalorisante attachée au mot s'efface et le transforme en un désignant neutre.

Laurent, parti plus déterminé que les autres combattants de l'échantillon, développe à l'automne 1915 des idées pacifistes. Dans deux lettres, prudemment confiées à un permissionnaire pour éviter la censure, il développe un discours antiguerre, signalant avec sympathie des refus d'obéissance et se disant prêt à les reprendre à son compte⁵⁵.

« voila déjà 15 jours, que la division de vez faire une attaque, et le 95e D'Infie de vez commencer, ils on refusez, et on fait passer au 281e inci quaux autre régiments que çil monter, a la fourchetter ils y tirez de sur, a laur dans des condition com ça tout le monde arrefuser de marchez, et plus sa yra, personne ne voudra monter car çï tu voyer tout çeula qu'elle Boucherie, un carnage⁵⁶ ».

« on se parle avec les Boche et mème çï çeula dure que croi bien que la Paix, çe sera l nous qui la signeron car nous yrron d'une tranchée a lautre, et on mangera en semble, car çeula nous semble pas de bon de se battre avec des gens qui nous on rien fait et que lon connai pas⁵⁷ ».

François Mauvignier est néanmoins le seul de notre échantillon à viser directement les nouveaux adversaires : « tant que les riches auron dargen pour la faire durez sa ne finira pas⁵⁸ ».

Cette analyse rapide est non généralisable en raison de la taille réduite du corpus. Elle suggère toutefois que le dégoût des soldats a connu un premier épisode en 1915-1916, bien avant les grandes révoltes du Chemin des Dames. Même en 1914, les soldats peu-lettrés ne (re)produisaient pas le discours structuré de ce que l'on pourrait nommer une « formation discursive nationaliste » cohérente. Cependant affleuraient chez plusieurs d'entre eux des unités lexicales à forte valeur dialogique, issues des discours irriguant toute la société, qui manifestaient leur position patriotique. Très vite, ces mots-notions sont devenus instables. La fluidité des catégories, qui se chargent de valeurs variées en passant des potentialités de la langue aux réalisations discursives, est évidemment un phénomène général bien connu des sémanticiens, mais le lecteur est frappé parce que ces retournements axiologiques concernent

⁵⁵ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 02/11/1915. On remarquera les futurs de la révolte (« plus sa yra, personne ne voudra monter » ; « la Paix, çe sera nous qui la signeron car nous yrron d'une tranchée a lautre, et on mangera en sembl ».

⁵⁶ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 02/11/1915.

⁵⁷ A.D. de l'Hérault, Laurent Pouchet, 12/1915

⁵⁸ Historial de Péronne, dossier 53866 à 54124, lettre de François Mauvignier, 26/8/1916.

le vocabulaire de la guerre, comme lorsque l'*embusqué* et le *Boche* péjoratifs se vident de la charge émotive violente pour devenir des désignants neutres. La rhétorique fournit une autre ressource pour décrire la situation, les soldats usant de la relation d'opposition caractéristique du discours polémique, mais là encore, on voit changer le contenu des pôles antithétiques : le héros opposé aux Boches devient chair à canon, victime de la volonté de puissance des riches.

Ce qui domine en fait, du moins lorsqu'on se situe à l'intérieur de l'univers discursif des correspondances familiales⁵⁹, c'est l'importance vitale d'une identité énonciative villageoise que l'expérience du front ne modifie pas. Les soldats ne parlaient pas de ce qui était atroce et ils substituaient à l'horreur du front le monde partagé d'avant ou bien la description d'un quotidien évocable. On peut certes distinguer dans leurs lettres ce qui relève d'une fonction instrumentale de la langue (demander de quoi survivre au front, accuser réception des colis, des lettres, énumérer méticuleusement les merveilles que contiennent les paquets) et ce qui relève plus nettement d'une fonction d'intégration (transmettre des nouvelles aux proches, transmettre des nouvelles d'autres soldats du bataillon, s'informer du sort de ceux qui combattent sur d'autres fronts, se préoccuper des conditions de vie des femmes et des vieux, se présenter comme un père qui souffre de l'absence de ses enfants, énumérer longuement les noms propres comme autant de repères fixes de l'organisation du village...). Cependant, c'est la majeure partie de la lettre qui renvoie au lieu que l'on avait quitté, à la place qu'on y occupait, au réseau de solidarités qui assure un minimum de sécurité dans le monde chaotique des tranchées.

La stabilité de cette communauté de discours contraste avec l'évolution rapide des propos que tiennent sur la guerre ces combattants d'origine rurale. Ce ne serait pas la première fois que les groupes sociaux dominés apparaîtraient comme moins perméables aux discours d'opinion que les classes cultivées qui ont servi de source essentielle à l'histoire des représentations de la Grande Guerre.

⁵⁹ La correspondance dit une des vérités possibles des soldats, celle qui est liée à leurs relations familiales. Les rôles discursifs qu'ils occupent au front leur faisaient sûrement tenir des propos différents, mais cette situation est inaccessible.

Pour une archéologie de l'idiolecte d'un poilu peu-lettré (1915-1918).

L'historicité d'une langue maternelle

Carita Klippi

En France, la Première Guerre mondiale a longtemps été considérée comme l'ultime jalon historique sur la voie de l'uniformisation de la nation française et son dernier acte de naissance, rassemblant les hommes de divers horizons et estompant les différences de classes sociales, de cultures et comportements locaux¹. Dans l'imaginaire national, la guerre engendre une *génération du feu*, homogène, uniforme, solidaire et fraternelle, émergeant du vécu commun des soldats². L'appartenance à cette génération est une réalité cruelle pour les classes d'âge mobilisées et, une fois la guerre finie, les anciens combattants s'y rallient par un sentiment de solidarité afin de pallier leurs expériences traumatisantes. L'existence d'une génération du feu est un *leitmotiv* patriotique de toute nation belligérante s'élevant au-dessus de la temporalité des événements. S'érigeant en un objet de commémoration collective, elle se transforme en un concept structurant que les historiens ont tenté de déconstruire. En consultant des témoignages authentiques d'individus privés, les historiens ont conclu que, contrairement aux conceptions reçues de la macrohistoire, la génération du feu ne constitue pas une catégorie homogène : « le port de l'uniforme [...] n'est en aucun cas gage d'uniformisation – déjà en temps de paix, encore moins dans la guerre³ ». Les clivages sociaux se sont maintenus, voire renforcés sous le feu, les soldats issus de différentes classes ayant retrouvé les leurs même au front⁴.

L'imaginaire de l'existence d'une génération uniforme a également eu des répercussions dans la macrohistoire de la langue. En engendrant une catégorie linguistique homogène, la Première Guerre mondiale aurait ainsi constitué un événement historique majeur de la modernité mettant un terme aux efforts séculaires auxquels la politique linguistique avait tendu. Si l'idée du nivellement de l'atlas linguistique de la France par la guerre remonte à la

¹ SMITH, Leonard V., AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, *France and the Great War. 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

² CABANES, Bruno, « 'Génération du feu' : aux origines d'une notion », *Revue historique*, 2007/1, p. 139-150. D'après cette étude, la formule s'installe notamment avec l'ouvrage de Maurice d'Hartoy, *La génération du feu*, Paris, Berger-Levrault, 1923.

³ LAFON, Alexandre, « Être camarade. Identité(s) et liens de sociabilité dans l'armée française (1914-1918), in BOULOC, François, CAZALS, Rémy et LOEZ, André (dir.). *Identités troublés 1914-1918. Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Editions Privat, 2011, p. 37.

⁴ Voir BOULOC, François, CAZALS, Rémy et LOEZ, André (dir.). *Identités troublés 1914-1918...*, éd. cit. et MARIOT, Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918. Les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

persistance du mythe d'une langue une au sein d'une nation, en droite ligne d'une tradition dix-neuviémiste de l'idéologie nationale et raciale⁵, les sources microhistoriques rappellent que « l'histoire de la langue française ne constitue pas une histoire du langage des Français⁶ ». Selon le témoignage de Robert Gauthiot, l'un des linguistes morts pour la patrie, « la guerre n'a pas déterminé la création soudaine d'une langue ». Une langue nationale, et à plus forte raison une langue poilue, ne serait qu'un « idiome guerrier et héroïque » dont l'homogénéité est plutôt discursive qu'effective par le simple fait de la vie mouvementée des tranchées :

« La langue poilue [...] aurait pu naître peut-être [...], si les poilus avaient formé un groupe cohérent, si les tranchées avaient été un moyen de communication. Mais tant s'en faut : la ligne du front est discontinue ; elle est formée de segments qui se suivent, se touchent mais restent indépendants. Les relèves normales se font à l'intérieur des segments ; les grandes relèves permettent à peine un contact rapide entre les unités ; ça marche mécaniquement, un élément part, l'autre prend sa place, autant que possible de nuit et dans le plus grand silence⁷».

La sociolinguistique historique a aujourd'hui relevé le défi d'affiner les conceptions homogènes de la langue en consultant, à l'instar des historiens, les ego-documents ou écrits ordinaires dans lesquels le sujet écrivain est à la première personne du singulier : lettres, journaux intimes, autobiographies, mémoires et notes diverses⁸. Elle a pris soin de remplir les chaînons manquants de la macrohistoire de la langue par des traces d'une « autre histoire », celle qui se dissimule dans les « interstices de grands monuments » linguistiques, celle à laquelle on

⁵ Voir MAINGUENEAU, Dominique, *Les Livres d'école de la République, 1870-1914 : discours et idéologie*. Paris, Le Sycomore, 1979 ; Hobsbawm, Eric J., *Nations and Nationalisms since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; Reynaud-Paligot, Carole, *La République raciale 1860-1930. Paradigme racial et idéologie républicaine*. Paris, PUF, 2006 et du même auteur, *De l'identité nationale. Science, race et politique en Europe et aux États-Unis XIX^e et XX^e siècle*, Paris, PUF, 2011.

⁶ SIMONI-AUREMBOU, Marie-Rose, « Le français et ses patois », in CHAURAND, Jacques (dir.), *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil, 1999, p. 549.

⁷ GAUTHIOT, Robert, « Compte-rendu de L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front de Lazare Sainéan », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1916, p. 81. Par son témoignage, Albert Dauzat (2007 [1918]) : 45, 48) atteste toutefois un changement de la situation au fil des années au profit d'une guerre plus sédentaire, qui sera propre à dresser « des "fronts" imperméables et presque immobiles », et à « couper les relations préexistantes entre les belligérants ». Divers contacts de langues ont été noués dans ces circonstances (les contingents métropolitains ont côtoyé les contingents coloniaux, les troupes stationnées dans l'Ouest ont séjourné dans l'Est et les troupes des alliés de différentes nations se sont rencontrées dans le Nord et le Centre), créant ainsi un environnement propice au renouvellement de la langue, et notamment à celui du vocabulaire. Voir Dauzat, Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des Officiers et des soldats*. Paris, Armand Colin., 2007 [1918], p. 45 et p. 48.

⁸ VAN DER WAL, Marijke et RUTTEN, Gijsbert (dir.), *Touching the Past. Studies in the historical sociolinguistics of ego-documents*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2013. En histoire, par son intérêt pour l'ordinaire, le courant remonte, en dernier lieu, à l'école des Annales en France. Le terme *égo-document* a été forgé par un historien hollandais, Jacques Presser (1899-1970), le terme français *écrits du for privé* étant de Madeleine Foisil.

accède par la petite porte et que l'on découvre couche par couche⁹. Cherchant à restituer un monde linguistique à partir de traces jusque-là muettes, l'histoire de la langue iconographique (celle des inscriptions et belles-lettres) « tend à l'archéologie¹⁰ ». En plus d'être un événement historique, la Première Guerre mondiale constitue un événement linguistique au sens propre d'autant plus que « presque toute la littérature française est dans les lettres des soldats », comme l'a si bien dit Romain Rolland (1914). La masse d'écrits ordinaires déposés dans des archives publiques et privées donne accès à une diversité d'approches linguistiques : linguistique autonome¹¹, sociolinguistique¹², pragmatique¹³, stylistique¹⁴, l'analyse du discours¹⁵.

La guerre a déclenché toute une culture de littératie, permettant ainsi de « dresser un tableau de la manière dont les Français de différentes régions ont appris à parler [ou à écrire] le français¹⁶ ». Impliquant les plus démunis des étalons linguistiques de référence, la culture de l'écrit permet aussi de retracer comment les individus des basses couches de la société ont intégré la langue nationale dans leur usage quotidien. Parmi ceux auxquels la guerre offre un motif de prendre la plume figure Gaston B. (1890-1964), un poilu peu-lettré, issu d'un milieu social modeste du cœur du bassin minier du Pas-de-Calais, du village de Mazingarbe qui, pendant la guerre, n'était pas loin de la ligne du front. Après sa scolarisation obligatoire qui s'est étendue de 1896 à 1903, Gaston suit le chemin des hommes de son milieu et entame son travail dans les mines dès 1903. En 1914, il épouse Adélaïde (1893-1979), repasseuse dans son village.

La France décrète une mobilisation générale le 1^{er} août 1914. Dès le mois de septembre plus de 125 000 soldats français sont capturés par l'ennemi allemand. Soldat du 5^e

⁹ FOUCAULT, Michel, *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 179.

¹⁰ *Ibid.*, p. 15.

¹¹ Voir GEA, Jean-Michel, *Écrire en situation d'urgence. Étude discursive et sociolinguistique de deux correspondances de guerre (1914-1918)*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Provence, 1997 et KLIPPI, Carita, « Letters from Gaston B. – a prisoner's voice during the Great War », *Touching the Past...*, op. cit., 2013, p. 107-128.

¹² KLIPPI, Carita, « La parole écrite au lendemain de la Première Guerre mondiale. Variation sociale, littératie tronquée ou résidu diglossique », *Écriture(s) et représentations du langage et des langues*, Léon, J., J. Lefèvre et C. Puech (dir.), à paraître ; KLIPPI, Carita, « La compétence de communication d'un poilu peu-lettré », *L'Histoire du français : nouvelles approches, nouveaux terrains, nouveaux traitements*, Ayres-Bennett, W. et al. Garnier, Paris, à paraître ; KLIPPI, Carita et KIVINIEMI, Anne-Laure : « L'écriture de deux frères d'armes, déshérités du français — Une caricature de la langue nationale ? », *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes. Actes du colloque DIA II à Copenhague (19-21 nov. 2012)*, Lindschouw, J. et K. Jeppesen Kragh, TraliRo, Société de Linguistique Romane, 2015, 175-190.

¹³ BRANCA-ROSOFF, Sonia, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots, Paroles de la grande guerre*, 24, 1990, p. 21-37.

¹⁴ KIVINIEMI, Anne-Laure, « L'écriture des poilus à l'aune des normes scolaires – une étude stylistique », *Cahiers AFLS On-Line*, 18.1, 2013, p. 5-45.

¹⁵ HOUSIEL, Sylvie, *Dire la guerre. Le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

¹⁶ SIMONI-AUREMBOU, « Le français et ses patois... », art. cit., p. 549 ; voir également LYONS, Martyn, *The Writing Culture of Ordinary People in Europe, c.1860-1920*. Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

bataillon du 145^e régiment d'infanterie, Gaston B. est l'un des 46 000 soldats faits prisonniers par les troupes allemandes durant le siège de Maubeuge qui se terminera par une capitulation le 8 septembre 1914. La convention internationale de La Haye du 18 octobre 1907 concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre garantit aux prisonniers un traitement « avec humanité » (§ II, article 4) et stipule que « le Gouvernement au pouvoir duquel se trouvent les prisonniers de guerre est chargé de leur entretien » : ils « seront traités pour la nourriture, le couchage et l'habillement, sur le même pied que les troupes du Gouvernement qui les aura capturés » (§ II, article 7). Paradoxalement, l'emprisonnement est pour Gaston une chance de survie tant physique que morale, d'autant plus que la convention internationale assure aux prisonniers non seulement une réception fréquente des colis de denrées mais aussi l'échange de courrier avec les proches, l'*Agence internationale des prisonniers de guerre* de la Croix Rouge en étant le garant. Environ 15 000 lettres sont quotidiennement triées par des volontaires de la Croix Rouge dès le début du conflit, alors que le chiffre va s'augmentant avec le temps¹⁷. Gaston écrit du camp de Münster une centaine de lettres et de cartes postales qu'il adresse à sa femme et à sa belle-mère, mais aussi à sa sœur, sa cousine et à son beau-père. Les lettres évoquent le quotidien rude d'un prisonnier de guerre, mais parlent aussi d'un destin humain tragique : Gaston devient père en septembre 1914, mais rencontre sa petite fille seulement au début de 1919 après sa libération. La correspondance de Gaston offre à un linguiste un observatoire privilégié du langage d'un peu-lettré, dont l'étude contribue également à la sauvegarde et revitalisation d'un patrimoine culturel immatériel. Ce corpus, mis à la disposition de l'auteur de cet article par le petit-fils de Gaston, donne la possibilité de retracer l'archéologie d'un idiolecte, son découpage horizontal et d'analyser qualitativement et quantitativement son anatomie. Dans l'ensemble de la connaissance métalinguistique et des ressources sociolinguistiques de l'époque, l'idiolecte d'un poilu peu-lettré permet de dessiner en creux l'image d'une langue maternelle dans une situation où un individu est écartelé entre différentes normativités.

¹⁷ Voir ROLLAND, Romain, *Au-dessus de la mêlée*. Paris, Librairie Paul Ollendorff., 1914, p. 63.

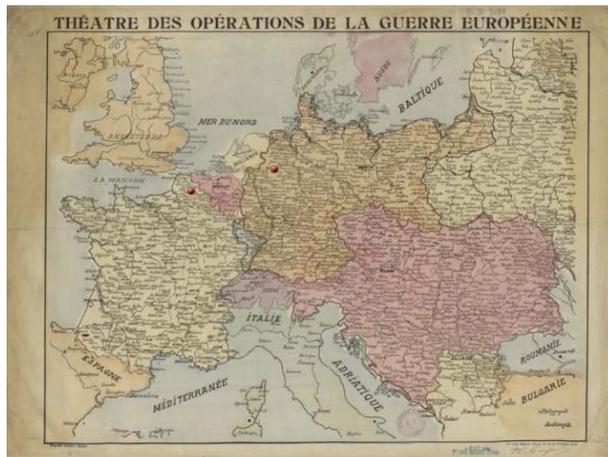


Figure 1. Gaston au camp des prisonniers de guerre de Münster et la situation des correspondants sur la carte des opérations. (Photo : fonds privé)

La notion externaliste d'idiolecte

L'idiolecte est, par définition, le lecte d'un seul individu. Quelque individuel qu'il soit, un idiolecte ne saurait être un langage privé au sens wittgensteinien¹⁸ car, par son caractère intersubjectif, un idiolecte repose toujours sur la connaissance linguistique d'autrui dans une communauté donnée. En conséquence, selon la vision traditionnelle de la linguistique autonome¹⁹, il sera possible d'avoir accès à la langue de la collectivité par l'intermédiaire de la langue d'un seul. Dans la linguistique autonome, la maîtrise d'une règle signifie, en effet, qu'un individu a appris *a posteriori*, en observant les pratiques linguistiques des membres de sa communauté, à reproduire lui-même ce qui est correct et, par conséquent, sait intuitivement faire

¹⁸ Le locuteur d'un langage privé ne peut avoir recours qu'à son propre souvenir pour savoir quel est le sens correct d'un mot ou quelle est la phrase correcte d'un tel langage : « tout ce qui va me sembler correct sera correct » (WITTGENSTEIN, Ludwig, *Philosophical investigations*, Oxford, Basil Blackwell, 1968. § 258). Selon ce principe, le sujet parlant pourra donc, par exemple, changer le sens des mots au gré de sa volonté et de ses caprices sans craindre la désapprobation d'autres usagers.

¹⁹ Sur la notion de linguistique autonome, voir PERRY, Thomas A., *Evidence and Argumentation in Linguistics*, Berlin/New York, De Gruyter, 1980.

la part entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas. Cela concerne les cas clairs : par exemple, un locuteur natif sait que l'article défini en français précède le substantif dans un syntagme nominal, même s'il ne sait pas donner une formulation métalinguistique de cette règle. L'intuition linguistique d'un individu est défaillante dans deux cas de figure : soit un individu ne maîtrise pas les règles linguistiques parce que la langue est en train de changer, soit il ne connaît pas les règles, parce qu'il n'est pas locuteur natif de la langue en question²⁰. A cela s'ajoutent également les différentes modalités qui ont une incidence sur la connaissance intuitive des règles linguistiques – celle de la langue orale et celle de la langue écrite. Selon Claire Blanche-Benveniste²¹, il serait illusoire de croire qu'à travers un corpus écrit, tel que la correspondance de prisonniers de guerre dont Henri Frei a tiré profit dans sa *Grammaire de fautes*²² – ou le nôtre – on puisse accéder à l'oralité des gens du passé, et par ricochet, à leur langue maternelle. Elle estime que ce qui se dégage des écrits de scripteurs malhabiles est plutôt une *langue du dimanche*, que ces derniers utilisent lorsqu'ils sont dans leur meilleur comportement linguistique. Dans ce type de corpus, il serait question d'une forme langagière hybride qui, selon elle, témoignerait de la perte de l'intuition linguistique des locuteurs²³.

La thèse externaliste défendue par Sylvain Auroux s'aligne sur le caractère intersubjectif de la connaissance de la linguistique autonome : « un individu isolé ne saurait être intelligent, non pas simplement que son intelligence manquerait à être développée [...], mais plus fondamentalement parce qu'il n'aurait pas accès à la machinerie de l'intelligence²⁴ ». Or, contrairement à la linguistique autonome et son présupposé de l'existence d'un système homogène d'un sujet parlant à l'autre, la conception externaliste de la connaissance linguistique permet de prendre en considération différents facteurs qui façonnent la langue d'un individu : la langue standard et nationale, la transformation de l'infrastructure de communication, le développement de la littérature, la généralisation de la scolarité, le recours aux outils linguistiques. Dans cette optique, sans être identique d'un individu à l'autre, un idiolecte est plutôt indexical de ce qui l'entoure dans une écologie de la communication.

²⁰ ITKONEN, Esa, *Causality in Linguistic Theory*. Kent, Croom Helm, 1983, p. 60.

²¹ BLANCHE-BENVENISTE, Claire, « Le français parlé au XXI^e siècle : Réflexions sur les méthodes de description : système et variations », in ABECASSIS, Michaël, AYOSSO, Laure et VIALLETON, Élodie (dir.), *Le français parlé au XXI^{ème} siècle : Normes et variations géographiques et sociales*. Vol.1. Paris, L'Harmattan, 2007, p. 29. Sur ce débat, voir STEUCKARDT, Agnès, « De l'écrit vers la parole. Enquête sur les correspondances peu-lettrées de la Grande Guerre », dans Franck Neveu et alii (éds), *Actes du IV^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, EDP Sciences, 2014, p. 353-364.

²² Voir FREI, Henri, *La Grammaire des fautes*, Paris, Geuthner, 1929.

²³ BLANCHE-BENVENISTE, Claire, « Le français parlé au XXI^e siècle... », art. cit., p. 30

²⁴ AUROUX, Sylvain, *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF, 1998, p. 7.

La thèse externaliste nous permet également d'évaluer les conceptions sociolinguistiques de l'idiolecte sous l'angle de rapports de force auxquels est soumis un homme ordinaire dans une communauté donnée. Les sociolinguistes ont longtemps été unanimes sur le fait qu'un idiolecte se forme durant l'enfance – après il se stabilise et reste relativement immuable. Cela sous-entend que l'écologie de la communication dans laquelle évolue un individu reste à peu près identique depuis le berceau jusqu'à l'âge mûr. Limitant le langage d'un individu aux *forces du clocher* (pour reprendre les termes de Ferdinand de Saussure²⁵) cette conception de l'idiolecte est déterministe²⁶. C'est pourquoi depuis récemment la sociolinguistique a pris au sérieux le caractère interactionnel et communicatif du langage en léguant à un individu un rôle actif qui lui permet de réagir aux changements dans son entourage, de s'ouvrir sur l'*esprit d'intercourse*²⁷. Cette approche s'est focalisée sur la variété des ressources dont dispose en réserve un individu et dont le nombre est susceptible d'augmenter au cours de sa vie et qu'il sait mettre en pratique dans différents contextes d'énonciation²⁸. Tout en permettant à un individu d'aller au-delà des limites linguistiques et culturelles déterminées, cette conception dynamique de l'idiolecte s'applique particulièrement bien à l'individu pris dans une société en transition en ce début de XX^e siècle, où les parlers sont en voie de disparition, le français populaire en mal de définition, et la langue littéraire a à peine pénétré dans le peuple.

La notion de langue maternelle

La langue maternelle est un concept complexe qui condense une multitude de significations en un seul mot²⁹. Dans la plupart des définitions depuis le *De vulgari eloquentia* de Dante³⁰ jusqu'à aujourd'hui, on souligne l'opposition entre le savoir épilinguistique (ou athéorique) et le savoir métalinguistique (ou théorique) que possède un locuteur de sa langue.³¹

²⁵ SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, p. 281.

²⁶ La définition du déterminisme linguistique et culturelle par Edward Sapir (1951) pourrait être plaquée *mutatis mutandis* à la langue et au milieu social d'un individu : « Le fait est que la "réalité" est, dans une grande mesure, inconsciemment construite à partir des habitudes langagières du groupe. Deux langues ne sont jamais suffisamment semblables pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. Les mondes où vivent des sociétés différentes sont des mondes distincts, pas simplement le même monde avec d'autres étiquettes », SAPIR, Edward, *The Selected Writings of Edward Sapir*, Berkeley, University of California Press, 1951, p. 162.

²⁷ SAUSSURE, *op. cit.*, p. 281.

²⁸ SANKOFF, Gillian, « Cross-sectional and longitudinal studies », in AMMON, Ulrich, DITTMAR, Norbert, MATTHEIER, Klaus J. and TRUDGILL, Peter (dir.), *An International Handbook of the Science of Language and Society*, Volume 2, 2. Berlin, de Gruyter, 2005, p. 1003-1013 et ECKERT, Penelope, « Three Waves of Variation Study: The Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation », (2012). <https://web.stanford.edu/~eckert/PDF/ThreeWaves.pdf>, consulté le 22.5.2014.

²⁹ Voir KOSELLECK, Reinhart, *Le Futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990 [1979] et PROST, Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 129.

³⁰ « J'entends par langue vulgaire celle que nous parlons sans aucune règle, en imitant notre nourrice. Nous avons aussi une langue seconde que les latins appellent *grammaire* ».

³¹ Sur la notion de locuteur natif, voir *HEL* 2013, XXXV (2).

Délimitant les acceptions que l'on peut donner du concept de la langue maternelle, le *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire de Ferdinand Buisson (1911)* condense l'épistémé pédagogique de la Troisième République concernant l'enseignement du français (s. v. *langue maternelle*).³² Selon ce dictionnaire, la langue maternelle est, d'une part, la langue de la mère :

« L'enfant apprend les premiers éléments de sa langue sur les genoux de sa mère, dans le contact journalier avec le milieu familial, dans ses jeux avec les enfants de son âge. Il acquiert ainsi un vocabulaire dont l'étendue, la recherche, la correction sont en rapport avec le milieu où il vit. [...] Dans les grandes villes son langage naïf s'émaillera de termes empruntés à l'argot ; dans les campagnes, c'est le patois ou les expressions locales qui viendront se mêler, ou se substituer, au français, indépendamment de l'accent qui, brochant sur le tout, variera avec la région. »

Et d'autre part, elle est la langue de la Nation :

« La langue maternelle [...] est le fond même de l'enseignement à l'école primaire. Elle domine et pénètre toutes les autres études ; elle fournit par son seul objet le moyen pour chaque individu d'affirmer, de développer, de perfectionner sa personnalité. Grâce à la connaissance élémentaire, mais précise, qu'il en emporte en sortant de l'école primaire, l'élève est à même de comprendre et de goûter toutes les belles œuvres de notre patrimoine littéraire. [...] Le premier soin de l'instituteur doit donc être de rectifier les vices de prononciation et d'habituer l'enfant à se servir d'expressions correctes. »

Cette opposition est constitutive des deux phases de socialisation d'un individu et c'est à travers cette opposition qu'il est possible d'articuler l'idiolecte de Gaston.

Durant la phase de socialisation primaire, le développement de la langue maternelle relève du développement ontogénétique d'un individu, l'acquisition de la langue première par l'enfant étant accompagnée de l'assimilation des valeurs, des modes de comportement et de la vision du monde de son milieu. L'enfant s'appuie sur les ressources linguistiques de son entourage immédiat, qui se répliquent d'une manière créatrice dans son langage. La langue maternelle devient ainsi un outil d'expression du for privé et des sentiments les plus profonds

³² BUISSON, Ferdinand, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911, <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3017>, consulté le 12.6.2015.

d'un individu. Venant de l'intérieur, des entrailles³³, la langue maternelle possède un caractère quasi corporel enracinant le locuteur dans son terroir³⁴.

Que sait-on de la langue de la socialisation primaire de Gaston ? Peu de chose. D'après les rares données extralinguistiques que nous possédons, il est né en 1890, au moment historique où « les glas des patois avaient déjà sonné³⁵ ». Sa famille paternelle et maternelle vivait une vie sédentaire dans le village de Mazingarbe. La langue de l'acquisition première de Gaston était donc un parler populaire de ce village, le village étant, selon les linguistes de l'époque, la seule unité linguistique homogène et réellement existante, limité dans l'espace et par le nombre de ses habitants. Tout ce qui excédait les limites géographiques du village relevait du continuum dialectal à transitions nuancées. Homogène dans son entourage immédiat, le parler de Gaston faisait ainsi partie d'un réseau plus vaste : en premier lieu, il se rapportait aux parlers sociaux du bassin minier, en second lieu, il était relatif à l'aire dialectale couvrant le territoire du Nord, des régions de Picardie et du Pas-de-Calais en France jusqu'à la province du Hainaut en Belgique³⁶. En dernier lieu, l'idiolecte de Gaston relevait de la sphère de la langue d'oïl. La Grande Guerre a popularisé ces variétés linguistiques septentrionales, les poilus du Nord étant désignés par leurs compatriotes d'autres régions du sobriquet *ch'timi* en raison de leur prononciation considérée comme ridicule³⁷. L'écrit de Gaston ne permet pas d'observer cette caractéristique phonétique typique des parlers de la région du Nord. Les autres phénomènes dialectaux sont de même quasiment absents de la correspondance de Gaston, parce que la norme prescriptive est pour lui un étalon de référence auquel il cherche à se conformer et qu'il tente de reproduire. Dans la totalité du corpus, on observe, par exemple, quelques rares occurrences d'un phénomène morphosyntaxique dialectal qui encore aujourd'hui est récurrent et persistant à l'oral dans cette

³³ « La langue maternelle, c'est une langue qu'on a "acquise sans l'apprendre", une "langue-réflexe", "une parole abondante, envahissante", "qui vient de l'intérieur, des entrailles" et qui sera parlée sans vigilance métalinguistique, sans que le locuteur calibre et surveille consciemment les effets discursifs catégoriels de sa parole ». Voir WALD P., « La langue maternelle, produit de catégorisation sociale », in VERMES, Geneviève, BOUTET, Josiane (dir.), *France, pays multilingue. Tome 1 : Les langues de France un enjeu historique et social*, 106-123, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 112.

³⁴ Voir KLIPPI, Carita, « L'espace linguistique en voie de (dé)multiplication » *History of Linguistics 2008. Selected Papers from the 11th International Conference on the History of the Language Sciences, 28 August - 2 September 2008*, Potsdam, HASSLER, G. (dir.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 2011, p. 435-448.

³⁵ DAUZAT, Albert, *Essai de la méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris, Honoré Champion, 1906, p. 216.

³⁶ DAWSON, Alain, « Le picard est-il bienvenu chez les Chtis ? », in DOTTE, Anne-Laure, MUNI TOKE, Valelia, SIBILLE, Jean (dir.), *Langues de France, langues en danger : aménagement et rôle des linguistes*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication/Délégation générale à la langue française et aux langues de France/Privat, 2014, p. 43.

³⁷ *Ibid.*, p. 45.

partie de la France³⁸, la construction infinitive *pour* + pronom personnel complément d'objet indirect + infinitif :

- (1) a. « j en profite pour te réclamé la photo de ma chère petite je voudrais déjà l'avoir **pour moi voir** si elle est beaucoup changée³⁹ ».
- b. « s'il te manque de l'argent **pour toi vivre** tu ne' auras qu'a te présenté avec mon livret a n'importe quel bureau et demande renseignement on doit te donner une feuille que tu devras m'envoyer **pour moi la signée**⁴⁰ ».
- c. « maintenant j ai le coeur plus content surtout de savoir qu'il ne te manque rien **pour toi vivre**⁴¹ ».
- d. « depuis que je suis ici j ai pû apperçevoir deux pays Francois B. et Joseph H. ce dernier m'a même fait parvenir quelques affaires **pour moi mangé**⁴² ».
- e. « je me suis fait photgraphier mais je n'oserais vous l'envoyer avant d'avoir eû de vos nouvelles du mois d'Avril **pour moi savoir** si vous êtes toujours a la même place⁴³ ».
- f. « j aspire avec impatience pour moi savoir ou tu es et surtout s'il ne t'ais rien arriver as-tu reçu ma photo comment me trouves-tu j en ai des autres a envoyées a la famille mais j'attends **pour moi savoir** si tout le monde est encore en place⁴⁴ ».

Employée souvent en lieu et place de la proposition subordonnée circonstancielle finale, cette structure s'observe, d'après *Le Bon Usage* (1988, § 872, 5), tant « dans le style du Palais (par archaïsme) » que « dans une langue plus spontanée, d'inspiration populaire ». Henri Frei écrit à son propos que, contrairement aux apparences, il ne s'agit pas du « petit-nègre », mais plutôt d'une construction qui résout la possible équivoque du sujet vide de l'infinitif : « Va

³⁸ Aujourd'hui, il est possible de repérer des exemples de cette structure sur internet et des interrogations sur son origine : *C'est pour moi savoir, c'est pour elle faire son ménage* <http://forum.wordreference.com/showthread.php?t=232853>, consulté le 5.6.2014.

³⁹ GB_13.5.1916.

⁴⁰ GB_13.6.1916.

⁴¹ GB_28.7.1916.

⁴² GB_30.4.1917.

⁴³ GB_20.4.1918.

⁴⁴ GB_28.4.1918.

chercher le journal pour *moi lire*⁴⁵ ». Les lettres des prisonniers dans le corpus de Frei confirment la localisation de cette construction dans la région du Nord-Est, la Wallonie incluse⁴⁶. La longévité de cette structure s'explique probablement aussi par le contact permanent que les dialectes du Nord ont entretenu avec les dialectes germaniques dans lesquels on rencontre une structure convergente (cf. *for me to* + infinitif / *für mich zu* + infinitif).

Afin de retracer la langue de l'acquisition primaire de Gaston, passons des unités plus petites de la langue aux unités textuelles plus grandes. Dans tout le corpus, il n'y a qu'une lettre où Gaston donne libre élan à sa plume, fait abstraction des rituels et des conventions du genre. C'est le seul exemple où il nous transmet son langage dans son état d'oralité le plus pur et le plus spontané qui puisse se faire à l'écrit.

(2) « Mon cher père F.

Et la santé comment va-t-elle
toujours du même sans doute
vous êtes sans doute pour dire
que je suis long pour faire
mon voyage de noce, que
voulez-vous c'est la fatalité
croyez-vous que nous aurons
bientôt le bonheur de prendre
un bon verre d'anis ensemble
en tout cas je le souhaite car
ça commence a me semble long
vous rappelez-vous que vous me
disiez que j aller bientôt tirer la
ficelle. eh bien, je vous laisse
la ficelle a vos soins en
attendant que j arrive surtout veillé sur ma fille qu'elle ne
se marie pas avant que je rentre
votre fils qui pense bien a vous

Gaston B⁴⁷. »

⁴⁵ FREI, Henri, *op. cit.* , p. 93-94.

⁴⁶ *Ibid*, p. 93-94.

⁴⁷ GB_15.6.1915.

En s'adressant à son beau-père, Gaston parle d'homme à homme. Il reconstruit un scénario imaginaire d'une situation d'énonciation qui aurait pu avoir lieu entre son beau-père et lui. Au dialogue différé qu'est la correspondance, se mêle un dialogue imaginé et soliloqué par la parole intérieure du locuteur, hypostasié et externalisé par le biais de l'écriture. Cette stratégie inconsciente dans laquelle le scripteur prend à son compte tant le rôle du locuteur que celui de son interlocuteur, témoigne du caractère dialogique fondamental du langage. Dans cette lettre, il est aisé de repérer une organisation séquentielle des tours de parole ainsi que des paires adjacentes de question-réponse d'une vraie conversation, mais en raison du déplacement constant du centre déictique, la limite entre le dialogue différé et le dialogue imaginé devient floue. La forme dialogique de la correspondance intime montre que l'interaction est la fonction primordiale du langage du point de vue épilinguistique tout en étant la seule modalité d'échange verbale dans la phase de la socialisation primaire. Si l'on considère que cette mise en scène énonciative se rapporte à un vrai contexte de communication, on s'aperçoit toutefois que la parole prise comme la parole représentée relève du *français circulant*. Peut-on en déduire que le français a pris le pas sur l'expression dialectale de la première acquisition même dans la conversation entre proches ?

Le parcours biographique de Gaston nous donne quelques indications vagues sur le destin de sa langue première. Après la guerre, Gaston est retourné travailler dans les mines pendant une dizaine d'années, mais souffrant des poumons, il a changé de métier pour s'installer dans la banlieue de Lille, ce qui a été la cause de la perte de ses racines linguistiques. Même s'il a perdu contact avec les parlers de la région minière, il a continué à mélanger un vocabulaire dialectal avec la syntaxe du français standard, selon les souvenirs du petit-fils de Gaston. Dans ses vieux jours, il aimait revenir à sa première langue par la lecture des écrivains et poètes qui écrivaient en dialectes de la région ; ce qui prouve que la nostalgie pour la langue de l'acquisition primaire perdure chez l'individu⁴⁸.

C'est au niveau local que le sentiment d'appartenance à un groupe linguistique se reflète le mieux. Toute extension de l'espace linguistique hors de l'entourage immédiat de l'individu conduit à une prise de conscience de l'appartenance à un ensemble plus vaste. Cette prise de conscience est guidée par une démarche délibérée impliquant différents agents auxquels revient la responsabilité d'énoncer la parole d'autorité ainsi que la charge d'assurer la maîtrise de son contenu. Sous la Troisième République, la grammaire scolaire est l'un de ces agents et le vecteur majeur de l'idéologie d'une langue pour une nation. Les premiers alinéas de la *Grammaire*

⁴⁸ KLIPPI, Carita, « Letters from Gaston B. », art. cit.

enfantine de Claude Augé nous transmettent l'image d'une alliance étroite entre la langue et la nation que l'école a cherché à inculquer dans tous les esprits de la future génération du feu, tout en postulant l'idée de l'existence d'une langue homogène :

« Tous les hommes ne parlent pas la même langue. Ainsi en Angleterre on parle l'anglais ; en Italie on parle l'italien ; en Espagne on parle l'espagnol ; en Allemagne on parle l'allemand, etc. En France nous parlons le français⁴⁹. »

Mais comment les locuteurs dont les pratiques et comportements oraux se différencient considérablement les uns des autres sont à même de nouer des relations de connivence et de solidarité ? Par l'écriture, estiment les linguistes :

« Il y a la langue parlée et il y a la langue écrite. Dans certains cas elles sont étrangères l'une à l'autre ; tel habitant du Finistère parle breton et écrit en français, tel habitant des Grisons parle roumanche et écrit en allemand. Plus souvent la différence est celle du « patois » local à la langue d'une vaste région ; un paysan picard et un paysan vaudois peuvent se comprendre au moyen de l'idiome de leur journal, non celui de leur famille⁵⁰. »

Relevant de la *socialisation secondaire*, l'apprentissage de l'écriture d'une forme linguistique invariante, soutenu par l'école, nécessite donc un remaniement du concept de la langue maternelle. Devenir un locuteur (ou scripteur) natif d'une langue est un processus dynamique dans lequel le développement linguistique d'un individu est en interaction constante avec son développement cognitif, affectif et social⁵¹. Ceci revient à dire que la capacité humaine du développement linguistique reste active bien au-delà de sa première scolarisation, sa complexité croissante pouvant être jugée à l'aune des paramètres suivants : 1) la (re)connaissance culturelle des ressources linguistiques en faveur dans une communauté linguistique ; 2) l'aptitude cognitive d'intégrer différents niveaux de grammaire avec des objectifs communicatifs et des fonctions discursives ; 3) la maîtrise des différentes options grammaticales et lexicales⁵². Chez un individu, ces paramètres deviennent observables à travers son écriture.

⁴⁹ AUGÉ, Claude, *La Grammaire enfantine*, Paris, Larousse, 1890, p. 1.

⁵⁰ HAVET, Louis, « Compte-rendu de *Mélanges de linguistiques offerts à M. Ferdinand de Saussure* », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1908, p. XXV-XXVI.

⁵¹ BERMAN, Ruth A, « Between Emergence and Mastery : The long developmental Route of Language Acquisition », in *Language Development Across Childhood and Adolescence: Psycholinguistic and Crosslinguistic Perspectives*, BERMAN, Ruth A. (dir.). Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2004, p. 9.

⁵² Voir NIPPOLD, Marilyn A., « Research on later language Development. International Perspectives », in *Language Development Across Childhood and Adolescence...*, *op. cit.*

Quant à la reconnaissance culturelle des ressources linguistiques, Gaston est un représentant typique de sa classe de la citoyenneté républicaine. Il a bénéficié de l'enseignement obligatoire et laïc de l'école de Jules Ferry, sans pour autant avoir réussi à l'examen final du Certificat d'Etudes Primaires. Il a intériorisé la politique linguistique de la Troisième République en associant le français standard avec la seule langue légitime à l'écrit. En termes bourdieusiens, il a donc intégré les rapports de domination du marché linguistique sans avoir forcément intégré correctement les règles et les usages de l'élite de la nation. Sa correspondance montre qu'il a su ajuster son langage à l'objectif communicatif du genre et en adopter les conventions⁵³.

La maîtrise des différentes options grammaticales et lexicales peut se mesurer à l'aune de trois critères concernant l'architecture syntaxique au niveau intra- ou interphrastique : 1) la longueur (le nombre de mots par unités : syntagme, phrase) ; 2) la profondeur (le nombre de nœuds gouvernés dans une unité) et 3) la diversité (différents types d'unités syntaxiques rattachées)⁵⁴. Illustrons ici ce dernier point par l'usage de la phrase complexe dans la correspondance de Gaston.

Selon une conception acquise, un niveau bas de littératie se caractérise par une structure syntaxique simple et pauvre, par des phrases courtes, par l'emploi répétitif des conjonctions et par un usage rare des propositions subordonnées⁵⁵. En arrive-t-on à tirer ces mêmes conclusions à l'examen de l'écriture de Gaston ? En l'absence de la ponctuation, il a fallu relever dans le corpus les différentes conjonctions et examiner les énoncés qui les cernent. Hormis la conjonction de coordination *et*, on dénombre dans la totalité de la correspondance 1173 conjonctions de coordination ou de subordination sur 24 782 unités lexicales non normalisées. Eu égard aux différents types de proposition subordonnée, le graphique (Tableau 1) permet d'observer que Gaston utilise toutes les possibilités qu'offre l'hypotaxe du français standard, alors que selon l'hypothèse initiale on s'attendrait à ce qu'un peu-lettré, imitant la conversation orale, n'ait recours qu'à la parataxe dans le genre de la correspondance intime.

⁵³ Voir KLIPPI, Carita, « La compétence de communication d'un poilu peu-lettré », in *L'Histoire du français: nouvelles approches, nouveaux terrains, nouveaux traitements*, AYRES-BENNETT, W. et al., Garnier, Paris, à paraître.

⁵⁴ RAVID, Dorit, « Emergence og linguistic complexity in later language development: evidence from expository text construction » in RAVID, Dorit et BAT-ZEEV SHYLDKRO, Hava, *Perspectives on Language and Language Development: Essays in honor of Ruth A. Berman*. New York, Springer, 2005, p. 340.

⁵⁵ Voir BERNSTEIN, Basil, *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1975 et FAIRMAN, Tony, « Writing and "the Standard" : England, 1795 », *Multilingua* 2/3, 2007, p. 167-201.

	relative	complétive	circonstancielle
1915	58	51	30
1916	132	160	69
1917	115	130	72
1918	43	63	35
Total	348	404	206

Tableau 1. Le nombre de différents types de subordonnées par an.

Excepté en 1915 où c'est la relative qui prime légèrement sur les autres types de subordonnées, notre corpus présente une proportion plus élevée de propositions complétives (Tableau 2). La proportion des complétives augmente légèrement au cours des années, alors que celle des propositions relatives diminue, la proportion des circonstancielle restant relativement stable. La distribution des propositions subordonnées ne permet toutefois pas de conclure à une complexification du langage en diachronie courte.

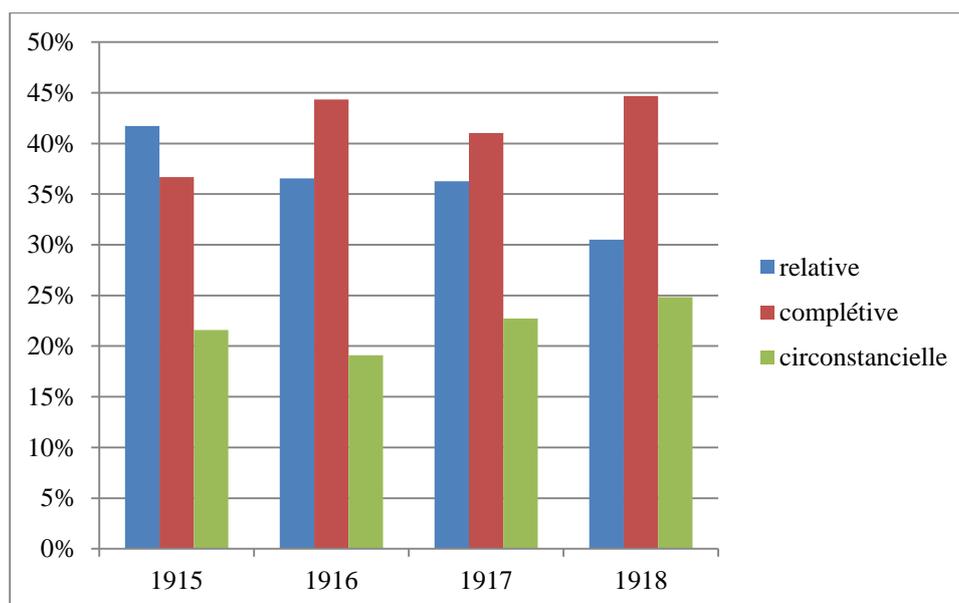


Tableau 2. Distribution des propositions subordonnées.

La statistique est quelque peu malmenée par l'analyse qualitative des conjonctions. Dans le français populaire, la conjonction *que* est considérée comme subordonnant « passe partout⁵⁶ » des constructions hypotactiques en raison de ses multiples fonctions – complétives,

⁵⁶ Voir GADET, Françoise, « La langue française au XX^e siècle. L'émergence de l'oral », in CHAURAND, Jacques (dir.), *Nouvelle histoire de la langue française*, op. cit. , p. 615.

circonstanciennes, relatives sujets, objet ou adverbiales – comme le montrent respectivement les exemples suivants tirés du corpus :

- (3) a. « je les attends avec impatience pour te faire plaisir aussi je crois qu'elles seront jolies car j'y ai mis le prix j ai profiter **que** je gagnais un peu plus⁵⁷ ».
- b. « j ai a te demander si le tabacs pour la pipe est cher de ton côté ce n'est pas **que** je fume beaucoup mais seulement dans les moments de cafard on tâche de le faire disparaître en fumant sa pipe⁵⁸ ».
- c. « en plus de ça la débauche **qu'**il y régne en ce moment dans le pays⁵⁹ ».
- d. « elle me dit qu'elle est malade depuis le début de la guerre et elle me raconte ça a la façon d'une femme **que** est toute déballée qui perd toute espoir⁶⁰ ».
- e. « alors tu comprends dans l'état **que** je suis écoute je suis entièrement démoralisé s il faudrait vivre ainsi je ne sais pas si je serais⁶¹ ».

Or, les exemples du subordonnant « passe-partout » ne sont pas suffisamment nombreux pour étoffer les statistiques et pour ainsi altérer notre observation graphique.

Le tableau suivant (Tableau 3) montre que si l'on ajoute la conjonction adversative de coordination *mais* et la conjonction causale de coordination *car* parmi les conjonctions circonstanciennes, le nombre des occurrences de ce type de phrases complexes prime sur les autres. Cet ajout peut être justifié par le fait que la frontière de la grammaire traditionnelle entre la coordination et la subordination devient floue du point de vue fonctionnel. Dans les deux cas de figure, les propositions de la phrase complexe sont structurellement identiques et contiennent, par exemple, un verbe fini, et la coordination peut également être remplacée par la subordination sans que le sens soit altéré. D'une manière prudente, on pourrait conclure que la distinction traditionnelle n'est pas ressentie comme réelle du point du sujet parlant.

⁵⁷ GB_13.10.1916.

⁵⁸ GB_28.9.1916.

⁵⁹ GB_13.12.1915

⁶⁰ GB_13.3.1917.

⁶¹ GB_13.3.1917.

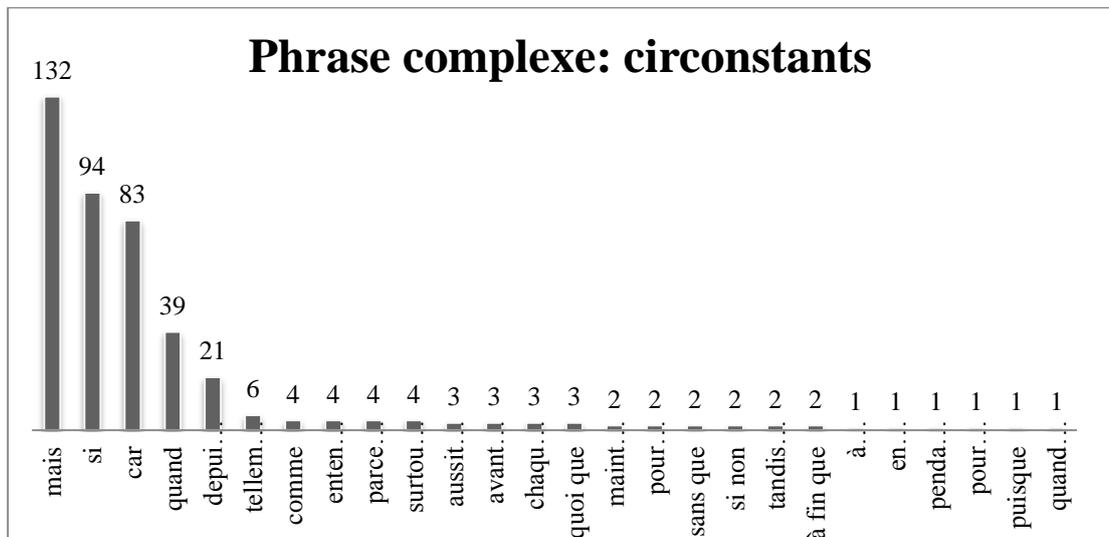


Tableau 3. Phrase complexe : circonstants.

Gaston se sert le plus, et de loin, de la conjonction *mais* dans sa correspondance, afin de marquer l'opposition entre deux énoncés :

- (4) « j ai sûrement une triste vie **mais** je suis forcer de constater que la votre n'est pas beaucoup plus belle⁶² ».

Dans son répertoire linguistique, en dépit de quelques rares occurrences de *quoi que*, Gaston n'a pas à sa disposition la conjonction concessive correspondante qui traduise le même sens : « bien que j'ai[e] sûrement une triste vie, je suis forcé de constater que la vôtre n'est pas beaucoup plus belle ».

Pour l'expression de la causalité, au lieu de la conjonction du langage courant *parce que* dont le nombre ne dépasse pas quatre dans la totalité du corpus, Gaston emploie la conjonction *car*, sentie par lui comme plus littéraire, ce qui indique qu'il cherche à reproduire les canons normatifs enseignés à l'école.

- (5) a. « je vous consacre ma lettre d'aujourd'hui c'est avec plaisir **car** je sais qu'elle passeras dans les mains de ma femme⁶³ ».
- b. « Ma bien chère Léa Je t'ecris a la hâte **parce que** je dois partir pour quelques jours au petit chateaux⁶⁴ ».

⁶² GB_2.6.1918.

⁶³ GB_15.6.1917.

⁶⁴ GB_16.4.1917.

- c. « je dois être certainement mort pour elles ou alors c'est peut-être **par ce que** je ne leur écrit pas souvent mais ils ne comprennent pas que ça m'est impossible⁶⁵ ».

On relève également des *hapax legomena* dans le corpus, dues, soit à une contamination entre éléments existants (*quand même que*), soit au fait que ces expressions ne sont pas senties comme des conjonctions, mais plutôt comme des lexèmes à part (*pour la cause que, à/a (seul) fin que*). Si ces occurrences étaient plus fréquentes, les unes attesteraient d'une grammaticalisation, les autres de dégrammaticalisation.

- (6) a. « mais j aurais préférer beaucoup mieux la connaître toute petite **quand même qu'**elle m'aurait empêcher de dormir⁶⁶ ».
- b. « j ai seulement reçut la lettre du 4 Décéb de Francine hier soir un mois de retard **pour la cause qu'**elle etait encore cachetee et c'est défendu⁶⁷ ».
- c. « je voudrais être 15 jours plus vieux **a seul fin que** mon courrier m'arrive réguliérement comme avant autrement il y a a en mourir d'ennuye⁶⁸ ».

Nombreuses sont également les conjonctions tout à fait courantes (ex. *tellement que*), mais dont l'usage reste statistiquement sans incidence :

- (7) « c'est **tellement** long ce rapatriement **que** d'après nos calculs je ne compte pas rentrer avant le mois de Mars ou Avril prochain⁶⁹ ».

L'aperçu de l'emploi de la phrase complexe dans la correspondance de Gaston fait valoir qu'il a bien intériorisé l'architecture syntaxique de la proposition du français, mais que sa maîtrise parfois approximative de « la langue maternelle » durant la socialisation secondaire démontre qu'il est en passe de devenir « un locuteur natif ».

En raison de son identification au code national, la langue maternelle est étroitement liée au développement de la littératie. Elle devient ainsi un facteur d'unification, mais dans le même temps aussi un facteur de différenciation. De par son rôle véhiculaire, l'écriture ramène l'apprentissage de la langue maternelle à celui d'une langue étrangère qui requiert un

⁶⁵ GB_4.8.1918.

⁶⁶ GB_13.2.1917.

⁶⁷ GB_28.1.1917.

⁶⁸ GB_3.6.1916.

⁶⁹ GB_18.8.1918.

effort conscient à plusieurs niveaux : la prise de conscience métalinguistique, l'objectivation de la langue orale par le biais de l'écriture, l'association des unités orales avec des unités écrites, la planification délibérée de l'écrit et la décontextualisation spatio-temporelle du langage du moment de la parole. Dans un contexte historique où une multitude de gens sont confrontés à un espace public d'une culture écrite (école, suffrage universel, presse écrite, circulation plus active des élites, etc.), l'apprentissage manqué ou lacunaire de l'écriture est propre à creuser des clivages sociaux. Malgré les apparences, le système scolaire avec ses deux filières et méthodes d'enseignement différentes, est un lieu de distinction sociale : savoir écrire en français est à la base de la pédagogie de l'école primaire, savoir composer en français relève des études littéraires de l'école secondaire. Dès lors, se fait la distinction entre ceux qui savent écrire et ceux qui savent bien écrire :

« Toute personne qui ne s'est pas donné une culture supérieure est incapable de manier cet instrument ajusté des hommes qui ont passé par la scolastique, par la connaissance de l'antiquité et par les subtilités de la science et de la philosophie depuis le XVI^e siècle. Qui ne s'est pas assoupli l'esprit par une longue gymnastique est hors d'état d'écrire le français avec quelque propriété d'expression. Le français d'un demi-lettré fait sourire presque à chaque phrase ceux qui, grâce à la culture générale de leur esprit et à l'apprentissage qu'ils ont fait de la valeur exacte des mots, connaissent leur langue. Cette connaissance exige tant de finesse naturelle, cultivée avec tant d'effort durant tant de temps, qu'elle devient une rareté. Bien peu de candidats même aux examens les plus difficiles, la possèdent suffisamment. Il faut n'avoir pas conscience des difficultés pour se résigner sans trembler à écrire quelques lignes de français⁷⁰ ».

« Il n'y a de sciences que du général », selon le mot bien connu d'Aristote. Quel peut bien être dès lors l'intérêt d'étudier en détail l'idiolecte d'un poilu peu-lettré ? Nonobstant la reconstruction archéologique d'une langue maternelle, fondée sur des vestiges empiriques disponibles, le langage d'un peu-lettré nous ouvre une fenêtre sur le développement de la littérature à un moment crucial de l'histoire. Le chemin vers la complexité linguistique grandissante est irréversible tant du point de vue de l'individu que du point de vue de la société. Echappant à la vision quelque peu romantique de la socialisation primaire, la langue maternelle devient une arme au service de la nation tout en conservant son statut d'artefact construit par la longue tradition de grammatisation dont un individu sentira le poids au cours de sa socialisation secondaire et qu'il

⁷⁰ MEILLET, Antoine, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918, p. 213-214.

tentera de reproduire. À supposer qu'il y ait un lien intersubjectif entre les idiolectes, les résultats concernant le bas niveau de littératie obtenus de notre corpus sont, avec les précautions d'usage, généralisables dans les grandes lignes à d'autres égo-documents similaires de la Première Guerre mondiale. Or, c'est seulement la comparaison détaillée avec d'autres corpus manuscrits et l'étude statistique de leurs données qui permettront d'établir quelles sont les convergences et les divergences entre les « langues maternelles » d'un poilu peu-lettré à l'autre. La numérisation de vastes corpus manuscrits permettra également de tenir compte de l'influence des variables classiques de la sociolinguistique (âge, sexe, classe sociale, origine géographique) sur la manifestation linguistique.

Références

Corpus

B., Gaston. 1915-1918. *Correspondance*. Fonds privé, conservé actuellement chez l'auteure de cet article au Département de français à l'Université de Tampere.

Troisième partie : créations lexicales et néologie en temps de guerre

Les néologismes de la Grande Guerre d'après les datations du *Petit Robert*

Jean-François Sablayrolles

La Première Guerre mondiale est considérée comme un tournant important dans l'évolution de la société française et de sa langue. Dans cet article, nous nous proposons d'examiner la traduction de cet événement historique dans les néologismes de l'époque en étudiant les mots dont l'introduction dans la langue française est datée de 1914 à 1918 dans le *Petit Robert* électronique de 2010. Leur nombre présente une baisse quantitative sensible par rapport aux années précédentes et suivantes. Si un certain nombre de ces néologismes relèvent directement du domaine militaire, d'autres qui apparaissent à cette époque ont sans doute un lien indirect avec le conflit, du fait d'avancées techniques, en particulier dans le domaine des transports, ou dans le domaine médical. Quelques termes expriment des courants de pensée qui émergent alors en relation avec la situation géopolitique, ainsi que leurs adeptes. On relève aussi des apparitions dues à des contacts de populations et de langues. Mais c'est surtout la proportion, nettement supérieure à la moyenne des années précédentes, des mots « non conventionnels » qui est remarquable. Apparaissent aussi durant cette période, dans des domaines très divers, de nombreux mots qui n'entretiennent aucun lien avec la Grande Guerre.

L'établissement des données

Collectés année par année, les mots enregistrés comme apparus entre 1914 et 1918 dans la partie « Étymologie » du *Petit Robert* se montent à quelques dizaines à chaque fois, sans grande variation d'une année sur l'autre :

1914 : 66

1915 : 41

1916 : 59

1917 : 58

1918 : 61

Le total fait 285 mots, ce qui représente une moyenne de 57 mots par an, et donc une légère baisse par rapport aux quatre années précédentes où le dictionnaire donne une liste de 338

mots (84 mots par an en moyenne¹). L'écart se creuse encore par la constatation qu'une interrogation globale sur la totalité des cinq années 1914-1918 prises ensemble donne seulement 272 mots. C'est que certains apparaissent dans plusieurs années : *gazé*, *zinzin* sur les cinq années, *activiste* sur trois, *hérédo*, *pageot*, *démobilisable* sur deux. Il faut donc diminuer de 13 unités le nombre de 285 pour obtenir les 272 items différents dont la date d'apparition est fixée entre 1914 et 1918 (54,4 mots en moyenne par an).

Mais cette soustraction n'est pas suffisante pour l'établissement des données pertinentes pour notre propos. Il faut encore ôter 7 régionalismes, tous canadiens, de ces années, et sans aucun rapport avec le conflit : *avironner* 1914, *couvre-chaussure* 1914, *ferlouche* 1917, *ouache* 1917, *paqueté* 1917, *quilleur* 1916, *sundae* 1914. Il faut enfin éliminer 1 mot, *sistership*, dont 1915 est la date de création en anglais mais qui n'est entré en français qu'en 1934. Ce sont donc 264 items « hexagonaux » qui constituent le corpus et qui servent de base aux calculs de pourcentages.

À cela il faut ajouter quelques problèmes chronologiques, mais sans incidence sur les analyses et les calculs. L'absence d'attestation écrite fait parfois planer un doute sur la date d'apparition réelle : ainsi de *chtimi* ou de *démobilisable* pour lequel les lexicographes donnent 1922, mais indiquent « probablement 1914-1918 ». C'est parfois une période ou une approximation² qui est fournie pour *claironnant*, *court-jus*, *gazé*, *grenadage*. Par ailleurs, certains des mots apparus alors ont vieilli : *lance-bombe*, *fritz* ; d'autres ont changé ensuite de sens : *entre-deux-guerres*, *ersatz*, *lance-bombe*, *pied noir*, *zinzin*. Certains se sont diffusés alors tout en étant antérieurs : *bidasse* (1900/1914), *poilu*. Inversement des mots apparus alors n'ont connu une grande diffusion qu'ultérieurement : *entre-deux-guerres*, *ersatz*, *fellaga*, *kommandantur*.

Reste le problème, insoluble avec les outils dont nous disposons, des mots de 1914 apparus avant le début du conflit ou de ceux de 1918 après l'armistice du 11 novembre et qui sont comptabilisés dans ces années. Mais cela ne joue qu'à la marge sans remettre en cause les grandes caractéristiques qui se dégagent, sans compter que les influences lexicales de la première guerre mondiale dépassent sans aucun doute le strict calendrier des opérations militaires.

Un autre problème tient au fait que la recherche des datations dans le *Petit Robert* n'opère que sur la partie « Étymologie » de l'article et laisse de côté les dates qui apparaissent dans d'autres parties de l'article. Et la recherche de dates en plein texte ne donne rien. Ainsi l'acception

¹ On relève 102 mots datés de 1910, 83 de 1911, 67 de 1912 et 86 de 1913. À part 1919 qui ne voit apparaître que 44 mots, les années d'après-guerre retrouvent un nombre plus élevé de créations : 109 en 1929, 79 en 1921, 162 en 1922 et 128 en 1923. Les termes issus du vocabulaire scientifique constituent une part importante des premières attestations d'avant et d'après-guerre. Leur présence est nettement plus discrète pendant la durée du conflit.

² Par exemple, à la datation de *gazé*, il est indiqué « v. 1914 », c'est-à-dire « vers 1914 ».

« abri de tranchée » de *guitoune* est datée de 1914 mais le mot, daté de 1860 dans la partie « Étymologie », n'apparaît pas dans la liste fournie à la requête 1914. Il en va de même de *bourdon* « état d'esprit mélancolique » (XIII^e-1915), de *picrate* « vin de mauvaise qualité » (1836-1916), de *pilonner* (1700-1916), de *saucisses* « rouleaux d'explosifs » (XIII^e-1916), de *tank* « char d'assaut » (1857-1916)³.

Ces datations internes constituent une des sources des différences importantes constatées entre le présent travail et le livre d'Odile Roynette *Les mots des tranchées*⁴. Seuls 20 mots se trouvent en effet communs aux deux études (comportant respectivement 264 mots et plus de 500). Sont par ailleurs également omises dans le présent travail de nouvelles expressions ou acceptions apparues dans cette période mais non datées dans le *Petit Robert* comme *avoir les grelots* « avoir peur, trembler », *chacal* « homme avide s'acharnant sur les vaincus », *chair à canon* « soldats exposés à être tués », etc. Odile Roynette prend en compte de nombreuses expressions familières qui n'apparaissent pas comme vedettes du dictionnaire et sont même souvent absentes des articles des mots entrant dans leur composition : *face de pet* (injure grossière présente sous la plume de Barbusse), *passer à la couverte* (pour un type de châtiment infligé aux voleurs), *revenir en copeaux* (« être ramené blessé, déchiqueté »)... Un certain nombre de mots d'argot « traditionnel » sont absents du dictionnaire, et donc de notre étude, comme *brignolet* « pain », *claper* « manger », *clapser* « mourir »... La plupart des emprunts qui ont circulé à l'époque et qui sont examinés dans le livre n'ont pas été non plus retenus dans la nomenclature du dictionnaire, faute de circulation sociale pérenne (*barbed wire* « fil de fer barbelé », *gefangen* « prisonnier »...) beaucoup étant de surcroît des noms propres *Fleissige Bertha* (la grosse Bertha)... Mais ce qui explique surtout la disparité de nos corpus est la différence des projets : dans l'étude des mots des tranchées sont inclus des mots qui ont connu une grande circulation alors, du fait des opérations militaires et du nombre des participants à ce conflit, alors même que leur date de première attestation est antérieure : *bleusaille* (1900), *caoua* (1883), *calter* (1844), *tringlot* (1863)... Les mots relevant de ce dernier cas de figure sont très nombreux⁵. Notre propos

³ Il faut noter aussi des cas d'homonymie qui compliquent les choses. Ainsi *nougat* daté de 1750 a la nouvelle acception « pied » en 1917, mais c'est dans le sens, disparu, de « fusil » (Lebel) que le mot est traité dans le livre d'Odile Roynette. Outre l'acception « cafard » *bourdon* a deux autres sens figurés perdus : « cheval » et « avion ». À côté du sens d'explosif, *saucisse* a également le sens de « ballon captif » tous deux présents tant dans le livre que dans *Petit Robert*. Et c'est dans le sens de « mauvais cheval » qu'apparaît *veau* dans le livre (l'acception « mauvais cheval de course » est datée de 1901 dans *Petit Robert*) et non dans celui de « voiture peu nerveuse » apparu en 1917 d'après *Petit Robert* (fin XII^e-1917).

⁴ Voir ROYNETTE, Odile, *Les mots des tranchées : l'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Armand Colin, 2010

⁵ Nous avons relevé un cas curieux d'un mot présent dans le livre et daté d'une période postérieure au conflit : *casse-patte* « eau de vie » (1928). Le cas de *râleur* (1923, d'après *Petit Robert*) est différent car il correspond dans

est en revanche d'examiner les mots signalés comme apparus à cette époque d'après les datations du *Petit Robert*⁶, et qui ont eu une circulation assez générale sur le moment et après pour entrer dans la nomenclature du dictionnaire. Ce sont donc les évolutions durables du lexique liées aux créations de l'époque qui retiennent notre attention⁷ et nous verrons qu'un grand nombre d'entre elles n'entretiennent pas de relation avec le conflit.

Les mots de la guerre et des militaires

Pour autant ce que l'on se propose de rechercher en premier dans cette liste des 264 mots, ce sont naturellement les mots liés à la guerre et, plus globalement, à tout ce qui relève du domaine militaire. Ils ne sont pas si nombreux qu'on aurait pu le penser, à s'en tenir à un discours traditionnel convenu à ce sujet. On ne relève en effet que 45 mots proprement militaires, qui représentent moins d'un mot sur cinq, avec un pourcentage de 17%.

1914 : *bidasse* (fam), *cagna* (argot mil), *démobilisable* (1922, probablement 1914-1918), *gazé* (sur les 5 ans), *grenadage*, *kommandantur*, *lance-bombe*, *patrouilleur*, *QG*, *zinzin* (« obus », « canon »)

1915 : *entre-deux-guerres*, *fritz*, *interallié*, *lacrymogène*, *no man's land*, *poilu*, *repérage*, *riflette* 'guerre', *roulante* (arg milit), *torpillage*

1916 : *aspi* (abrèv fam), *balèze* (argot milit), *bastos*, *biroute* (« manche à air », argot mil), *contre-offensive*, *frontiste* (?), *javellisation*, *kaki*, *lance-flamme*, *limoger*, *sursitaire*, *verdunisation*

1917 : *camouflage*, *dynamitage*, *fridolin*, *interarmées*, *sammy*, *ypérite*

1918 : *alerter*, *antiaérien*, *anti-sous-marin*, *bang*, *casse-pipe*, *droper* (« larguer », « parachuter »), *ricain*

le livre à deux autres sens, absents du *Petit Robert* : « obusier de "75" » et « homme du RAL, Régiment d'Artillerie Lourde ».

⁶ Certaines ont pu évoluer au cours des éditions millésimées, mais ces modifications sont extrêmement marginales, comme pourraient l'être d'éventuelles sorties de mots, dont nous n'avons pas trouvé de cas dans cette étude.

⁷ Le chapitre 6 du livre d'Odile Roynette (*op. cit.*) traite des « trajectoires » de ce vocabulaire de la Grande Guerre et on peut lire à ce propos p. 216 : « L'achèvement du conflit, quant à lui, s'est caractérisé par un processus double : d'une part la reconnaissance officielle, sanctionnée par l'entrée dans le dictionnaire de termes nés pendant la guerre ou naguère cantonnés dans la sphère de l'illégitimité argotique, et, d'autre part la déprise, amorcée dès 1920, du vocabulaire de la guerre dans les usages courants, une déprise dont l'ampleur fut sensiblement différente selon le degré de proximité des locuteurs avec l'activité guerrière. » Cette déprise explique l'absence de ces mots comme entrées dans le *Petit Robert* dont la première édition est bien postérieure (1967).

D'un point de vue sémantique, on peut classer ces néologismes dans divers champs ou hyper-classes et classes d'objets.

humains : *bidasse, poilu*, avec des fonctions (*aspi, frontiste ?, patrouilleur*), avec des adjectifs appropriés de qualités qui peuvent leur être attribués, (*balèze, démobilisable, gazé, sursitaire*), ou des noms de nationalités (*fritz, fridolin, ricain, sammy*).

actions : outre six nominalisations ⁸, on relève *contre-offensive, javellisation* et *verdunisation*, et sous forme verbale *alerter, droper* et *limoger*.

inanimés concrets (objets / armes surtout⁹) : *bastos, biroute, lance-bombe, lance-flamme, ypérite, zinzin*, et des caractéristiques associées : *antiaérien, anti-sous-marin, bang, interarmées, kaki, lacrymogène*.

localisation : *cagna, kommandantur, no man's land, QG, roulante*.

temps : *entre-deux-guerres*.

événement : *casse-pipe, riflette*.

Les mots (in)directement liés au conflit

Les nécessités de la guerre ont dû accélérer la mise au point de certaines inventions techniques et les blessures de guerre conduire à des progrès dans la médecine, sans qu'il soit possible, en l'absence d'enquête plus approfondie sur l'histoire de chaque mot, de dire pour chacun d'eux l'influence que le conflit a eue dans son émergence à cette époque. Ont été en revanche exclus de ce relevé tous les termes de psychanalyse qui ont été introduits en français à cette époque comme ne devant pas leur introduction au conflit même. Au total 18 mots techniques (6,8%) et 13 du domaine médical (5%) ont été relevés et analysés. Le sont aussi 12 mots dénommant des attitudes "politiques", des mouvements de pensée ou des faits sociétaux en relation avec le conflit (4,5%) :

1914 : *bar, essuie-glace, gyrocompas, hydroglisseur, millibar, pare-soleil*

1915 : /

1916 : *biroute* (manche à air), *dépanneur*

1917 : *biplace / triplace, camionnette, cuiseur, durit(e), immelman, météo, motoriste, ralenti, rase-mottes*

⁸ Voir *infra*.

⁹ Une constatation identique se trouve dans le livre d'Odile Roynette (*op. cit.*, p. 148 : « C'est à l'endroit des armes, des munitions et des engins de destruction que les soldats déployèrent une prolixité verbale qui en dit long sur la place de ces objets dans leur quotidien, sur leur intimité avec eux et sur le besoin de les nommer avec une précision qui aide à lever le voile sur les modifications, notamment corporelles, propres à l'activité combattante. »).

1918 : /

Ces mots techniques peuvent être classés dans plusieurs sous-domaines parmi lesquels dominant les moyens de déplacements (terrestres, aériens, maritimes) et la météorologie.

Les débuts de l'industrie automobile ont peut-être reçu un coup de fouet technologique avec la guerre, les performances et la fiabilité des véhicules militaires ayant été améliorées, mais l'hypothèse mériterait d'être étudiée de plus près¹⁰. Ce n'est sans doute pas sans raison qu'apparaissent à cette époque la *camionnette* et le *motoriste*. Le *ralenti* et la *durit(e)* datent également de cette époque. C'est peut-être aussi vrai des accessoires, fort utiles, que sont l'*essuie-glace* et le *pare-soleil* (il faut bien que les militaires puissent se déplacer quelles que soient les conditions météorologiques). Les progrès dans ce domaine de la météorologie avec l'introduction en français des unités de mesure *bar* et *millibar* (créées en 1906 par le physicien et météorologiste norvégien Bjerknes) ainsi que l'apparition de la troncature *météo*¹¹ sont peut-être à mettre en rapport avec les besoins de l'aviation militaire et de la guerre plus largement. L'invention des manches à air surnommées *biroutes*, le développement de la voltige aérienne (*immelman*, *rase-mottes*), ainsi que les dénominations selon le nombre de passagers (*biplace*, *triplace*) attestent du développement de l'aviation. Toujours liés à des moyens de déplacement et aux techniques associées il y a l'*hydroglisseur* et le *gyrocompas*. Parallèlement à ces innovations techniques, le vocabulaire médical a aussi beaucoup évolué durant cette période :

1914 : *stridor*, *unijambiste*

1915 : *endocrinologie*

1916 : *astéréognosie*, *dysfonctionnement*, *électrocardiogramme*, *laparoscopie*,
sodoku, *sympathicotomie*, *tachyphylaxie*

1917 : *maxillo-facial*, *oxygénothérapie*

1918 : *pyrétothérapie*

Sans doute un certain nombre de mots médicaux se sont-ils développés du fait de la médecine de guerre, avec de nouvelles affections ou la multiplication de blessures et de handicaps et la mise en œuvre de nouveaux traitements ou méthodes d'investigation¹². Les blessures

¹⁰ Voir les historiens à ce propos, en particulier dans *La Première Guerre mondiale* Cambridge/Fayard en 3 volumes.

¹¹ Voir *infra*.

¹² Voir à ce sujet DELAPORTE, Sophie, *Les médecins dans la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2003.

infligées ont conduit à des amputations qui rendent des soldats *unijambistes* (1914). Le développement de la chirurgie *maxillo-faciale* (1917) est probablement lié à la multiplication de ce qu'on a appelé (mais ce n'est pas dans les dictionnaires) les « gueules cassées »¹³. Les sifflements respiratoires (*stridor* 1914) sont peut-être liés à ces blessures ou aux intoxications au gaz asphyxiant¹⁴. L'incapacité de reconnaître des objets par le toucher, l'*astéréognosie* (1916), et d'autres *dysfonctionnements* (1916) comme la *sympathicotomie* (1916), peuvent provenir d'atteintes au système nerveux ou à d'autres fonctions vitales. Les conditions de vie dans les tranchées peuvent expliquer le développement d'une maladie due à la morsure de rats (le *sodoku* 1916). Face à ces maux apparaissent de nouveaux outils, avec l'*électrocardiogramme* (1916) ou la *laparoscopie* (« examen de l'abdomen » 1916) et nouvelles études (l'*endocrinologie*, 1915) ou de nouveaux traitements (*oxygénothérapie* 1917, *tachyphylaxie* 1916 et *pyrétothérapie* 1918).

Dix mots en *-isme* et en *-iste* apparaissent qui dénomment des attitudes ou des positions face à la situation politique et militaire. Par ordre chronologique ce sont :

1914 : /

1915 : *défaitisme, défaitiste, neutralisme, ultranationaliste*

1916 : *activiste* (1916-1918), *neutraliste, unilatéralisme*

1917 : *jusqu'au-boutiste*

1918 : *attentisme, attentiste*

L'année 1918 voit aussi naître deux mots en rapport avec la société dans son ensemble : la *dénatalité* due à l'absence des hommes de leur foyer et souvent à leur mort, et la *sous-alimentation* qui doit provenir de la baisse de la production agricole avec des terres non cultivées faute de bras, et des dérèglements dans les circuits d'approvisionnement¹⁵.

Transcatégorisations, accourcissements et contacts de population

D'un point de vue linguistique, on observe des transcatégorisations, des accourcissements¹⁶ et des emprunts ou créations de mots sous influence étrangère.

¹³ Voir DELAPORTE, Sophie, *Les Gueules cassées. Les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noësis, 1966.

¹⁴ Voir LEPICK, Olivier, *La grande guerre chimique (1914-1918)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

¹⁵ Voir également WINTER, Jay (dir.), *La Première Guerre mondiale. Sociétés*, t. 3, Paris, Fayard – Cambridge University Press, 2014.

¹⁶ Tout un développement est consacré par Odile Roynette (*op. cit.* p. 160-164) à ce phénomène avec des tronctions et l'apparition de sigles qui se transforment parfois en acronymes, ainsi qu'une « algèbre sémantique » (noms comportant des chiffres, en particulier noms d'armes comme pour désigner des torpilles aériennes de 244

D'un point de vue morphologique, huit néologismes des mots de la guerre sur 45¹⁷ se présentent comme des cas de transcatégorisation. Il s'agit de la cristallisation sous forme néologique de concepts existant antérieurement dans une autre partie du discours, mais on ressent alors le besoin d'utiliser ces mots dans d'autres catégories grammaticales. Il y a six nominalisations et deux créations de verbes par conversion. Les six noms sont des dérivés par suffixation. On relève 1 nom d'agent en *-eur* (*patrouilleur* 1914) et 5 noms d'action en *-age* sur des verbes attestés (*repérer*, *torpiller*, *camoufler*, *dynamiter*) ou possibles : (*°grenader*) : *grenadage* 1914 ; *repérage*, *torpillage* 1915 ; *camouflage*, *dynamitage* 1917. Les deux verbes sont issus de noms (dont un nom propre) par conversion (*limoger* 1916, *alerter* 1918).

On relève l'apparition de 12 formes abrégées, accourcies (4,5%) qui se répartissent en 1 sigle : QG (1914) et 11 tronctions, avec 10 apocopes : *hérédo* (1914) ; *micro* (1915) ; *alloc*, *aspi*, *calcif*, *hérédo* (« syphilis »)¹⁸ (1916) ; *certif*, *météo*, *réglo* (1917) ; *page* (1918 de *pageot* de 1916) et 1 aphérèse *ricain* (1918). Ces formes abrégées sont économiques et parfois pourvues d'une certaine affectivité. Elles sont la marque d'une grande circulation dans le corps social sans quoi elles n'auraient pas fini par être lexicographiées.

Dans les contacts de peuples et de langues, on peut distinguer les mots d'origine étrangère et les mots servant à désigner des populations, étrangères ou spécifiques. Les mots d'origine étrangère sont au nombre d'une quarantaine (42 exactement représentant 16% de l'ensemble), mais tous, loin s'en faut, ne concernent pas le conflit. Il reste que c'est à cette époque qu'ils sont importés et que cela dit quelque chose sur la société qui les importe. On relève :

- 20 anglicismes : 1914 : *isotope*, *pattern* ; 1915 : *dispatcheur*, *no man's land* ; 1916 : *cash*, *cheftaine*, *immun(e)*, *kaki* (d'origine hindoustanie) ; 1917 *immelman* (d'un anthroponyme allemand), *programmer*, *sammy* ; 1918 *bang*, *droper* (« larguer », « parachuter »), *flash*, *jazz*, *liftier*, *pongé* (« peut-être d'origine chinoise » d'après *Le Petit Robert*), *superviser*, *superviseur*, *taylorisme*

- 7 germanismes : 1914 ; *erlenmayer*, *ersatz*, *kommandantur* ; 1915 *fritz* ; 1916 *métapsychologie* ; 1917 *fridolin* ; 1918 : *laborantin* (d'abord au fém *laborantine*)

mm nommées 244 puis *deux* 44). Selon Roynette « à la libre suffixation, se joint et se mêle bien souvent un raccourcissement des mots qui vise à en accélérer le prononcé, à condenser le plus possible une parole qui, à la guerre et particulièrement en situation de combat, se doit d'être courte pour avoir une chance d'être entendue et donc comprise. » (p. 160) Elle écrit également : « Les énoncés abrégatifs contaminent tous les mots formés à partir de chiffres » (p. 161). Ou encore : « Ce besoin de concision se retrouve dans l'usage, qui se développe alors considérablement, des sigles. » (p. 161) Et enfin : « Les sigles deviennent des acronymes, et les soldats jouent de ces formes avec d'autant plus de jubilation qu'ils en contrôlent la trajectoire, au moins dans un premier temps. » (p. 163)

¹⁷ Voir *supra*.

¹⁸ Pour *hérédosyphilitique*.

- 5 arabismes : 1915 : *fellaga* (répandu 1954), *moujingue* (d'origine espagnole) ; 1916 *flouze* ; 1917 *crouille* ; 1918 ; *zellige*
- 5 russismes : 1915 *défaitisme* (« mot forgé en français et en russe par un écrivain russe » d'après *Le Petit Robert*¹⁹) ; 1917 *koulak* ; *soviet* ; 1918 : *présidium* (du latin), *soviétiser*
- 2 italianismes : 1916 *tchau* (tchao/ciao) ; 1918 *canelloni*
- 2 mot japonais : 1915 *tsunami* ; 1917 *futon*
- 1 mot de patois : 1914 : *chtimi*

Des faits historiques, comme la Révolution russe de 1917 font entrer des mots russes relatifs à ces événements. Parmi les arabismes, il y a une majorité de mots « non conventionnels »²⁰. Les anglicismes se taillent la part du lion avec presque la moitié des 42 items. Ces mots relèvent de domaines variés (science, économie, gestion, culture, activités humaines...) mais chaque classe, mis à part le domaine militaire étudié auparavant, n'est représentée que par un ou deux items, ce qui ne permet pas de tirer de conclusions générales si ce n'est que l'influence de l'anglo-américain est déjà bien assurée.

Parmi les mots cités ci-dessus, en y ajoutant deux de facture française, il faut faire un sort aux noms de nationalité ou d'origine géographique. Les soldats, et à leur suite la population française, désignent en effet des groupes selon leur origine géographique, qu'ils soient Français, Alliés, ennemis ou autres. C'est à l'occasion de ce conflit, par exemple, que se répand le mot *chtimi* pour dénommer les gens originaires du nord de la France selon leur accent et leurs particularités linguistiques²¹. Les populations arabes, alors intégrées à l'Empire français, sont nommées par une déformation du mot *hkouya* « frère » : *crouille*.²² Ils sont également surnommés *pieds noirs* (mot qui dénommera ultérieurement les populations françaises d'Algérie). L'emprunt *fellaga* « coupeur de route » pour les opposants à l'autorité française se développera ultérieurement, pendant la guerre d'Algérie. Les Allemands sont collectivement

¹⁹ Gregor Alexinsky revendique la création du terme, mais il y a controverse (Voir SLATER, Catherine, « Note critique sur l'origine de « défaitisme » et « défaitiste », *Mots*, octobre 1980, n° 1. Saussure, Zipf, Lagado, des méthodes, des calculs, des doutes et le vocabulaire de quelques textes politiques. p. 213-217.

²⁰ À ce sujet Odile Roynette (*op. cit.*, p. 131) note que les lexicographes de cette période avaient constaté « l'empreinte laissée par la Belle Époque qui déposa une vague de mots dont beaucoup venaient de la langue des colonisés par l'entremise des troupes coloniales et de celles de l'armée d'Afrique. » et que « d'autres mots liés à l'expérience coloniale en Afrique du Nord s'étaient diffusés à la fin du XIX^e siècle, venus d'horizons divers. »

²¹ *Le Petit Robert* indique comme étymologie « probablement de la phrase *chti'mi* « c'est-il moi ? », mais Jacques Cellard avait proposé, dans sa chronique du 9 juillet 1979 dans *Le Monde*, la reprise du début d'une phrase comme *chti mi la pique au cul* par ceux à qui les gens du Nord lançaient cette grossière insulte. Il revient sur cette étymologie, contestée par des lecteurs, le 8 octobre 1979.

²² Le mot a pris une valeur d'injure raciale, qu'il ne semble pas avoir eue d'emblée. En 1918, Dauzat note sobrement « *crouïa camarade* », *op. cit.*, p. 214.

appelés par un prénom allemand courant, considéré comme stéréotypique, *Fritz*, avec sa déformation *fridolin*. Quant aux Américains, ils sont aussi nommés par un prénom hypocoristique : *Sammy*, ou par une troncation par aphérèse, *ricain*. Notons enfin l'ajout, dans l'argot des marins, d'un suffixe dépréciatif à *chinois* pour faire *chinetoque* (1918).

Mots « non conventionnels »

Mais ce qui ressort surtout de cet inventaire des mots datés de la période 1914-1918, c'est l'abondance de mots « non conventionnels » étiquetés « familiers », « populaires », « argotiques » ou encore « péjoratifs » (cette dernière mention toujours en association avec une autre sauf pour *cureton*. Il y en a trois autres, *crouille*, *demi-portion* et *Fridolin*, qui cumulent aussi la mention « péjoratif » avec une autre dans laquelle ils ont été comptabilisés). La proportion importante de tels mots est probablement à mettre en relation avec le parler des poilus (l'argot des poilus) et sa diffusion dans le corps social, sans quoi les mots ne seraient pas entrés dans le *Petit Robert*. Ce sont en effet plus de 60 mots — 62 exactement représentant 23,5% des mots datés de cette époque — qui sont pourvus d'une de ces marques diastratiques avec 49 mots familiers, 5 mots populaires, 7 mots argotiques et 1 mot péjoratif. Ce qui apparaît intuitivement comme une surreprésentation des mots marqués ainsi diastratiquement (presque un quart des entrées de dictionnaire devraient être marquées, si cette proportion était représentative de l'état habituel de l'enrichissement du lexique, ce qui va à l'évidence contre l'intuition de quiconque fréquente les dictionnaires, où la proportion de mots ainsi marqués est nettement inférieure) ressort clairement de la mise en relation de ces chiffres avec ceux des années immédiatement antérieures. On ne relève en effet que 20 mots ainsi marqués sur 338 mots dans la période 1910-1913. Sur ces quatre années, les 20 mots marqués représentent un pourcentage de l'ordre de 5,9%, soit environ 4 fois moins en pourcentage que pour la période du conflit. L'écart est considérable. Il est confirmé en comparant avec la totalité des mots marqués dans le *Petit Robert* : pour 60 000 mots et 300 000 sens, il y a 5789 emplois familiers, 336 emplois populaires, 403 emplois argotiques et 746 emplois péjoratifs. Cet ensemble de 7274 emplois marqués représentent 12% des mots et, plus pertinent, 2,4% des emplois. Ces comparaisons font ressortir la surreprésentation des mots « non conventionnels » au sein des mots donnés comme apparus en français durant cette période.

1914 : 14

familier 10 : *bidasse*, *bistrote*, *blairer*, *chtimi* (expr patoise), *court-jus*, *embringuer*, *hérédo*, *pagaille*, *ramponneau*, *scribouillard*

populaire 1 : *trucmuche*

argotique 3 : *biroute* (« pénis »), *cagna*, *zinzin* « obus », « canon »

péjoratif : /

1915 : 12

familier 10 : *cigare*, *demi-portion* (et péjoratif), *dingue*, *époustouflant*, *fortiche*, *frigo*, *fritz*, *loupiote*, *pastis*, *roulante*

populaire 1 : *moujingue*

argotique 1 : *riflette*

péjoratif : /

1916 : 18

familier 14 : *alloc*, *aspi*, *bastos*, *bectance*, *calcif*, *cash*, *cracra*, *démerdard*, *futal*, *hérédo* (maladie), *pageot*, *pousse-au-crime*, *tatane*, *vasouillard*

populaire 1 : *flouze*

argotique 2 : *balèze*, *biroute* (« manche à air »)

péjoratif 1 : *cureton*

1917 : 7

familier 6 : *certif*, *fridolin* (et péjor), *nénette*, *popotin*, *sammy*, *tsoin-tsoin*,

populaire 1 : *crouille* (et péjor)

argotique : /

péjoratif : /

1918 : 11

familier 9 : *barbifiant*, *becter*, *casse-pipe*, *fumasse*, *peinardement*, *pétoche*, *ricain*, *tabasser*, *vachard*,

populaire 1 : *page* (« pageot »)

argotique 1 : *chinetoque*

péjoratif : /

Il n'y a que 7 mots marqués argotiques et ils relèvent quasiment tous de l'argot militaire (mais *chinetoque* relève de l'argot des marins). L'argot des poilus se restreint donc à peu de chose dans le *Petit Robert* (2,7% seulement, ce qui n'est pas surprenant dans un dictionnaire de langue

non spécialisé). Les mots marqués « populaires » (5), et « péjoratif » (comme seule marque : un seul, ne pèsent pas lourd non plus. Mais ils s'ajoutent dans ce lexique non conventionnel à 49 termes marqués « familier ».

Les mots sans rapport direct apparent au conflit

Parmi les mots apparus à cette époque n'entrant dans aucune catégorie retenue pour l'exposé, on note que le domaine de l'art, celui de la linguistique et ceux de la psychologie et de la sexualité ont fourni un contingent non négligeable de néologismes : *atonal, scénariste, sous-culture, dadaïsme, surnaturaliste, surréalisme, avant-gardisme, avant-gardiste, calligramme, dadaïste* pour le premier domaine ; *aperture, fléchi, phonologue, syntagme, plurivoque, slavistique*, pour le second ; *psycho-affectif, sexualisation, intersexué, théâtralisme, œdipien, sexualiser, psychosociologue* pour les derniers. Par ailleurs la Révolution russe est à l'origine de néologismes autres que les emprunts : *bolchevique, bolchevisme, bolcheviste* (ces trois mots sont construits sur la base d'un emprunt), *léninisme, léniniste, russophobe*.

Comme on le voit, l'ampleur du conflit avec son grand nombre de blessés et de morts n'a pas empêché par ailleurs la vie de continuer et que se poursuivent des activités civiles. La baisse significative, pendant la période du conflit, des premières attestations, que nous notions en début d'article, montre l'impact de l'événement sur l'évolution du lexique. L'ensemble des mots cités en annexe permet de voir, au-delà des trois domaines déjà signalés et de celui de la Révolution bolchevique, la diversité des activités humaines dans lesquelles des néologismes ont été alors créés, qui persistent jusqu'à nos jours.

Au total les traits dominants des mots datés des cinq années 1914-1918 sont d'une part leur nombre restreint, par rapport aux années environnantes, et la surreprésentation de mots « non conventionnels ».

Les circonstances d'apparition et de diffusion des mots datés de ces années ne sont pas fournies, et il n'y a que peu d'exemples ou de citations, —de surcroît souvent plus tardifs. Des enquêtes de circulation et de diffusion dans des productions de l'époque apporteraient sans doute des informations intéressantes²³, mais beaucoup d'emplois ont dû rester longtemps et principalement oraux, et sont perdus à jamais.

²³ Voir Gérard et Lacoste dans ce recueil.

Certes, tous les mots qui sont nés alors et qui ont circulé n'ont pas tous eu droit de cité dans la nomenclature du *Petit Robert*. C'est une limite de cette étude, mais cela révèle aussi ce que des lexicographes compétents ont retenu comme mots de cette époque. Il serait intéressant de lister ceux qui ont circulé et qui n'ont pas été entrés dans le dictionnaire et les raisons de cet ostracisme. C'est probablement l'obsolescence de nombre d'entre eux après le conflit qui a conduit les lexicographes, près d'un demi-siècle après (la première édition du *Petit Robert* date de 1967) à ne pas les inclure dans leur nomenclature.

Annexe

Liste des mots enregistrés par le *Petit Robert* et donnés comme apparus entre 1914 et 1918 qui n'entraient dans aucune des catégories de l'exposé

1914 : acétylcholine, antigénique, antipodiste, asthénosphère, atonal, brillantiner, cellophane, claironnant, complémentation, contre-réforme, déléaturer, extrasensible, fraiseraie, héliciculture, irréductiblement, isoloir, laxiste, mûrissage, niveleuse, ouille, pattemouille, presse-raquette, psychoaffectif, relationnel, rotogravure, sexualisation, thermostable, typologique, variétal, virilisme (30)

1915 : gériatrie, intersexué, nucléariser, pancalisme, pomiculture, riziculteur, scénariste, sous-culture, théâtralisme, tubérisation (10)

1916 : aperture, artificialité, dadaïsme, financement, fléchi, interdépendant, œdipien, phonologue, pluvioter, sérologie, syntagme, vagotonique (12)

1917 : à-côté (N), allocataire, antiride, autocopie, autocuiseur, bolchévique, bolchévisme, bolchéviste, carroyage, histiocyte, inventivité, léninisme, léniniste, patinette, plurivoque, radicaliser, retranscription, sexualiser, slavistique, surnaturaliste, surréalisme, turbopompe (22)

1918 : avant-gardisme, avant-gardiste, aventuriste, bactériophage, calligramme, carambouillage, chérifien, croque-monsieur, dadaïste, épistémologiste, étatique, fluage, giclement, goudronneuse, lyse, minimaliste, orientable, protactinium, psychosociologue, russophobe, sial, sima, surexploiter (23)

La première inscription de la Grande Guerre dans un discours lexicographique : *le Larousse Universel de 1922*

Patricia Kottelat

Cette étude, située dans la perspective linguistique de l'analyse du discours, se propose d'analyser l'image de la Grande Guerre dans un texte lexicographique, le *Larousse Universel* de 1922, sous la direction de Claude Augé. Quatre ans après la fin de la guerre, les éditions Larousse font paraître une encyclopédie de 3000 pages en deux tomes destinée à remplacer le *Grand Dictionnaire Universel du 19^{ème} siècle* (1866-1877) de Pierre Larousse. La finalité de cette publication, revendiquée dans la préface, est de rendre compte des changements engendrés par la Grande Guerre dans le champ des savoirs et des connaissances, conformément à sa vocation encyclopédique, mais également de retracer l'histoire des événements marquants du conflit : il s'agit donc de la première inscription à *chaud* de l'événement dans un discours lexicographique de type encyclopédique. L'intérêt que portent les lexicographes de la maison Larousse à la Grande Guerre s'était exprimé auparavant dans plusieurs ouvrages, comme par exemple le *Larousse médical illustré de guerre* de Galtier-Boissière 1917, ou encore le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu* de 1916, qui paraissent donc avant la fin du conflit et qui ne concernent toutefois que des domaines de spécialité très spécifiques, à savoir la médecine et la langue française, et donc sans portée encyclopédique¹.

La richesse du *Larousse Universel*, texte peu connu et oublié par les métalexigraphes, est double : richesse de nature linguistique d'abord, puisqu'il enregistre les néologismes et l'argot dans sa macrostructure. Mais surtout on y observe l'élaboration d'un discours historique, omniprésent tout au long du texte, qui constitue un *événement de langage* remarquable. D'un point de vue quantitatif, il est marqué par l'abondance de données encyclopédiques de toute nature (scientifique, technique, médical) et par la multitude d'articles illustrés par une iconographie minutieuse sous forme de cartes et de planches illustratives. D'un point de vue qualitatif et discursif, ce discours présente la particularité d'une abondante modalisation² où

¹ Voir MOLLIER, Jean-Yves et DUBOT, Bruno, *Histoire de la librairie Larousse 1852-2010*, Paris, Fayard, 2012, chapitre Dans la tourmente de la guerre et de l'immédiat après-guerre et ROYNETTE, Odile, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, A. Colin, 2010, p. 31-34 et p. 235-236.

² « La modalisation s'inscrit dans la problématique de l'énonciation. Elle désigne l'attitude du sujet à l'égard de son propre énoncé (...). La modalisation peut être explicitée par des marques particulières ou demeurer dans l'implicite du discours, mais elle est toujours présente, indiquant l'attitude du sujet parlant à l'égard de son interlocuteur, de lui-même et de son propre énoncé. », CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p. 383.

apparaissent la subjectivité du lexicographe et ses positions idéologiques fortement marquées. En effet, le discours encyclopédique possède une spécificité qui favorise le déploiement de la modalisation : à l'instar du dictionnaire de langue, il est de nature métalinguistique puisqu'il renseigne sur les mots, mais contrairement à ce dernier, il renseigne aussi sur les choses à travers des *microdiscours* où se côtoient des informations référentielles, des prises de position et des jugements de valeur de nature axiologique. Il est le produit culturel d'une époque donnée et, en l'occurrence, il reflète une véritable *culture de guerre* soit « un corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde. Une "culture" indissociable d'une spectaculaire prégnance de la haine à l'égard de l'adversaire. »³.

Le *Larousse Universel* se fait porteur de la nouveauté que constitue l'événement de la Grande Guerre, comme en témoigne le discours de la préface, polyvalent, de nature programmatique, mais également auto-promotionnelle puisqu'il installe sa légitimité et son ethos de garant du savoir et de la connaissance :

« La Grande Guerre, en ajoutant à l'histoire un chapitre douloureux et grandiose, en bouleversant la géographie politique de l'Europe, en amenant sur la scène du monde nombre de personnages hier peu connus et aujourd'hui illustres, en lançant dans l'usage une foule de mots nouveaux pour désigner des choses nouvelles, nous faisait un devoir de présenter un dictionnaire au courant de cet univers changé. (...). Le principal de ses avantages c'est de donner, en 2 volumes extrêmement substantiels, la quintessence d'une encyclopédie complète, de permettre à ceux-là mêmes qui ne peuvent acheter un dictionnaire d'un prix relativement élevé d'avoir eux aussi leur Larousse, c'est-à-dire le livre par excellence où l'on trouve tout, bref le livre indispensable entre tous, celui qui vous donne dans la vie une véritable supériorité intellectuelle et pratique. Le Larousse Universel met à la portée du grand public, pour un prix modique, les avantages considérables que donne la possession d'un dictionnaire encyclopédique digne de ce nom. (...). En ce qui concerne particulièrement la Grande Guerre, on trouvera la notice biographique des personnalités militaires et civiles qui y ont joué un rôle important, la mention des lieux géographiques qui ont été le théâtre d'un engagement, avec un résumé des principales batailles, l'indication des localités dévastées, enfin les dernières précisions sur les remaniements territoriaux qui ont suivi la paix. »

³AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 145. Voir également AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004.

Il s'agit donc d'attester la créativité lexicale à laquelle la Grande guerre a donné lieu, avec les néologismes, la diffusion de l'argot et notamment celui des tranchées, et d'entériner son usage à travers l'acte de légitimation que constitue l'inscription dans le dictionnaire. Mais il s'agit également de créer un discours fondateur relatant la globalité de ces nouveautés portées par le conflit tout récent, en particulier à travers l'élaboration d'un discours historiographique. On peut donc parler de création en langue et en discours, ce qui constituera l'articulation de cette analyse.

Créativité et création en langue : néologismes, emprunts et argot

Les néologismes répertoriés sont exclusivement de nature sémantique⁴ : néologismes d'emprunt, néologismes absolus, dont l'apparition correspond sans aucun doute possible à la Grande Guerre, acceptions techniques à statut néologique, et resémantisation de mots déjà existants.

Les néologismes d'emprunt attestés sont les suivants :

« **Barda** : Arg. milit. Ensemble des effets d'habillement, d'équipement et d'armement d'un soldat. »

« **Bled** : Au Maroc, pays, région. Arg. milit. Terrain inculte ; terrain entre les lignes opposées. »

« **Cagna** : Arg. milit. Abri du soldat sous terre ou sur terre, foyer intérieur. »

« **Guitoune** : (de l'arabe kitoun, tente) Arg. milit. Tente. »

« **No man's land** : Expression anglaise signifiant : terre d'aucun homme, territoire contesté, sans possesseur ; appliquée pendant la Grande Guerre aux terrains qui, rendus intenable par la mitraille, restaient inoccupés entre les tranchées de première ligne des deux adversaires. »

« **Nouba** : Musique des tirailleurs algériens où entrent des instruments indigènes et qui donne presque exclusivement des airs arabes. Arg. milit. Faire la nouba, faire la fête, la noce. »

« **Sammy** : Diminutif de Sam : l'oncle Sam étant la personnification du peuple américain. Sobriquet amical donné aux soldats américains venus pendant la Grande Guerre pour combattre sur le front français. »

« **Tommy** : Diminutif de Thomas, abréviation de Thomas Atkins, personnification du simple soldat anglais. »

« **Turco** : Nom familier des tirailleurs algériens. »

⁴ Pour la classification des néologismes, voir PRUVOST, Jean et SABLAYROLLES, Jean-François, *Les néologismes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.

Remarquons que l'indication de leur étymologie et de leur provenance n'est pas systématique : par exemple l'entrée *barda* ne mentionne pas son origine arabe, ni l'entrée *cagna* son origine annamite, ni l'entrée *turco* sa double provenance du sabir algérien et de l'italien⁵. Il faut également remarquer les emprunts issus de régionalismes (par exemple *zigouiller* (Sud-Est) ou *toto* (Argonne) ne sont pas indiqués comme tels.

Les néologismes absolus correspondent bien évidemment à des réalités inédites, formés par siglaison (*Anzacs*), par métaphore (*crapouillot* et ses dérivés *crapouilloter*, *crapouilloteur*), par dérivation (*Ypérite*, *obusite*), ou par métonymie (*grosse Bertha*, du nom de Bertha Krupp) :

« **Anzac** : Mot formé des initiales de Australian New Zealand Army Corps et désignant les Australiens et les Néo-zélandais qui servaient dans l'armée britannique pendant la Grande Guerre. »

« **Bertha (grosse)** : Surnom familial des canons allemands à longue portée qui bombardèrent Paris en 1918. »

« **Gazer** : Milit. Soumettre à l'action des gaz asphyxiants. »

« **Obusite** : Ensemble de troubles déterminés chez certains sujets par l'éclatement voisin d'un obus, sans qu'ils soient proprement atteints. »

« **Ypérite** : De Ypres, ville où tombèrent, pendant la Grande Guerre, les premiers obus allemands chargés de cette substance nocive. Sulfure d'éthyle dichloré utilisé comme « gaz de combat ». L'ypérite, d'abord employée par les Allemands (juil.17) puis par les Alliés (Mai 18), est fusible à 14° et bout à 217°. Les Alliés réussirent à la préparer simplement par barbotage du gaz éthylène dans le bichlorure de soufre. C'est une substance suffocante, lacrymogène, et surtout vésicante : elle empoisonne longtemps les lieux où elle a été répandue et elle a une terrible action de corrosion sur les muqueuses internes. »

« **Ypérité** : Qui a été soumis à l'action de l'ypérite : zone ypéritee. Syn. Gazé. »

Voici une sélection de cas de néologismes correspondant à de nouvelles acceptions techniques de termes existants. En cas de polysémie, c'est généralement l'acception à statut néologique liée à la Grande Guerre qui est citée en première position, indice de sa profonde imprégnation dans la langue, où, le cas échéant, le marquage contextualise le sens du mot, par exemple la marque *aéronautique* pour l'entrée *saucisse* et la marque *artillerie* pour l'entrée *téton* :

⁵ Pour une analyse détaillée du lexique, voir l'ouvrage fondamental d'Odile ROYNETTE, *op. cit.*, en particulier le chapitre 4 *Formes et genèse d'une langue de guerre* pour ce qui concerne ces étymologies.

« **Abattis** : Milit. Barricade ou retranchement accessoire, consistant en un amas d'arbres dont les branches entrelacées sont tournées vers l'ennemi. Pop. Bras, jambes, mains, pieds. »

« **Boyau** : Fig. Tranchée en zig zag. »

« **Pastille** : 1. Petite rondelle de drap cousue sur le col de la capote, à côté du numéro du régiment, ou sur le calot, et indiquant par sa couleur le bataillon ou l'escadron auquel le soldat appartient (bleu pour le 1^{er}, rouge pour le 2^e, jaune pour le 3^e). 2. Pastille incendiaire, pastille à base de phosphore et de thermite, employée par les Allemands pendant la Grande Guerre pour allumer des incendies. »

« **Perdu** : Enfants perdus, soldats que l'on envoyait en éclaireurs, ou qui commençaient l'attaque. »

« **Saucisse** : Aéron. Ballon captif de forme allongée servant d'observatoire militaire. »

« **Téton** : Artill. Petite masse conique de métal venue avec la pièce de fonte, et qui, servant à la fixation sur le tour, est supprimée après le tournage du projectile, qui est alors dététonné. »

On trouve aussi des cas de ce que l'on peut rattacher à un phénomène de resémantisation car il s'agit de termes déjà existants à sémantisme relativement neutre qui, dans le contexte de la Grande Guerre, acquièrent durablement une charge connotative extrêmement forte, positive pour *poilu* et négative pour *Boche*, *Huns* et *Teuton*⁶ :

« **Boche** : Synonyme populaire d'Allemand. Appellation familière et méprisante de tout ce qui est allemand, individu ou objet : un boche, duplicité boche.

Bocherie : Arg. Vilenie de Boche, d'Allemand. (on dit aussi bochonnerie).

Bochie : Arg. Pays des Boches ou Allemands.

Bochiser : Pop. Germaniser, espionner ; être au service des Boches ou Allemands.

Bochisme : Pop. Idée ou coutume boche ou allemande. »

« **Huns** : Surnom donné par les Anglais aux Allemands pendant la Grande Guerre pour exprimer le caractère barbare de l'invasion germanique en Belgique et en France. »

« **Poilu** : Partic. Soldat français de la Grande Guerre. »

« **Teuton** : En mauvaise part, Allemand. »

⁶ Sur l'étymologie de *poilu* et *boche* voir DAUZAT, Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand Colin, 1918, p. 47-59 et ROYNETTE, Odile, *op. cit.*, p. 22-31.

Dans le *Larousse Universel*, le traitement lexicographique de l'argot pose problème. À l'entrée *argot*, nous trouvons l'information suivante : « la Grande Guerre a créé de nouveaux mots d'argot et surtout développé et répandu l'argot déjà existant⁷. » Cependant, une analyse attentive des termes d'argot révèle une certaine instabilité dans leur marquage diastratique⁸. En effet, la multiplicité des marques (*populaire, familier, argot, argot militaire, trivial, etc.*) crée un brouillage quant à leur classification possible. Par exemple, *Boche* et sa série lexicale n'ont pas le même marquage (*argot* et *populaire*), de même que *crapouillot* et ses dérivés, ainsi que le terme *gniôle* marqué comme argot militaire et sans définition mais avec un renvoi à *niôle* marqué comme argot tout court :

« **Crapouillot** : Petit canon ou mortier employé dans la « guerre des tranchées ». Par ext. projectile lancé par cet engin.

Crapouilloter : Arg. milit. Bombarder avec un crapouillot.

Crapouilloteur : Arg. milit. Servant d'un crapouillot. Adject. Fantassin crapouilloteur.

« **Filon** : Pop. Bonne aubaine ; emploi agréable ; poste sans danger : avoir le filon, ce n'est pas le filon. »

« **Gnôle, gniôle, gniaule** : Arg. milit. Voir Niôle

Niôle : Arg. Eau de vie. »

« **Zigouiller** : Arg. Couper la gorge, tuer à coup de couteau, tuer. »

En outre, il faut constater qu'il existe au moment de la parution de l'encyclopédie un intertexte très dense de dictionnaires d'argot⁹, dont les plus célèbres sont les suivants : Lazare Sainéan, *L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front* de 1915 ; le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu* de la maison Larousse de 1916 ; Albert Dauzat, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats* de 1918 ; François Déchelette, *L'argot des poilus. Dictionnaire humoristique et philologique* de 1918 ;

⁷ *Larousse universel*, T.1, p.122.

⁸ « La variation diastratique est liée aux groupes sociaux (représentés comme des strates) : certaines façons de parler sont considérées comme "populaires", d'autres au contraire comme marquant l'appartenance à un milieu social favorisé et cultivé. Certains groupes ont des argots spécifiques [...]. » Voir LEHMANN, Alise et MARTIN-BERTHET, Françoise, *Introduction à la lexicologie : sémantique et morphologie*, Paris, Armand Colin, 2013, 4^e éd., p. 22.

⁹ SAINÉAN, Lazare, *L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, Bocard, 1915 ; *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, Larousse, 1916 ; DAUZAT, Albert, *op. cit.* ; DECHELETTE, François, *L'argot des poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914*, Paris, Jouve et Cie, 1918 ; ESNAULT, Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Genève, Slatkine Reprints, 2^e éd., 1971 [1919].

et enfin Gaston Esnault, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage* de 1919. Or, il n'existe aucune mention de sources, malgré cet intertexte incluant la maison Larousse même, et, de plus, les macrostructures de ces différents ouvrages ne coïncident pas nécessairement. Nous sommes ici au cœur de la problématique de la désignation et de la délimitation de la *langue poilue* qui révèle la porosité de ce langage aux multiples dénominations (*langue poilue, argot des tranchées, argot de la guerre, langue des tranchées*, etc.), ainsi qu'en témoigne la querelle des linguistes pendant le conflit¹⁰. Le parti pris linguistique du Larousse est l'adoption d'une désignation hyperonymique, à savoir *argot militaire*, sans autre précision.

Voici la totalité des entrées répertoriées sous cette désignation, qui sont quantitativement peu importantes par rapport aux ouvrages précédemment cités, et ceci en raison du fait que certains termes attestés ailleurs comme appartenant à l'argot des poilus sont ici classés sous les marques génériques *argot* et *populaire*, comme par exemple *zigouiller* argot, *filon* populaire : « *Barda, Bled, Bonhomme, Cagna, Crapouillot, Crapouilloter, Crapouilloteur, Gniôle, Marmite, Nouba, Parapluie, Peau de lapin, Pépère, Perco, Pinard, Poulet, Rabiote, Scribouillard, Singe, Tampon, Toto, Troufion.* »

Ainsi, les informations métalinguistiques ne font pas l'objet d'une démarche systématique et rigoureuse : nous avons en effet constaté une certaine disparité de traitement entre les entrées, notamment par rapport à l'étymologie et au marquage diastratique. Cette instabilité et cette variabilité de la glose métalinguistique, loin d'être un acte normalisateur, nous amène à formuler l'hypothèse que la langue en soi n'est plus, en 1922, porteuse d'enjeux identitaires et fédérateurs¹¹, mais que c'est plutôt le discours qui en constitue un. En effet, c'est dans les entrées encyclopédiques et historiques que se révèle la volonté de normalisation de l'événement Grande Guerre de la part des rédacteurs.

À la charnière entre langue et discours : les entrées encyclopédiques

¹⁰ À propos de la polémique des linguistes, voir PROCHASSON, Christophe, « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53-3, juillet-septembre 2006, p. 122-141 et ROYNETTE, Odile, *Les mots des tranchées...*, op. cit., chapitre 2, *La contre-offensive savante*, p. 43-70.

¹¹ « (...) Gît naturellement aussi derrière une telle démarche une ambition politique tendant à instituer un monde homogène - celui des tranchées - au sein duquel s'effacerait, comme l'annonçait, depuis le tout début de la guerre, le discours des autorités, toute espèce de clivage culturel, politique ou social, en faveur de l'épiphanie nationale. (...) Aussitôt les hostilités terminées, la prétendue langue des poilus s'éteint presque aussi vite qu'elle avait surgi. Le langage fut démobilisé avec autant de vélocité qu'on avait déposé les armes. » PROCHASSON, Christophe, « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53-3, juillet-septembre 2006, p. 123-125.

Conformément au discours programmatique de sa préface, l'encyclopédie rend compte des progrès techniques et médicaux dus à la Grande Guerre. Les articles des entrées encyclopédiques, au nombre de 55, se distinguent par leur longueur et par la minutie des descriptions, enrichis par la présence d'une iconographie assurant une fonction dénotative¹². Il s'agit soit de simples illustrations, comme dans l'entrée *jambe* où figurent différents types de prothèses destinées aux soldats amputés, soit de planches illustratives extrêmement détaillées, comme par exemple dans l'entrée *tranchée* qui en présente tous les types (*en zigzag, en crémaillère, organisation défensive des boyaux, etc.*)¹³. En outre, il faut constater dans ces articles encyclopédiques des caractéristiques dépassant leur simple vocation descriptive.

Ainsi, dans les exemples suivants, leurs constantes discursives, à savoir la modalisation et la prépondérance de l'axiologie¹⁴, apparaissent clairement. Par exemple, les entrées *aérostation* et *gaz* sont marquées axiologiquement par la dichotomie germanophobie/ethnocentrisme, alors que l'entrée *tranchée* se conclut par l'introduction du pathos dans le discours¹⁵ :

« **Aérostation** : A l'étranger, les Anglais, les Américains, les Italiens construisaient aussi des dirigeables, dont aucun cependant ne détrône le modèle français. Quant aux Allemands, ils imitent servilement leurs devanciers; lorsqu'ils veulent innover, c'est pour fournir un modèle qui flatte leur goût du « kolossal », le Zeppelin, dont la carrière

¹² *Aérostation, ambulance* (planche illustrative), *artillerie* (planche illustrative), *asphyxie, avion, capote* (iconographie), *cavalerie* (planche illustrative), *chirurgie, crapouillot* (iconographie), *électro-aimant* (extraction des projectiles iconographie), *exécution militaire, fortifications* (planche illustrative), *fourragère* (iconographie), *fusée* (iconographie), *fusil, gamelle* (iconographie), *gargousse* (iconographie), *gaz* (iconographie), *grenade* (iconographie), *gouttière* (iconog.), *Grande Guerre* (6 planches illustratives), *hélium, hémostase, infanterie* (2 planches illustratives), *infirmier* (iconographie), *interprète* (acception militaire), *invention* (acception militaire), *jambe* (iconographie prothèses), *justice* (acception militaire), *lance-flammes* (iconographie), *Maxim fusil* (iconographie), *microphone* (iconographie), *mine* (planche illustrative), *mitrailleuse* (iconographie), *mortier* (iconographie), *obus* (iconographie), *perforateur* (iconographie), *périscope* (iconographie), *pieds gelés, platine, prothèse* (iconographie), *santé service de -* (planche illustrative), *service* (administration militaire), *sous-marin* (planche illustrative), *tank* (iconographie), *subsistance service des -*, *télémetre* (iconographie), *téton* (artillerie), *tir, torpille* (iconographie), *trahison, théorie* (acception militaire), *tranchée* (planche illustrative), *trépanation, Zeppelin*.

¹³ Par ailleurs, certaines iconographies ne sont pas exemptes de fonction connotative, où l'on voit bien que l'image possède elle aussi, de *barthésienne* mémoire, sa propre rhétorique : ainsi une des planches illustratives de l'entrée *Grande Guerre* présente l'iconographie des différents types d'armements, des corps d'armées, etc., et, tout en bas de l'image, pour illustrer l'issue heureuse du conflit, le *Défilé de la victoire du 14 juillet 1919*, comme une apothéose triomphante et patriotique qui synthétise et fige l'image de la Grande Guerre.

¹⁴ L'axiologie exprime un système évaluatif de valeurs à travers « des termes péjoratifs (dévalorisants) et mélioratifs (laudatifs, valorisants) ». Voir sur ce point KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, p. 73.

¹⁵ « Cette notion est parfois utilisée pour signaler les mises en discours qui jouent sur des effets émotionnels à des fins stratégiques. » Voir à ce propos, CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours...*, op. cit., p. 425. Pour la fonction argumentative des émotions et du pathos voir AMOSSY, Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2013.

militaire, en dépit des espoirs fondés outre-Rhin, s'achevait en fiasco. »

« **Gaz** : Ce fut le 22 avril 1915 que les Allemands, au mépris absolu des lois de guerre, et en opposition flagrante avec les accords de la Haye contresignés par eux (1899), commencèrent à utiliser des produits suffocants, en nappe d'abord, puis par projectiles. Prise au dépourvu par cet acte déloyal, la France, afin de pouvoir lutter à armes égales, dut instituer au plus vite un service chimique de guerre, et, malgré la pénurie de ressources industrielles, elle fut vite en mesure de répondre à ses adversaires. »

« **Sous-marin** : C'est en France qu'on a construit les premiers sous-marins vraiment pratiques. »

« **Tranchée** : Au cours de la Grande Guerre, la longue stabilisation obligea à aménager les tranchées de façon spéciale ; construites en chicane, elles se complétèrent pas des abris profonds, des sapes, des boyaux de communication, d'évacuation, des places d'armes, etc. : on tint, l'on résista, l'on combattit « dans la tranchée ».

Production d'un discours historique

Ce sont ces mêmes spécificités discursives que nous retrouverons dans l'ensemble du texte qui construit un discours historique dans trois lieux précis de la microstructure, à savoir dans l'exemplification, dans l'entrée *Grande Guerre* et enfin dans le récit des grandes batailles et des opérations militaires.

En matière d'exemplification, il est nécessaire d'opérer une première distinction entre les syntagmes neutralisés, qui sont des fragments de discours tronqués (par exemple *de valeureux soldats*), et les exemples entiers c'est-à-dire des phrases syntaxiquement complètes, qui forment des énoncés discursifs s'apparentant à des *microdiscours*, où la subjectivité du lexicographe possède un potentiel d'actualisation majeur par rapport à un simple syntagme neutralisé (par exemple *Le troupier français est débrouillard*). Ensuite, une seconde distinction concerne la nature sémantique de l'exemple : il y a des exemples *attendus*, c'est-à-dire des exemples qui partagent le même sémantisme que l'entrée et « qui viennent donc naturellement à l'esprit », pour reprendre l'expression de la linguiste et lexicographe Josette Rey-Debove¹⁶, comme les collocations. Voici un échantillon d'exemples attendus qui révèlent la prépondérance de la Grande Guerre dans le texte :

¹⁶ « Les exemples ne viennent pas directement d'un corpus, mais de la réflexion d'un rédacteur pour produire une phrase attendue avec le mot en question. Une phrase attendue est une phrase qui vient naturellement à l'esprit dans une situation courante. » Voir REY-DEBOVE, Josette, « Préface », *Le Petit Robert des enfants*, Paris, Le Robert, 1988, p. XI

- « **Agression** : La France a été victime en 1914 de l'agression allemande. »
- « **Armistice** : La signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, consacra la défaite de l'Allemagne dans la grande Guerre. »
- « **Barbarie** : Les Allemands ont multiplié pendant la Grande Guerre les actes de barbarie. »
- « **Défilé** : Le défilé de la victoire, le 14 juillet 1919, fut grandiose. »
- « **Démoraliser** : La retraite démoralise les meilleures troupes. »
- « **Désannexion** : Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France fut une désannexion, non pas une annexion. »
- « **Dévastier** : Les Allemands dévastèrent le Nord de la France. »
- « **Dévouer** : Dévouer ses enfants à la patrie. »
- « **Médaille** : Médaille un soldat courageux. »
- « **Mener** : Mener son régiment au feu. »
- « **Neutralité** : Les Allemands ont violé la neutralité de la Belgique. »
- « **Obéir** : Le soldat obéit à ses chefs. »
- « **Patriote** : Les soldats patriotes. »
- « **Poste** : Mourir à son poste. »
- « **Rejaillir** : La gloire des grands hommes rejaillit sur leur pays. »
- « **Repousser** : Repousser l'ennemi. »
- « **Sacrifier** : Se sacrifier pour sa patrie. »
- « **Taxi** : Les taxis parisiens ont participé à la bataille de la Marne. »
- « **Ultimatum** : La Grande Guerre fut déclenchée par l'ultimatum qu'adressa l'Autriche à la Serbie le 23 juillet 1914. »
- « **Vaillant** : De vaillants soldats. »
- « **Vaincre** : Vaincre l'ennemi en bataille rangée. »
- « **Valeureux** : De valeureux soldats. »

En revanche, les exemples que nous nommerons *inattendus* ne partagent pas le même sémantisme que l'entrée et sont donc des indices de la subjectivité du rédacteur; ainsi *marcher gaiement à la mort* pour l'entrée *gaiement*¹⁷ ou encore « *On les aura !* » citation de Pétain pour

¹⁷ Il s'agit d'un exemple célèbre en métalexigraphie de par son caractère idéologique remarquable, cité entres autres par DUBOIS, Jean et Claude, *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire*, Paris, Larousse, 1971 ; par LEHMANN, Alise, « Les représentations idéologiques dans le discours du dictionnaire. Diversité des lieux et des procédures », *Le français dans le monde*, numéro spécial *Lexiques*, 1989 et par LEHMANN, Alise et MARTIN-BERTHET, Françoise, *Introduction à la lexicologie*, *op. cit.*

l'entrée *avoir*. Ils révèlent la subjectivité du lexicographe, ou, pour le moins, son ancrage dans des paradigmes culturels historiquement déterminés¹⁸ :

« **Avoir** : « On les aura ! » Ordre du jour de Pétain le 10 avril 1916. »

« **Cri** : Au cri de « Vive la France » !

« **Debout** : « Debout les morts ! » Cri lancé au Bois Brûlé par le lieutenant Péricard le 8 avril 1915. »

« **Gaiement** : Marcher gaiement à la mort. »

« **Génie** : L'ambition fut le mauvais génie de Guillaume II. »

« **Méprisable** : La méprisable petite armée de French (citation de Guillaume II). »

« **Notre** : Notre armée, notre gloire. »

« **Ouolofs** : Ils fournissent à la France d'excellents soldats. »

« **Pleuvoir** : Les obus pleuvent sur les champs de bataille. »

« **Pluie** : Pluie de balles, de feu, de sang. »

« **Recueillir** : Recueillir les restes d'une armée. »

« **Refuser** : Refuser toute qualité à un ennemi. »

« **Soupe** : La soupe fait le soldat. »

« **Souvenir** : Sa blessure est un glorieux souvenir. »

« **Taire** : Faire taire le canon, la fusillade de l'ennemi. »

« **Veuf** : Une armée veuve de son chef. »

« **Viande** : On a eu recours à l'importation de viandes exotiques pendant la Grande Guerre. »

« **Vomir** : Les canons vomissent le fer et la mort. »

« **Vue** : A la vue de l'ennemi. »

La particularité de la démarche du *Larousse Universel* est la dissémination des informations historiques dans la macrostructure : à l'entrée *Grande Guerre* bien sûr, puis dans

¹⁸ La conviction que les dictionnaires constituent des *textes culturels* (voir DUBOIS, Jean et Claude, *op. cit.*, p. 99), dépositaires d'indices idéologiques, est désormais partagée par la majorité des métalexigraphes, dont certains se sont orientés, à partir des années 1970, vers le repérage des traits d'une idéologie dominante et de ses représentations doxiques conséquentes dans la production dictionnaire. Voir REY-DEBOVE, Josette, *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires contemporains*, The Hague, Paris, Mouton, 1971 ; DUBOIS, Jean et Claude, *op. cit.* ; GIRARDIN, Chantal, « Contenu, usage social et interdits dans le dictionnaire », *Langue française*, n° 43, 1979 ; Beaujot, J.-P. « Dictionnaires et idéologies », in HAUSSMANN, Fr.-J. (dir.), *Encyclopédie internationale de Lexicographie*, Berlin, De Gruyter, 1989 ; LEHMANN, Alise, « Les représentations idéologiques dans le discours du dictionnaire. Diversité des lieux et des procédures », *art. cit.* ; Mazière, F., « Une analyse de la définition : formes, historicité et idéologie », *Le français dans le monde, n.s. Lexiques*, 1989 ; COLLINOT, André et MAZIERE, Francine. *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Paris, PUF, 1997.

les entrées concernant les grandes batailles et enfin dans celles consacrées aux localités et lieux-dits, théâtres d'opérations militaires ponctuelles.

L'histoire ainsi mise en récit est une histoire événementielle, tactique et stratégique, basée sur la valorisation de la figure héroïque du général ou autre commandant et marquée par l'absence des combattants. Il n'est jamais fait mention de pertes humaines sauf pour le camp adverse, où toutes les grandes batailles et tous les généraux bénéficient d'une iconographie, et où la responsabilité de l'Allemagne est constamment réitérée. En cela, ce discours s'inscrit parfaitement dans ce que les historiens Antoine Prost et Jay Winter nomment la « première configuration historiographique » de l'après-guerre¹⁹, militaire et diplomatique, où domine le primat des questions diplomatiques²⁰, où les poilus font figure de *grands absents*, et où « la guerre est traitée comme un conflit politique de grande échelle qu'on comprend mieux en le regardant d'en haut²¹ ».

Ainsi, on trouve dans l'entrée *Grande Guerre* un discours de la responsabilité fortement modalisé (*la place au soleil*), une focalisation sur le rôle de la France et en particulier sur celui de Foch (*qui prenait l'initiative des opérations*), l'occultation des forces alliées et notamment de l'intervention américaine (*lui et ses collaborateurs*), et surtout une présence déterminante de l'ellipse, qui en fait un récit condensé en contraste avec les descriptions détaillées des grandes batailles et des opérations militaires :

« La cause de cette guerre a été l'ambition de l'Allemagne qui, en réclamant « sa place au soleil » entendait assoir sa domination sur tout le globe terrestre. (...) C'est contre la France que se tourna d'abord l'Allemagne : elle voulait l'écraser avant de lutter contre la Russie. (...) La lutte la plus acharnée a été toutefois menée sur le front occidental, en France, dans ce pays que l'Allemagne voulait abattre avant tout autre. (...) Les offensives heureuses de Ludendorff (en Picardie et en Flandre, puis au chemin des Dames), marquent la fin de la guerre des tranchées au printemps de 1918 : mais ces

¹⁹ PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, chapitre 1 « Trois configurations historiographiques », p. 15-50. Les auteurs distinguent trois périodes dans l'élaboration du discours historiographique : une première configuration correspondant à l'après-guerre, une deuxième configuration de type social à partir des années 60 avec l'introduction du contexte social et du paradigme marxiste, ainsi qu'une réorientation de l'histoire militaire et diplomatique, et enfin une troisième configuration, culturelle et sociale, apparaissant au tournant des années 90 et marquée par l'histoire culturelle.

²⁰ « Les contemporains sont hantés par une question qui commande leur historiographie : celle des responsabilités de la guerre. (...) L'épreuve avait été si longue, si dure, si meurtrière, le coût en était tellement élevé que l'on voulait savoir pourquoi elle avait éclaté et pourquoi elle avait duré si longtemps ». PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre...op. cit.*, p. 18-19.

²¹ *Ibid.*, p. 29.

offensives furent arrêtées par Foch, qui, tôt après, renversant la situation, prenait l'initiative des opérations. En moins de quatre mois, lui et ses collaborateurs (Pétain entre autres) délogeaient l'ennemi de toutes ses positions, et, dans un grande offensive, le ramenaient jusqu'aux frontières de la France et des Flandres belges. Alors, l'Allemagne s'avoua vaincue²² ».

Dans le récit minutieux des grandes batailles, on constate au contraire une abondante présence de polyphonie, suggérée sous forme de guillemets, ou bien déclarée explicitement par la mention des sources, à savoir les états-majors français, anglais, allemand, ou encore la *voix populaire* qui renvoie à la circulation des discours médiatiques, comme dans l'entrée *course à la mer* :

« **Course à la mer** : Nom attribué par la voix populaire et donné par la section historique de l'état-major de l'armée à l'ensemble des opérations militaires qui, au cours de la Grande Guerre, ont eu lieu en Belgique et dans la France du nord, depuis la fin de septembre jusqu'en novembre 1914. (...) Malgré ses efforts, l'Allemand ne parvint pas à atteindre la mer du nord, ni à Dunkerque ni à Calais²³ ».

C'est la section historique de l'état-major français qui est le plus fréquemment citée, principalement dans le contexte de la désignation des batailles. Or, le recours systématique aux sources de l'armée révèle que la mise en récit du conflit est un discours normalisateur, calqué sur celui du discours officiel, et comportant un enjeu de taille : en effet, derrière l'insistance du texte sur la désignation des batailles et leur périodisation, se cache le découpage et l'appropriation des victoires. Dans les entrées *Sambre* et *Scarpe* la victoire anglaise se retrouve englobée dans une victoire française par déplacement de ses limites chronologiques et géographiques :

« **Sambre** : Les Anglais donnent le nom de « bataille de la Sambre » à la série de combats que les armées Horne, Byng et Rawlinson livrèrent du 1er au 11 novembre 1918 aux Allemands. La bataille de la Sambre s'encadre dans la bataille plus générale que l'état-major français appelle « de la Lys et de l'Escaut » et fait partie de la bataille d'ensemble dite « deuxième bataille de Belgique²⁴ ».

²² *Larousse Universel*, T.1, p. 1058.

²³ *Ibid.*, T.1, p. 552.

²⁴ *Ibid.*, T.2, p. 875.

« **Scarpe** : Les Anglais donnent officiellement le nom de « bataille de la Scarpe » à un des épisodes de la bataille d'ensemble appelée par l'état-major français « Poussée vers la position Hindenburg²⁵ ».

En outre, le texte lexicographique déploie une véritable rhétorique de la victoire dans la description des opérations militaires ponctuelles. La narration de faits d'armes extrêmement délimités aussi bien géographiquement que temporellement, opère une valorisation de *micro-victoires* isolées, ou, en cas d'échec, une valorisation qui emphatise la défaite héroïque.

Cette exaltation de la victoire et le déni de la défaite sont repérables dans l'échantillon suivant : les entrées sont marquées par l'usage répété des expressions oppositives et concessives (*mais, malgré, cependant, etc.*) comme dans *Kemmel* (victoire allemande), *Delme* (où l'avancée allemande sur Nancy est stoppée mais au sein de l'offensive victorieuse des Allemands en août 1914), et *Ourcq* (qui fait partie de l'opération dite « Bataille de la Marne » du 6 au 13 septembre 1914), qui introduisent un balancement phrastique c'est-à-dire un rééquilibre compensatoire entre éléments dysphoriques et euphoriques :

« **Kemmel** : Le Kemmel a vu de nombreux et sanglants combats. Les Allemands s'en emparèrent **malgré** la belle défense du 30ème régiment français d'infanterie et s'y maintinrent, **malgré** toutes les attaques faites les jours suivants pour le reprendre. »

« **Ourcq** : Du 6 au 10 septembre, la 6ème armée française fut tenue en échec par les Allemands ; **mais** elle résista de façon si opiniâtre qu'il fallut successivement envoyer contre elle différents corps d'armée. **Ainsi Von Kluck rompit l'équilibre de ses forces et fut mis en état d'infériorité vis-à-vis des armées qui l'attaquaient sur les deux Morins.** »

« **Delme** : Au début de la Grande Guerre, les Allemands l'avaient fortifiée de tranchées, d'abris bétonnés, de réseaux de fil de fer, etc., contre lesquels se brisa, le 20 août 1914, l'effort de la 2ème armée française. **Du moins**, la 6ème armée allemande **ne put-elle**, à la suite de cet échec français, enlever les hauteurs du Grand-Couronné et s'avancer jusqu'à Nancy. »

²⁵ *Ibid.*, T. 2, p. 901.

Ce balancement phrastique caractérise également les entrées *Guise* et *Somme* où des défaites sont transformées en demi-victoires, même morales dans le cas de *Somme*²⁶. Outre les cas de déni de défaite, on constate des dénis de victoires pour l'ennemi, comme dans l'entrée *Maubeuge* :

« **Guise** : Au cours de la retraite stratégique franco-britannique du 24 août au 5 septembre 1914, l'armée Lanzerac livra à Guise une bataille qui fut une **demi-victoire** : la garde et le 10^{ème} corps prussien y **subirent de fortes pertes**. »

« **Somme** : « Le cyclone, l'enfer » de la Somme **a fait mieux encore** que d'infliger au kronprinz de Bavière **une grave défaite** en soulageant puissamment l'effort de la défense de Verdun, fixant sur le front d'occident des effectifs et des réserves de l'ennemi, usant les forces allemandes, et révélant à ses adversaires la « **puissance française** ». Fayolle a infligé aux Allemands un **très sérieux échec**. **S'il n'a pas réalisé la percée des lignes ennemies et fait cesser la guerre des tranchées, il a prouvé aux Allemands que l'armée française était « régénérée » et non point déprimée comme ils se plaisaient à le croire.** »

« **Maubeuge** : Sa reddition a eu de graves conséquences car **elle a permis à l'ennemi de dissimuler sa défaite de la Marne derrière ce succès exagéré à plaisir.** »

L'exaltation de la victoire se situe en outre dans la modalisation et l'usage de termes axiologiques, dans la récurrence de l'hyperbole et de la redondance, s'apparentant à un discours épique et épideictique, et enfin dans la présence prépondérante du pathos :

« **Côte de Meuse** : Depuis 1871, ce « front de Meuse » a été garni par l'état-major de nombreux forts, qui en font vraiment le « rideau défensif de la Meuse » : **s'ils** ont cédé en un point de la fin de 1915 jusqu'aux derniers jours de 1918, les ouvrages militaires ont **victorieusement** résisté partout ailleurs aux attaques des Allemands. L'**héroïque** défense du fort de Troyon et des forts de Verdun en septembre 1914 a contribué aux victoires de la Marne et de l'Ourcq ; la **longue et admirable** résistance des forts de hauts de Meuse (Douaumont, Vaux, etc.) a aussi contribué à faire de la grande bataille de Verdun en 1916 **une merveilleuse épopée.** »

²⁶ L'historiographie récente permet de mettre au jour des cas éclatants d'occultation de défaites françaises comme par exemple STEG, Jean-Michel, *Le jour le plus meurtrier de l'histoire de France : 22 août 1914*, Paris, Fayard, 2013 ou encore BALDIN, Damien et SAINT-FUSCIEN, Emmanuel, *Charleroi 21-23 août 1914*, Paris, Tallandier, 2012.

« **Cumières**²⁷ : Ce village, ardemment disputé les jours suivants, finit par rester aux agresseurs, mais les Français, demeurés sur ses lisières, l'enlevèrent le 20 août 1917, **au chant de la « Madelon »**.

« **Escaut** : L'Escaut partage avec la Lys **l'honneur d'avoir donné son nom** à la dernière bataille de la Grande Guerre. »

« **Marne** : Par deux fois au cours de la Grande Guerre, les bords de la Marne ont été le théâtre de batailles **considérables**, où **s'est joué le sort de la France et même (il n'est pas exagéré de le dire) le sort de l'humanité**. (...) »

« **Verdun** : La bataille de Verdun, qui absorba tout l'effort offensif de l'armée allemande sur le front de France en 1916, est **pleine d'épisodes héroïques et émouvants**. Elle causa aux Allemands des **pertes énormes**, elle détermina en France un **grand élan d'enthousiasme et de fierté**, en même temps que l'espérance en l'heureuse issue de la lutte, **elle émerveilla le monde entier**. »

Cependant, le texte lexicographique ne présente pas uniquement un discours euphorique sur le conflit. En effet, les deux entités dysphoriques qui parcourent l'ensemble du texte sont incarnées par le discours germanophobe et celui de la dévastation du territoire français.

La germanophobie du texte se manifeste dans la réitération de la responsabilité et de la vilénie des Allemands, comme dans l'entrée *Reims* où l'on remarquera l'emphase de la description et l'usage méprisant du singulier pour leur désignation, mépris que l'on retrouve dans l'entrée *Allemand*, où c'est la langue allemande qui est stigmatisée, et l'entrée *Hansi*, se référant au célèbre caricaturiste alsacien :

« **Reims** : Ils ne cessèrent de bombarder la ville et sa magnifique cathédrale. Reims demeura sous le canon allemand. Pour se venger de n'y être pas entré, en quel état l'Allemand a-t-il mis cette malheureuse ville ! Il en a fait un monceau de ruines se vengeant sur cette ville martyre de tous ses échecs et de toutes ses déconvenues. Il s'est acharné surtout sur ce joyau qu'est la cathédrale, prétendant à faux que les Français y avaient établi un poste d'observation.

²⁷ « Commune du département de la Meuse à 13 km de Verdun, attaquée par les Allemands dès le 14 mars 1916, au cours de l'offensive générale menée contre Verdun sur les deux rives de la Meuse. » *Larousse Universel*, T.1, p. 580.

Reims a reçu la croix de guerre et en 1919 la croix de la Légion d'honneur. »

« **Allemand** : C'est une langue synthétique, qui possède une déclinaison, une aptitude spéciale à former des mots composés, et une construction laborieuse où le verbe et les particules sont rejetés à la fin. De là, un certain manque de rapidité et de précision dans l'expression de la pensée. Querelle d'Allemand : querelle suscitée sans sujet. Fam. C'est de l'allemand, on n'y comprend absolument rien. »

« **Hansi** : Il a ridiculisé les allures lourdement tyranniques des occupants allemands. »

À travers la mention systématique des villes, localités et lieux-dits défigurés par la guerre, le texte dresse le panorama de la dévastation qui concerne uniquement le sol de la patrie : les meurtrissures de la guerre sont imprimées sur les paysages, jamais sur les combattants, et la seule mention des blessures et des pertes humaines renvoie dans de rares entrées aux populations civiles, mais pour mieux appuyer la barbarie de l'ennemi :

« **Craonne** : Théâtre de luttes sanglantes, le village a été complètement détruit. »

« **Eparges** : Reconquis par les Français pied à pied, le village des Eparges est complètement détruit. »

« **Curly** : Un pan de mur de l'église est tout ce qui reste de Curly. »

« **Guillemont** : Il n'en reste plus rien. »

« **Hardecourt aux bois** : Ce village n'existe plus. »

« **Leuze bois de** : Etat squelettique. »

« **Longueval** : Ardents combats, n'existe plus. »

« **Mondemont-Mongiroux** : Résistance opiniâtre, n'existe plus. »

« **Neuve-Eglise** : Entièrement détruite au cours de la Grande Guerre. »

« **Ovilliers** : Ardents combats, il n'en reste plus une maison. »

« **Passchendaele** : Théâtre de luttes ardentes, le village est complètement rasé. »

« **Perthes les Hurlus** : Ce village est complètement détruit. »

« **Pinon** : Héroïque résistance, le village n'existe plus et la forêt a été saccagée par les obus. »

« **Ploegstreert** : Le bois n'existe plus. »

« **Roisel** : Ce chef de canton est complètement détruit. »

« **Sailly-Saillisel** : Il ne subsiste plus rien de ce village. »

« **Tahure** : Il ne reste rien du village. »

« **Vauclerc** : N'existe plus. »

Ainsi, à travers l'acte de nommer les batailles, les victoires, les vainqueurs, l'ennemi et la dévastation, le texte lexicographique possède à tous les effets les caractéristiques d'un discours normalisateur sur la Grande Guerre. Il s'agit là d'un discours profondément idéologique empreint de pathos, patriotique et foncièrement républicain, reflet du sentiment national de l'immédiat après-guerre et donc fédérateur et consensuel, qui transmet une véritable culture de guerre. Au regard de l'importance de la diffusion des ouvrages Larousse (petits et grands) et de leur rôle pédagogique incontesté au sein de l'institution scolaire républicaine, à l'instar des manuels scolaires²⁸, ce texte pose moins le problème de la dissémination des savoirs liés à la Grande Guerre que celui de la transmission d'une culture identitaire patriotique auprès des jeunes générations de l'entre-deux-guerres car, pour reprendre l'expression de M. Pignot, « les enfants de 1914 sont aussi les adultes de 1940 ²⁹. »

²⁸ Sur le rôle des manuels scolaires dans la transmission d'une mémoire de la guerre voir PROST, Antoine et WINTER, Jay, *op. cit.*, p. 241 et plus généralement sur le rapport entre les enfants et les cultures de guerre voir AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *La guerre des enfants*, Paris, Armand Colin, 1993 et PIGNOT, Manon, « Les enfants », in AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, *op. cit.*

²⁹ PIGNOT, Manon, art. cit., p. 639 ; voir aussi du même auteur, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

**Les « mots de la Grande Guerre » sont-ils ceux des poilus ? Créations
inaperçues et usages réels dans les écrits de combattants.**

Étude de lexicologie textuelle

Christophe Gérard et Charlotte Lacoste

— Hé, hé, ils boivent le café, fait-il remarquer.

— On dit le « jus », rectifie l'homme-pie.

Henri Barbusse, *Le Feu*.
Journal d'une escouade, 1916

La réputation de la Grande Guerre en matière de créativité lexicale n'est plus à faire. Première déflagration mondiale du siècle, le conflit confronte les Français à des réalités techniques, politiques, sociales et psychiques qui occasionnent l'apparition de mots nouveaux (*crapouillot*, *Union sacrée*, *embusqué*, *cran*, etc.) et de nouvelles significations (*singe*, *marmite*, etc.). Bien des dictionnaires spécialisés se sont chargés, depuis 1914-18, de recenser les « mots représentatifs » de cette guerre. Toutefois, comme le souligne Odile Roynette dans l'ouvrage qu'elle consacre aux représentations sociales associées aux « mots des tranchées », ces précieux relevés lexicologiques ne reflètent que partiellement la réalité linguistique de la Grande Guerre :

« [...] la baïonnette, naguère nommée la « fourchette », fut intensément investie par l'imaginaire collectif. Pas moins de sept néologismes firent leur apparition : un « enfile-boche », un « rince-boche », un « tire-bouchon », un « tire-boche », un « vide-boche », un « tourne-broche » [sic], un « cure-dents ». *Sans préjuger de l'usage réel de ces termes au sein du monde combattant*, cette prolifération est le signe de la place de cette arme individuelle hautement meurtrière dans les représentations de l'activité guerrière¹. »

En attirant l'attention sur « l'usage réel » des innovations lexicales², l'historienne soulève des questions fondamentales : dans quelles conditions sont nés les « mots de la

¹ ROYNETTE, Odile, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 156. Nous soulignons.

² Les termes « néologie » et « néologisme » soulevant beaucoup trop de difficultés définitionnelle et empirique, qu'il est hors de propos de développer ici (voir GUILBERT Louis, « Les travaux de linguistique en matière de néologie », in DUPUIS, Henriette (dir.), *L'aménagement de la néologie. Actes du Colloque international de terminologie*, Lévis, Québec, L'éditeur officiel du Québec, 1975, p. 121-131 ; REY, Alain, « Néologisme, un pseudo-concept ? », *Cahiers de lexicologie*, 1 (28), 1976, p. 3-17 ; BOULANGER, Jean-

Grande Guerre » (aux tranchées ? à l'arrière ?) et, surtout, qui les a véritablement employés, dans quelles situations de communication concrètes ? Y a-t-il une « langue poilue » unifiée, ou bien celle-ci n'est-elle qu'une illusion rétrospective résultant d'une conception trop abstraite de la langue ? Autant de questions auxquelles nous souhaiterions apporter des éléments de réponse.

Nous le ferons en adoptant le point de vue d'une linguistique textuelle appliquée à la création lexicale³ : à la différence d'une approche « hors-sol » qui consisterait à décrire le lexique sans le rapporter à ses conditions d'émergence et d'usage, notre étude sur les « mots de la Grande Guerre » a été pensée comme une enquête portant sur leur présence et leur circulation *dans les textes* – plus précisément, dans les textes *de combattants*. Car tous les mots nés de la guerre n'ont pas connu un destin identique concernant leur emploi par les locuteurs de l'époque. Autrement dit, l'impression d'égalité que produit l'ordonnement lexicographique, où un mot ne semble se distinguer d'un autre que par sa position alphabétique, masque le fait que les textes d'époque font en réalité un *usage hétérogène* des termes nouvellement apparus. C'est cette hétérogénéité qu'il nous a semblé pertinent de sonder, en observant d'une part la manière dont des situations communicationnelles particulières ont en fait conditionné l'usage des mots nouveaux⁴, et en nous demandant d'autre part si les mots tenus aujourd'hui pour emblématiques de la Grande Guerre (*Boche, ersatz, der des der*, par exemple) ont bien été *réellement* utilisés par les acteurs de ce conflit.

Pour mener à bien ce projet ambitieux, nous avons constitué un grand corpus d'étude, qui contient 2 157 759 mots et se compose de 24 ouvrages de combattants parus entre 1915 et 1925 et relevant de trois genres textuels bien distincts : le roman de guerre, la lettre aux proches et le journal de marche⁵. Ce corpus comprend précisément 8 journaux,

Claude, « Sur l'existence des concepts de “néologie” et de “néologisme”. Propos sur un paradoxe lexical et historique », in CABRE, M. Teresa, et alii (dir.), *Actes del I Congrés Internacional de neologia de les Llengües Romàniques*, Barcelone, Université Pompeu Fabra, 2010, p. 31-73.), nous prenons le parti de n'utiliser que « mot nouveau » ou, mieux, « innovation » : « Tout, dans ce qui est dit par l'individu parlant [...] ce qui s'éloigne des modèles existants dans la langue par laquelle s'établit la conversation, peut être appelé innovation ». Voir COSERIU, Eugenio, *Sincronía, diacronía e historia*, [1958] nouvelle impression 1988, traduit en français par Thomas Verjans (http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html), chap. III, p. 6.

³ GERARD, Ch. (2011) : « Création lexicale, sens et textualité », *PhiN, Philologie im Netz*, 55-2, <http://web.fu-berlin.de/phn/> et du même auteur « Sémiotique interprétative des créations lexicales », in ABLALI, Driss, DUCARD, Dominique, BADIR, Sémir (dir.), 2014, *Textes, documents, oeuvres (autour de François Rastier)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 333-350.

⁴ À titre d'illustration, il est clair qu'un même combattant en situation de communiquer par lettre avec sa femme et sa famille n'emploie pas, quel que soit son niveau scolaire, un lexique argotique, vulgaire ou même familier.

⁵ Voir la description du corpus, Annexe I.

8 recueils de lettres et 8 romans (dont les auteurs, qu'ils aient été des écrivains consacrés avant 1914 ou qu'ils soient devenus romanciers à l'occasion de la guerre, ont tous été au front). Le statut de « témoin direct » des 24 auteurs donne son homogénéité à ce corpus, dont la richesse tient à sa taille, à sa diversité générique et au souci que nous avons eu de ne pas nous limiter aux seules œuvres canonisées par l'institution littéraire ou consacrées par la postérité. Ainsi *Le Feu* de Barbusse (prix Goncourt 1916), *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès (prix Femina 1919) et le journal en cinq volumes de Maurice Genevoix, qui ont pu constituer un important vecteur de diffusion lexicale, y côtoient-ils des ouvrages passés beaucoup plus inaperçus au moment de leur parution, comme *Nous autres à Vauquois* d'André Pézard, la correspondance de Marc Boasson ou le journal de Jacques d'Arnoux.

Parallèlement à ce corpus d'ouvrages de combattants, que nous avons numérisé et soumis à deux logiciels d'analyse lexicométrique⁶, nous avons élaboré, sur la base de quatre dictionnaires⁷ et de deux index⁸, un lexique de la Grande Guerre comprenant la quasi-totalité des termes qui figuraient dans nos sources – soit plus de 600 mots.

En nous appuyant sur ces deux bases de données (ouvrages numérisés d'un côté, lexique de la guerre de l'autre), nous tâcherons non seulement de rendre compte de la diffusion sociale réelle des « mots de la guerre » pendant le conflit, mais aussi de créations lexicales restées méconnues (*blessure-filon* par exemple). En raison de leur nature d'hapax ou de leur trop faible fréquence, ces innovations se sont vues de fait exclues des grands répertoires dictionnaires. Toutefois, l'histoire de la « langue des tranchées » ne peut les ignorer, car ces créations ont été forgées pour décrire des réalités du front, au même titre que les mots qui ont fini par connaître une forte popularité (*crapouillot*, etc.)⁹.

⁶ Le correcteur Antidote HD (6.1.1, Druide informatique) et le logiciel de textométrie TXM (<http://textometrie.ens-lyon.fr>).

⁷ Ceux de BECKER, Jean-Jacques, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Waterloo, André Versailles Editeur, 2008 ; COCHET, François et PORTE, Remy (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Laffont, 2008 ; MEYER, Benoît, *Dictionnaire de la Der des Der. Les mots de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Honoré Champion, 2014 ; LE NAOUR, Jean-Yves (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2014.

⁸ DAUZAT, Albert, *L'Argot de la guerre*, Paris, Armand Colin, 1918 et ROYNETTE, Odile, *op. cit.*

⁹ L'identification, dans notre corpus, de ces innovations inaperçues s'est faite de manière automatisée grâce à l'application du projet *Logoscope* (programme de détection de créations lexicales, Université de Strasbourg-LILPA), sur la base d'une liste d'exclusion réunissant les entrées du Littré 1873-74 (88 104 lemmes) et du Larousse 1905 (51 861 lemmes) – soit un total de 99 217 lemmes correspondant vraisemblablement à la totalité des mots attestés dans la langue française au moment où éclate la guerre. Enfin, le dictionnaire TLFi (atilf.atilf.fr/tlf.htm) et le lexique de DAUZAT ont garanti la récence et la nouveauté des mots étudiés.

La première partie de l'article examine ces innovations lexicales pour en faire l'inventaire, dans les limites de notre corpus, tout en dégagant leurs principaux procédés de création. Les deux autres parties proposent quant à elles d'aller au-delà des hapax puisqu'elles cherchent à préciser la *diffusion* sociale des innovations de l'époque. Plus exactement, le devenir social et historique des mots de la guerre sera observé selon trois points de vue distincts : celui de l'*adoption* individuelle (par nos auteurs), étant entendu que toute diffusion collective présuppose une série d'adoptions individuelles ; celui de l'*usualisation*, soit une sorte de diffusion relativement locale, circonscrite à un genre textuel¹⁰ – quels sont les mots de la guerre dont l'usage est favorisé ou même privilégié par le roman, la lettre ou le journal ? ; enfin, celui de la *généralisation*, l'usage généralisé d'un mot correspondant à son entrée dans la langue commune – y a-t-il des mots-symboles de la Grande Guerre pour lesquels il est pourtant abusif de parler de généralisation ?

Les oubliés de 14 : hapax de combattants

Nos 24 ouvrages de combattants contiennent environ 200 innovations lexicales pouvant être qualifiées d'« oubliées » dans la mesure où les dictionnaires ne les ont pas retenues, parce qu'elles n'existent qu'en un seul exemplaire dans le corpus : elles n'ont été réutilisées ni par leur créateur, qui aurait pu les reprendre ailleurs dans son ouvrage, ni par aucun autre auteur du corpus. Toutefois ces innovations, dotées dans les textes d'évidentes valeurs rhétoriques et stylistiques, ont bien été conçues par leurs auteurs comme « des mots pour dire, des mots pour écrire les réalités du front¹¹ ».

Le procédé de la dérivation apparaît le plus productif. Il concerne avant tout les adjectifs : suffixation en *-iste* (*catacombiste*), en *-eux/euse* ([bandes] *pagailleuses*, [pâleur] *insomnieuse*, [tourbe] *cohuteuse*, [torpilles] *fossoyeuses*, [tranchées] *ligoteuses*, [gueule] *monstreuse*), ou autres ([peur] *strangulatrice*, [folie] *terrassière*, [larves] *cauchemaroidales*), superlatifs (*reposantissime*), parasyntèses ([baraque] *inlogeable*,

¹⁰ L'*usualisation*, terme proposé par BLANK, Andreas (« Pathways of lexicalization », in M. HASPELMATH, E. KÖNIG, W. OESTERREICHER and W. RAIBLE (dir.), *Language Typology and Language Universals*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2001, vol. II, p. 1596), signifie que l'histoire d'une langue ne concerne pas uniquement les structures et les formes les plus partagées par une communauté linguistique, puisqu'en effet une innovation lexicale peut très bien devenir usuelle au sein d'un unique genre textuel (P. KOCH, « La structure générale du langage et le changement langagier », in GERARD, Christophe et MISSIRE, Régis (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2015) et pas au-delà. Ainsi, le mot *théorie*, au sens de « suite de » (ex. « une théorie de ballons captifs », DUHAMEL, Georges, *Vie des Martyrs*, 1917) est tendanciellement un mot du roman depuis la fin du XVIII^e siècle, son usage ne s'étendant pas aux autres genres du domaine littéraire, ni *a fortiori* à la langue commune.

¹¹ MEYER, Benoît, *op. cit.*, p. 14.

[équipage] *enfanionné*), et adjectifs verbaux (*ensevelissante, poudroyante, respirante, aspergeants*)¹².

Concernant les substantifs, les procédés de suffixation en *-isme* (*badernisme, punaisisme*) ou autre (*souffroir, gourderie, navrance, galonnables*), de resuffixation argotique (*crapulard, malchançards*) et de recomposition (*ratodrome, soulographie, aéroboche*) sont d'un usage plus fréquent que ne l'est celui de la préfixation : hormis quelques cas isolés (*toute-altitude*), la préfixation nominale se fait surtout en *demi-* (*demi-combattants, demi-embusqués, demi-guerrier, demi-cadavres, demi-inaction*) – abondance qui rend compte de la sensation d'enlèvement propre à cette guerre où rien ne peut être fait complètement et où l'on ne vit pas vraiment – ou plus pour longtemps.

On relève quelques innovations verbales (*flemmasser, baragoutiner*), la suffixation en *-(i)ser* s'avérant ici la plus productive (*ténébriser, se confortabiliser*). Mais le procédé de loin le plus productif est celui de la préfixation en *re-*, significative de cette guerre où l'on n'en finit pas d'attendre le moment de sa mort en le redoutant et en refaisant toujours la même chose (*reglisser, redégringoler, regrogner, retuer, reflamber, se rereposer*) et en *dé-* (*déguêtrer, désabrutir, désalerter*). Enfin, le procédé de suffixation adverbial en *-ment* se révèle assez néologène dans le corpus (*épistolièrement, inextinguiblement, wagnériennement, américainement*).

Quant aux produits de la création lexicale issus du procédé de la composition, le phénomène le plus remarquable concerne l'usage fréquent, dans le corpus, de mots composés désignant des individus ou des types, formés en particulier à partir du lexème *homme* : *homme-jus, homme-chiffres, homme-lettres, homme-statistique, homme-bœuf, homme-borne, homme-accordéon, homme-prométhée, homme-pie, hommes-soleils, hommes-lunes, hommes-étoiles, hommes-couteaux, hommes-browning, hommes-femmes* – ainsi qu'une *femme-biche*. À quoi s'ajoutent un *sans-figure* (alors que la création *gueule cassée*, lui, n'apparaît pas, même dans les ouvrages parus après guerre) et des *sans-entrailles*, ainsi que *artilleur-fantôme, père-échantillons, agrégé-inapte, francs-fileurs* (qui désigne ironiquement ceux qui se sont planqués pendant une attaque), *bras-cassés* et *porte-souffrances*.

Au rayon des pièces d'armement, on trouve une *batterie-fantôme*, des *canons-colosse*, et des *obus-mines*, et à celui des intempéries apparaissent une *brume-lasso* et une

¹² Les mots entre parenthèses sont donnés à titre d'exemples ; ils n'épuisent pas la totalité des cas recensés.

brume-suaire. Enfin, parmi les objets insolites, on relève un *crayon-bijou*, une *barbe-fleuve* et un *bras-fantôme*.

La Grande Guerre secrète son lot de petits métiers, qui donnent lieu dans les textes à des compositions originales : *coiffeur-soldat*, *cycliste-explorateur*, *cabot-brancardier*, *ecclésiastique-infirmier*, *caporal gratte-poux*, *paysanne-concierge*, *infirmière pas major*, *poète-chemineau*.

Les lieux indécidables du front, jonché d'espaces multi-usage, engendrent des composés d'*abri* (*abris-cavernes*, *abris-trois pièces*), de *tente* (*tentes-ateliers*, *tentes-chapelles*, *tentes-hôpitaux*), de *cuisine* (*tranchées-cuisines*, *cuisine-vestibule-débarras*), qui jouxtent un *restaurant-cave*, des *pistes-cimetières*, un *cul-de-sac-chambre-noire*, et même une *cagna-poste-de-commandement-restaurant-dortoir-chauffoir-séchoir*. Enfin, on relève quelques mots-valises : *infestion*, *renfortifier*, *fantaboche* (peut-être sur le modèle de *fantabosse*, attesté par Dauzat).

Certaines bases lexicales sont plus particulièrement productives. *Filon*, attesté dans son sens second de « moyen de s'enrichir » chez les malfaiteurs en 1882, donne lieu dans le corpus aux dérivés *filon(n)eur* et *filonner*. Outre les dérivés mentionnés, il génère les composés *chercheur de filon*, *blessure-filon*, *balle-filon*. Le mot *signal* se révèle productif également : dans cet univers de signes, il y a les *signaleurs*, les *fusées-signaux*, les *fanion-signaux*, mais aussi le *sourire-signal* du capitaine.

Enfin, une histoire des onomatopées consacrerait sans doute un chapitre important aux textes des combattants de la Première Guerre mondiale, car celles-ci abondent dans le corpus (*bzim*, *dleull*, *dligg*, *dloüll*, *hâ â â â â â*, *juitt*, *kuitt*, *pâo*, *shproum*, *vrrrran*, *wâwâwâwâwâ*, *wou ou ou*, *wrouaf*, *zim-boum*, etc.). Ces onomatopées innovantes, imitations plus ou moins stylisées de bruits de chute, de moteur, d'objets sifflants et de mitraille, mimétiques du vacarme du front, sont plus fréquentes dans les romans et les journaux que dans les lettres qui, pourvues d'une fonction d'atténuation des réalités de la guerre, comme on le verra plus loin, étouffent les bruits de la guerre plus qu'elles ne les reproduisent.

Après avoir exhumé ces innovations lexicales inaperçues, ouvrons à présent le chapitre de la diffusion des innovations consignées dans les dictionnaires et autres répertoires de la Grande Guerre, en commençant par les interroger sous l'angle des auteurs individuels et des genres textuels sur la diffusion des 600 mots de notre lexique de la guerre, avant d'en discuter plus loin la diffusion généralisée.

La diffusion du lexique sous l'angle des auteurs et des genres textuels

À un premier niveau de diffusion on remarque que, parmi les innovations que nous venons d'évoquer, certaines ont fait l'objet d'une « auto-adoption », c'est-à-dire qu'elles ont été reprises par l'auteur qui les a créées. Ainsi de *juitt* (Bernier, 9¹³), *wrouaf* (Bernier, 6), *journalisse* (Benjamin, 5), *verdunite* (Boasson, 3), *catastrophal* (Etévé, 2), *indiscontinuu* (Florian-Parmentier, 2), *gradaille* (Barbusse, 2), *fistonnerie* (Pézard, 2).

Au-delà de ces cas particuliers, la question de la contribution des auteurs à l'évolution de la langue française peut être posée en ces termes : y a-t-il, parmi nos auteurs-combattants, des postures de conservatisme linguistique ou, au contraire, des promoteurs d'une certaine modernité lexicale ? Pour rendre compte de la plus ou moins grande « néolophilie »/« néolophobie »¹⁴ des auteurs considérés, il conviendrait sans doute d'établir deux continuums : l'un rendant compte de la plus ou moins grande productivité de chacun en matière d'*innovation lexicale* (soit un axe – néologène/+ néologène), et l'autre de la propension plus ou moins importante de chacun à *relayer* la diffusion des mots nouveaux, c'est-à-dire à participer à leur socialisation (soit un axe – néolophore/+ néolophore).

En croisant ces axes, on s'aperçoit qu'un auteur « néolophile » se distingue très nettement dans chacun des genres textuels considérés : Boasson pour les lettres, Barbusse pour les romans et Genevoix pour les journaux. Avec des différences de positionnement sur les deux continuums, puisque Boasson est plus néologène (créateur) que néolophore (diffuseur), Genevoix plus néolophore (diffuseur) que néologène (créateur), et que Barbusse est à tout à la fois néologène (créateur) et néolophore (diffuseur)¹⁵. À l'inverse, et d'une manière plutôt attendue concernant les innovations lexicales les plus emblématiques de l'époque, certains auteurs manifestent une tendance « néolophobe » marquée. Par exemple, dans *Vie des martyrs*, roman paru en 1917, Georges Duhamel n'emploie ni *boche* ni *poilu* ni *cagna* ni *singe* ni *guitoune* ni *crapouillot*.

¹³ Le chiffre qui suit le nom de l'auteur indique le nombre d'occurrences du mot repéré dans son ouvrage.

¹⁴ Nous avons forgé l'opposition *néolophilie/néolophobie* (et le terme *néolophore*) dans le but de rendre compte de phénomènes de diffusion lexicale qui, sans l'aide de cette terminologie, seraient bien difficile à expliquer.

¹⁵ Il y a dans *Le Feu* un travail sur la langue qui, procédant à la fois d'un souci documentaire et d'une esthétique empruntant ses codes à la tradition naturaliste, fait de la créativité lexicale sous toutes ses formes (restitution *et* invention de parlures) un enjeu essentiel de son projet romanesque. La restitution des accents, les erreurs de prononciation et autres kakemphatons métamorphosent les mots d'une manière qui satisfait la recherche d'expressivité de l'auteur : *épileptique* pour « épileptique », *teinturiotte* pour « teinture d'iode ». Et de même, la « voiture stomatologique », belle innovation au demeurant, donne lieu, chez les personnages du *Feu* qui ne comprennent pas ce dont il s'agit, à *tomatologique* et *estomalogique*.

Toutefois, s'il est important d'observer la manière dont les auteurs témoins de la guerre s'adonnent ou non à la création lexicale (les auteurs les plus célèbres constituant sans doute d'importants vecteurs de diffusion de ces nouveaux mots), il nous semble encore plus intéressant de faire porter l'analyse à un niveau supérieur, en établissant le degré de « néolophilie »/« néolophobie » des genres eux-mêmes.

Les normes d'un genre textuel consistent en un ensemble de « prescriptions (positives et négatives) et de licences qui règlent la production et l'interprétation d'un texte¹⁶ ». Ces prescriptions et ces licences portent tant sur la manière de produire une organisation textuelle conforme aux attentes (thématique libre ou imposée, progression narrative ou argumentative, etc.), que sur le type d'unités de langue qui peut/doit être employé (registre familier autorisé, régionalismes proscrits, etc.) – conditionnant par là même les types de créations lexicales admises, voire requises. On peut ainsi chercher à rendre compte de la manière dont chacun des trois genres étudiés ici favorisent ou restreignent la diffusion des innovations de l'époque, et ainsi statuer provisoirement sur la nature plus ou moins néolophore de ces genres.

Ouvrons une parenthèse méthodologique avant de présenter nos résultats. En tant que tâche de la lexicologie textuelle, la description des particularités lexicales d'un genre, appelées « spécificités », doit composer avec deux grands types de données chiffrées : les spécificités positives et les spécificités négatives, qui sont mesurées relativement aux autres genres étudiés. Si l'on prend par exemple le mot *guitoune* reproduit dans le tableau de l'annexe 2 qui sert de base de réflexion à cette deuxième partie, on constate qu'il compte parmi les spécificités négatives de la lettre aux proches car on n'en relève aucune occurrence dans les 8 recueils de lettres que contient le corpus, alors qu'il est utilisé par 4 romanciers (26 occurrences) et 3 diaristes (103 occurrences). À l'inverse, *amoché* compte parmi les spécificités positives du roman dans la mesure où l'on en relève 18 occurrences dans les romans (contre 11 dans les lettres et 5 dans les journaux), mais surtout parce que 7 romanciers sur 8 l'utilisent (contre 2 épistoliers et 1 diariste). Quoiqu'il ne soit pas employé exclusivement dans ce genre, *amoché* peut être considéré comme un « mot du roman » car il semble faire partie de son lexique privilégié. On dira qu'*amoché* est *caractérisant* pour le roman, sans être un trait *singularisant* du roman comme le serait une empreinte digitale.

¹⁶ RASTIER, François, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 2001, p. 299.

Par ailleurs, justifier une spécificité lexicale positive (ou négative), c'est pouvoir expliquer que tel mot est particulièrement employé (ou sous-employé) dans tel genre en raison de la *fonction* particulière – thématique, rhétorique, stylistique, etc. – qu'il y remplit, la légitimation d'une spécificité lexicale générique reposant sur la convergence entre indices quantitatifs et motivation fonctionnelle¹⁷. On peut par exemple présumer que si *amoché* relève plus du roman que de la lettre, et que si *guitoune* n'apparaît pas dans les lettres, c'est pour la même raison : il s'agit de termes argotiques, relevant donc d'un registre banni de la lettre de guerre.

Ainsi l'on observe, dans les 8 recueils de lettres du corpus, une tendance très marquée à exclure les mots nouveaux de 14-18, y compris ceux qui jouissent dans les deux autres genres d'une forte représentation comme *boule* (pain), *quart* (tasse), *écœurer* ou *feuillées* (latrines). Parmi les mots nouveaux du corpus (Annexe 2), seul *Alliés* manifeste une spécificité lexicale positive dans ce genre, sans que les 20 occurrences relevées suffisent à stabiliser un type d'usage dominant, soit à faire de ce vocable un « mot de la lettre ». Il semble que l'on ait affaire ici à une forme de néolophobie. Plus précisément, si quelques épistoliers de notre corpus contribuent à forger des mots nouveaux, on n'en trouve guère qui diffusent les innovations d'époque. Le genre « lettre de guerre », assez peu néologène et nullement néolophore, constitue un cas patent de genre néolophobe.

Cela étant admis, il convient de s'interroger sur les raisons de cette néolophobie et de les rapporter au contexte social d'élaboration des textes et au projet qui les sous-tend. Les combattants-épistoliers sont souvent des fils s'adressant à leur mère ou des maris à leur femme. Il s'agit pour eux de rassurer leurs interlocuteurs. Partant, les auteurs évitent de décrire la violence et ses effets (*entonnoir*, *éclat*, *amoché*), et proscrivent le vocabulaire militaire (*monter* (au front)¹⁸, *avant-train*), sauf s'il s'agit d'emblèmes positifs (*croix de guerre*). De fait, le champ lexical de la guerre compte parmi les spécificités négatives de ce genre. Par ailleurs, la lettre de guerre se conçoit comme un média public : elle circule d'abord dans la famille et peut ensuite gagner des cercles moins proximaux (il arrive qu'elle soit publiée dans un journal local). Il convient donc d'y asseoir des valeurs (courage, patriotisme, sens du sacrifice) propres à susciter la fierté des siens et, indirectement, à

¹⁷ Pour une étude des spécificités linguistiques propres à chacun des trois genres considérés ici, voir LACOSTE, Charlotte, « La méthode Cru "augmentée". Une étude textométrique du témoignage combattant », *En Jeu. Histoire et Mémoires vivantes*, n° 6, décembre 2015.

¹⁸ La polysémie du mot *monter* rend très difficile le repérage de son sens martial. Néanmoins, un sondage des expressions *monter en ligne*, *monter aux lignes* et *monter aux tranchées* laisse bien apparaître un sous-emploi dans les lettres.

renforcer l'estime de soi de l'auteur. Tout excès dans l'expression serait, plus qu'une faute de goût, une faute morale venant gêner le projet d'auto-exhortation qui est au fondement de la lettre de guerre comme pratique discursive. Tout cela explique que l'on ait affaire à un genre euphémisant, dans lequel les mots à connotations positives prévalent, et que la langue soit choisie et très peu argotique, à quelques exceptions près (comme *cafard*¹⁹), ou marginalement (quand des mots sont signalés entre guillemets autonymiques pour laisser entendre les usages du front²⁰), alors que les mots d'argot constituent une proportion non négligeable des innovations lexicales du corpus (*Fritz, biffin, bourrin, convalo* n'apparaissent dans aucun des 8 recueils de lettre). Ainsi, un mot comme *flingue*, qui cumule parler argotique et évocation directe de la guerre, a statistiquement peu de chances de se trouver dans les lettres ; de fait, on n'en relève ici aucune occurrence.

Au contraire, les romans de notre corpus apparaissent quant à eux comme particulièrement néolophiles – à la fois plus néologènes et plus néolophores que les deux autres genres, la néolophilie des « romans de la Grande Guerre » devant être mise en rapport avec le recours privilégié au vocabulaire argotique dans ce genre. Ainsi, le lexique spécifique du roman se distingue radicalement de celui des lettres ou, pour le dire autrement, la lettre refuse systématiquement le lexique dont le roman fait sa matière. Plus largement, la diffusion des mots de la guerre (*barda, maous*, etc.) doit sans doute beaucoup aux romanciers qui, composant avec l'héritage du roman naturaliste, usent d'un vocabulaire trivial pour créer ce qu'il est convenu d'appeler des « effets de réel ». Parmi les thèmes nourrissant le réalisme du roman de 14-18, on relève en particulier ceux de la nourriture (*cuistot, cuistance*), de la boisson (*gnôle, pinard*) et de la violence guerrière (*amoché, flingue*). Les noms humains (*cabot, embusqué*) abondent dans ce genre où les dialogues occupent une place prépondérante. Par ailleurs, le roman de guerre est grivois. Ainsi, *poule* (prostituée), spécificité du roman, est le seul mot nouveau du corpus à n'être cantonné qu'à un seul genre.

Quant au journal, les résultats obtenus indiquent qu'il s'agit d'un genre relativement peu néologène, les diaristes du corpus n'apparaissant pas comme les principaux

¹⁹ Bien qu'argotique, *cafard* est euphémisant, et surtout il offre une dénomination modernisée à ce thème récurrent de la lettre de guerre qu'est la douleur d'être séparé de ceux que l'on aime (dénomination sans doute plus appropriée pour désigner un mélange d'ennui, de mal du pays et de peur de la mort), tout comme *arrosage* (« arrosage honorable », « joli arrosage », employés au lieu du « duel d'artillerie » des communiqués officiels), qui est d'ailleurs absent du roman.

²⁰ « On nous appelle maintenant des “poilus” ; je ne sais quand et comment a été inventée cette nouvelle désignation que ma modeste personne ne mérite pas : je porte les cheveux ras et me tiens la barbe soigneusement rasée » (9 mars 1915), in JEANBERNAT, Jules, *Lettres de guerre*, Paris, Plon, 1921.

pourvoyeurs en innovations lexicales, mais toutefois néolophore, dans la mesure où il participe de la diffusion de nouveautés lexicales de l'époque – celles ayant trait en particulier à la thématique de l'action militaire. Ainsi, parmi les spécificités positives du journal, on relève *coureur* (agent de transmission des ordres remplaçant une liaison téléphonique rompue), *croix noire* (avion allemand), *avant-poste*, *avant-train*, ou encore *gourbi*. Le verbe *écœurer* est aussi un « mot du journal ». Ce genre privilégie l'usage des mots de l'action militaire (*lebel*, *arrosage*, etc.), quand le roman attire des créations lexicales évocatrices de la violence guerrière (*amoché*, *entonnoir*, *éclat*, etc.).

De ces observations, il ressort que le roman de guerre est le genre le plus néolophile des trois, en étant à la fois plus néologène et plus néolophore que les deux autres. Vient ensuite le journal, dont la néophilie (relative) est plutôt néolophore, par opposition à celle (encore plus faible) des lettres, qui est plutôt néologène. On remarque également que le journal est néolophore en ce qu'il diffuse un vocabulaire relatif à la guerre elle-même (armement, infrastructure militaire), alors que le roman l'est surtout par l'exploitation qu'il fait des mots d'argot nouvellement apparus, qui recèlent un charme exotique pour le public (certains romanciers des années trente s'en souviendront). Si le journal partage davantage de caractéristiques de diffusion avec le roman qu'avec la lettre, le roman brasse plus large parce qu'il est un genre-buvard : capter des mots représentatifs de la guerre est un gage de représentativité. Mais, tandis que le roman ambitionne d'embrasser une pluralité d'expériences et cherche une originalité paradoxale du côté de thèmes finalement très ressassés, voire caricaturaux (les femmes, le pinard), le journal, genre moins totalisant, est un miroir du quotidien des soldats (en l'occurrence lettrés, nos auteurs le sont tous), qui rend sans doute plus fidèlement compte de la réalité vécue²¹.

« Mots de la guerre » : l'usage généralisé en question

Cette étude de lexicologie textuelle sur les mots nouveaux apportés par la Grande Guerre ne serait pas complète si nous n'avions, parallèlement à ce travail sur leur usage différencié selon les genres, enquêté à une échelle plus générale sur la diffusion des termes que la postérité a retenus comme représentatifs de cette guerre. La conception nomenclaturale de la langue ne donnant qu'une idée imparfaite de la réalité linguistique

²¹ C'est la conclusion à laquelle était aussi parvenu Jean Norton CRU dans *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, [1929], Nancy, Presses Universitaires de Nancy, préface et postface de Frédéric Rousseau, 2006, essai comportant la critique de 304 livres de combattants, dont les 24 de notre corpus.

d'une époque, nous nous avons cherché à savoir, sur la base de notre corpus de textes de combattants, quels sont les mots de la guerre qui ont réellement joui d'un usage généralisé et, inversement, quels sont ceux dont l'usage s'avère rare, voire nul.

De l'observation contextuelle de 600 mots caractéristiques du lexique de la Grande Guerre se dégagent deux grands cas de figure²². Le premier cas de figure concerne les mots de la guerre dont le corpus permet de *confirmer* la diffusion généralisée, du fait d'une importante quantité d'occurrences, manifestées chez une majorité d'auteurs et uniformément réparties au sein de genres pourtant marqués par des caractéristiques distinctes. Ce premier cas de figure correspond aux mots nouveaux utilisés par au moins 20 auteurs sur 24. Ainsi, outre l'usage généralisé incontestable de *boche* et *poilu* (21 auteurs les adoptent), on observe la généralisation de tout un ensemble de mots nouveaux et récents (c'est-à-dire non répertoriés par le Larousse 1905) ou d'un usage originellement local (terminologie militaire, argot, etc.). C'est le cas des substantifs *arrière* (pour désigner la zone se trouvant en dehors des combats) et *75* (canon), ainsi que de *boyau*, *abri*, *avion*, *shrapnell* et *marmite*.

En descendant dans les degrés de la généralisation et en gardant à l'esprit qu'une large diffusion se mesure moins en nombre d'occurrences qu'en nombre d'adoptions dans des situations de communication distinctes, nous retenons également dans ce premier cas de figure des termes utilisés par 12 à 20 auteurs du corpus, comme *embusqué*, *crapouillot*, *cagna*, *pinard*, etc. Ils sont utilisés par au moins la moitié des auteurs du corpus et leur usage est réparti de manière relativement homogène entre les genres.

Le second cas de figure, qui démontre l'intérêt d'une lexicologie textuelle pour l'histoire de la langue en général (et de la « langue des tranchées » en particulier), concerne les mots de la Grande Guerre dont le corpus suggère d'*infirmer* la diffusion générale et, par suite, d'en problématiser le parcours de diffusion sociale. Parmi ces mots, il faut commencer par noter l'absence totale (zéro occurrence) ou la très faible présence dans notre corpus de mots qui sont régulièrement répertoriés par les dictionnaires et ouvrages spécialisés.

C'est le cas de la catégorie des sigles, alors même que ces derniers, qui semblent répondre à un besoin communicationnel de l'époque, sont pour partie issus de la créativité des combattants :

²² Les cas commentés ici sont tous issus du tableau situé en annexe 3.

« Ce besoin de concision se retrouve dans l'usage, qui se développe alors *considérablement*, des sigles. [...]. Pendant la Grande Guerre, les sigles *se multiplient* avec le développement de la machine administrative, mais *une partie non négligeable* provient des combattants eux-mêmes qui jonglent avec les possibilités sémantiques offertes par ces formes énigmatiques et ludiques²³ ».

Sur une quarantaine de sigles attestés²⁴, une dizaine seulement fait l'objet dans le corpus d'un emploi (relatif) : *Q.G.*, *C.A.*, *P.C.*, *K.K.* (pain), *G.Q.G.*, *E.M.*, *R.I.*, *D.I.*, *E.N.*, *A.T.*, *B.C.P.* et *A.L.* Les sigles que Dauzat nomme « créations de fantaisie » (*E.B.K.* pour « embusqué » ou *P.P.C.R.* « petites poules de la Croix-Rouge ») sont absents du corpus. Les sigles officiels (*Q.G.*, *R.I.*, *C.A.*, *P.C.*, etc) sont inexistantes dans les lettres, à l'exception du populaire *pain K.K.* (*kaiserliches Kriegs-Brot*). Dans les genres où les sigles apparaissent, peu d'auteurs les utilisent ; il n'y a guère que Barbusse qui les emploie dans le roman et Delvert dans le journal.

De même, les emprunts sont généralement délaissés par l'ensemble de nos auteurs. Sur une liste de 140 mots inédits en français (principalement issus de l'allemand et de l'anglais), recensés dans les index de la Grande Guerre, moins d'une vingtaine sont employés (*blockhaus*, *schlague*, *kamarad*, *Fritz*, *taube* (avion allemand), *aviatik* (avion allemand), *mauser*, *min(n)en*, *bled*, *tommy/tommies*, *landsturm*, *feldgrau*, *leggings*, *schluss*, *krieg*, *fellow*, *minenwerfer*, *schoore*). Parmi ceux-ci la plupart présentent très peu d'occurrences et seuls moins d'une dizaine fait l'objet d'une relative diffusion, comme *kamarad* (chez 9 auteurs), *Fritz* (chez 7) et *taube* (chez 10).

Mais le plus surprenant, c'est que nous ayons été amenés à constater l'absence, dans les textes du corpus, de mots passant pour des symboles langagiers de la Grande Guerre. Nulle trace en effet, dans nos romans, journaux et lettres, des fameux *ersatz*, *système D*, *char* (d'assaut), *gaz moutarde*, *Grosse Bertha*, *kommandantur*, *masque à gaz*, *cervelière*, *voie sacrée*, *nettoyeur* (de tranchée), *lance-flammes*, *der des der*. Et cette liste est encore susceptible de s'allonger si l'on y ajoute les mots-symboles dont la diffusion en corpus n'est pas nulle mais dont le caractère relativement mineur contredit l'idée même de généralisation. Ainsi, la grande réputation sociale, historique et lexicographique des mots suivants ne trouve pas du tout son équivalent dans les textes : *no man's land* (1²⁵), *chair à*

²³ ROYNETTE, Odile, *op. cit.*, p. 161. Nous soulignons.

²⁴ Voir DAUZAT, Albert, *op. cit.*, p. 188-193 et p. 239-240.

²⁵ Le chiffre qui suit le nom de l'auteur indique le nombre d'occurrences du mot dans l'intégralité de notre corpus.

canon (2), *limoger* (2), *hypérite* (2), *char d'assaut* (3), *cran* (4), *casse-pipe* (4), *bourrage de crâne* (5)²⁶, *tank* (14 occurrences mais chez 2 auteurs seulement).

De même, malgré la surreprésentation, évoquée précédemment, du registre argotique dans le roman, force est de constater que moins de la moitié des 32 mots d'argot signalés par Dauzat comme « très fréquemment cités » dans son enquête publiée en 1918 se retrouvent dans notre corpus. Sur ces 32 mots, aucun n'est adopté par tous nos auteurs, 3 mots seulement sont adoptés par plus de 50 % d'entre eux (*cagna*, *marmite*, *pinard*), et 13 sont extrêmement peu utilisés : *caoua* (1), *bafouille* (lettre) (1), *galetance* (/ose/-ouze) (1), *panard* (2), *huiles* (gradés) (2), *adjupète* (/ette) (2), *perlot* (tabac) (2), *attiger* (exagérer) (2), *doublard* (sergent-major) (2), *babille* (lettre) (3), *piston* (capitaine) (4), *pageot/pajot* (lit) (5). Plus généralement, parmi les 2000 « mots de la guerre » collectés par Dauzat, la proportion de ceux ayant connu une diffusion effective dans notre corpus d'écrits de témoins-combattant est infime.

L'étude des mots que les dictionnaires historiques les plus récents tiennent pour représentatifs du premier conflit mondial confirme nos analyses. Ainsi, on observe dans notre corpus l'absence ou l'emploi très rare d'une soixantaine de mots emblématiques retenus par le *Dictionnaire de la Der des Der*, ouvrage visant à « établir une nomenclature du champ lexical de la Grande Guerre » et « un vocabulaire spécifique de la Grande Guerre au-delà des discours officiels militaires et historiques²⁷ ». Ainsi notamment d'*abeille* (balle, 0 occ.), *antidérapant* (vin, 0), *as de carreau* (havresac, 2), *autobus* (viande, 0), *baïonnette-scie* (0), *baveux* (gueules cassées, 0), *bigorneau* (fantassin, 1), *biribi* (travail forcé, 1), *blindé* (char, 0), *camouflage* (7), *contre-offensive* (1916, 3), *drachen* (ballon, 1), *échafaud* (petite échelle d'observation, 0), *espionnite* (0), *force noire* (tirailleurs sénégalais, 0), *gaspard* (rat, 2), *gazé* (n.c., 3), *groin* (masque à gaz, 3), *joséphine* (baïonnette, 1), *marraine* (consolatrice, 8), *munitioinettes* (ouvières, 0), *obusite* (1), *planqué* (n.c., 2), *rab* (3), *rosalie* (baïonnette, 2), *roulante* (cuisine, 7), *séchoir* (fils barbelés, 0), *tambouille* (4), *turpinite* (0), *union sacrée* (6), *vengeur* (arme blanche, 0), etc.

De telles observations, qui soulignent la distance – parfois même la contradiction – entre la réputation dictionnaire et sociétale d'un mot et sa présence effective dans les textes – qui plus est rédigés par des témoins directs du conflit –, ne laissent pas d'intriguer.

²⁶ Ce mot ne connaît que quatre occurrences dans le roman et une dans le journal. Cette rareté est d'autant plus étonnante que *bourreur de crâne* faisait la une du *Canard Enchaîné* du 29 novembre 1916, et que la chanson *Bourre le crâne* est composé par Jean Daris en 1917.

²⁷ MEYER, Benoît, *op. cit.*, p. 14.

Quelles qu'en soient les raisons, une telle distance oblige à porter un regard résolument factuel sur la réalité sociale des « mots de la Grande Guerre », tels qu'ils ont été employés par des individus ayant vécu le conflit.

Les « mots de la Grande Guerre » : une grande illusion ?

Les « mots de la Grande Guerre », ce sont d'abord les innovations lexicales apparues dans les textes des combattants – quand bien même la postérité ne les a pas retenues. Ce sont ces quelque 200 hapax que nous avons relevés dans les ouvrages du corpus et qui nous renseignent en particulier sur les objets de prédilection de la créativité langagière telle qu'elle s'est manifestée lors de ce conflit.

Les « mots de la Grande Guerre », ce sont ensuite tous ceux qui, apparus en 14-18, ont été suffisamment diffusés pour être retenus par les dictionnaires. Concernant ces innovations lexicales entérinées comme telles, il apparaît crucial de poser la question de leur usage réel au sein des discours et des textes de l'époque. Nous avons pu ainsi, d'une part, souligner les inégalités d'usage de ces mots selon les genres textuels, et démontrer, d'autre part, les disparités entre la représentation dictionnaire des « mots de la Grande Guerre » et leur fréquence réelle dans les écrits de 24 combattants. La confrontation d'un lexique de travail comprenant 600 « mots de la guerre » à un corpus de 28 ouvrages de combattants nous a permis d'établir que seuls 5 % environ de ces mots jouissaient d'une diffusion importante dans le corpus et de constater l'absence de certains mots que la postérité a retenus comme particulièrement symboliques de ce conflit (*ersatz, masque à gaz, der des der*). En tant que symptômes d'un usage réduit, ces 5 % se vérifient-ils dans d'autres situations de communication (impliquant des militaires, mais aussi des civils) ? Y a-t-il eu des formes de communication et des genres de textes plus accueillants aux mots de la Grande Guerre en général, et aux créations lexicales en particulier ?

Pour répondre à ces questions et préciser nos résultats, il conviendrait de mener d'autres études portant sur un corpus élargi qui inclurait d'autres auteurs et surtout d'autres genres textuels de l'époque (bulletins des armées, rédactions d'écoliers, cartes postales, éditoriaux, chansons de guerre, poèmes, etc.). Reste que ces premières analyses attestent un usage à la fois limité et spécifique, par les combattants, de ce que les dictionnaires spécialisés nomment, depuis maintenant un siècle, les « mots de la Grande Guerre ». Preuve qu'il n'existe pas de « langue poilue », concept trop uniformisant et trop éloigné de

la variété des situations de communication de l'époque, concrétisée par une variété de genres textuels²⁸.

Annexe 1 - Corpus

Le corpus est classé par ordre chronologique. L'appartenance générique de chacun des ouvrages est indiquée dans la première colonne : romans (R), journaux (J), Lettres (L).

J	BERTRAND Adrien	<i>La Victoire de Lorraine</i>	Berger-Levrault	1915
R	BENJAMIN René	<i>Gaspard</i>	Fayard	1915
J	LINTIER Paul	<i>Ma pièce</i>	Plon	1916
R	VIGNES ROUGES Jean des	<i>Bourru, soldat de Vauquois</i>	Perrin	1916
R	BARBUSSE Henri	<i>Le Feu</i>	Flammarion	1916
L	BERTHOMIER Aimé	<i>Lettres de Frère Aimé</i>	Plon	1916
L	BELMONT Ferdinand	<i>Lettres d'un officier de chasseurs alpins</i>	Gabalda	1916
R	DUHAMEL Georges	<i>Vie des martyrs</i>	Mercure de France	1917
L	MASSON Pierre	<i>Lettres de guerre</i>	Hachette	1917
J	DEAUVILLE Max	<i>Jusqu'à l'Yser</i>	Calmann-Lévy	1917
L	ETEVE Marcel	<i>Lettres d'un combattant</i>	Hachette	1917
J	DELVERT Charles	<i>Carnets d'un fantassin</i>	Albin Michel	1918

²⁸ Nous avons plaisir à remercier Ingrid Falk, Camille Martinez et François Rastier pour leur amicale collaboration.

J	PÉZARD André	<i>Nous autres à Vauquois</i>	La Renaissance du Livre	1918
L	CORNET-AUQUIER André	<i>Un soldat sans peur et sans reproche</i>	Fischbacher	1918
R	DORGELÈS Roland	<i>Les Croix de bois</i>	Albin Michel	1919
R	WERTH Léon	<i>Clavel soldat</i>	Albin Michel	1919
R	BERNIER Jean	<i>La Percée</i>	Albin Michel	1920
J	CAZIN Paul	<i>L'Humaniste à la guerre</i>	Plon	1920
L	JEANBERNAT Jules	<i>Lettres de guerre</i>	Plon	1921
R	FLORIAN-PARMENTIER Ernest	<i>L'Ouragan</i>	Éd. du Fauconnier	1921
J	GENEVOIX Maurice	<i>Ceux de 14</i>	Hachette/Flammarion	1916-23
L	LEMERCIER Eugène	<i>Lettres d'un soldat</i>	Berger-Levrault	1924
L	BOASSON Marc	<i>Au soir d'un monde</i>	Plon	1926
J	ARNOUX Jacques d'	<i>Paroles d'un revenant</i>	Plon	1925

Annexe 2 – Particularités lexicales de la lettre, du roman et du journal¹

	Roman	Journal	Lettre	adoption (/24)
<i>Alliés (n.)</i>	0	7 (5)	20 (5)	10
<i>entonnoir</i>	55 (8)	167 (6)	12 (3)	17
<i>éclat</i>	80 (6)	106 (7)	28 (2)	15
<i>écoeuré</i>	15 (5)	15 (8)	11 (1)	14
<i>boule</i>	26 (5)	21 (5)	5 (2)	12
<i>quart</i>	102 (5)	60 (5)	6 (1)	11
<i>feuillées</i>	7 (4)	12 (5)	3 (2)	11
<i>molletière</i>	16 (4)	38 (4)	2 (1)	9
<i>kamarad</i>	16 (4)	10 (3)	6 (2)	9
<i>colon (++)</i>	12 (5)	4 (3)	0	8
<i>fritz</i>	7 (4)	12 (3)	0	7
<i>avant-train</i>	2 (2)	26 (4)	0	6
<i>biffin</i>	11 (3)	6 (3)	0	6
<i>barbaque (++)</i>	3 (2)	6 (3)	1	6
<i>toto (++)</i>	3 (2)	8 (3)	1	6
<i>bourrin (++)</i>	2 (2)	5 (3)	0	5
<i>macchab (++)</i>	6 (3)	6 (2)	0	5
<i>cabot (caporal) (++)</i>	16 (3)	5 (2)	0	5

Tableau 1 : particularités de la lettre

	Roman	Journal	Lettre	adoption (/24)
<i>filon (*)</i>	33 (7)	5 (2)	0	9
<i>cuistot (++)</i>	44 (7)	59 (3)	1	11
<i>amoché (blessé)</i>	18 (7)	11 (1)	5 (2)	10
<i>flingue (++)</i>	14 (4)	13 (1)	1	6
<i>gnôle (++)</i>	18 (4)	15 (1)	0	5
<i>poule (prostituée)</i>	13 (5)	0	0	5
<i>barda (++)</i>	13 (3)	6 (1)	1	5
<i>cuistance (++)</i>	8 (4)	6 (1)	0	5
<i>maous (énorme)</i>	4 (3)	7 (1)	0	4
<i>entonnoir (cratère)</i>	55 (8)	167 (6)	12 (3)	17
<i>pinard (++)</i>	38 (6)	13 (3)	8 (4)	13
<i>kamarad /</i>	16 (4)	10 (3)	6 (2)	9

¹ Nous reproduisons la symbolique utilisée par Dauzat pour signaler : (+) les mots fréquemment cités à l'époque ; (++) les mots très fréquemment cités ; (*) les mots d'argot parisien courant d'avant-guerre (seul *filon* est retenu pour la raison donnée dans l'article). Les tableaux 1, 2 et 3 présentent les données en prenant pour objet, respectivement, les singularités de la lettre, du roman et du journal. Les chiffres en gras signalent les innovations caractérisantes d'un genre.

<i>colon</i> (++)	12 (5)	4 (3)	0	8
<i>guitoune</i> (++)	26 (4)	103 (3)	0	7
<i>camouflé</i> (adj.)	7 (3)	3 (2)	1	6
<i>convalo</i>	8 (4)	3 (2)	0	6
<i>juteux</i> (++)	8 (3)	1	2 (2)	5
<i>cabot</i> (caporal)	16 (3)	5 (2)	0	5

Tableau 2 : particularités du roman

	Roman	Journal	Lettre	adoption (/24)
<i>écoeurer</i>	15 (5)	15 (8)	11 (1)	14
<i>coureur</i>	3 (1)	10 (4)	3 (2)	7
<i>avant-train</i>	2 (2)	26 (4)	0	6
<i>croix noire</i>	1	14 (4)	0	5
<i>éclat</i> (d'obus)	80 (6)	106 (7)	28 (2)	15
<i>avant-poste</i>	6 (3)	31 (6)	31(5)	14
<i>feuillées</i> (latrines)	7 (4)	12 (5)	3 (2)	11
<i>gourbi</i> (++)	47 (3)	31 (5)	22 (2)	10
<i>taube</i>	6 (2)	9 (4)	7 (4)	10
<i>gros noir</i> (obus)	4 (3)	14 (4)	0	7
<i>lebel</i>	4 (2)	16 (4)	1	7
<i>arrosage</i> (+)	0	8 (4)	8 (3)	7
<i>min(n)en</i>	1	33 (3)	26 (2)	6

Tableau 3 : particularités du journal

Annexe 3. Classement des innovations par généralisation décroissante

	Roman	Journal	Lettre	adoption (/24)
<i>le 75 (canon de)</i>	35 (7)	100 (8)	51 (7)	22
<i>l'arrière</i>	140 (6)	66 (6)	76 (8)	22
<i>boyau</i>	233 (8)	455 (6)	163 (7)	21
<i>boche</i>	295 (7)	553 (7)	431 (7)	21
<i>poilu</i>	107 (7)	118 (7)	135 (7)	21
<i>abri (de tranchée)</i>	161 (7)	352 (7)	135 (6)	20
<i>avion</i>	46 (6)	86 (7)	56 (6)	20
<i>shrapnell</i>	32 (6)	114 (8)	21 (6)	20
<i>marmite (obus)</i>	34 (8)	151 (6)	81 (7)	20
<i>contre-attaque</i>	22 (7)	30 (4)	13 (7)	18
<i>croix de guerre</i>	18 (7)	7 (4)	18 (6)	17
<i>cafard (affect)</i>	9 (7)	14 (4)	26 (5)	16
<i>territoriaux (n.)</i>	34 (6)	11 (5)	29 (5)	16
<i>embusqué</i>	29 (7)	11 (5)	16 (4)	16
<i>masque (à gaz)</i>	14 (6)	14 (6)	16 (3)	15
<i>singe (viande)</i>	25 (5)	30 (7)	5 (3)	14
<i>croix de bois</i>	14 (4)	14 (5)	7 (5)	14
<i>gaz (asphyxiants)</i>	38 (6)	42 (5)	40 (3)	14
<i>kaki</i>	8 (4)	14 (5)	17 (4)	13
<i>vaguemestre</i>	17 (5)	17 (4)	11 (4)	13
<i>téléphoniste</i>	61 (4)	29 (4)	6 (4)	13
<i>pinard (++)</i>	38 (6)	13 (3)	8 (4)	13
<i>cagna</i>	44 (5)	90 (4)	65 (4)	13
<i>popote</i>	27 (4)	52 (4)	36 (4)	12
<i>crapouillot (++)</i>	26 (3)	68 (4)	14 (4)	11
<i>zigouiller</i>	12 (4)	9 (4)	7 (1)	9
<i>marmiter</i>	7 (2)	13 (2)	4 (1)	7
<i>rata (soupe)</i>	18 (2)	2 (2)	5 (2)	6
<i>blockhaus</i>	2 (2)	25 (2)	6 (2)	6
<i>juteux (adjudant) (++)</i>	8 (3)	1	2 (2)	5
<i>cran</i>	0	3 (2)	1	3
<i>camouflage</i>	5 (1)	2 (1)	0	2
<i>limoger</i>	1	1	0	2
<i>tank</i>	9 (1)	5 (0)	0	2
<i>no man's land</i>	0	0	1	1

Quatrième partie :
écriture littéraire, écriture journalistique et langue en temps de guerre

**« J'ai tant aimé les Arts que je suis artilleur » : la syntaxe poétique d'Apollinaire
« change-t-elle de front » pendant la guerre ?**

Clémence Jacquot

« J'ai tant aimé les Arts que je suis artilleur¹ », c'est par cette affirmation volontairement provocatrice que se définit Apollinaire, dans un poème épistolaire de 1915, en affirmant conjointement ses aspirations esthétiques et son nouveau statut d'engagé volontaire de la Grande Guerre. L'ambivalence de la formule donne le ton du cycle guerrier du recueil *Calligrammes*, comme en témoignent les premiers vers de « Fête » :

« Feu d'artifice en acier
Qu'il est charmant cet éclairage
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage
Deux fusants
Rose éclatement
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment
IL SUT AIMER
quelle épitaphe²».

Les poèmes « de la guerre³ » construisent et déploient l'imaginaire singulier d'un poète combattant, d'un soldat amoureux pour qui l'expérience guerrière devient parfois « merveilleuse⁴ ». De fait, la transposition artistique, l'« esthétisation » de la guerre proposée par Apollinaire frappe le lecteur de *Calligrammes* et suscite d'ailleurs, par son expression même, une vive polémique lors de la parution du recueil ainsi qu'au cours des décennies qui suivirent. Cristallisées autour du poème « L'Adieu du cavalier » et son amorce provocatrice – « Ah Dieu ! que la guerre est jolie / Avec ses chants ses longs loisirs⁵ » –, les contemporains de la Grande Guerre attaquaient les poèmes guerriers d'Apollinaire tantôt (à tort) pour la « glorification » jugée indécente qu'ils faisaient de la guerre, tantôt (à juste titre, parfois) pour leur bellicisme et

¹ Guillaume Apollinaire, poème épistolaire envoyé le 1er février 1915, cité in BECKER, Annette, *Apollinaire. Une biographie de guerre. 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2009.

² APOLLINAIRE, Guillaume « Fête » in *Calligrammes, Œuvres poétiques* (désormais *Po*), ADEMA Marcel et DECAUDIN, Michel (dir.), Paris, Gallimard, 1994, p. 238.

³ Le recueil *Calligrammes* est sous-titré par Apollinaire : « Poèmes de la paix et de la guerre ».

⁴ Apollinaire intitule effectivement l'un de ses poèmes « Merveille de la guerre » in *Po, op. cit.* p. 271).

⁵ *Ibid.*, p. 253.

leur esprit cocardier. Péchant par ce que certains surréalistes taxèrent de « manque de lucidité politique et humaine face à la guerre⁶ », Apollinaire vit ses poèmes de la guerre taxés sans appel de médiocrité éthique et esthétique.

La poésie guerrière d'Apollinaire est cependant à notre sens un moyen remarquable d'appréhender de manière globale la démarche poétique apollinarienne et son évolution. Lorsqu'on la compare, comme le fait Laurence Campa⁷, aux œuvres en prose de la même époque traitant, elles aussi, de l'expérience traumatisante du front, on remarque que l'illusion référentielle revendiquée par les récits en prose dévoile⁸ moins, en définitive, que le poème par la stylisation de l'expérience qui lui est propre. Dégagée de tout ancrage historique au sens plein du terme, la poésie met alors en œuvre ce que Campa nomme la « déliaison⁹ » du langage et de l'événement. L'écriture poétique cherche à rendre sensible, intelligible pour ainsi dire, « l'effroyable lutte¹⁰ » malgré un certain cryptage de la parole : la transformation poétique de la guerre devient une véritable initiation, une « ascèse » qui [...] « exer[ce les hommes] à mourir¹¹ ».

Apollinaire apparaît alors comme l'une des figures emblématiques de la poésie de guerre, à la fois tutélaire – par sa place dans la littérature de la première décennie du XXe siècle – et controversée¹². Cette controverse bien connue, que nous ne reprendrons pas ici¹³, contribua alors à fonder le mythe, doublé d'un jeu de mot aussi tragique qu'ironique, d'un « changement de front¹⁴ » de la poésie apollinarienne. Dans ce contexte, étudier l'œuvre poétique d'Apollinaire est donc important, tant pour ces réactions extrêmes que pour l'aspect original de la représentation de la guerre qu'il crée au moyen de textes hétérogènes et complexes.

La date de 1914, ou plus précisément de 1915 (date du départ au front du soldat Wilhelm de Kostrowitsky), marque un tournant non seulement biographique, mais aussi poétique chez Apollinaire. En ceci, la Grande Guerre a déjà une double dimension de seuil dans l'œuvre apollinarienne. Outre la matière lexicale nouvelle que ne manque pas de fournir au poète la réalité

⁶ LENTENGRE, Marie-Louise, *Apollinaire et le nouveau lyrisme*, Paris, Jean-Michel Place, 1996, p. 13. André Breton en particulier fut l'un des plus virulents détracteurs de ces poèmes.

⁷ CAMPA, Laurence, *Poètes de la Grande Guerre : expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

⁸ Nous utilisons ce terme à dessein : pour Apollinaire, le dévoilement de la vérité participe du mouvement esthétique de la surprise. Ressort de ce qu'il nomme « l'esprit nouveau » en poésie, la surprise apparaît sous sa plume comme le moyen de révéler la *vérité* et acquiert ainsi une dimension éthique.

⁹ Voir CAMPA, Laurence, *op. cit.*, p. 39.

¹⁰ « La Jolie Rousse », *Po*, *op. cit.* p. 313.

¹¹ « Exercice », *Ibid*, p. 273.

¹² CAMPA, Laurence (2010), *op. cit.*, p. 38.

¹³ Voir LENTENGRE, Marie-Louise, *op. cit.* et DEBON, Claude, *Les « Calligrammes » de Guillaume Apollinaire*, Paris, Folio, 2004.

¹⁴ Voir CAMPA, Laurence, *op. cit.*, p. 40 et suivantes et DECAUDIN, Michel, « Le "changement de front" d'Apollinaire », in *Revue des sciences humaines*, Faculté des Lettres de l'Université de Lille, 1950.

de la guerre (argot du poilu¹⁵, vocabulaire technique de l'artilleur, habilement détournés de leur usage premier et propices à suggérer surprise et émotion chez le lecteur¹⁶), nous proposons d'étudier la manière dont le « cycle guerrier » des œuvres poétiques d'Apollinaire engage de nouveaux agencements syntaxiques.

Apollinaire et la syntaxe

La question du lexique guerrier d'Apollinaire a déjà fait l'objet de plusieurs études¹⁷ ; il identifie par la spécificité même des vocables employés le « cycle guerrier » apollinarien, mais aussi nourrit et enrichit considérablement les jeux de double sens qu'affectionne Apollinaire¹⁸. En somme, la guerre influence fortement le vocabulaire apollinarien et permet au poète de poursuivre ses recherches poétiques sur la syllepse de sens et sur le calembour. Emblématique d'un événement historique précis et d'un certain milieu, le lexique n'en prolonge pas moins des usages stylistiques préexistants.

Dans cette perspective, l'analyse de la syntaxe apollinarienne inscrit quant à elle notre regard dans la continuité de l'œuvre d'Apollinaire afin d'appréhender l'évolution potentielle de certaines structures. De plus, Apollinaire, par ailleurs avare de commentaires métapoétiques sur son œuvre, écrit à sa fiancée Madeleine en 1915¹⁹ : « J'ai fait mon possible pour simplifier la syntaxe poétique ». Cette simplification se manifestait, d'après lui, dès ses textes de 1912, comme en témoigne le poème « Les Fenêtres ». Ce propos pose, dans le contexte qui nous intéresse, deux questions : celle, d'abord, du prolongement de ce projet de simplification syntaxique depuis 1912 (période de plein épanouissement des poèmes inspirés de l'Avant-garde) jusqu'aux poèmes de guerre ou, au contraire, de son infirmation. Celle, ensuite, des manifestations éventuelles de cette simplification de la syntaxe poétique et de ses enjeux spécifiques dans le cycle « guerrier » des œuvres apollinariennes.

¹⁵ Apollinaire use de termes spécifiques au lexique guerrier, en particulier lorsqu'il fait référence aux armes, à l'artillerie et aux grades militaires. Les poèmes « Les Soupirs du Servant de Dakar », (*Po., op. cit.*, p. 235-236) « Les Saisons » (*Ibid.*, p. 240-241) « Le Palais du Tonnerre » (*Ibid.*, p. 254-256), « À l'Italie » (*Ibid.*, p. 274-278) ou « Du Coton dans les oreilles » (*Ibid.*, p. 287-291) sont de ce point de vue représentatifs.

¹⁶ Dans « Du Coton dans les oreilles » (*Ibid.*, p. 287-291), Apollinaire mentionne par exemple « Les éléphants des pare-éclats ».

¹⁷ Voir SAINT-LEGER LUCAS, Anna, « Signe, référent et glissement conceptuel », in DEBON, Claude (dir.), *L'Écriture en guerre de Guillaume Apollinaire*, Calliopées, 2006, p. 165-174.

¹⁸ Voir CHEVALIER, Jean-Claude, « La poésie d'Apollinaire et le calembour », in *Europe*, n° 451-2 « Apollinaire », décembre 1966, p. 56-76 ; WAHL, Philippe, « Les Liens du sens dans la poésie d'Apollinaire, trois états de la syllepse », in *La syllepse : figure stylistique*, CHEVALIER, Yannick et WAHL, Philippe (dir.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2006, p. 299-320 et WAHL, Philippe, « Régimes discursifs du "double sens" », in *Champs du Signe*, n° 27, Éditions Universitaires du Sud, 2009, p. 29-44.

¹⁹ APOLLINAIRE, Guillaume, *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*, Paris, Gallimard, 2005, p. 77.

À ce titre donc, la syntaxe, envisagée sous l'angle de la simplification, de la concision ou, au contraire, du déploiement de la phrase, apparaîtrait comme un point d'entrée stimulant pour appréhender la spécificité des poèmes de guerre apollinariens. La guerre de 1914-1918 constitue-t-elle un point de rupture par rapport aux recherches poétiques antérieures ou un moment de cristallisation (ou de crispation ?) des structures du langage ? Dans quelle mesure alors contribue-t-elle à renouveler les paradigmes de représentation du réel mis en œuvre par le poète, en particulier par le biais de l'écriture calligrammatique, caractérisée par un rétrécissement de la prédication à sa trame la plus ténue ? Pour répondre à la question posée par Pénélope Sacks-Galey à propos des calligrammes tardifs d'Apollinaire – « la guerre aurait-elle donc avalé la syntaxe²⁰ ? » –, nous comparerons le sous-corpus des poèmes guerriers apollinariens au reste de son œuvre et chercherons à en questionner les spécificités stylistiques.

Le corpus guerrier d'Apollinaire

Si l'on classe l'œuvre poétique d'Apollinaire en fonction des dates de rédaction des textes, on constate que le sous-corpus constitué par les poèmes de 1915 à 1918 rassemble un éventail assez large de poèmes, et au premier chef, la plupart des pièces de Calligrammes, ainsi que les recueils posthumes : *Poèmes à Lou* (1955) et *Poèmes à Madeleine* (1952). Principalement composés et envoyés du front durant l'année 1915, l'essentiel de notre corpus s'intègre à la correspondance même d'Apollinaire et subirait, sans doute, l'influence de ce genre particulier.

Le cas de Calligrammes est significatif. Le sous-titre du recueil, « Poèmes de la paix et de la guerre », identifie clairement les circonstances de son écriture. La Première Guerre mondiale fait irruption dans l'écriture apollinarienne et dessine les contours d'une généalogie particulière de l'œuvre : outre les sections « Ondes » et « Étendards » – datées, dans l'ensemble, de la fin de l'année 1914 –, les autres sections du recueil sont écrites pendant la guerre de 1914-18 et induisent de fait une stratégie d'écriture distincte de celle d'Alcools, celle d'une écriture « sur le point vif²¹ ».

Les poèmes de la guerre prennent tantôt pour matière l'expérience de la caserne, tantôt celle du front et constituent ainsi la majorité des textes du recueil. La particularité de Calligrammes réside donc, pour une large part, dans les circonstances mêmes de son écriture, ainsi que dans la nature des manuscrits et des variantes, souvent liés au contexte épistolaire de leur création. Toutefois, remarquons que contrairement à son projet initial, en associant dans

²⁰ SACKS-GALEY, Pénélope, « Calligrammes en guerre : combat esthétique et premières lignes du front », in *L'Écriture en guerre de Guillaume Apollinaire*, op. cit. p. 155.

²¹ « Du Coton dans les oreilles », *Po*, op. cit., p. 287.

Calligrammes, les poèmes antérieurs à la guerre aux poèmes guerriers, Apollinaire inscrit les textes de guerre dans la lignée des recherches avant-gardistes les plus innovantes de la première section du recueil, « Ondes²² ».

Considérons le graphique suivant : il représente les dimensions en nombre de mots des textes apollinariens répartis selon leur année de rédaction²³. L'année 1915 se distingue nettement des autres par sa présence plus que massive, du fait de la « prolixité » poétique d'Apollinaire durant la période de guerre.

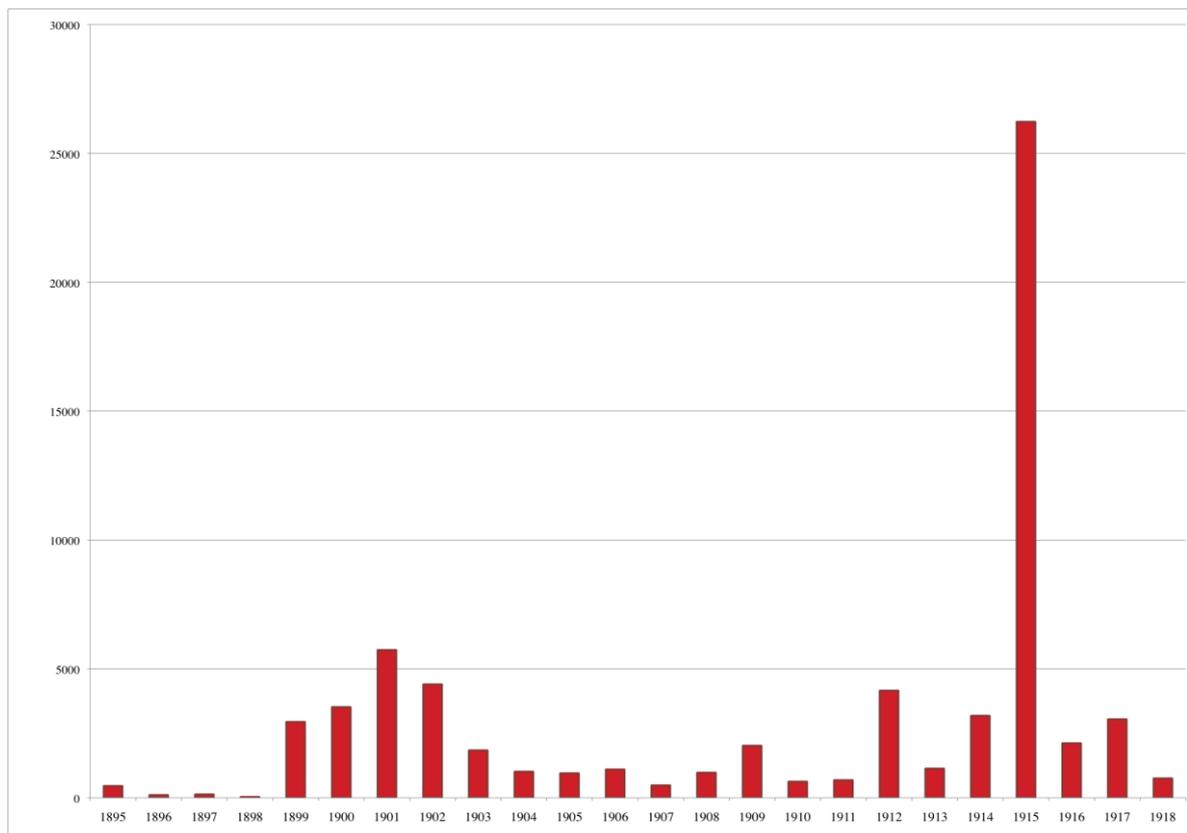


Figure 1 : Graphique de la dimension des poèmes du corpus apollinarien répartis par année de rédaction

Dans quelle mesure donc l'événement majeur que représente la guerre affecte-t-il les mécanismes de construction du langage poétique ? Il nous semble, à ce stade de la réflexion, que considérer ce problème au regard de l'œuvre poétique d'Apollinaire est à la fois stimulant, symptomatique et délicat. Stimulant parce que, singulièrement, son œuvre poétique prend

²² *Ibid.*, p. 167-203.

²³ Pour ce sous-corpus spécifique, l'attribution des dates de rédaction est relativement aisée, car la plupart des textes épistolaires dont ils sont tirés sont précisément datés. Un problème se pose cependant pour le recueil *Calligrammes* et le phénomène de réécriture perpétuelle à l'œuvre chez Apollinaire qui complexifie cette datation et pourrait opérer une variation entre 1915 et 1918. Voir DEBON, Claude, « *Calligrammes* » dans *tous ses états, édition critique du recueil de Guillaume Apollinaire*, Vanves, Calliopées, 2008.

littéralement « forme » au cours de cette période (nous pensons notamment aux explorations de l'écriture calligrammatique); symptomatique parce que cette œuvre est, rappelons-le, emblématique de l'ambivalence de l'expérience guerrière en poésie, en mêlant fascination et horreur. Délicat, enfin, parce qu'Apollinaire est mort en 1918 quelques jours avant l'armistice et que la guerre coïncide donc avec le terme de la production littéraire du poète, de sorte que cette dernière période du corpus apollinarien, parfois décriée pour ses manques ou sa « régression » littéraire a souvent pu être artificiellement interprétée comme celle d'un déclin.

Concernant le corpus apollinarien, l'intrusion de l'histoire dans le processus de création poétique vient questionner la place de l'expérimentation dans la lignée des innovations avant-gardistes²⁴. Comme le rappelle Isabelle Krzywkowski, chez Apollinaire, comme par ailleurs chez Stramm ou Marinetti : « Le problème éthique ou politique [des écrits poétiques de la Première Avant-Garde] est ainsi doublé d'une question esthétique²⁵ », question qui peut se résumer de la manière suivante : « la guerre interdit-elle la recherche poétique²⁶ ? » et que nous nous réapproprions pleinement pour problématiser l'évolution de la syntaxe.

Notre hypothèse, à la suite des analyses d'inspiration bourdieusienne menées par Anna Boschetti²⁷, est que la guerre induit chez Apollinaire une forme de radicalisation du geste poétique que l'on peut aborder par le biais de la syntaxe. Pour Boschetti, la période courant de la fin de l'année 1914 à mars 1916 (date de la blessure d'Apollinaire) :

« [...] apparaît non moins significative que le reste de la trajectoire d'Apollinaire, si on l'envisage comme un cas particulier qui illustre un phénomène général : des événements collectifs qui, comme la guerre, affectent profondément l'ensemble de la société ont le pouvoir de remettre profondément en question l'autonomie du champ de production culturelle et bien des traits de son fonctionnement liés à cette autonomie²⁸».

Quantification des marqueurs de lien syntaxique dans le corpus de guerre

Pour discuter grâce à des exemples chiffrés la volonté apollinarienne de « simplification de la syntaxe poétique », nous avons analysé, grâce à la construction d'un corpus annoté et à un calcul statistique de spécificités²⁹, la distribution de ce que nous appellerons ici des marqueurs de

²⁴ Voir à ce propos KRZYWKOWSKI, Isabelle, « La Poésie expérimentale à l'épreuve de la guerre. Apollinaire, Marinetti, Stramm », in *L'Écriture en guerre de Guillaume Apollinaire*, op. cit. p. 197-207.

²⁵ *Ibid.*, p. 197.

²⁶ *Ibid.*, p. 198.

²⁷ BOSCHETTI, Anna, *La Poésie partout : Apollinaire, homme-époque (1898-1918)*, Paris, Seuil, 2001.

²⁸ *Ibid.*, p. 192-193.

²⁹ Voir HABERT, Benoit, NAZARENKO, Adeline, SALEM, André, *Les Linguistiques de corpus*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 196 : « La méthode des spécificités (Lafon, 1980) permet de mettre en évidence les cases du

lien syntaxique. Nous plaçons dans cette catégorie deux classes grammaticales – les pronoms relatifs et les conjonctions de subordination – et les repérons comme des indices quantifiables de la complexité syntaxique de la phrase.

Lorsqu'on la quantifie en diachronie, la distribution des marqueurs de lien syntaxique fait principalement émerger deux années³⁰, 1915 et 1917. Considérons d'abord la répartition par année des pronoms relatifs, représentée sur le graphique suivant grâce au calcul de spécificités :

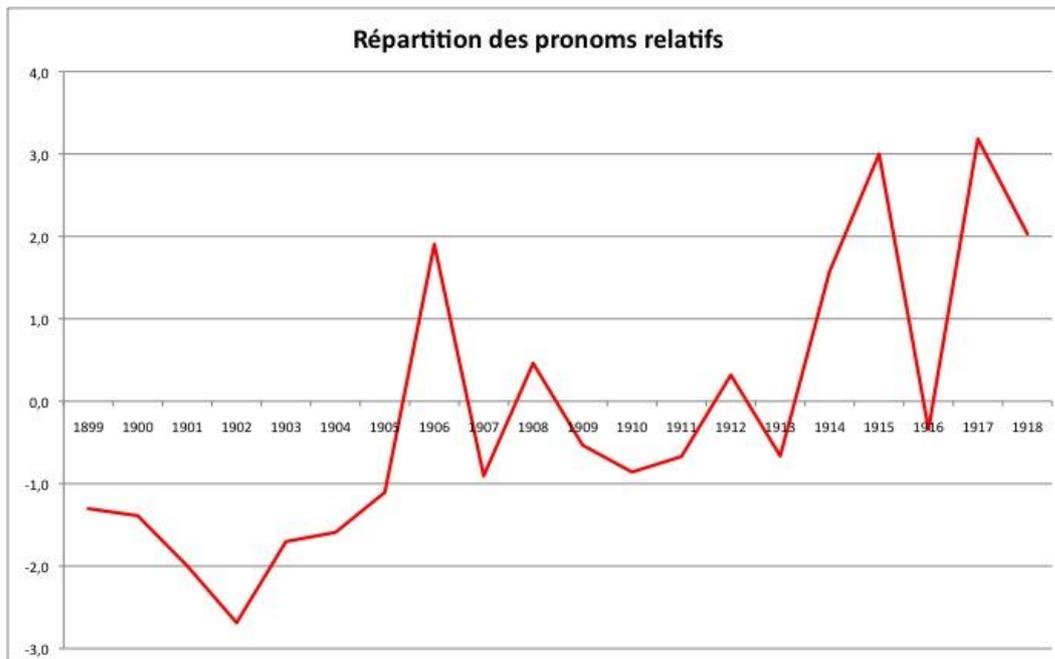


Figure 2 : Tableau de la répartition des pronoms relatifs calculée par indice de spécificités

On visualise bien la saillance des années 1915 et 1917 ; 1916, l'année de la blessure d'Apollinaire, représente quant à elle un pic inversé (elle se caractérise en effet par une production poétique très faible au regard des autres années).

Examinons ensuite la courbe des indices de spécificités propres aux conjonctions de subordination :

tableau de départ dont l'effectif est particulièrement élevé (spécificités positives) ainsi que celles dont l'effectif est au contraire anormalement faible (spécificités négatives). »

³⁰ Et ce, indépendamment de leur taille respective en nombre de mots : tout effet de distorsion est en effet corrigé par le logiciel d'analyse textométrique utilisé, TXM.

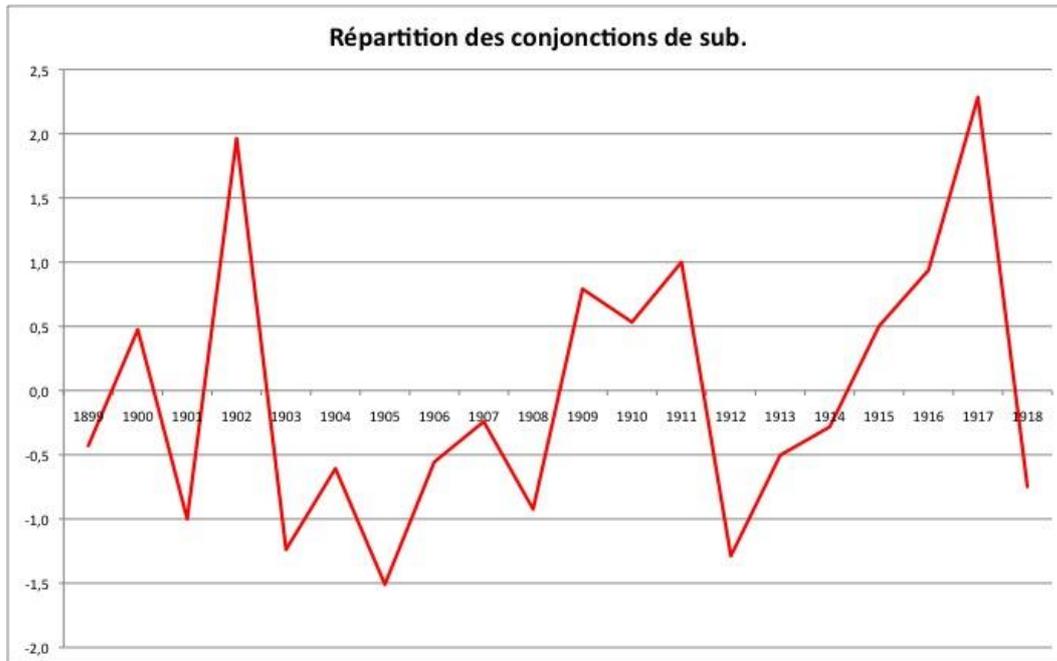


Figure 3 : Tableau de la répartition des conjonctions de subordination calculée par indice de spécificités

La tendance est bien moins nette que précédemment, mais fait émerger la saillance de l'année 1917. Enfin, nous avons, dans un dernier graphique, fait fusionner les deux résultats précédents en une seule courbe (celle des « marqueurs de lien ») :

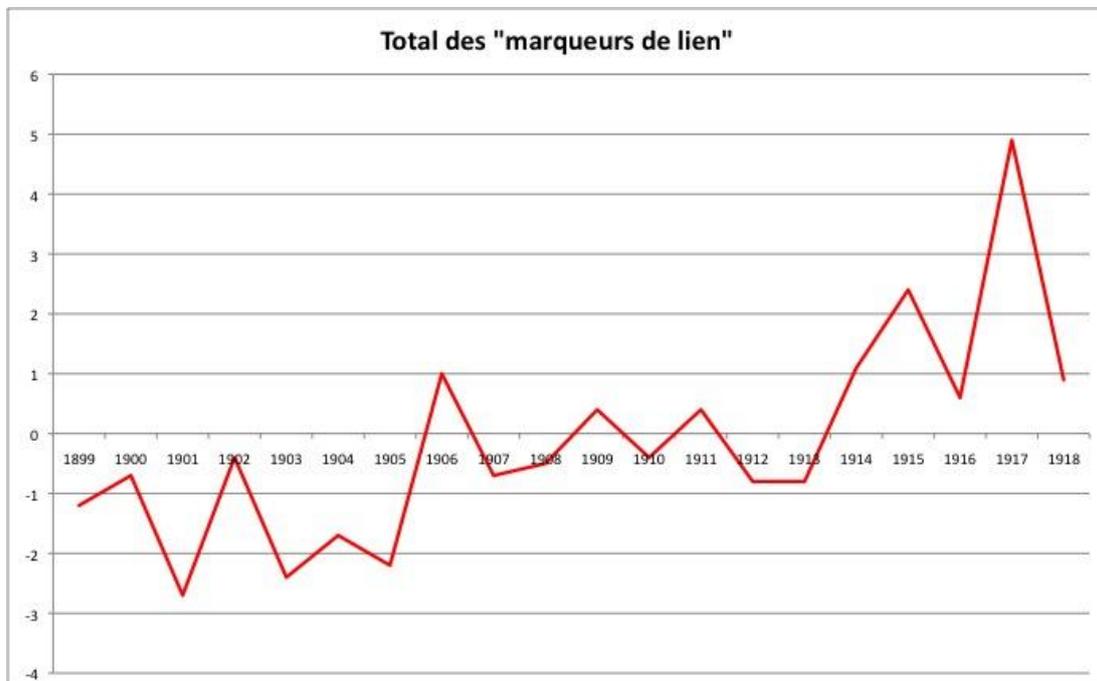


Figure 4 : Tableau global de la répartition des marqueurs de lien syntaxique calculée par indice de spécificités

Une telle fusion a pour effet de renforcer certaines tendances : la sur-représentation des marqueurs de lien en 1915 et 1917 apparaît de manière évidente, de même que leur sous-

représentation, en 1901 par exemple. Les années 1915 et 1917 sortent de ce que l'on nomme la « zone de banalité³¹ ». La sur-représentation de ces marqueurs de lien syntaxique, rapportés à l'ensemble de l'œuvre apollinarienne peut alors sembler paradoxale au regard de la volonté du poète de simplifier la syntaxe. Est-ce à dire cependant que nous sommes face à un « changement de front » ou que ces remarques quantifiées sont symptomatiques d'une forme de bouleversement de la syntaxe poétique : celle d'un retour inattendu à une poésie liée à l'ère du désordre, de l'explosion ou de l'émiettement, amorcée en 1912 ? Cela nous semble pour le moins hasardeux. Aussi, s'il se dégage, à la lumière de ces calculs, une tendance significative, une évolution de l'usage de ces marqueurs, il convient de rapporter leur usage au contexte afin d'en étudier l'enjeu poétique et de les confronter à l'idéal apollinarien de simplicité.

La relative apollinarienne

L'expression « changement de front » apparaît sous la plume de Jules Romains pour qualifier chez Apollinaire un revirement esthétique et poétique, un retour à des formes d'écriture plus conventionnelles et moins inventives. Or comme le fait remarquer Isabelle Krzywkowski, Apollinaire « aborde[...] la guerre avec les outils qu'il[...] s'étais forgés dans les dix années qui précèdent. Ce sont eux que la guerre va éprouver [...] »³². Nous souscrivons à cette analyse et aimerions montrer que, sous l'apparent paradoxe évoqué ci-dessus, l'écriture de guerre d'Apollinaire n'entre pas dans une simple relation de réaction avec les précédentes, mais, sous des traits nécessairement renouvelés tant dans ses motifs, que dans le lexique et l'imaginaire du soldat.

L'exemple des pronoms relatifs, dont nous constatons la singulière saillance dans le corpus de guerre apollinarien, constitue un terrain d'investigation intéressant. Les analyses détaillées menées dans notre travail de thèse nous ont conduite à dresser une typologie d'emplois des relatives et à mettre en lumière une progression au sein de l'œuvre apollinarienne (couronnée par le « cycle guerrier ») des matrices averbales³³ et des effets de juxtaposition et d'empilement

³¹ En somme, les indices de spécificités positifs ou négatifs compris entre -2 et +2, qui indiquent une « banalité » d'emploi de la forme calculée par rapport à l'ensemble du corpus.

³² KRZYWKOWSKI, Isabelle, *op. cit.*, p. 198.

³³ Nous définissons comme « matrices averbales » les propositions introduisant des relatives qui sont clairement isolées de l'entité « phrase » par la typographie ou par l'absence de liens syntaxiques explicites. Ainsi, nous avons retenu des énoncés comme : « Maison humide / Maison ardente / Saison rapide / Saison qui chante » (« Océan de terre », *Po.*, *op. cit.*, p. 268 et suivante. Nous soulignons), « Le Decauville qui toussote » (« Désir », *Ibid.*, p. 263-264), ainsi que les relatives insérées dans des structures comparatives avec ellipse du verbe, comme dans : « Nuit qui criait comme une femme qui accouche » (« Chant de l'Horizon en Champagne » *Ibid.*, p. 265 et suivantes. Nous soulignons).

Pour donner un ordre de grandeur de cette progression, nous proposons les pourcentages suivants sur l'ensemble du sous-corpus constitué par les recueils publiés de manière anthume : *Le Bestiaire ou cortège*

des syntagmes nominaux expansés d'une relative. En témoigne par exemple le poème « Mutation » :

« Une femme qui pleurait
Eh ! Oh ! Ha !
Des soldats qui passaient
Eh ! Oh ! Ha !
Un éclusier qui pêchait
Eh ! Oh ! Ha !
Les tranchées qui blanchissaient
Eh ! Oh ! Ha !
Des obus qui pétaient
Eh ! Oh ! Ha !
Des allumettes qui ne prenaient pas
Et tout
A tant changé
 En moi
Tout
 Sauf mon Amour
Eh ! Oh ! Ha ! ³⁴».

Composé en 1915, ce poème appartient à la section « Case d'Armons » rédigée lorsqu'Apollinaire était au front³⁵. Le texte tout entier se constitue de segments averbaux, dont la structure, à une exception près³⁶, est la suivante : [Article indéfini + Substantif + Proposition subordonnée relative], suivie d'une même série d'interjections : « Eh ! Oh ! Ha ! ». Seule la chute du poème déroge à cette règle de construction, rompant avec la succession des substantifs expansés d'une relative, tout en confirmant cependant la disparition du verbe principal que l'on notait déjà auparavant. Le rôle des relatives est donc détourné de son usage canonique : le poète

d'Orphée, Alcools, Vitam Impendere Amori et Calligrammes. Les matrices verbales représentent au total environ 85 % des occurrences recensées, quand les averbales équivalent à 10 % des cas. *Alcools* est un peu en dessous de cette moyenne globale avec environ 6 % de matrices averbales, tandis que *Calligrammes* en comptabilise 12 %.

³⁴ *Po, op. cit.*, p. 229.

³⁵ Cette année 1915 est, rappelons-le, la principale période de sur-représentation des pronoms relatifs

³⁶ Un vers présente une variation : le substantif y est actualisé par un article défini pluriel « Les tranchées qui blanchissaient ».

rétrécit le propos à des segments averbaux isolés au bénéfice de la relative et de sa valeur prédicative³⁷.

Chez Apollinaire, la possibilité de proposer de tels énoncés n'apparaît qu'à partir de Calligrammes (ils sont rares, voire inexistant dans les recueils antérieurs³⁸). La systématisation même de ce procédé devient alors la marque d'un seuil franchi, d'une évolution du style poétique apollinarien déjà amorcé avec la déponctuation du recueil *Alcools* en 1913. Ces énoncés révèlent l'autonomisation progressive de la relative chez Apollinaire et posent le problème de la prédication que cette dernière prend en charge³⁹. Notons ainsi la double portée descriptive et prédicative⁴⁰ de ce type de structures à matrice averbale qui, détournées de leur valeur proprement seconde, jouent finalement un rôle primordial dans la construction du discours poétique : le seul procès verbal est en effet centré sur la proposition dite « subordonnée ».

Ce type de focalisation de l'expression poétique sur des syntagmes nominaux, mis en valeur par ce type de structure relative connaît une radicalisation de ses emplois dans la période de guerre et pourrait même être analysé comme un « stylème » du cycle guerrier apollinarien. Nous rencontrons le même type de structuration dans « Il y a » (1915) :

« Il y a un vaisseau qui a emporté ma bien-aimée

Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venant on dirait des asticots dont naîtraient les étoiles

Il y a un sous-marin ennemi qui en voulait à mon amour

Il y a mille petits sapins brisés par les éclats d'obus autour de moi

Il y a un fantassin qui passe aveuglé par les gaz asphyxiants

Il y a que nous avons tout haché dans les boyaux de Nietzsche de Goethe et de Cologne

Il y a que je languis après une lettre qui tarde

³⁷ À moins de considérer le segment « Eh ! Oh ! Ah ! » comme étant le prédicat. L'énoncé ainsi produit est ambigu et rend problématique l'identification des rapports entre les segments expansés d'une relative et les interjections. Nous proposons ici une analyse de la relative en relative prédicative en prenant appui sur les analyses proposées par Knud Lambrecht. Dans son article sur la « relative de perception », Knud Lambrecht, proposait en effet d'identifier les énoncés du type « la jeune fille qui fume », comme une sous-catégorie de relative prédicative dite « à SN autonome ». Il fait dériver ce type d'énoncé de ce qu'il nomme la « construction relative présentative » introduite par les présentatifs « il y a », « voici » ou « voilà ». Cette analyse nous apparaît ici féconde pour décrire les vers d'Apollinaire. Voir à ce propos : LAMBRECHT, Knud, « Prédication seconde et structure informationnelle : la relative de perception comme construction présentative », in *Langue française*, n° 127 / 1, 2000, (« La Prédication seconde »), p. 49-66.

³⁸ Si l'on ajoute à un premier relevé des relatives prédicatives dans notre corpus (qui représentent environ 4,5% des relatives dans *Alcools* et 8% dans *Calligrammes*) les constructions relatives à « SN autonome », la part des relatives prédicatives passe alors de plus de 8 % dans *Alcools* à 19 % dans *Calligrammes*.

³⁹ Cf. LEFEUVRE, Florence « Segments averbaux isolés : prédication seconde ou première ? », in Denis Apothéloz, Bernard Combettes et Franck Neveu (éds.), *Les Linguistiques du détachement. Actes du colloque international de Nancy*, Bern / Berlin / Bruxelles, Peter Lang, 2009, p. 346-359.

⁴⁰: LAMBRECHT, Knud, *art. cit.*, p. 51.

Il y a dans mon porte-cartes plusieurs photos de mon amour
Il y a les prisonniers qui passent la mine inquiète
Il y a une batterie dont les servants s'agitent autour des pièces
Il y a le vaguemestre qui arrive au trot par le chemin de l'Arbre isolé
Il y a dit-on un espion qui rôde par ici invisible comme l'horizon dont il s'est indignement
revêtu et avec quoi il se confond

Il y a dressé comme un lys le buste de mon amour
Il y a un capitaine qui attend avec anxiété les communications de la T.S.F. sur l'Atlantique
Il y a à minuit des soldats qui scient des planches pour les cercueils
Il y a des femmes qui demandent du maïs à grands cris devant un Christ sanglant à Mexico
Il y a le Gulf Stream qui est si tiède et si bienfaisant
Il y a un cimetière plein de croix à 5 kilomètres
Il y a des croix partout de-ci de-là
Il y a des figues de Barbarie sur ces cactus en Algérie
Il y a les longues mains souples de mon amour
Il y a un encrier que j'avais fait dans une fusée de 15 centimètres et qu'on n'a pas laissé
partir

Il y a ma selle exposée à la pluie
Il y a les fleuves qui ne remontent pas leur cours
Il y a l'amour qui m'entraîne avec douceur
Il y avait un prisonnier boche qui portait sa mitrailleuse sur son dos
Il y a des hommes dans le monde qui n'ont jamais été à la guerre
Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement les campagnes occidentales
Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se demandent s'ils les reverront
Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité⁴¹ ».

Ce poème est représentatif d'une tendance fortement marquée du recueil *Calligrammes* :
une progression vers une poésie de la monstration⁴², en particulier par la présence remarquable

⁴¹ « Il y a », *Po*, *op. cit.*, p. 280.

⁴² Jean-Claude Chevalier, en comparant de manière critique le vocabulaire d'*Alcools* et de *Calligrammes*, pointe d'ailleurs cette idée et remarque une modification du rapport au temps et à l'espace : dans *Calligrammes* « Le futur a l'aspect charmant d'un présent constamment renouvelé : le poète y ressent avidement la réalité de ce présent. [...] Les emplois d'*ici* et *là* dans *Calligrammes* ont une valeur intense, non par leur nombre, mais par leur place dans le poème : Apollinaire emploie avec jubilation un mot qui lui était jusqu'alors interdit. » (Cf. CHEVALIER, Jean-Claude, « Quelques remarques sur un index de *Calligrammes* », in Michel Décaudin (dir.), *Revue des Lettres modernes. Guillaume Apollinaire*, n° 1. « Le Cubisme et l'esprit nouveau », n° 69-70, printemps 1962, p. 46. Nous soulignons). Cette remarque vaut corrélativement pour les

des relatives introduites par les présentatifs « il y a » et « voici »⁴³, qui appellent l'un et l'autre à « voir » le syntagme nominal (ou son équivalent). Chez Apollinaire⁴⁴, les poèmes structurés par l'anaphore en « il y a » produisent des énoncés thétiques⁴⁵ qui imposent en effet de remettre en cause la distribution habituelle du thème et du prédicat dans chacune des phrases, voire d'envisager ce que Franck Cornish appelle la « prédication "en creux"⁴⁶ ». Déclinés de façon sérielle, les énoncés poétiques d'Apollinaire révèlent une esthétique de la notation, fondée sur une mise en scène de l'immédiateté de l'écriture de la perception.

Apollinaire convoque dans l'espace du poème, le lexique quotidien du soldat (« soldats », « batterie », « fouet de conducteur », etc.), des objets et sujets de la situation d'énonciation⁴⁷, ainsi que des bribes de souvenirs abstraits, juxtaposés les uns aux autres en une vaste mosaïque. Le texte est aussi constitué de nombreux effets citationnels⁴⁸ et de drôleries (calembours, allusions), voire d'auto-parodie, comme lorsque le poète dénature lui-même l'effet de thème et variations de la mise en liste, aux vers 6 et 7 :

structures présentatives qui nous intéressent ici et qui constituent dans *Calligrammes* un élément véritablement saillant tant dans le lexique que dans la syntaxe.

⁴³ Nous nous situons à nouveau ici dans la continuité des travaux de Knud Lambrecht, qui propose d'assimiler les structures averbales expansées de relatives aux relatives prédicatives pour analyser la « construction relative présentative » (désormais abrégée *CRP*) d'un point de vue informationnel. La *CRP* a pour fonction de « présenter une entité nouvelle dans un discours donnée et d'exprimer une information nouvelle au sujet de cette entité » (LAMBRECHT, Knud, art. cit., p. 49). Le linguiste suppose une équivalence entre les énoncés en : « il y a... qui », explicitement présentatifs, et nos segments averbaux expansés d'une relative, dont la valeur événementielle serait alors sous-entendue. Nous souscrivons à cette analyse, d'autant que, comme nous le verrons, la prédication seconde véhiculée par les « constructions relatives présentatives » prend appui sur des verbes au sémantisme fort, qui dénotent fréquemment des actions concrètes et dynamiques.

⁴⁴ On peut souligner ici l'intertexte remarquable avec « Enfance III » de Rimbaud (*Les Illuminations*), où la dispersion mise à l'œuvre dans l'expression des sensations, l'effet de parenthèse fantastique et équivoque que l'on rencontre dans « Enfance III », tout comme les poèmes en « il y a » d'Apollinaire, entre en tension avec un fort élément de continuité mis en œuvre par l'anaphore.

⁴⁵ Cf. KURODA, Sige-Yuki, « Le jugement thétique et le jugement catégorique : exemples tirés de la syntaxe japonaise » (Marie-Lise Beffa et Maurice Borel trad.), in *Langages*, n° 30, 1973, p. 81-110.

⁴⁶ CORNISH, Franck « L'absence de prédication, le topique et le focus : le cas des phrases "thétiques" », in *Faits de langue*, n° 31-32, 2008, p. 121-131.

⁴⁷ Ainsi, les mentions de la femme aimée, dans les vers : « Il y a dressé comme un lys le buste de mon amour » (v. 13) et « Il y a les longues mains souples de mon amour » (v. 21), renvoient à une référence absente de la situation d'énonciation.

⁴⁸ Au vers 2 : « Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venant on dirait des asticots dont naîtraient les étoiles », on décèle sans doute une reprise allusive de *Ruy Blas* : « Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là / Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ; / Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile ; / Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut / Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut » (v. 797-802)

Voir également à ce propos la lettre du 11 octobre 1915, adressée à Madeleine : « Aujourd'hui spectacle admirable du retour d'une escadrille de 28 avions de bombardement que croisaient nos avions de chasse. Cela se passait aussi haut que notre amour et le ciel était haché de milliers de flocons blancs qu'y laissent les éclatements. Spectacle angoissant et charmant. D'une délicatesse si neuve ! Au loin longeant les 2 fronts narguaient les vilaines saucisses priapiques qui veillent immobiles comme des asticots dont naîtraient une pourriture d'azur. Saucisse ! Sont-ce les asticots dont il naît ces gracieux papillons les avions. » (APOLLINAIRE, Guillaume, *Lettres à Madeleine*, Paris, Gallimard, 2006, p. 277-278.

« Il y a que nous avons tout haché dans les boyaux de Nietzsche de Goethe et de Cologne »

« Il y a que je languis après une lettre qui tarde ».

Il dévoie ici la structure, en cherchant à conserver à tout prix l'anaphore initiale, au point d'alourdir et de détourner l'expression de son contexte premier. Le lyrisme d'Apollinaire se teinte ainsi, au détour d'un vers, d'autodérision : par la mise en liste, le poète intègre au sein du motif de la plainte élégiaque une sorte de « description pragmatique » des faits et des lieux. L'ironie, la distance qu'Apollinaire prend, justement grâce à la liste, par rapport au discours poétique dans ce qu'il peut avoir de figé et de conventionnel, naît donc de cette rencontre à la Lautréamont d'éléments d'apparence triviale, entachés d'un réalisme très prosaïque, et leur transfiguration par leur inscription au sein du discours poétique. La locution « il y a », parce qu'elle permet de mettre sur le même plan la sensation devenue objet de la liste et les événements et choses extérieures, donne au poète l'occasion de dévoyer la description pure, qui devient narration grâce à la prédication seconde que déploient les relatives prédictives – en « il y a... qui ». La médiation du je lyrique devient, en elle-même, le fil rouge de la liste, l'élément structurant de la mise en liste.

Bien évidemment, il existe ailleurs dans le corpus apollinarien des relatives prédictives de ce type, mais jamais déployées de façon aussi systématique et, surtout, déclinées dans plusieurs textes « listiques »⁴⁹. Ce type de composition poétique correspond à une réflexion renouvelée sur le pouvoir de la parole lyrique ; elle coïncide également, et ce sera mon dernier point, avec la mise en évidence accrue du geste d'écriture dont la période de guerre tend à accentuer les manifestations, en particulier à travers les exemples remarquables des calligrammes.

Spécificité des calligrammes de guerre ?

Anna Boschetti montre que la production poétique d'Apollinaire pendant la guerre poursuit sa quête d'expérimentation. Si certains textes des années 1914-1916 mettent en évidence une relative mise en sourdine des expériences apollinariennes menées sur le langage (comme dans les poèmes-conversations ou dans les tout premier calligrammes), certains poèmes (« Océan de terre », « Il y a ») sont représentatifs d'une certaine permanence des préoccupations esthétiques d'avant-guerre : la discontinuité, le séquençage des images, la surprise des images juxtaposées. De même, les poèmes calligrammatiques rédigés durant la période de guerre

⁴⁹ Nous renvoyons par exemple au « Il y a » des *Poèmes à Lou* (*Po*, *op. cit.*, p. 423).

frappent par la subversion de certains de leur procédé d'écriture, comme la publication de facsimilés, la transgression des registres de tons et d'influences.

Dans son article « Calligrammes en guerre : combat esthétique et premières lignes du front », Pénélope Sacks-Galey analyse avec pertinence une évolution de l'écriture calligrammatique (dont les premières réalisations datent de l'année 1913 avec « Lettre-Océan ») et qui se poursuit tout au long de la guerre. Les calligrammes des années 1915-1916 vont en effet de plus en plus loin, tant plastiquement que syntaxiquement, dans l'esthétique du collage, du détournement du support et de la mise en question du je lyrique, que les précédentes réalisations d'Apollinaire. Tant pour Pénélope Sacks-Galey, que pour Anna Boschetti, l'écriture calligrammatique mise en œuvre pendant la guerre problématise et infléchit une pratique poétique déjà présente en amont.

Le calligramme met en effet en jeu une double sémiologie iconique et linguistique qui participe dès 1913 d'un renouvellement des modes d'écriture poétique, par la réflexion sur la simultanéité qu'elle met en œuvre, comme par ailleurs dans les poèmes conversations⁵⁰. Lieu de l'« épiphanie du sensible⁵¹ » plus encore que ne l'étaient les relatives prédicatives que nous évoquons plus haut, le calligramme induit une nouvelle vertébration du texte et en bouleverse les codes de lecture. Dans « 1915⁵² », la syntaxe est effectivement réduite à sa trame la plus ténue.

1915
Soldats
de FAÏENCE
ET d'ESCA-
RBOUCL
Ô AMOUR E

⁵⁰ Cf. « Les Fenêtres », « Arbre », « Lundi Rue Christine », « À travers l'Europe » (*Po*, p. 168, 178, 180 et 201).

⁵¹ SACKS-GALEY, Pénélope *op. cit.*, p. 152.

⁵² *Po, op. cit.* p. 225.

Tout dans ce poème attire l'œil : l'écriture manuscrite, la mise en page, la disjonction des lignes et des mots, les points au milieu des O. La perception visuelle, la reconquête graphique des signes linguistiques priment sur la construction du sens logique et restitue un rapport sensible, phénoménologique au texte donné à voir⁵³. La vue et, plus largement, l'évocation des sensations visuelles sont également portées par la polychromie (patriotique ?) suggérée par les soldats – bleus –, la faïence – blanche – et l'escarboucle – rouge.

L'on pourrait également citer l'exemple de « Loin du pigeonnier⁵⁴ », calligramme qui présente ainsi une forme globale non identifiée par le texte :



De la notion d'« idéogrammes lyriques », les calligrammes non auto-représentatifs⁵⁵ tirent leur énonciation lyrique forte que l'on relève dans les nombreuses anecdotes personnelles⁵⁶ et les expressions du sentiment amoureux⁵⁷, est parfois doublée par la « présence graphique » du locuteur dans le tracé manuscrit qui caractérise certains poèmes⁵⁸. La mise en page des

⁵³ Pénélope Sacks-Galey parle d'un « court-circuit[...] [du] contenu sémantique » du poème par la vue. (SACKS-GALEY, Pénélope, *op. cit.*, p. 152.)

⁵⁴ *Po*, *op. cit.*, p. 221.

⁵⁵ Dans le cas où la figure composée par le texte n'est en effet ni autodésignée, ni même seulement désignée, ni reconnue par un titre ou un quelconque indice linguistique, on propose de parler de calligramme « non auto-représentatif », par opposition aux calligrammes « auto-représentatifs », également qualifiés par Michel Foucault de « tautologiques » (Michel Foucault, « Ceci n'est pas une pipe », in *Cahiers du chemin*, n° 2, 1968, p. 77-105).

⁵⁶ « Lettre-Océan » (*Po*, p. 183-185) foisonne de références puisées dans la vie quotidienne du poète et de son frère Albert.

⁵⁷ Un poème comme « Il pleut » (*Po*, p. 203) est en effet empreint d'une tonalité élégiaque qui n'est pas sans rappeler le style poétique d'*Alcools*.

⁵⁸ Citons par exemple « Madeleine » (*Calligrammes, Po.*, p. 239). Nous renvoyons à propos des implications poétiques de l'écriture manuscrite au numéro 22 de la revue *Apollinaire* consacré à la question des dessins du poète : Michel Décaudin [dir.], *Guillaume Apollinaire*, n° 22, « Apollinaire, le dessin et les traces », Paris, Minard (« Bibliothèque des Lettres modernes »), 2007.

calligrammes non auto-représentatifs a une fonction graphique, plastique, dont on peut à nouveau dégager deux paliers d'analyse : le jet sur de petites unités typographiques et l'effet graphique et esthétique de la mise en page.

On perçoit parfois dans l'image globale formée par la typographie la figure d'une harpe, mais cette interprétation n'est pas motivée par le texte et ne pourrait se justifier que par référence au calligramme « Visée » et, par conséquent, par un écho intertextuel interne au recueil *Calligrammes*⁵⁹. La structure générale du calligramme forme un tout, une entité pleine qui confère une certaine unité graphique et iconique à la mise en page. Seuls les effets textuels mettent en lumière un jeu de diffraction du sens et une esthétique de l'éclatement qui ne sont appréhendés immédiatement que par la figure rayonnante et de façon analogique.

Il nous semble qu'un tel poème met en évidence la poétisation du geste d'écriture et substitue à la syntaxe linéaire conventionnelle d'autres modalités de lecture sinon concurrentes, du moins alternatives, par un agencement typographique qui démultiplie les possibilités de lecture.

Cette posture se trouve d'ailleurs radicalisée dans l'ouverture du poème « Du Coton dans les oreilles⁶⁰ » :

Tant d'explosifs sur le point VIF !

Figure 5 : Extrait du calligramme « Du Coton dans les oreilles »

La portée iconique des signes et en particulier de la ponctuation acquiert une grande importance. La première phrase du poème – « Tant d'explosifs sur le point VIF ! » – apparaît comme la phrase d'amorce d'une strophe imagée. Elle illustre également le rétrécissement du propos sur le mot ou l'expression que nous évoquions plus haut.

Avec « VIF ! », Apollinaire semble conférer à l'adjectif suivi du point d'exclamation une dimension presque onomatopéique et souligne, incidemment, la possibilité d'une remotivation poétique de l'arbitraire du signe. L'adjectif « VIF » n'a habituellement pas pour objet de retranscrire la réalité de l'objet ou du nom qu'il désigne, mais il acquiert ici une portée nouvelle : le substantif « explosifs » ouvre le poème sous le signe de la guerre et des obus et motive l'interprétation iconique que l'on peut construire de ce segment poétique. Il conduit à identifier

⁵⁹ Voir « Visée » (*Calligrammes*), *Po., op. cit.*, p. 224 : « Harpe aux cordes d'argent ô pluie ô ma musique / l'invisible ennemi plaie d'argent au soleil, Et l'avenir secret que la fusée élucide... ». Cet effet d'intertextualité interne n'est légitimé par aucune allusion directe au calligramme « Visée », néanmoins, la lecture circulaire du recueil est une des caractéristiques de l'œuvre poétique d'Apollinaire.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 287.

les formes en présence comme des figures de la dispersion. « VIF ! » tendrait alors à devenir un équivalent linguistique du point d'exclamation.

Le signe typographique « ! » fait littéralement corps avec le mot « vif », ainsi que le souligne la taille des caractères d'imprimerie. Le point d'exclamation, de signe de ponctuation devient alors l'expression même de l'explosion. La polysémie du mot « point » qui désigne tantôt un emplacement précis de l'espace géographique, géométrique⁶¹, tantôt un signe graphique, indice de la corporéité de l'écriture calligrammatique.

Apollinaire met les deux signes – graphique et linguistique – sur le même plan et leur attribue une relative équivalence, affirmant ainsi l'articulation étroite du graphisme et du texte au sein de l'espace poétique. L'expression « sur le point » joue sur les effets conjoints de simultanéité et de temporalité : elle convoque en filigrane le groupe prépositionnel « sur le point de... » et rappelle dans le même moment la matérialité du « point » d'exclamation dans l'espace. Ce type d'exemple correspond alors à ce que Pénélope Sacks-Galey nomme la « graphologie de l'affect » qui met en sourdine les embrayeurs du discours – et comme pour ainsi dire les balises de la syntaxe –, mais il montre aussi, par la mise en scène du geste d'écriture, une présence continue du locuteur.

Il apparaît donc que le déploiement du lien syntaxique, quantitativement élevé pour la période qui nous occupe, est concomitant avec le processus apollinarien de simplification de la syntaxe, entamé en 1912. Cette simplification nous apparaît cependant déplacée : les poèmes écrits à partir de 1912 (les « poèmes-conversations », par exemple), proposent un émiettement syntaxique du à la juxtaposition des énoncés. Dans les poèmes de guerre que nous citons ici, nous retrouvons dans une certaine mesure ces effets de mise en liste, soulignés par la répétition de structures – les expansions relatives – et la reprise en anaphore du présentatif, comme dans « Il y a ». La présence quantitativement remarquable des pronoms relatifs pose cependant problème : indice d'une complexité syntaxique, elle tend à expander des segments averbaux et illustre l'esthétique de la « monstration » développée par Apollinaire depuis 1912.

Nous remarquons en effet, au détour de ces quelques exemples, que le cycle guerrier accentue les expérimentations poétiques d'Apollinaire, voire lui donne peut-être de nouveaux moyens d'expérimenter. L'empreinte du front rejoint ou plutôt renouvelle l'aspiration à la

⁶¹ On peut songer à un sens daté de l'expression « point vif ». Peut-être ce terme désigne-t-il en effet, dans le jargon militaire, l'endroit du front le plus « vif », au sens propre, le lieu des combats les plus violents...

simplification, le rêve d'un « retour aux principes⁶² » cher à Apollinaire, tant dans son discours esthétique que dans sa pratique poétique. L'expérience guerrière s'inscrit dans la chair du poème, ce qu'illustre la dimension iconique accrue de ce corpus⁶³.

Si l'on considère l'évolution globale de l'écriture apollinarienne, le cycle guerrier apparaît donc comme le moment d'une pratique poétique radicalisée. La guerre dans les exemples présentés ici tend effectivement à « avaler la syntaxe » ou du moins à la modeler, à l'infléchir comme en témoigne le travail d'organisation visuel et typographique sans précédent du texte poétique.

⁶² « [...] dans ma poésie, je suis simplement revenu aux principes puisque l'idéogramme est le principe même de l'écriture » (Apollinaire, *in Paris-Midi*, 22 juillet 1914).

⁶³ Elle nous paraît portée par les calligrammes, mais aussi par plusieurs effets de mise en page et de mise en lumière de la matérialité du signe (l'écriture manuscrite, les collages, l'inclusion d'images : timbre, tampon...).

Quatre années de guerre au prisme de la langue : la correspondance de Jacques Vaché, soldat, interprète, et poète d'avant-garde¹

Thomas Guillemin

Jacques Vaché est passé à la postérité grâce à André Breton qui n'a cessé de rappeler au fil de son œuvre² l'importance qu'eut pour lui la rencontre de ce convalescent de l'hôpital auxiliaire n° 2 bis de Nantes, au tournant 1915-1916. Relation fondamentale et pourtant très courte : les deux hommes ne se fréquentèrent que cinq mois³ avant le second départ de Vaché au front, puis échangèrent une dizaine de lettres entre 1916 et 1918, publiées par Breton dès 1919 sous le titre *Lettres de guerre*. Car s'il survit au Premier Conflit mondial, Vaché ne participe pas à l'aventure surréaliste puisqu'il meurt d'une overdose d'opium à Nantes, le 6 janvier 1919⁴. Il était né à Lorient en 1895, d'un père d'ascendance anglaise⁵ et officier dans l'artillerie coloniale qui acheva sa carrière en 1910 avec le grade de lieutenant-colonel⁶. Après trois années passées au Tonkin⁷ où son père est en poste, Vaché termine ses années de collègue à Lorient avant d'intégrer le Grand Lycée de Nantes en mars 1911⁸. C'est là qu'il devient l'ami de Jean Bellemère⁹, de Pierre Bissérié¹⁰, d'Eugène Hublet¹¹ et de quelques autres que l'histoire littéraire a retenus sous le nom de Groupe de Nantes¹² : les adolescents publient entre 1913 et 1914 deux petites revues littéraires à tendance symboliste. À la fin de l'année 1914, Vaché

¹ Cet article est dédié à Violaine, sans qui il n'aurait vu le jour.

² Notamment les quatre textes repris en préface de la seconde édition des *Lettres de guerre*, Paris, K. Editeur, 1949, rééd. Paris, Losfeld, 1970. De nombreux textes automatiques de Breton et certains récits de ses rêves peuvent être décryptés avec la « clé » Vaché (voir notamment SEBBAG, Georges, « Breton rêve de Vaché », in ALLAIN, Patrice (dir.), *Le rêve d'une ville. Nantes et le surréalisme*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1994, p. 188-198 et FABRE, Michel, « Clés de sol, Jacques Vaché : cent après », *Les mots, la vie*, n° 9, janvier 1996, p. 23-42.

³ LACARELLE, Bertrand, *Jacques Vaché*, Paris, Grasset, 2005, p. 20.

⁴ PAJOT, Stéphane, *La mort de Jacques Vaché. Histoire d'un fait-divers surréaliste*, Les Sables d'Olonne, d'Orbestier, 2002.

⁵ LACARELLE, Bertrand, *op. cit.*, p. 42.

⁶ Service Historique de la Défense (S.H.D.), 9 YF 7958, dossier d'officier de James Vaché.

⁷ S.H.D., 17 N 479, carnets d'interprètes, dont celui de Jacques Vaché, dans lequel figure une fiche de renseignement indiquant les années passées à l'étranger. Que Franziska Heimburger soit ici remerciée pour nous avoir communiqué la cote de ce carnet inédit.

⁸ LITERS, Jean-Louis, « Vaché Jacques », in *Nantes, Le lycée Clémenceau 200 ans d'Histoire*, Nantes, Coiffard, 2008, p. 458.

⁹ Futur acteur et auteur de théâtre à succès durant l'entre-deux-guerres sous le pseudonyme de Jean Sarment. Voir LITERS, Jean-Louis, « Sarment Jean », *ibid.*, p. 326-332 et 372.

¹⁰ LITERS, Jean-Louis, « Bissérié Pierre », *ibid.*, p. 374.

¹¹ LITERS, Jean-Louis, « Hublet Eugène », *ibid.*, p. 410.

¹² Voir CARASSOU, Michel, *Jacques Vaché et le groupe de Nantes*, Paris, Jean-Michel Place, 1986 (contient la réédition des deux revues du groupe) ; ALLAIN, Patrice et LITERS, Jean-Louis (dir.), *Correspondance à l'aube du surréalisme*, Nantes, Mémo, 2004 ; VACHE, Jacques, *Les Solennels*, éd. par Patrice ALLAIN, Paris, Dilecta, 2007.

obtient son baccalauréat de philosophie, section B (latin-langue vivante – anglais dans son cas)¹³. Appartenant à la classe 1915, il est mobilisé en décembre 1914 à Brest. Atteint d'une forte myopie, il est classé service auxiliaire mais demande à intégrer l'active et arrive sur le front comme caporal grenadier¹⁴. Le 25 septembre, il est blessé par l'explosion de ses propres grenades. D'abord hospitalisé à Nevers, il est rapatrié à Nantes fin 1915. En mai 1916, il repart au front comme interprète auprès des troupes anglophones, occupant cette fonction pour les armées britanniques, australiennes et américaines. On connaît actuellement 158 lettres écrites par Vaché au cours du conflit, adressées à ses parents, à Jeanne Derrien (une auxiliaire rencontrée à l'hôpital de Nantes) et à plusieurs amis, dont Bellemère, Breton, Théodore Fraenkel et Louis Aragon. Deux traits originaux de ce corpus doivent être signalés : Vaché illustre abondamment ses missives et les quinze lettres aux futurs surréalistes sont imprégnées de l'œuvre d'Alfred Jarry, seul auteur ayant grâce à ses yeux. Si les trois-quarts¹⁵ du corpus est édité depuis vingt-cinq ans¹⁶, il n'a que très peu été utilisé par les historiens du Premier Conflit mondial¹⁷. Le prisme de la langue s'avère idéal pour l'aborder du fait du parcours de leur auteur : interprète et poète en devenir. C'est d'abord le style du soldat épistolier qui retiendra notre attention. Nous étudierons ensuite la circulation des langues au front telle que ces lettres la révèle. Enfin, nous montrerons que la correspondance de Vaché avec Breton constitue le laboratoire d'une modernité littéraire indéniablement marquée par la guerre.

¹³ *Grand Lycée de Nantes - Distribution Solennelle des Prix*, Nantes, Mellinet, Biroché et Dautais, 1913, p. 38.

¹⁴ 20 juin 1915, à sa mère, n° 4.

¹⁵ Les lettres inédites citées *infra* appartiennent soit à la Bibliothèque municipale de Nantes (*infra*, B.M.N., ms X) soit à des collectionneurs privés. Nous remercions ces derniers de nous avoir autorisés à citer des extraits de ces lettres.

¹⁶ VACHE, Jacques, *Soixante-dix-neuf lettres de guerre*, éd. par SEBBAG, Georges, Paris, Jean-Michel Place, 1989, n. p. ; VACHE, Jacques, *Quarante-trois lettres de guerre*, éd. par SEBBAG, Georges, Paris, Jean-Michel Place, 1991, n. p. et ALLAIN, Patrice (dir.), *Correspondance à l'aube...*, *op. cit.* En dehors des lettres à Sarment figurant dans ce dernier titre, l'ensemble des notes à venir citant les volumes de G. Sebbag renverront au numéro des lettres, les livres n'étant pas paginés.

¹⁷ Vaché figure dans les travaux d'Annette BECKER (« Le combat avant-garde », *14-18. Aujourd'hui – Today – Heute*, 2000, n° 3, p. 129-125 ; « Créer pour oublier ? Les dadaïstes et la mémoire de la guerre », *ibid.*, 2002, n° 5, p. 128-143 ; *Guillaume Apollinaire. Une biographie de guerre*, Paris, Tallandier, 2009, notamment p. 222-223). Par ailleurs, un dessin de Vaché est reproduit dans l'ouvrage d'Elizabeth GREENHALGH, *Victory Through Coalition : Britain and France During the First World War* (Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 80). Mais par exemple, Nicolas MARIOT l'a recalé dans *Tous unis dans la tranchée ?* (voir http://www.jourdan.ens.fr/~mariot/hopfichiers/GG/biblio_ouvrages_BNF_ecartes.pdf, consulté le 11.01.2014).

Entre silence et humour : communiquer l'incommunicable

Les lettres de Vaché confirment un constat déjà établi concernant les correspondances de guerre : leur contenu change en fonction du destinataire¹⁸. Pour communiquer l'incommunicable, l'atténuation¹⁹, voire le silence, est la solution la plus évidente. Durant une partie de la guerre, les parents de Vaché ne vivent pas ensemble : il écrit à son père ou à sa mère, très rarement aux deux en même temps²⁰ et adapte ainsi ses récits. Il le reconnaît dans l'une de ses premières lettres à son père :

« Il se prépare par ici une partie définitive – Cela coûtera sans doute bien cher, mais enfin j'ai bon espoir – Je n'en dis rien à maman – Ce serait l'inquiéter... il sera bien temps de lui raconter le grand choc une fois celui-ci donné²¹. »

De nombreuses lettres à Jeanne Derrien illustrent cette absence de la guerre dans les récits de Vaché, comme celle du 23 mai 1917 :

« Je suis perdu dans un monceau de choses hétéroclites. J'ai entrepris de ramasser toutes les paperasses enfouies, toutes les archives, tout ce qui peut avoir un peu de valeur dans les ruines informes – Alors j'ai un peu de tout – J'ai déterré des statues de gens très saints et raides en bois doré, des archives de 1700 et quelques, des bouquins de classe, des romans²². »

Exceptés l'expression « ruines informes » et l'uniforme des deux autoportraits-charges qui l'ornent, la guerre est totalement absente de cette lettre.

Sous la plume de Vaché, l'atténuation passe par deux stratagèmes : la déréalisation des faits militaires et l'humour. Deux lettres du printemps 1917, l'une à Jeanne Derrien, l'autre à sa mère, illustrent parfaitement l'alliance des deux tactiques :

« – Et puis l'après-midi une tank en excellente santé est venue prendre le thé avec nous, et s'en est retournée avec toute sorte de bruits et de gloussements infernaux – Ecrasant avec calme les barbelés – et grim pant avec aisance les talus – je ne pouvais croire mes yeux – j'avais vu bien souvent des tanks marcher – mais

¹⁸ PROCHASSON, Christophe, *14-18, retour d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008, p. 225.

¹⁹ CAZALS, Rémy et ROUSSEAU, Frédéric, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001, p. 21-27 et ROUSSEAU, FREDERIC et Nicolas OFFENSTADT, « Postface » à Marthe, Joseph, Lucien et Marcel PAPILLON, « *Si je reviens comme je l'espère* » : *Lettres du Front et de l'Arrière, 1914-1918*, Paris, Grasset, 2003, p. 374-375.

²⁰ Georges Sebbag a d'ailleurs noté que deux lettres adressées à son père par Vaché, qui suppose que ses parents sont momentanément réunis, commencent par une faute révélatrice : « Chère père » (SEBBAG, Georges, « Tréteaux de l'humour noir », préface à VACHE, Jacques, *Soixante-dix-neuf...*, *op. cit.*, p. XIV).

²¹ 5 septembre 1915, à son père, n° 16.

²² Avant le 23 mai 1917, à J. Derrien, n° 23.

jamais en liberté dans leur élément naturel²³. »

« – Rien de changé d'ailleurs. A nouveau, le calme plat – Je ne vois en somme pas pourquoi la guerre ne durerait pas encore deux ou trois ans – C'est très champêtre, et maintenant tout à fait habituel – Des tanks paissent dans les champs, au lieu de vaches, voilà tout – pourtant on meurt un [peu] plus souvent –²⁴. »

En moins d'un mois, après une rapide humanisation, le tank devient complètement inoffensif²⁵ par sa transformation en herbivore : une vache mais aussi un éléphant, la lettre à Jeanne se concluant par ces mots :

« – Je ne crois pas être susceptible de torture en crayonnant le paisible pachyderme – des photos ayant apparue aux journaux –²⁶. »

Vaché atténue moins ses descriptions du conflit dans les lettres à son père et à sa tante : le premier, militaire de carrière, aurait décelé la supercherie ; la seconde était proche de son neveu. Malgré le réalisme de ses récits, il en minimise l'aspect terrifiant par l'humour, comme avec son père le 24 août 1915 :

« Nous sommes, paraît-il, dans le plus sale secteur de tout le front, à l'endroit désigné sur les communiqués par « entre Perthes et Beauséjour » – en Champagne pouilleuse. Nous sommes là à 7 ou 8 m des Boches, et c'est une lutte de grenades terrible – Et les mines !... je n'en dis rien, c'est trop terrible – Du reste – rien que le nom de notre tranchée – si l'on peut appeler cette terre bouleversée tranchée – est « tranchée des cadavres » – C'est très pittoresque –²⁷. »

Cette dernière formule dédramatise immédiatement son témoignage. Un mois plus tard, sa situation est inchangée et Vaché la décrit à sa tante en procédant à un désamorçage comparable :

« – Je suis maintenant « dans le secteur compris entre Perthes et Beauséjour – C'est – je ne l'ai pas écrit à la maison, tu penses – l'endroit le plus dangereux de tout le front – nous sommes à 6 ou 7^m des Boches, et ce n'est pas très intéressant – Toutefois ce sport nouveau me plaît beaucoup –²⁸ ». »

²³ 30 avril 1917, à J. Derrien, n° 20.

²⁴ 26 mai 1917, à sa mère, n° 48.

²⁵ Les souvenirs de Wilfred Bion, sous-lieutenant dans un bataillon de blindés anglais, attestent le contraire (BION, Wilfred R., *Mémoires de guerre. Juin 1917-Janvier 1919*, Larmor-Plage, Ed. du Hublot, 1999).

²⁶ 30 avril 1917, à J. Derrien, n° 20.

²⁷ 24 août 1915, à son père, n° 14

²⁸ 25 août 1915, à sa tante, BMN, ms 3588, inédit.

Comme le souligne Julien Sorez, la comparaison entre sport et activité du soldat au front a pour fonction de rassurer l'arrière²⁹.

Un dernier interlocuteur doit être considéré dans une correspondance de guerre : la censure. Les soldats rappellent souvent qu'ils ne disent pas tout pour que leurs lettres atteignent leurs destinataires³⁰ et Vaché n'échappe pas à cette pratique³¹. Le 28 septembre 1918, il écrit à son père et rédige un quart de sa lettre en anglais, cas unique dans le corpus actuellement connu. Ce choix vise sans doute à passer sans encombre la censure³², redevenue française pour Vaché depuis quelques semaines, puisqu'il se confesse. Las, son moral est au plus bas :

« – I am awfully fed up about everything, and never did wish the end so strongly – properly speaking I cannot see any more sport'n war, and feel very miserable. But Winter makes me a coward, and I stay in that damnable office work, which I Hate –³³ ».

Ainsi, l'invention d'une langue de circonstance pour communiquer l'incommunicable se concrétise donc sous la plume de Vaché par un style fortement marqué par l'humour qui vise à atténuer l'impact traumatisant de ses récits. C'est d'ailleurs au fil des histoires rapportées qu'apparaissent plusieurs anecdotes illustrant la circulation des langues dans le quotidien d'un interprète militaire.

Une correspondance d'interprète

Nous ignorons comment Vaché est devenu interprète. Mais ses premières lettres attestent que dès le début de la guerre, il envisage cette opportunité³⁴. Finalement, le 5 juillet 1916, il révèle à Breton sa nouvelle situation militaire :

« Je suis attaché en qualité d'interprète aux troupes britanniques. – Situation assez acceptable en ce temps de guerre, étant traité comme officier – cheval,

²⁹ Voir SOREZ, Julien, « Quand faire du sport, c'est faire la guerre. Fonction performative et enjeux identitaires de la métaphore sportive en temps de guerre », dans le présent volume.

³⁰ Voir NICOT, Jean, *Les poilus ont la parole. Lettres du front : 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 2003, p. 15-28.

³¹ Voir notamment VACHE, Jacques, *Soixante-dix-neuf...*, n° 7, 16, 27, 30 et *Quarante-trois lettres...*, n° 8.

³² Yann Lagadec signale le cas comparable d'une lettre d'un soldat breton (Y. LAGADEC, « La Grande Guerre, début de la fin ou renouveau pour la langue bretonne ? » dans le présent volume). Sur la censure, voir FORCADE, Olivier, « Censure, secret et opinion en France de 1914 à 1919 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2000, n° 58, p. 45-53 et « Dans l'œil de la censure : voir ou ne pas voir la guerre », in PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 33-54.

³³ 28 septembre 1918, à son père, coll. part., inédit.

³⁴ Voir VACHE, Jacques, *Soixante-dix-neuf...* : n° 5, n° 11, n° 12, n° 16.

bagages variés et ordonnance – Je commence à sentir le Britannique (la laque, le thé et le tabac blond)³⁵ ».

Petit-fils d'une Britannique, Vaché revendique cette ascendance : il adopte le style dandy dès ses années lycéennes (le jeu autour de cette identité caractérise sa personnalité dans les témoignages de Jean Sarment³⁶) et anglicise son prénom en « Jack »³⁷. Au milieu de l'année 1916, grâce à sa nouvelle fonction d'interprète, il retrouve les atours du dandy sur le front. Dans cette missive du 5 juillet, Vaché donne à lire la bande-son quotidienne d'un interprète :

« Mais tout de même, tout de même, quelle vie ! Je n'ai (naturellement) personne à qui parler, pas de livres à lire, et pas le temps de peindre – En somme redoutablement isolé – I say, Mr the Interpreter – Will you... Pardon, la route pour ? Have a cigar, sir ? –³⁸ ».

La lettre du 28 septembre 1918 atteste sa maîtrise de la langue de Shakespeare. Dans le corpus, les traces de l'anglais sont nombreuses : il s'adresse à son cousin en l'appelant « Dear old chappy »³⁹, écrit « Crystal »⁴⁰. Jusque dans ses fautes de français, il trahit sa maîtrise de l'anglais : « adresse »⁴¹ et surtout « confort »⁴², « confortable »⁴³ et « confortablement »⁴⁴, comme si le bien être au front était lié au contexte anglais. C'est en partie le cas puisque devenu interprète, Vaché n'est plus systématiquement en première ligne et d'ailleurs, les fautes autour du substantif *confort* figurent dans des lettres postérieures à juillet 1916.

³⁵ 5 juillet 1916, à Breton, n° 26.

³⁶ Vaché « avait le cheveu doré au soleil, roux à l'ombre. Il était habillé avec un grand soin et un gros effort vers le dandysme. Il portait le monocle à l'œil gauche et s'était voué au genre anglais. » ; « La jeune bande ne reculait pas devant les pires plaisanteries. [...] Angot [alias Vaché] les exécutait : il n'ignorait pas que tout Anglais de haute race se doit à l'extravagance pourvu qu'il y apporte une exacte froideur. Il fallait généralement fuir les conséquences d'un tel humour. Greffier s'éloignait à longues enjambées, Angot avec toutes les ressources d'un fils de lord sportif » ; « Angot arbore une casquette à carreaux et demande sa route en anglais aux passants avec une sournoise politesse. » (SARMENT, Jean, *Jean-Jacques de Nantes*, Paris, Plon, 1922, p. 127). De même, dans *Cavalcadour*, roman autobiographique, Sarment raconte une réprimande reçue en classe par Vaché au cours de laquelle celui-ci répond en partie en anglais à son professeur (voir SARMENT, Jean, *Cavalcadour*, Paris, Jean-Claude Simoen, 1977, p. 360-361). Enfin, dans *Au bras du souvenir*, il note encore : « A l'époque où j'ai commencé à le connaître, il n'était pas encore parvenu à cette perfection. Il y tendait, jeune dandy en puissance... » (in VACHE, Jacques, *Les Solennels*, *op. cit.*, p. 100).

³⁷ Dès le début du conflit, avant même de devenir interprète, il signe ces lettres ainsi (voir pour les premières occurrences : début juin 1915, à R. Guibal, B.M.N., ms 3588, inédite ; 19 juin 1915, à sa mère, n° 3).

³⁸ 5 juillet 1916, à Breton, n° 26.

³⁹ Printemps 1915, à R. Guibal, coll. part., inédit. Expression qui signifie « vieille branche ».

⁴⁰ 11 octobre 1916, à Breton, n° 34.

⁴¹ 7 juillet 1915, à sa mère, B.M.N., ms 3517, inédit.

⁴² 11 juillet 1917, à J. Derrien, n° 30.

⁴³ 20 avril 1917, à J. Derrien, n° 18 ; 13 juillet 1917, à J. Derrien, n° 31, 26 septembre 1917, à son père, n° 60.

⁴⁴ 25 août 1915, à sa tante, BMN, ms 3588, inédit ; 20 février 1917, à J. Derrien, n° 16.

A plusieurs reprises, Vaché souligne la complexité de sa fonction⁴⁵ qui ne tient pas en premier lieu à la question linguistique. Il écrit en effet à sa mère :

« Il y a deux sortes d'interprètes : ceux de l'arrière, et puis ceux de l'avant, auxquels on demande d'être officiers de liaison – géomètres – experts – archivistes – topographes⁴⁶ – détectives – attachés d'ambassade – probes autant que possible – et ayant beaucoup de tact, toujours du tact ! et d'être simples soldats –⁴⁷ ».

La langue est parfois source d'incompréhension comme en témoigne sa lettre du 29 décembre 1916. Vaché sert alors les Australian and New Zealand Army Corps et note :

« M'entendant toujours à peu près avec mes bonshommes – C'est affaire de manières communes à prendre : parler toujours sans aucun enveloppement, lentement et fort, en mâchant ses mots – Je ne suis tout de même pas encore entièrement accoutumé à l'aimable «... WHAT ? » brutal qu'ils vous lancent quand ils ne vous entendent pas⁴⁸ ».

Le contraste entre Britanniques et Australiens et Néo-Zélandais a marqué Vaché qui illustre cette situation d'incompréhension linguistique :

[ill. 1]

Difficultés de communication (B.M.N., ms 3541/13)

Au-delà des rapports entre soldats de nationalités différentes, l'interprète intervient également entre civils et militaires. C. Gibson a analysé les multiples facettes de cette cohabitation forcée : d'une part une collaboration ponctuelle⁴⁹ ; de l'autre de nombreuses confrontations entre agriculteurs et officiers britanniques⁵⁰. Dans ces situations conflictuelles, l'interprète est un intermédiaire obligé comme en témoigne Vaché qui évoque un événement récurrent où son rôle est central : le ravitaillement. Le 6 juillet 1916, il écrit à son père :

⁴⁵ Sur les interprètes, voir HEIMBURGER, Franziska, « Fighting Together : Language Issues in the Military Coordination of First World War Allied Coalition Warfare », in FOOTITT, Hillary et KELLY, Michael (dir.), *Languages at War. Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 47-57.

⁴⁶ Le 17 février 1918, Vaché écrit à sa mère : « – Après de multiples pérégrinations me voici arrivé à une petite ville d'arrière front, où je suis attaché à un officier d'E.M. français, officier de liaison entre l'armée anglaise et l'armée française voisine – J'ai pas mal de travail, qui consiste surtout à faire des dessins sur des cartes destinées à l'Etat-major français – (dessins relatifs à la défense anglaise sur cette partie-ci du front) » (17 février 1918, à sa mère, n° 63).

⁴⁷ 26 mai 1917, à sa mère, n° 48.

⁴⁸ 29 décembre 1916, à J. Derrien, n° 13 (voir également SEBBAG, Georges, « Une confrérie fantôme », préf. à VACHE, Jacques, *Quarante-trois lettres...*, op. cit., p. XVIII).

⁴⁹ GIBSON, Craig, « The British Army, French Farmers and the War on the Western Front 1914-1918 », *Past & Present*, n° 180 (août 2003), p. 214-222.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 184-192.

« – Pour moi, je n'ai guère de moment de libres, ayant en somme à m'occuper de tout, les officiers étant pour le ravitaillement en fourrage ou grains en rapport constant avec une population de paysans madrés, et prodigieusement malins sous une apparence débonnaire ou stupide – / – Tu peux difficilement imaginer ce qu'il faut se démener pour mettre un marché au point entre un officier anglais, toujours assez pressé et intransigeant, et un bonhomme retors, avec lequel on sait jamais si l'on a le dernier mot. / – Et de plus tu te doutes que je n'entends pas grand-chose dans la question qualité, prix, ou quantité de fourrage pour un nombre donné de chevaux – Et il faut pourtant que j'ai pas mal d'initiative – Enfin je commence à m'y mettre –⁵¹ ».

Vaché n'est donc pas simple traducteur : il tient un double rôle, gestionnaire – pour lequel il n'a aucune formation – et décisionnaire. Dans ce contexte particulier, on devine combien les difficultés linguistiques, et plus largement culturelles – notamment le système métrique – ont pu être problématiques pour l'interprète.

Un dernier élément concernant l'interprète Vaché retient l'attention, qui mène au croisement des questions linguistique et littéraire pour finalement révéler la psychologie de l'auteur des *Lettres de guerre*. Certains historiens des avant-gardes ont mis en doute la réalité de l'icône Vaché telle qu'il se raconte lui-même dans ses lettres⁵² et que Breton, totalement hypnotisé, a consacré tout au long de son œuvre comme « une cime, incontestablement la plus haute et la plus rayonnante »⁵³. Jusqu'à présent, l'historien était également porté à relativiser cette part du mythe : Vaché n'avait-il pas reçu la médaille militaire anglaise ?⁵⁴ Mais une source inédite vient donner du crédit au récit du Lorientais : son carnet de notes d'interprète. Si l'on en croit l'une de ses lettres à Breton, Vaché mène sa vie au front en accord avec la philosophie des contraires héritée de Jarry. Le 11 octobre 1916, il affirme en effet :

« L'Armée Britannique, tant préférable qu'elle soit à la Française, est sans beaucoup d'Umour. J'ai prévenu plusieurs fois un colonel à moi attaché que je lui enfoncerai un petit bout de bois dans les oneilles – Je doute qu'il m'ait entièrement saisi – d'ailleurs ne comprenant pas le Français⁵⁵ ».

⁵¹ 6 juillet 1916, à son père, B.M.N., ms 3517, inédit.

⁵² Notamment SANOUILLET, Michel, *Dada à Paris*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965, rééd. C.N.R.S., 2005.

⁵³ BRETON, André, *Trente ans après, in Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1999, p. 786

⁵⁴ Voir la lettre à J. Derrien du 16 juillet 1917, n° 33.

⁵⁵ 11 octobre 1916, à Breton, n° 34.

Ces lignes sont pataphysiques par l'inversion de la hiérarchie militaire et l'utilisation du mot « oneilles », emprunté à Ubu. On imagine l'incompréhension du colonel britannique devant les saillies de ce traducteur disciple de Jarry. Or, un mois plus tard, la note figurant dans le carnet d'interprète de Vaché confirme sa désinvolture vis-à-vis de l'autorité militaire :

« A besoin d'être surveillé comme tenue, rapports avec ses chefs d'unité. *Jeune* de caractère, gagnerait à apporter plus d'exactitude et précision dans son service⁵⁶ ».

Au fil du conflit, ses rapports avec la hiérarchie s'aggravent pour atteindre une situation critique en septembre 1917 :

« Devenu de plus en plus indépendant se considérant comme très supérieur à son emploi, s'étant aussi rendu peu agréables aux officiers avec lesquels il vivait⁵⁷ ».

Ce sentiment de supériorité ne manque pas de rappeler le groupe de Nantes qui avait établi une hiérarchie sociale inversée, ainsi que le rapporte Jean Sarment dans *Cavalcadour*, où il dissimule Vaché sous le pseudonyme transparent de Bouvier :

« Plus en bas, en descendant l'échelle, le sous-off, et, au dernier échelon, enfoncés dans la honte et l'ignominie – autre idée délicate de Bouvier – les généraux ».

On ne daigne pas utiliser le pluriel convenu. Un général, des généraux. [...] Seul Bouvier s'obstine à demander si l'on ne pourrait pas trouver pour son père colonel une désignation – au-dessous de général – qui ferait de ce petit homme nerveux, autoritaire, très décoré et très vieilli, et très las sans doute, quelque chose comme un “intouchable”⁵⁸ ».

Au front, le dandy reste donc fidèle à l'esprit de son adolescence. D'ailleurs, dans le prolongement des aspirations littéraires du groupe de Nantes, les lettres de Vaché à Breton formalisent une théorie artistique influencée par la guerre.

Une modernité littéraire forgée au front

En 1920, dans *Pour Dada*, Breton écrit : « La fortune de Jacques Vaché est de n'avoir rien produit. Toujours il repoussa du pied l'œuvre d'art, ce boulet qui retient l'âme après la

⁵⁶ S.H.D., Vincennes, 17 N 479, carnet d'interprète de J. Vaché, 23 novembre 1916.

⁵⁷ *Ibid.*, 23 septembre 1917.

⁵⁸ SARMENT, Jean, *Cavalcadour*, *op. cit.*, p. 355.

mort⁵⁹. » De cette affirmation découle la vision largement répandue d'un Vaché « artiste sans œuvre »⁶⁰. Mais c'est faire fi des sources que de répéter ce mythe forgé par Breton⁶¹. En effet, Vaché théorise et met en pratique un « vrai esprit nouveau⁶² » – en opposition à Apollinaire qui prononce, en novembre 1917, une conférence intitulée « L'esprit nouveau et les poètes »⁶³. Les *Lettres de guerre* apparaissent ainsi comme le laboratoire de l'invention d'une langue nouvelle qui marque le futur fondateur du surréalisme.

Le mot même de « modernité » apparaît une fois dans la lettre de Vaché à Breton du 18 août 1917, qui constitue un véritable manifeste :

« ET comme TOGRATH A RAISON D'ASSASSINER LE POÈTE ! – Toutefois puisqu'ainsi il est nécessaire de dégorger un peu d'acide ou de vieux lyrisme, que ce soit fait saccade vivement – car les locomotives vont vite. Modernité aussi donc constante et tuée chaque nuit –⁶⁴ ».

Quelques lignes plus loin, Vaché formule sa théorie poétique :

« Eh bien – je vois deux manières de laisser couler cela – Former la sensation personnelle à l'aide d'une collision flamboyante de mots rares –⁶⁵ ».

La guerre transparait derrière ces mots. La mort est présente par la référence à Horace Tograth⁶⁶ et par la modernité, « constante et tuée chaque nuit », formule strictement pataphysique. Deux expressions peuvent être lues à l'aune du contexte militaire : « saccade vivement », qui évoque les tirs de mitrailleuses⁶⁷ et « collision flamboyante », qui fait écho à l'explosion d'un obus⁶⁸. Vaché applique cette théorie poétique dans son seul poème écrit au

⁵⁹ BRETON, André, *Pour Dada, in Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1988, p. 237.

⁶⁰ JOUANNAIS, Jean-Yves, *Artistes sans œuvres*, Paris, Hazan, 1997, p. 16. Voir également VILA-MATAS, Enrique *Barleby et Cie*, Paris, 10/18, 2002, p. 89-90.

⁶¹ Comme le souligne déjà Patrice Allain dans son édition de textes inédits des années d'avant-guerre (ALLAIN, Patrice, « Jacques Vaché, l'œuvre au négatif », préface à J. VACHE, *Les Solennels, op. cit.*, p. 10-11).

⁶² « Comme ce sera drôle, voyez-vous, si ce vrai ESPRIT NOVVEAV se déchaîne ! », 19 décembre 1918, à Breton, n° 79.

⁶³ APOLLINAIRE, Guillaume, *L'esprit nouveau et les poètes*, Paris, Altamira, 1994, 30 p.

⁶⁴ 18 août 1917, à Breton, n° 58.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Personnage d'Apollinaire qui appelle au meurtre des poètes dans *Le poète assassiné*.

⁶⁷ Dont Vaché se souvient dans une autre lettre à Breton où il met en application cette théorie en écrivant : « vous savez ces belles culottes de cheval à pistolet-mitrailleuse, avec étant bien rasé, et de si belles mains à solitaire » (14 novembre 1918, à Breton, n° 76).

⁶⁸ *Flamboyant* peut être ici pris dans les deux sens du mot. Lorsque Vaché décrit le premier bombardement auquel il assiste, il écrit à sa mère : « et l'on distinguait les 75 éclatant tout autour, très bien réussi », remarque donnant l'impression qu'il parle d'un spectacle, autre artifice pour déréaliser la guerre auprès de cette interlocutrice qu'il protège, nous l'avons dit (20 juin 1915, à sa mère, n° 4).

front actuellement connu, *Blanche Acétylène*⁶⁹, poème en prose dont il donne la clé dans la lettre où il joint son texte :

« Me voici à Bruxelles, une fois de plus dans ma chère atmosphère de tango vers trois heures, le matin, d'industries merveilleuses, devant q[uel]que monstrueux cocktail à double paille et q[uel]que sourire sanglant⁷⁰ ».

Il y installe une ambiance de tripot et commence par décrire l'un de ces « monstrueux cocktails » évoqués dans la lettre et dont la liste des ingrédients lui donne l'occasion de pratiquer cette « collision flamboyante de mots rares ». Quant à son autre formule théorique, « que ce soit fait saccade vivement », elle se retrouve dans les deux répétitions rythmant la mise en page de son texte : « Fume fume fume » puis « Flambe flambe flambe ».

Pour poursuivre l'analyse de la modernité de l'écriture de Vaché, deux textes de Breton nous aiguillent. Dans une lettre à Fraenkel, l'infirmier raconte l'une de ses rencontres avec l'interprète après la période nantaise et note :

« Notre ami posait à cette victime de la fatalité moderne : le voyageur. Un de ses grands rôles⁷¹ ».

Or deux lettres de Vaché à Breton évoquent le thème du voyage, notamment celle du 14 novembre 1918 :

« Je serai aussi trappeur, ou voleur, ou chercheur, ou chasseur, ou mineur, ou sondeur – Bar de l'Arizona⁷² ».

Évoquant cet extrait en 1923, Breton écrit : « tous mes amis savent par cœur [...] ce délire plus poignant pour nous que ceux d'*Une saison en enfer*⁷³. » Vaché plus poignant que Rimbaud : il n'est alors pas plus fiable critère de modernité pour Breton. Mais ce thème du voyage n'est pas nouveau. Vaché écrivait déjà à Jeanne Derrien le 9 octobre 1916 :

« – Ce n'est pas encore cette semaine que je reverrai ce cher Nantes – ayant demandé à retarder ma permission pour essayer de voir mon digne et décoré cousin – dont la permission s'annonce également prochaine – et qui, comme moi rêve de :⁷⁴

[ill. 2]

Le thème du voyage (B.M.N., ms 3541/8)

⁶⁹ Voir le fac-similé du manuscrit en annexe.

⁷⁰ 19 décembre 1918, à Breton, n° 79.

⁷¹ 21 octobre 1917, Breton à Fraenkel, cité in BRETON, André, *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 1231.

⁷² 14 novembre 1917, à Breton, n° 76.

⁷³ BRETON, André, *La Confession dédaigneuse*, in *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 201-202.

⁷⁴ 7 et 9 octobre 1916, à J. Derrien, n° 8.

Les différents panneaux « Ritz Hotel », « Savoy Hotel », « Compagnie Française », « U.S. Transpacifique » révèlent la prégnance du thème du voyage. Cette aspiration du soldat Vaché se retrouve dans une seconde lettre adressée à Jeanne, non datée :

« – Je désirerais pourtant être un animal-civil, avec un habit noir (un habit noir !) des manchettes blanches (!!) et des SOULIERS vernis (des souliers vernis !!!) – être dans le Hall très cosmopolite d’un hôtel-Palace très étranger, où il y ait beaucoup de plantes vertes et de rastaquouères – avec beaucoup d’insouciance et d’énormes coupures bleues de valeur indéterminée –⁷⁵ ».

Ces lignes se retrouvent dans la lettre à Breton du 11 octobre 1916 (deux jours seulement après celle illustrée destinée à Jeanne) où Vaché s’exclame :

« Oh ! assez ! assez ! et même trop. Sidney, Melbourne – Vienne – New York et retour – Hall d’Hôtel – paquebot verni, bulletin de bagage, Gérant d’Hôtel – Rastaquouères – et Retour⁷⁶ ».

La similitude des deux extraits permet de dater raisonnablement la seconde lettre à Jeanne du même jour que celle à Breton⁷⁷, la seule différence étant précisément le style de Vaché, qui applique ici sa théorie du « saccade vivement ». L’expression « animal civil » prouve qu’il décrit son rêve de soldat, qui est précisément de ne plus l’être. Dans une autre lettre à l’infirmière, évoquant une permission à venir, il écrit :

« – Il paraît que je vais avoir une permission vers octobre – J’y pense tantôt avec plaisir – tantôt avec ennui, au point de me demander si je l’accepterai – ou – (si je l’accepte –) si je ne me promènerai pas durant 8 jours en Angleterre – sans prévenir ni voir personne – pour ne rien regretter –⁷⁸ ».

Ainsi, ce thème du voyage, indice de modernité aux yeux de Breton, est clairement lié à la condition militaire de Vaché. Sans les lettres à Jeanne, les passages des *Lettres de guerre* aspirant à l’évasion auraient pu passer comme héritiers des poèmes d’avant-guerre d’Arthur Cravan, de Blaise Cendrars et de l’Apollinaire de *Zone*⁷⁹. En réalité, les poèmes d’avant-guerre

⁷⁵ Sans doute 11 octobre 1916, à J. Derrien, n° 4.

⁷⁶ 11 octobre 1916, à Breton, n° 26.

⁷⁷ Dans la correspondance de Vaché, deux autres exemples autorisent cette hypothèse : les deux lettres du 25 août 1915, à sa mère (n° 15) et à sa tante (B.M.N., ms 3588, inédite) les trois lettres du 29 avril 1917 à sa mère, Breton et Fraenkel (n° 47, 45 et 46). A chaque fois, Vaché évoque le même sujet, mais dans un style différent, adapté à son interlocuteur.

⁷⁸ Sans date, à J. Derrien, n° 5.

⁷⁹ Voir LACARELLE, Bertrand, *Arthur Cravan, précipité*, Paris, Grasset, 2010, p. 48-54.

de Vaché⁸⁰ ne s'inscrivent pas dans cette tendance : le thème du voyage émerge sous sa plume à cause de son statut de mobilisé. D'ailleurs, son carnet d'interprète révèle qu'en septembre 1917, il en vient à désertier pendant deux jours⁸¹.

Le second extrait de Breton qui nous guide dans l'analyse de la modernité de l'écriture de Vaché figure dans une étude consacrée à Apollinaire et parue en octobre 1918 :

« Apollinaire prend à cœur de toujours combler ce Vœu d'imprévu qui signale le goût moderne. [...] Est-il encore de plus remarquable signe des temps que cette guerre. Lucide, je conçois, pour l'homme du vingtième, l'urgence un jour venu de telles distractions. Le plaisir qu'elles nous procurent est, croit mon ami Jacques Vaché, lié au sens que nous avons de leur Inutilité théâtrale⁸² ».

Faisant de la guerre l'indice suprême du « goût moderne », Breton revoie à Vaché en tronquant la définition du concept d'« Umour » de son ami, qui le présente ainsi le 29 avril 1917 :

« Il y a beaucoup de formidable UBIQUE aussi dans l'umour [...] Je crois que c'est une sensation – J'allais presque dire un SENS – aussi – de l'inutilité théâtrale (et sans joie) de tout⁸³ ».

Le qualificatif « ubique » est récurrent sous la plume de Vaché et sa généalogie jarryque est incontestable⁸⁴. Toutefois, l'interprète l'écrit parfois en majuscule avec un U à la latine, donc un V⁸⁵. Une double origine de ce néologisme n'est pas à exclure, car les régiments d'artillerie des troupes britanniques ont pour devise « *ubique* »⁸⁶ et dans une lettre à Fraenkel, Vaché qualifie les tanks « d'animal bien vbique⁸⁷ ».

⁸⁰ Voir *Ma vie est un long pourrissement*, in VACHE, Jacques, *Les Solennels*, *op. cit.*, p. 37-38.

⁸¹ « Puni le 5 sept. par l'officier de liaison IIIrd Army de 4 jours de prison : – (punition portée à 8 jours de prison par le Lt Cl D. S.) Motif : – s'est absenté sans autorisation de son corps pendant 48 heures pour aller à Amiens. Parti le 3 sept. rentré le 5 sept. » (S.H.D., 17 N 479, carnet d'interprète de J. Vaché, 23 septembre 1917).

⁸² BRETON, André, « Guillaume Apollinaire », *L'Éventail*, octobre 1918, repris in *Les pas perdus*, in *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 207.

⁸³ 29 avril 1917, à Breton, n° 45.

⁸⁴ Jarry utilise une fois en 1906 l'adjectif « ubuesque », qui se retrouve ensuite en 1922 dans un article du *Mercure de France* (« Ubuesque », in REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert 2011). La formule « de l'inutilité théâtrale » s'inspire peut-être d'un article de Jarry paru en 1896 et intitulé *De l'inutilité du théâtre au théâtre* (voir LACARELLE, Bertrand, *Jacques Vaché*, *op. cit.*, p. 113).

⁸⁵ Peut-être sous l'influence de Jarry (voir *ibid.*, p. 105).

⁸⁶ Voir CHANT, Christopher, *The Handbook of British Regiments*, Oxon-New York, Routledge, 2013, p. 64. Merci à Emmanuel Pollaud-Dulian qui nous a mis sur la voie de cette hypothèse.

⁸⁷ 29 avril 1917, à Fraenkel, n° 46.

La correspondance du soldat Vaché offre donc un témoignage pluriel sur la pratique de la langue parlée mais aussi écrite durant le Premier Conflit mondial. Au-delà de sa manière originale de raconter son expérience du front à ses proches, ses lettres apportent de précieuses informations sur le quotidien d'un interprète. Mais l'intérêt majeur de ce corpus tient dans la quinzaine de lettres adressées aux futurs surréalistes. En 1930, se remémorant la rédaction des *Champs magnétiques*, premier ouvrage d'écriture automatique d'ailleurs dédié à Vaché, Breton note : « Il s'agissait en effet, dans le corps du livre, de pouvoir varier, d'un de ces chapitres à l'autre, la vitesse de la plume, de manière à obtenir des *étincelles* différentes⁸⁸. « Qu'est-ce qu'une étincelle lorsque l'on écrit, si ce n'est une « collision flamboyante de mots rares » ? Rappelons-le : le surréalisme prend son origine dans le Premier Conflit mondial : ses acteurs comme ses historiens n'ont pas manqué de le souligner⁸⁹. La place symbolique attribuée par Breton à Vaché dans la généalogie du mouvement constituait déjà une preuve de l'importance du personnage. Mais le style du dandy des tranchées, forgé au front, est sans aucun doute à l'origine des premiers écrits de ce mouvement artistique majeur du XX^e siècle quand il ne s'appelait pas encore « surréalisme ».

⁸⁸ BRETON, André, *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 1129.

⁸⁹ Par exemple Philippe Soupault : « Nous nous révoltions contre des générations antérieures. Mais d'autre part aussi, le mouvement dada, au moins à ses débuts, a correspondu à une révolte des jeunes générations qui revenaient de la guerre et c'est pour cela que cela a eu tant d'écho. [...] Il y avait un homme, qui avait déjà tracé cette première révolte, c'était un ami de Breton et d'Aragon, qui s'appelait Jacques Vaché » (*Dada à Paris 1919*, film de Jean-José Marchand, 1971). Voir également les *Entretiens* de Breton (*in Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 435 et *sq.*). Dans les études surréalistes, on se reportera à l'incontournable étude de Marguerite Bonnet, *André Breton et la naissance de l'aventure surréaliste* (Paris, Corti, 1988) ainsi qu'à l'article précédemment cité d'Annette Becker « Créer pour oublier ? ».

Annexe

Blanche Acétylène (fac-similé du manuscrit, publié en 1949)

26 novembre 1918

- Blanche Acétylène !

Vous tous ! - Mes beaux whiskys - Mon horrible mixture
ruisselant jaune - Local de pharmacie - Ma chartreuse
verte - Citrin - Rose ému de Carthame -

Fume !

Fume !

Fume !

Angusture-noix vomique et l'incertitude des sirops -

Je suis un mosaïste !

... "Say, Waiter - You are a damn' fraud, you are -"

Woyez-moi l'abcès sanglant de ce prairial oyster ; son
œil noyé me regarde comme une pièce anatomique ; Le
barman me regarde peut-être aussi, poché sous les
globes oculaires, versant l'irisé, en nappe, dans l'arc-
-en-ciel.

OR

L'homme à tête de poisson mort laisse pendre son
cigare mouillé. Ce gilet écossais ! -

- L'officier orné de croix - La
femme molle poudrée blanche baïlle, baïlle, et suce une
lotion capillaire - (ceci pour l'amour).

"Ces créatures dansent depuis
neuf heures, Monsieur." - Comme ce doit être gras -
(ceci pour l'érotisme, voyez-vous).

- alcools qui serpentent, beuils, somnoient, descendent,
rôdent, s'éteignent.

Flambe !

Flambe !

Flambe !

MAN APPROPLEXIE !!

N.B. - Les Lois, toutefois, s'opposent à l'homicide
volontaire - (et ceci pour morale... sans doute ?).

(. Harry James .)

Quand faire du sport, c'est faire la guerre. Fonction performative et enjeux identitaires de la métaphore sportive en temps de guerre

Julien Sorez

« C'est un gros match que vous avez à disputer : faites usage de tout votre répertoire français. La tactique, n'est-ce pas, n'est pas pour vous effrayer ? Une feinte, et l'on rentre. Un démarquage, et l'on part. Vous savez tout cela, mes p'tits gars, mieux que moi qui vous l'enseigne depuis bientôt trois lustres (...). Mais méfiez-vous ! Quand votre crosse sera sur leur poitrine, ils vous demanderont pardon. Ne vous laissez pas faire. Enfoncez sans pitié ! Il faut en finir avec ces imbéciles malfaisants, qui, depuis quarante-quatre ans, nous empêchent de vivre, d'aimer, de respirer, et d'être heureux ! Enfoncez, et quand vous aurez bien enfoncé et que vous en aurez supprimé le nombre qu'il faudra, alors ! on verra¹ ».

Quelques heures à peine après la déclaration de guerre, Henri Desgrange, directeur de *L'Auto*, publie cette « tribune » qui ne doit pas être considérée comme une figure stylistique d'un journaliste sportif isolé. *L'Auto* est le quotidien sportif le plus puissant d'avant-guerre, financé par des industriels du cycle. Son auteur, cycliste réputé, est alors membre du Stade Français, un des grands clubs parisiens depuis la fin du XIX^e siècle et il est également administrateur du vélodrome du Parc des Princes, qui est une des plus importantes enceintes du sport-spectacle de région parisienne. Dans cette injonction à l'engagement patriotique, Desgrange invite ses lecteurs à considérer que la guerre n'est qu'un prolongement du sport dans une interprétation téléologique où la tactique, la technique et les valeurs de cette pratique ne sont qu'une propédeutique à l'affrontement guerrier. La métaphore déployée ce 3 août 1914 précède une représentation des activités sportives et guerrières façonnée par les officiers et les sous-officiers dans les journaux de tranchées, dont le patriotisme est souvent avéré et déclamé, ainsi que par les dirigeants de clubs sportifs qui ont le privilège d'imprimer un bulletin pendant le conflit. Ainsi, la maîtrise de l'écrit et des ressorts de la publication induit une asymétrie des archives et elle reflète l'inégale distribution du capital social entre les combattants. Mais elle ne doit pas nous faire démissionner du projet qui est ici de tenter de comprendre pourquoi, à quelles fins, et par quels moyens lexicaux certains pratiquants, dirigeants et journalistes sportifs ont exprimé publiquement une certaine image de la guerre. Surtout, l'entrée dans l'univers des représentations des sportifs soulève la question de la transversalité et de la ténacité de l'usage

¹ *L'Auto*, 3 août 1914.

des mots en situation de guerre. Comment ces pratiques s’immiscent-elle dans les clivages avérés mais non définitifs entre les manières dont le front et l’arrière ont exprimé, vécu et tenté de comprendre leur guerre ? Et quelle est la portée des effets de langage au-delà de la période du conflit ? À défaut d’engager avec certitude la pluralité des points de vue sportifs sur cet événement en rupture avec les expériences passées, notre propos s’appuie sur un nombre conséquent de publications. Nous avons en effet dépouillé les journaux sportifs commerciaux les plus diffusés tels que *L’Auto* et *L’Écho des sports*, les bulletins associatifs dont la publication résiste à la mobilisation, les journaux de tranchées conservés à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC), et enfin les récits biographiques de vedettes, autant de supports dont nous avons essayé d’extraire les procédés d’écriture et qui expriment parfois ponctuellement une analogie, une filiation implicite ou explicite entre les activités sportives et guerrières pendant le conflit.

La métaphore sportive, une entrée dans les représentations de la guerre

Dans sa tribune, Henri Desgrange qualifie de « Grand Match » l’entrée en guerre de la France. Cette collision lexicale entre le champ des activités sportives et guerrières peut paraître paradoxale car le sport, tel qu’il se définit et se pratique en Occident depuis le milieu du XIX^e siècle, est une activité réglée, codifiée, qui vise à réguler les comportements déviants et à rapprocher les peuples, comme en témoigne l’internationalisme des Jeux Olympiques ressuscités à la fin du XIX^e siècle par Pierre de Coubertin². D’ailleurs, cette analogie sémantique est suffisamment audacieuse pour susciter des réactions enthousiastes. Dans les quatre jours suivants, le journal décide de publier onze des nombreuses lettres de lecteurs qui se félicitent « de l’article³ », des « paroles⁴ » ou de l’expression « grand match⁵ » employée par Desgrange pour évoquer l’entrée en guerre. L’adhésion de ce lectorat réactif est suffisamment forte pour que certains d’entre eux décident de lire ce texte aux hommes placés sous leurs ordres, tel Gérard Rousselot, dirigeant de l’Union Vélocipédique de France, qui envisage même de demander d’en « faire donner connaissance à tout son régiment⁶ », tandis qu’un dirigeant du Sporting Club de la Seine décide de l’envoyer à son fils qui vient de rejoindre le front⁷. En

² Sur la dimension pacificatrice des sports modernes, nous renvoyons à ELIAS, Norbert et DUNNING, Éric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

³ *L’Auto*, 4 août 1914, lettre de Gérard Rousselot.

⁴ *Ibid.*, lettre d’André Chantaz.

⁵ *Ibid.*, 6 août 1914 (3 réactions) et 7 août 1914 (5 réactions).

⁶ *Ibid.*, 4 août 1914, lettre de Gérard Rousselot.

⁷ *Ibid.*, 5 août 1914.

outre, la formule du « Grand Match » est réemployée le 5 août par un collaborateur du journal *L'Auto*⁸ et elle circule dans des supports médiatiques variés. La « Une » du *Bulletin Officiel du Stade Français* adopte dès son premier numéro de guerre, paru en décembre 1914, cette métaphore, tout comme l'organe de la fédération sportive des patronages catholiques en janvier 1915⁹, mais elle s'invite également dans les colonnes des journaux de tranchées tels que *La Flambée* qui, à la fin de l'année 1915, dépeint la guerre comme un « match mémorable¹⁰ ».

L'étude minutieuse des caractéristiques de ces usages métaphoriques du sport donne à voir une certaine image de l'expérience de guerre des combattants. Ils attestent d'une part l'idée selon laquelle la guerre va être brève¹¹. Le temps de la guerre s'aligne sur celui du sport. Au début du mois de novembre 1914, le témoignage de footballeurs parisiens au front illustre cette représentation de la guerre. Eugène Pons attend « la deuxième mi-temps » qui doit être « la frottée principale » pour prendre sa revanche sur l'artillerie allemande, qui a « rentré 5 buts lors de la première mi-temps¹²», alors qu'Eugène Maës, international de football transpercé par une balle allemande, attend également avec empressement « la deuxième mi-temps¹³ ». Brève, cette guerre le sera parce qu'elle est celle du mouvement, de l'offensive décisive, où la technique sportive et les qualités athlétiques sont pensées comme essentielles dans l'affrontement. La feinte, le démarquage et la force de pénétration du rugbyman¹⁴, comme celle du dribble et du shoot du footballeur, doivent mener à la victoire imminente de la France parce qu'ils ont cette capacité à transpercer les lignes adverses. Ces actions décisives sont également présentes dans les journaux de tranchées comme *Le petit écho du 18^e territorial* qui, dans son édition du 4 avril 1915, fait de la charge un élément essentiel de l'*ethos* des footballeurs : « Allons ! Poilus en bas longs : Chargeons ! Dribblons ! Emballons !¹⁵ ». D'autre part, la métaphore sportive donne aux champs de batailles des allures de terrain de sport. Un international de rugby confie à *L'Auto* au début du mois de novembre 1914 que la France est désormais dans les « 22 mètres allemands¹⁶ », le bulletin du Stade Français considère que les combats se déroulent désormais « dans les 50 mètres de l'ennemi¹⁷ », alors que les dirigeants des patronages catholiques estiment, en janvier 1915, que les combattants français « approchent peu à peu de la ligne du

⁸ *L'Auto*, 5 août 1914.

⁹ *Les Jeunes*, janvier 1915.

¹⁰ *La Flambée*, décembre 1915.

¹¹ Sur l'attitude de la population française au moment de la déclaration de guerre, on se reportera à BECKER, Jean-Jacques, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la FNSP, 1977.

¹² *L'Auto*, 9 novembre 1914.

¹³ *Ibid.*, 30 novembre 1914.

¹⁴ *Ibid.*, 3 et 5 août 1914.

¹⁵ *Le petit écho du 18^e territorial*, 4 avril 1915.

¹⁶ *Ibid.*, 9 novembre 1914.

¹⁷ *Bulletin Officiel du Stade Français*, 12 décembre 1914.

milieu et que par une série de combinaisons savantes, nous forcerons l'adversaire à revenir dans ses "buts"¹⁸. »

Une guerre brève, de mouvement, sur un espace dont l'agencement et les dimensions renvoient aux terrains que foulent chaque semaine les sportifs engagés dans cette guerre : autant de caractéristiques qui, entre les mois d'août 1914 et janvier 1915, traduisent une certaine représentation de l'affrontement. La mobilisation d'un espace identifiable et balisé, ainsi que d'une temporalité spécifique fait entrer la guerre dans l'environnement familier du sportif et elle a vocation à en apaiser l'appréhension dans la mesure où les conditions nouvelles de la guerre ont fait éclater les anciennes représentations que pouvaient en avoir les différents acteurs¹⁹. De même, l'image d'une guerre en mouvement et d'une guerre offensive est rassurante en ce qu'elle puise dans une manière de faire la guerre familière aux Français de 1914 - surtout aux sportifs entrés en guerre. Pour s'en convaincre, il convient de porter attention aux manuels d'initiation technique et tactique du sport, qui se multiplient à la fin du XIX^e siècle puis dans les années 1900. De nombreux auteurs, qui sont des sportifs pratiquants et souvent des dirigeants, mobilisent le champ lexical de la guerre pour qualifier le comportement attendu des joueurs sur le terrain. Le football, que nous avons plus particulièrement étudié, est souvent associé à la poliorcétique²⁰, avec « le but assiégé comme une forteresse²¹ », le ballon étant associé à un « boulet de canon²² » ou à des « bombardements ». L'assaut, puis la charge de cavalerie, sont également des images récurrentes des manuels de vulgarisation de la pratique sportive. Bien que cette première métaphore soit bien naïve au regard de ce qu'est devenu la guerre au fil des mois, la continuité rassurante de l'univers de représentation de ce qu'« est la guerre » mais surtout de ce que c'est que « faire la guerre » explique sans doute le succès de l'image du « grand match » auprès de ceux qui ne la font pas : les journalistes comme Desgrange, avant son incorporation volontaire en avril 1917 à l'âge de 50 ans, les dirigeants et les sportifs en partance pour le front ou les parents de soldats partis aux combats qui s'approprient, avant l'épreuve du feu, une image familière et donc apaisante de la guerre. Ce sont sans doute ces mêmes lecteurs qui s'abreuvent des nombreuses métaphores qui, à partir de

¹⁸ *Les Jeunes*, janvier 1915.

¹⁹ Sur les représentations des manières de faire la guerre avant, pendant et après le conflit, voir PROST, Antoine, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994, p. 23-31.

²⁰ La poliorcétique est l'art d'assiéger ou de défendre une ville et, par extension, un espace donné.

²¹ FRAYSSE, Eugène et TUNMER, Neuville, *Le Football Association*, Paris, Armand Colin, 1897, p. 45 et GOUDOIN, Charles et Jordan, *Le football*, Paris, édition Pierre Lafitte et Cie, 1910, p. 317.

²² GARCET DE VAURES MONT, Pierre, *Les Sports athlétiques*, 1912, p. 61 et suiv.

novembre 1914, tendent à atténuer les souffrances corporelles des soldats. Pour preuve, le récit du footballeur Eugène Pons, revenu blessé du front dès l'automne 1914 : « Quel sport admirable que la guerre. J'en reviens avec une balle dans le ventre, une dans le pied. En plus, deux dans le bidon, une dans le képi, une autre dans mon portefeuille »²³. Cette négation de la douleur associée au courage des sportifs en guerre est réemployée quelques jours plus tard par le journaliste de *L'Auto*, Alphonse Steinès, qui qualifie les footballeurs de « braves qui vont au feu avec le même entrain qu'ils mettent à dribbler et à shooter. Ils récoltent bien une balle par-ci, ou un éclat d'obus par là, bah ! la balle, ça les connaît²⁴. » Même la mort, sous la plume de Bellin du Coteau, médecin très investi dans le sport français du début du XX^e siècle, atténue la souffrance en transformant les victimes des combats en spectateurs d'un match qu'ils n'ont pas mené à son terme : « Réduits désormais à l'impuissance, ils contemplent, le long de la touche la lutte qui se poursuit²⁵ ». Si la métaphore sportive a des vertus euphémistiques, elle est aussi, à bien des égards, une manière de conjurer les effets de la violence des affrontements pour les sportifs engagés au front²⁶. Face aux angoisses liées à l'invisibilité de l'ennemi et à la mort de masse où la mitrailleuse et l'artillerie réduisent à bien peu de choses la force physique des individus, la prouesse athlétique se charge de ressusciter la capacité du corps humain à infléchir le cours de la guerre. Les analogies redonnent aux combattants et à l'affrontement une épaisseur corporelle mise à mal par la Première Guerre mondiale et restituent aux soldats au front une marge de manœuvre, une capacité d'agir sur le cours des combats dont ils sont en réalité dépossédés.

Néanmoins, à mesure que le conflit s'enlise, le sens et la portée des usages métaphoriques de la guerre prennent une tournure fort différente. À partir de l'année 1916, le match est subrepticement remplacé par les prolongations, la rencontre, brève et décisive, par le « championnat ²⁷ », voire par les Jeux Olympiques ²⁸, qui ont pour caractéristiques un allongement de la durée et l'incertitude du résultat. Et lorsque le terme de match est employé sous la plume de Georges Rozet, c'est pour dire qu'il est « épuisant²⁹ » et non plus décisif. À l'allongement du temps de jeu s'adjoint une toute autre vision des compétences athlétiques des

²³ *L'Auto*, 9 novembre 1914.

²⁴ *Ibid.*, 21 novembre 1914.

²⁵ *Sporting*, 22 octobre 1914.

²⁶ Sur la manière dont les mots permettent d'appivoiser la violence inédite endurée, on consultera ROYNETTE, Odile *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 144 et suiv.

²⁷ *Sporting*, 5 janvier 1916, lettre d'un capitaine, membre du cercle des nageurs de Lyon, rédigée depuis les tranchées le 11 novembre 1915.

²⁸ *La Vie au Grand Air*, 15 juin 1916, article de Henry Decoin, champion de natation, qui participa aux Jeux Olympiques de Stockholm.

²⁹ *L'Écho des sports*, 13 mars 1918.

sportifs : ceux d'un corps défensif, qui ne transperce plus mais qui s'interpose entre l'ennemi et la zone de but. Cette mutation décisive s'opère dans le prolongement de la bataille de Verdun qui promeut la figure du gardien de but comme un soldat exemplaire, tel Pierre Chayriguès, dont la bravoure est célébrée dans *L'Auto* : « Celui qui défendit si souvent les filets de l'Équipe de France dans des tournois internationaux, se devait d'être de ceux qui barrèrent aux Allemands la route de Verdun !³⁰ ». Même constat sur la première page de *La Vie au Grand Air* qui publie, en décembre 1916, un dessin du gardien de football dans une cage de but, dont les poteaux sont ornés de fusils et dont la légende rend un hommage appuyé à ce poste peu valorisé dans la première partie du conflit : « Il n'est peut-être pas un geste sportif qui symbolise aussi bien la résistance à l'envahisseur que celui de gardien de but. Tel est le sens de notre couverture. La pensée de Verdun victorieuse en dit tout le magnifique héroïsme³¹ ». Ces caractéristiques du gardien de but deviennent alors un *leitmotiv* des manuels techniques et tactiques de l'entre-deux-guerres puisque le gardien, dans un manuel rédigé en 1923, est « l'homme dont le rôle est le plus important et peut-être le plus difficile à remplir de toute l'équipe. Il est le suprême rempart contre lequel viennent se briser les attaques des adversaires et il devra sauver son camp parfois dans des situations périlleuses³² » ; de même qu'il doit dans l'ouvrage de Gabriel Hanot publié en 1921 : « être robuste et solide pour supporter les chocs violents des avants adverses lancés à toute allure, mais surtout pour résister, sans crainte de refroidissement, aux intempéries, au froid, à l'humidité et à la pluie. Le gardien est en effet un joueur sédentaire ; il fait la guerre de position, et il a bien des traits communs avec le soldat des tranchées³³ ».

La période de l'entre-deux-guerres permet également d'observer la modification insidieuse de la portée euphémistique de l'analogie entre les activités sportive et guerrière. Les témoignages de guerre des vedettes sportives françaises dans la presse des années 1920 et 1930 attestent ce changement radical de perspective. En effet, en portant attention aux mémoires de trois grandes figures du football français publiées sous la forme de rez-de-chaussée dans les presses sportives commerciales entre 1927 et 1938, on remarque que dans ces cas la métaphore sportive est utilisée pour éviter d'aborder la réalité de l'expérience combattante³⁴. L'enthousiasme de la métaphore initiale semble définitivement laisser place à l'euphémisation

³⁰ *L'Auto*, 17 mai 1916.

³¹ *La Vie au Grand Air*, 15 décembre 1916.

³² TRY, Jean *Le Football Association*, Paris, France-édition, 1923, p. 23.

³³ HANOT, Gabriel, *Pour devenir un bon joueur de football association*, Nancy, Berger-Levrault, 1921, p. 40.

³⁴ Sur l'expérience combattante, on consultera AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, et BECKER, Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000 ainsi que CAZALS, Rémi et LOEZ, André, *Dans les tranchées de 1914-18*, éditions Cairn, 2008.

des souffrances éprouvées. Ainsi, le récit de Lucien Gamblin, licencié d'Allemand et joueur international du Red Star de Saint-Ouen, utilise la métaphore pour abrégé le récit de son expérience combattante en 1938 : « Le 31 juillet, je reçus ma convocation pour un match important, impossible de déclarer forfait. Je partis. Je commençais à jouer, non plus comme arrière, mais comme sergent. Partie très dure. Il y eut des prolongations. Le club dans lequel je jouais s'appelait le 76^e régiment d'infanterie. Au début, il ne fut plus question de balle... mais de balles. (...)»³⁵ ». Et lorsque le journaliste se montre insistant sur les faits de guerre qu'il passe sous silence, Gamblin lui rappelle qu'ils étaient là « pour rédiger les belles histoires du football de la belle époque et pas autre chose »³⁶ ».

Les enjeux identitaires de la métaphore sportive

La teneur de la tribune d'Henri Desgrange nous invite à considérer l'entrée en guerre des athlètes français comme une occasion d'affirmer la dimension patriotique de sports venus de Grande-Bretagne à la fin du XIX^e siècle, ce qui est loin d'être évident en août 1914³⁷. En effet, la promotion des pratiques sportives est orchestrée par une élite ouvertement anglophile qui participe activement à l'émergence de l'internationalisme sportif comme Pierre de Coubertin, qui exhume les Jeux Olympiques, ou Robert Guérin, qui a un rôle prépondérant dans la création de la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) en 1904. De même, les premières associations sportives sont marquées par un cosmopolitisme notoire³⁸. Cette dimension internationale du sport français explique sans doute que, contrairement aux jeunes États-Nations comme l'Italie (*calcio*) ou l'Allemagne (*fussball*), la terminologie d'une pratique sportive comme le football ne soit pas nationalisée. Les valeurs constitutives du sport comme le *fair play*, les phases de jeu comme le *corner* ou les gestes techniques comme le *shoot* des footballeurs attestent que le sport n'est pas un exercice corporel des plus patriotiques, contrairement à la gymnastique qui représente pour les Républicains un véritable instrument de nationalisation des corps³⁹. Dès lors, la tentation est grande d'interpréter les analogies lexicales entre le sport et la guerre comme le résultat de cette volonté d'ancrer le sport dans une

³⁵ *L'Auto*, 19 février 1938.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Sur ce progressif processus de légitimation patriotique, on pourra consulter SOREZ, Julien, « Le football français et la Grande Guerre : une pratique sportive à l'épreuve du feu », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2012/2, n° 106, p. 11-19.

³⁸ LANFRANCHI, Pierre, « Football, cosmopolitisme et nationalisme », *Pouvoirs*, n° 101, avril 2002, p. 15-25

³⁹ ARNAUD, Pierre, *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.

perspective patriotique. La mise en scène des « petites patries » que sont les associations sportives et leur terrain, traduit ce dessein. Les rugbyemen de l'aviron bayonnais, morts dès le début de la guerre, auraient selon *Sporting* « défendu avec autant de vaillance leur grande Patrie sur les champs de bataille, qu'ils en avaient déployée pour soutenir la renommée de leur petite patrie sur les grounds de football⁴⁰ », alors que les dirigeants du Stade Français estiment que leurs joueurs « vont donner avec un cœur admirable, stimulés par l'amour de leur club, à leur grand club qui a pour nom la France et ils se feront plutôt tuer sur place, non s'en s'être au préalable débarrassé du ballon, qu'un rapide trois-quarts, centre ou aile, peu importe, ira poser là-bas en bonne position, bien loin derrière les poteaux-frontière⁴¹. » Le transfert de l'attachement de la petite patrie vers la grande⁴² est renforcé par la correspondance supposée des émotions ressenties lors des rencontres sportives internationales d'avant-guerre comme le suggèrent les dirigeants du Stade Français dans la mesure où « les petits troupiers qui sont, en ce moment, à la frontière pour défendre le sort de la Patrie vivent, à nouveau, des impressions déjà vécues lorsqu'ils étaient aux prises avec l'adversaire dans des compétitions internationales⁴³. »

Le sport serait donc, par le biais de la « petite patrie » sportive, une activité sociale qui ancre les pratiquants associatifs dans un attachement patriotique. Cette vision du sport comme propédeutique à la guerre atteint son paroxysme dans l'évocation des propriétés naturellement martiales des gestes et tactiques sportives. Si « rentrer un but équivaut à la prise d'un drapeau⁴⁴ » pour les rédacteurs du *Canard du Boyau*, à l'automne 1915, la maîtrise technique du geste sportif trouve son prolongement quasi naturel dans la geste guerrière : le fusil du soldat au front n'est que le prolongement du poing pour les boxeurs⁴⁵, alors que le lancer de grenade est au cours de la guerre étroitement associé au lancer de disque ou de poids, comme l'atteste le journal des tranchées des poilus de la compagnie 15/57 du 7^e régiment du Génie :

« Ton geste symbolique en lançant la grenade
À la sérénité, le rythme olympien
Qu'eût le gymnaste antique au stade athénien

⁴⁰ *Sporting*, 5 novembre 1914.

⁴¹ *Bulletin Officiel du Stade Français*, 12 décembre 1914.

⁴² Sur ce point, voir BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann, LE GALL, Erwann (dir.), *Petites patries dans la Grande, Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

⁴³ *L'Auto*, 5 août 1914.

⁴⁴ *Le canard du Boyau*, octobre 1915.

⁴⁵ *Sporting*, 22 octobre 1914.

En concourant aux jeux classiques de l'Hellade
Et le fruit que tu lances ainsi qu'un disque au stade
Porte en ses flancs féconds la floraison du Bien⁴⁶ ».

Ces associations, d'une part entre le discobole du stade et le lanceur de grenade, et d'autre part entre la guerre et les jeux antiques, nous permettent de voir comment la métaphore sportive fonde un clivage identitaire essentiel. Le geste sportif inscrit le combattant dans une civilisation, la Grèce, associée à la sérénité et à la « floraison du Bien », où les compétitions sportives étaient associées à la trêve des cités. Le sport, c'est un espace-temps spécifique et réglé, mais c'est aussi un ensemble de règles explicitement reconnues et tacitement incorporées. Or, les Allemands sont exclus de cet univers de référence dans les sources que nous avons consultées. Pour *les Jeunes*, revue des patronages catholiques, « le capitaine Guillaume joue en brute⁴⁷ » depuis le début de la rencontre, ce qui corrobore le témoignage d'un membre du Stade Français qui dénonce également leur jeu « brutal⁴⁸ », alors que Lucien Gamblin estime que les Allemands, qui interrompirent un match de football sur le front par l'envoi d'un obus « étaient plutôt mauvais public⁴⁹. » Or, pour bon nombre de dirigeants et journalistes, un vrai sportif ne triche pas, il joue le jeu, comme y invite la notion britannique de *fair play*. La dénonciation de la triche allemande va à l'encontre de ce qui associe *in fine* la guerre au sport : le respect des règles. Si pour *Sporting*, « le code du marquis de Queensbury régit la boxe comme les conventions de La Haye régissent les hostilités militaires⁵⁰ », Victor Breyer justifie son rejet de la métaphore sportive par le comportement allemand au cours de cette guerre : « Quant à leur comparer la ténébreuse bataille d'Apaches que nous imposa la *kultur* germanique, c'est avilir nos courtoises luttes sportives dominées par le traditionnel *fair play*, qui en est l'essence même⁵¹ ».

Par-delà l'érection d'une frontière symbolique entre le monde civilisé et le monde barbare, le langage sportif de guerre permet également un double décroisement. En premier lieu, il transcende la séparation entre le front et l'arrière sportifs. Dans cette expérience inédite et l'incommunicabilité qui lui est associée, les lettres de poilus sportifs et les articles des journalistes publiés dans les revues associatives ou commerciales ou dans les journaux de

⁴⁶ *Le rat-à-poil*, 10 avril 1916.

⁴⁷ *Les Jeunes*, janvier 1915.

⁴⁸ *Bulletin Officiel du Stade Français*, 12 décembre 1914.

⁴⁹ *L'Auto*, 19 février 1938.

⁵⁰ *Sporting*, 5 novembre 1914.

⁵¹ *L'Écho des sports*, 5 décembre 1917.

tranchées permettent de garder un espace où se perpétue le partage d'un univers de référence. En mobilisant un jargon sportif d'avant-guerre, les sportifs engagés sur le front restent par les mots en contact avec le monde qu'ils viennent de quitter et qu'ils espèrent vite retrouver. Mais en s'adressant aux lecteurs de la presse sportive de l'arrière, principalement des dirigeants et des pratiquants qui ne sont pas encore, ou ne peuvent, du fait de leur âge, être mobilisés, ils dessinent un espace de partage symbolique qui réunit la communauté des sportifs du front et de l'arrière. Ce faisant, l'invasion lexicale de la guerre permet également la mobilisation des jeunes classes dans des équipes sportives reconstituées à l'arrière dès le mois de novembre 1914 et bientôt appelées à participer aux combats⁵². Le langage sportif de guerre serait ainsi par son aspect mobilisateur un moyen de transformer effectivement le sport en propédeutique à l'activité guerrière. D'autre part, la métaphore représente à bien des égards l'acte par lequel se fonde une communauté sportive. En effet, le paysage institutionnel sportif français est avant-guerre fortement clivé : une discipline sportive comme le football est traversée par de nombreuses tensions entre les fédérations qui administrent ce sport⁵³. Si le temps de la guerre ne met pas fin aux rivalités des institutions qui administrent le football⁵⁴, la guerre devient un élément fédérateur à cette communauté sportive hexagonale. Non seulement les unités de combat réunissent des joueurs venant d'horizons associatifs et fédéraux différents, mais surtout l'usage d'un langage sportif commun aux footballeurs participe à la constitution d'une expérience combattante partagée puisqu'il touche indistinctement à partir d'août 1914 toutes les presses fédérales. On peut ainsi se demander si cet usage, qui traduit de manière imagée cette expérience commune, n'a pas permis de sceller définitivement l'autonomisation et l'unification institutionnelle et spatiale du football d'avant-guerre par la création d'une fédération technique, la Fédération Française de Football Association (FFFA) en 1919, dont la vocation est de transcender les clivages d'avant-guerre. De même, à l'échelle de tous les sports, cette mise en récit d'une guerre sportive qui unifie les pratiquants et les dirigeants dans un même élan va servir de terreau à une mobilisation collective derrière un « nous » des sportifs qui dépasse les clivages disciplinaires et institutionnels. Dès la fin du conflit, des campagnes médiatiques sont menées pour la reconnaissance du sport par les pouvoirs publics via l'octroi de subventions, pour l'agrément des associations et fédérations sportives de la part du Ministère

⁵² Sur la mobilisation de l'arrière sportif pendant la guerre, voir SOREZ, Julien, « Le football français et la Grande Guerre : une pratique sportive à l'épreuve du feu », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, 2012/2, p. 11-19.

⁵³ WAHL, Alfred, *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard, 1989.

⁵⁴ DIETSCHY, Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013/3, p. 12.

de la Guerre, et enfin pour l'aménagement de terrains de jeux dans les grandes agglomérations de la part des dirigeants et des journalistes sportifs qui rappellent alors le sacrifice des sportifs de tous les bords et de toutes les disciplines pour la Patrie.

Initiée par les journalistes sportifs puis appropriée par les dirigeants et les joueurs en prise avec les conditions d'une guerre inédite du point de vue de l'intensité de la violence des combats, la métaphore sportive de la guerre est étroitement liée à une élite sociale sportive parisienne, qui se lance dans le journalisme ou la littérature comme Henri Desgrange ou Georges Rozet, et fréquente les clubs bourgeois de la capitale tels que le Stade Français ou le Racing Club de France. Elle est alimentée également par ceux dont l'assise sociale et l'aisance culturelle leur permettent de consigner leur expérience dans une lettre mais surtout de l'envoyer aux dirigeants de leur association ou aux rédactions des presses sportives qui peuvent alors publier leurs récits. On est ainsi en droit de se demander si ces usages socialement circonscrits ne seraient pas un moyen d'alimenter le consensus patriotique et le consentement des sportifs au combat promus par une élite sociale sportive. La métaphore sportive ne serait alors qu'un moyen parmi tant d'autres de mobilisation et participerait du « bourrage de crâne » orchestré depuis l'arrière. Si cette hypothèse mériterait d'être confrontée par une étude du patriotisme des sportifs dans la Première Guerre mondiale qui prendrait pour appui d'autres matériaux que les discours produits au cours et après le conflit⁵⁵, l'étude de la diversité des usages métaphoriques de la guerre (mémoires, lettres, journaux sportifs, presse institutionnelle, etc.) nous montre qu'elle fut sans doute un bon révélateur de cette propension des sportifs, appréhendés dans leurs diversités sociale, géographique et institutionnelle, à défendre la patrie. Et quand bien même la métaphore sportive aurait servi à façonner un consensus patriotique au sein du monde sportif, l'attrait de la pratique sportive auprès des soldats comme loisir et la légitimité croissante qu'il acquiert auprès de l'état-major français au fil des mois de conflit confirment tout le sens et la portée de la métaphore sportive.

⁵⁵ Nous sommes actuellement sur cette thématique d'étude à partir de l'analyse des citations militaires des sportifs au front consignées par l'administration militaire.

Bibliographie générale

- ABJEAN R. N., *La guerre finira bientôt. 1914-1918 à Plouguerneau et au front*, Brest, Emgléo-Breizh, 2009.
- ALLAIN P. et LITERS J.-L. (dir.), *Correspondance à l'aube du surréalisme*, Nantes, Mémo, 2004.
- ALLORANT P., « L'administration de la Loire moyenne sous l'occupation en 1815 », in Yann DELBREL, Pierre ALLORANT et Philippe TANCHOUX (dirs.), *France occupée, France occupante. Le gouvernement du territoire en temps de crise (de la guerre de Cent ans au régime de Vichy)*, Orléans, Presses universitaires d'Orléans, 2008, p. 206-228.
- ALLORANT P., RESAL J. (éds), *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise 1914-1918*, Lille, Presses du Septentrion, 2014.
- ALMEIDA-TOPOR H. (d'), « Les populations dahoméennes et le recrutement militaire pendant la première Guerre mondiale », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 60, n°219, 1973, p. 196-241.
- AMOSSY R. et FIALA P., *Mots, Guerres et paix. Débats, combats, polémiques*, n° 76, 2004.
- AMOSSY R., « Dialoguer au cœur du conflit. Lettres ouvertes franco-allemandes 1870-1914 », *Mots. Les langages du politique*, 2005, n° 76, p. 25-39.
- AMOSSY R., *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2013.
- [ANONYME], *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot des poilus*, Paris, Larousse, 1916.
- [ANONYME], *L'Invasion de 1914 dans le canton du Catelet par des témoins*, Saint-Quentin, Imprimerie du Guetteur, 1933.
- ANTOINE G. et MARTIN R. (dir.), *Histoire de la langue française des origines à nos jours (1914-1945)*, Paris, CNRS Éditions, [1985] 1999.
- APOLLINAIRE G., *Œuvres poétiques*, Marcel Adéma et Michel Décaudin éds., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994.
- APOLLINAIRE G., *Du Coton dans les oreilles. L'Originale. Carnet de tir*, (préface de Jean-Jacques Lebel), Paris, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC), 2008.
- APOLLINAIRE G., *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*, Laurence Campa éd., Paris, Gallimard, 2005.
- APOLLINAIRE G., *L'esprit nouveau et les poètes*, Paris, Altamira, 1994.
- ARNAUD P., *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.
- AUDOIN-ROUZEAU, S., *La guerre des enfants*, Paris, Armand Colin, 1993.
- AUDOIN-ROUZEAU, S., *14-18, les combattants des tranchées à travers leurs journaux*, Paris, Armand Colin, 1986.
- AUDOIN-ROUZEAU S. et BECKER A., *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, « Découvertes » Gallimard, 1998.
- AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
- AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER J.-J. (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004.
- AUGE Cl., *La Grammaire enfantine*, Paris, Larousse, 1890.
- AUGSTEIN Fr., *Jorge Semprún. Lealtad y traición*. Barcelona, Tusquets editores, 1^{ère} éd. allemande, Munich, Verlag C.H. Beck oHG, 2008, 35.
- AUROUX S., *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF, 1998.
- AUROUX S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques*. Tome 2, « Le développement de la grammaire comparée », Mardaga, 1992.

- BACONNIER G., MINET A. et SOLER L. (dir.), *La plume au fusil. Les Poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985.
- BARRAL G., *Les lettres de guerre en occitan d'un officier de 14-18 : Louis Bonfils*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, à paraître.
- BEAUJOT J.-P., "Dictionnaires et idéologies", in Fr.-J. Hausmann (dir.), *Encyclopédie internationale de Lexicographie*, Berlin, De Gruyter, 1989.
- BECKER A., *Oubliés de la Grande guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1918*, Paris, Éd. Noësis, 1998.
- BECKER A., « Le combat d'avant-garde », *14-18. Aujourd'hui – Today – Heute*, 2000, n° 3, p. 129-125.
- BECKER A., « Créer pour oublier ? Les dadaïstes et la mémoire de la guerre », *14-18. Aujourd'hui – Today – Heute*, 2002, n° 5, p. 128-143.
- BECKER A., *Guillaume Apollinaire. Une biographie de guerre*, Paris, Tallandier, 2009.
- BECKER A., *Les cicatrices rouges : 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, France, Fayard, 2010.
- BECKER J.-J., *Dictionnaire de la Grande Guerre*, André Versailles Editeur, 2008.
- BECKER J.-J., *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la FNSP, 1977.
- BENIAK É. et MOUGEON R., « Recherches sociolinguistiques sur la variabilité en français ontarien », *Le français canadien parlé hors Québec*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 1989, p. 53-74.
- BERGMANN K., *Wie der Felgraue spricht : Scherz und Ernst in der neusten Soldatensprache*, Giessen, A. Töpelmann, [1916] 1920, traduit en français sous le titre *L'argot du soldat allemand pendant la guerre*, Paris, E. Chiron.
- BERGOUNIOUX G., « Marcel Cohen, de l'arabe parlé à la sociologie du langage. La question de l'argot », F. Neveu et alii (éds), *Actes du III^e Congrès mondial de linguistique française (CMLF)*, 2012, p. 695-706. <http://shs-conferences.org>
- BERMAN R. A., « Between Emergence and Mastery : The long developmental Route of Language Acquisition », in *Language Development Across Childhood and Adolescence: Psycholinguistic and Crosslinguistic Perspectives*, BERMAN, Ruth A. (dir.). Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2004.
- BERNSTEIN B., *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.
- BION W. R., *Mémoires de guerre. Juin 1917-Janvier 1919*, Larmor-Plage, Ed. du Hublot, 1999.
- BLANCHE-BENVENISTE Cl., « Le français parlé au XXI^e siècle : Réflexions sur les méthodes de description : système et variations », in ABECASSIS, Michaël, AYOSSO, Laure et VIALLETON, Élodie (dir.), *Le français parlé au XXI^{ème} siècle : Normes et variations géographiques et sociales*. Vol.1. Paris, L'Harmattan, 2007.
- BLANK A., « Pathways of lexicalization », in M. Haspelmath, E. König, W. Oesterreicher, and W. Raible (dir.), *Language Typology and Language Universals*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, vol. II, 2001, p. 1596-1608.
- BLOCH M., *Écrits de guerre*, Paris, A. Colin, 1997.
- BLOMMAERT J., *Grassroots literacy: Writing, identity and voice in Central Africa*. Routledge, 2008.
- BONNET M., *André Breton et la naissance de l'aventure surréaliste*, Paris, Corti, 1988.
- BOSCHETTI A., *La Poésie partout : Apollinaire, homme-époque (1898-1918)*, Paris, Seuil, 2001.
- BOULANGER J.-Ch. , « Sur l'existence des concepts de "néologie" et de "néologisme". Propos sur un paradoxe lexical et historique », in T. CABRE et alii (dir.), *Actes del I Congrès*

Internacional de neologia de les Llengües Romàniques, Barcelone, Université Pompeu Fabra, 2010, p. 31-73.

- BOULOC Fr., CAZALS, R. et LOEZ A. (dir.). *Identités troublées 1914-1918. Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Editions Privat, 2011.

- BOURLET M., LAGADEC Y. et LE GALL E. (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

- BOUTET J., « Marcel Cohen, l'enquête et les faits linguistiques, de 1908 à 1928 », *Langage et société* 2009/2 (n° 128), p. 31-54.

- BOUTROUX E., *La conception française de la nationalité*, Lausanne, 1915.

- BOUTROUX E., *L'Allemagne et la guerre*, Paris, Librairie militaire Berger-Levrault, 1915, 50 p.

- BRANCA-ROSOFF S. & SCHNEIDER N., *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

- BRANCA-ROSOFF S., « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots, Paroles de la grande guerre*, 24, 1990, p. 21-37.

- BRANCA-ROSOFF S., « Vue d'en bas : des écrits "malhabiles" pendant la période révolutionnaire », *Langage et société*, n° 47, mars 1989, p. 9-27.

- BRETON A., *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1988.

- BRETON A., *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1999.

- BROPHY J. and PARTRIDGE E., *Songs and Slang of the British Soldier 1914-1918*, London, E. Partridge, 1930.

- BROUDIC F., *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, PUR, 1995.

- BRUN A., *Le français de Marseille. Étude du parler régional de Marseille*, Marseille, Institut historique de Provence, 1931.

- BRUNOT, F., *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome IX, *La Révolution et l'Empire, deuxième partie, Les événements, les institutions et la langue*, Paris, Armand Colin, 1937.

- BUISSON F., *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911.

- CABANES B., « "Génération du feu" : aux origines d'une notion », *Revue historique*, 2007/1, p. 139-150.

- CACERES WÜRSIG I. et MARIZZI B., « La Academia alemana-española de Julio Kühn : relato de un proyecto de colaboración científica y cultural », *Estudios Filológicos Alemanes*, 20, 2010.

- CAMPA L., *Poètes de la Grande Guerre : expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

- CANTALAUSA J., *Diccionari general occitan a partir dels parlars lengadocians, edition segonda corregida, melhorada e augmentada per Cantalauca, de març 2002 entrò a genièr de 2006*, A.M.D.G., Edicions cultura d'Oc, Cunac, 2006.

- CARASSOU M., *Jacques Vaché et le groupe de Nantes*, Paris, Jean-Michel Place, 1986.

- CAZALS R., *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.

- CAZALS R., *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, Maspero, 1979.

- CAZALS R. et ROUSSEAU F., *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001.

- CERTEAU M. de, JULIA D. et REVEL J., *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.

- CHAMBERLAIN H. S., *La Genèse du XIX^e siècle*, trad. fr. et préface de Robert Godet (p. I-LXX), Paris, Librairie Payot, 1913 [1899], 2 vol., LXX-1543 p.

- CHAMBERLAIN H. S., *Kriegsaufsätze...* 10. Aufl. München, F. Bruckmann, 1914.

- CHAMBERLAIN H. S., *Neue Kriegsaufsätze...* 4. Aufl., München, F. Bruckmann, 1915.

- CHAMPION P., *Françoise au calvaire*, Paris, Grasset, 1924.
- CHANT Chr., *The Handbook of British Regiments*, Oxon-New York, Routledge, 2013.
- CHANTREAU P.-N., *Arte de hablar bien francés*, Madrid, Imprenta de Sancha, 1797[1781], III.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D. (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.
- CHAUDENSON R., *La créolisation : théorie, applications, implications*, Paris, l'Harmattan, 2003.
- CHAURAND J., « Les variétés régionales du français », Gérald Antoine et Bernard Cerquiglini (dir.), *Histoire de la langue française 1945-2000* Paris, CNRS éditions, 2000, p. 643-664.
- CHAURAND J. (dir.), *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil, 1999.
- CHEVALIER J.-Cl., « La poésie d'Apollinaire et le calembour », in *Europe*, n°451-2 « Apollinaire », décembre 1966.
- CHISS J.-L., « Les linguistes du XIX^e s., l' "identité nationale" et la question de la langue », *Langages*, N° 182, 2011, p. 41-53.
- COCHET Fr., « L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 09 juin 2014. URL : <http://cdlm.revues.org/5498>.
- COCHET Fr. et PORTE R. (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Laffont, 2008.
- COLLINOT A., MAZIERE F., *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Paris, PUF, 1997.
- COMBOT P. et HUARD J., *Un Breton chez les Bolcheviks. Le carnet de Jacques Le Cann, de Logonna-Daoulas à Moscou en 1917-1918*, Morlaix, Skol-Vreizh, 1993.
- COMPERE-MOREL Th. [dir], *Apollinaire au feu*, (préface de Daniel Dubois), Paris / Péronne, Réunion des Musées nationaux / Historial de la Grande Guerre, 2005.
- CONNOLLY J., *Encountering Germans : the Experience of Occupation in the Nord, 1914-1918*, thèse sous la direction de Richard VINEN, King's College, London, 2012, 384 p.
- COSERIU E., « Sistema, norma y habla », in *Teoría del lenguaje y lingüística general, cinco estudios*, Madrid, Gredos, [1952] 1973.
- COSERIU E., *Sincronía, diacronía e historia*, ([1958] 3^a ed, 1978) ; nouvelle impression 1988. Traduit en français par Thomas Verjans : http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html.
- COSERIU E., « Linguistic change does not exist », in J. Albrecht, J. Lüdtke et H. Thun (dir.), *Energie und Ergon. Sprachliche Variation – Sprachgeschichte – Sprachtypologie. Studia in honorem Eugenio Coseriu*, 3 vol., Tübingen, Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 300), 1988, p. 147-157.
- COSERIU E., *L'homme et son langage*, Louvain, Peeters, 2001.
- COUDERC L., *El francés al alcance de todos. Método práctico para hablar y escribir correctamente y rápidamente el Idioma Francés* (Curso superior), Barcelona, Gráficas Lux, 1919.
- COUSI A., *Le Soulié. Monographie, Collection Mémoire de la Montagne du Haut Languedoc Héraultais*, Presses de l'Imprimerie Maraval, Saint-Pons de Thomières, ([1955] 1998).
- COUSTURIER L., *Des inconnus chez moi*, Paris, L'Harmattan. 1^{ere} édition : Paris, La Suène, (2001 [1920]).
- CRONIER E., « Permissions et permissionnaires pendant la Première Guerre mondiale », in J.-J. Becker et S. Audoin-Rouzeau (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Perrin, Tempus, 2012 [2004]), vol. 2, pp 81-93.
- CRU J. Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006 [Paris, Les Étoiles, 1929].

- DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.
- DAUZAT A., *L'Argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats*, Paris, Armand Colin, [1918], 2007, préface d'Alain Rey, introduction d'Odile Roynette, 2007.
- DAUZAT A. *Essai de la méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris, Honoré Champion, 1906.
- DAUZAT A., « Les noms de lieux et les noms de personnes (Toponymie et anthroponymie) », *Français moderne*, 2^e année, n° 2, mars-avril, 1934, p. 97-112.
- DAUZAT A., *Les noms de famille en France. Traité d'anthroponymie française*, 3^e édition, Paris, Librairie Guénégaud, [1945] 1977.
- DAWSON A., « Le picard est-il bienvenu chez les Chtis ? », in DOTTE, Anne-Laure, MUNI TOKE, Valelia, SIBILLE, Jean (dir.), *Langues de France, langues en danger : aménagement et rôle des linguistes*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication/Délégation générale à la langue française et aux langues de France/Privat, 2014.
- DEBON Cl., *Les « Calligrammes » de Guillaume Apollinaire*, Paris, Folio, 2004.
- DEBON Cl. [dir.], *L'Écriture en guerre de Guillaume Apollinaire*, Vanves, Calliopées, 2006.
- DEBON Cl., « Calligrammes » dans tous ses états, édition critique du recueil de Guillaume Apollinaire, Vanves, Calliopées, 2008.
- DECAUDIN M., « Le "changement de front" d'Apollinaire », *Revue des sciences humaines*, Faculté des Lettres de l'Université de Lille, 1950.
- DECAUDIN M. [dir.], *Guillaume Apollinaire*, n°7, « Apollinaire inventeur de langage », Paris, Minard, 1973.
- DECAUDIN M. [dir.], *Guillaume Apollinaire*, n°12, « Apollinaire et la guerre (I) », Paris, Minard, 1974.
- DECAUDIN M. [dir.], *Guillaume Apollinaire*, n°13, « Apollinaire et la guerre (II) », Paris, Minard, 1976.
- DECAUDIN M. [dir.], *Guillaume Apollinaire*, n°22, « Apollinaire, le dessin et les traces », Paris, Minard, 2007.
- DECHELETTE F., *L'argot des poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914*, Paris, Jouve et Cie, 1918.
- DECLERCQ, Ch. and WALKER, J. (dir.), *Languages and First World War*, London, Palgrave Macmillan, 2 vol., à paraître.
- DELAHAYE E., *Quarante ans de journalisme, 1906-1946*, Rennes, Imprimerie provinciale de l'Ouest, 1946.
- DENIS G. (dir.), *Mémoire et trauma de la Grande Guerre. Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, sl, TIR, 2010.
- *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, Paris, Larousse, 1916.
- DIETSCHY P., « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013/3.
- DUBOIS J., C. Dubois, *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire*, Paris, Larousse, 1971.
- DUMONT L., « Peuple et Nation chez Herder et Fichte », *Libre*, 6, 1979, p. 233-250.
- ECHENBERG M., *Colonial conscripts : The Tirailleurs Senegalais in French West Africa, 1857-1960*. Portsmouth, N.H., Heinemann, 1991 ; Londres, Currey. Traduction française : Echenberg, M. (2009) *Les tirailleurs sénégalais en Afrique occidentale française (1857-1960)*, Dakar/Paris, CREPOS/Karthala.
- ECKERT P., « Three Waves of Variation Study: The Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation », (2012)
<https://web.stanford.edu/~eckert/PDF/ThreeWaves.pdf>.
- ELIAS N., *La civilisation des mœurs (Über den Prozess der Zivilisation, 1939)*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

- ELIAS N. et DUNNING É., *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.
- ESCHOLIER R., *Mahmadou Fofana*, Paris, G. Crès et Cie, 1928.
- ESNAULT G., *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Genève, Slatkine Reprints, 2^e éd., 1971.
- FABRE D., *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, EHESS, 1997.
- FABRE M., « Clés de sol, Jacques Vaché : cent après », *Les mots, la vie*, n° 9, janvier 1996, p. 23-42.
- FAIRMAN T., « Writing and "the Standard" : England, 1795 », *Multilingua* 2/3, 2007, p. 167-201.
- FERNANDEZ DE CASTROVERDE C., *Gramática alemana. Nuevo método teórico y práctico escrito especialmente para los españoles y aquellos que poseen la lengua castellana*, vol. 2, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1867-1868.
- FICHTE J. Gottlieb, *Discours à la Nation allemande*, Paris, Aubier, 1981, traduction S. Jankélévitch.
- FISCHER D., GARCIA BASCUÑANA J. F. et GOMEZ M. T., *Repertorio de gramáticas y manuales para la enseñanza del francés en España (1565-1940)*, Barcelona, PPU, 2004.
- FOGARTY Richard S., *Race and war in France: colonial subjects in the French army, 1914–1918*. JHU Press, 2008.
- FOOTITT, H. et KELLY, M. (dir.), *Languages at War. Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 47-57.
- FORCADE O., « Censure, secret et opinion en France de 1914 à 1919 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2000, n° 58, p. 45-53.
- FORCADE O., « Dans l'œil de la censure : voir ou ne pas voir la guerre », in PROCHASSON Chr. et RASMUSSEN A. (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 33-54.
- FOUCAULT M., *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- FOUCAULT M., « Ceci n'est pas une pipe », in *Cahiers du chemin*, n° 2, 1968, p. 77-105.
- FRASER, E. et GIBBONS, J., *Soldier and Sailor Words and Phrases : including Slang of the Trenches and the Air Force ; British and American War-Words and service Terms and Expressions in every-day Use ; Nicknames, Sobriquets, and Title of Regiments, with their Origins ; the Battle-Honours of the Great War awarded to the British Army*, London, G. Routledge and Sons ltd, 1925.
- FRAYSSE E. et TUNMER N., *Le Football Association*, Paris, Armand Colin, 1897.
- FREI H., *La Grammaire des fautes*, Paris, Geuthner, 1929.
- FUSSEL, P., *The Great War and Modern Memory*, New-York-London Oxford University Press, 1975.
- GABELENTZ G. von der, *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*. 2. Auflage, Leipzig, C. H. Tauchnitz, 1901, XXI-520 p.
- GARCET DE VAURESMONT P., *Les Sports athlétiques*, 1912.
- GARCIA SANZ F., *España en la Gran Guerra*, Barcelona, Galaxia Gutenberg/Círculo de Lectores, 2014.
- GAUTHIOT R., « Compte-rendu de *L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front* de Lazare Sainéan », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1916.
- GEA J.-M., *Écrire en situation d'urgence. Étude discursive et sociolinguistique de deux correspondances de guerre (1914-1918)*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Provence, 1997.
- GERARD Chr., « L'individu et son langage : idiolecte, idiosémie, style », *PhiN, Philologie im Netz*, 51, <http://web.fu-berlin.de/phin/>, 2010.

- GERARD Chr., « Création lexicale, sens et textualité », *PhiN, Philologie im Netz*, 55-2, <http://web.fu-berlin.de/phin/>, 2011.
- GERARD Chr., « Sémiotique interprétative des créations lexicales », in D. Ablali, D. Ducard, S. Badir (dir.), *Textes, documents, oeuvres (autour de François Rastier)*, Presses Universitaires de Rennes, 2014.
- GERARD Chr. Et MISSIRE R. (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines, Sémantique, linguistique du texte, philosophie du langage*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2015.
- GIBSON C., « The British Army, French Farmers and the War on the Western Front 1914-1918 », *Past & Present*, n° 180, août 2003, p. 214-222.
- GIGUET G. (dir.), *Les carnets d'Eugénie Deruelle : Une civile en zone occupée durant la Grande Guerre*, Amiens, Encrage, 2010.
- GIRARDIN C., « Contenu, usage social et interdits dans le dictionnaire », *Langue française*, n. 43, 1979.
- GOUDOIN Ch., *Le football*, Paris, édition Pierre Lafitte et Cie, 1910.
- GREENHALGH E., *Victory Through Coalition : Britain and France During the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- GROMAIRE G., *L'occupation allemande en France : 1914-1918*, Paris, Payot, 1925.
- GROS G., *La Salvetat et ses environs*, Collection Mémoire de la Montagne du Haut Languedoc Héraultais, Presses de l'Imprimerie Maraval, Saint-Pons de Thomières ([1900] 1998).
- GROS C., *Le plateau du Sommail – Mœurs et coutumes locales*, Montpellier, Imprimerie de la manufacture de la Charité (Pierre-Rouge), 1923.
- GROS D., « Évolution économique et sociale d'un village languedocien du XIXe siècle à nos jours : Le Soulié (Hérault) », *Folklore*, t. XVI, 26^e année, n° 2, 1963, p. 16-21.
- GROS D., *La Salvetat sur Agoût. Berceau d'une famille. 1450-1995*, Puygouzon, Presses de l'Imprimerie SIEP, 1996.
- GUILBERT L., « Peut-on définir un concept de norme lexicale ? », *Langue française*, n°16, 1972, p. 29-48.
- GUILBERT L., « Les travaux de linguistique en matière de néologie », in DUPUIS H. (dir.), *L'aménagement de la néologie, actes du Colloque international de terminologie*, Lévis, Québec, L'éditeur officiel du Québec, 1975, p. 121-131.
- GUILHAUMOU J., *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Paris, ENS Editions, 1998.
- GUILHAUMOU J., « L'analyse de discours du côté de l'histoire. Une démarche interprétative », *Langage et société* 2007/3, n° 121-122, p. 177-187.
- GUILHAUMOU J., « L'Engagement d'un historien du discours : trajet et perspectives », *Argumentation et Analyse du Discours* [Online], 11 | 2013, Online since 15 October 2013, Connection on 31 May 2014. URL : <http://aad.revues.org/1599>.
- HABERT B., NAZARENKO A. et SALEM A., *Les Linguistiques de corpus*, Paris, Armand Colin, 1997.
- HANOT G., *Pour devenir un bon joueur de football association*, Nancy, Berger-Levrault, 1921.
- HAVET L., « Compte-rendu de *Mélanges de linguistiques offerts à M. Ferdinand de Saussure* », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1908, p. xxv-xxvi.
- HEIMBURGER Fr., « Fighting Together : Language Issues in the Military Coordination of First World War Allied Coalition Warfare », in FOOTITT, Hillary et KELLY, Michael (dir.), *Languages at War. Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 47-57.
- HEIMBURGER, F. et HORNE, J. (dir.), *Si vous mentez vous serez fusillé. Manuel de conversation à l'usage du soldat allemand*, Paris, Vendémiaire, 2013.
- HELIAS P.-J., *Le Cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975.
- HERDER J. G., *Une autre philosophie de l'histoire*, Paris Aubier, 1964.

- HERRIEU L., *Le tournant de la mort*, Rennes, TIR, 2014.
- HOBBSAWM E. J., *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, 2^e éd. , 1992 [1990].
- HOCHSTETTER, G., *Der Feldgraue Buechmann: geflügelte Kraftworte aus der Soldatensprache*, Berlin, Eysler et Co., 1916.
- HORN, D^r P. *Die deutsche Soldatensprache*, Giessen, J. Ridersche Verlagsbuchhandlung, 1899.
- HOUSIEL S., *Dire la guerre. Le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.
- HUMBOLDT W. von, *Latium und Hellas oder Betrachtungen über das classische Alterthum, Werke in 5 Bänden*, Flitner & Giel, vol. 2, 4^e éd., 1986.
- ITKONEN E., *Causality in Linguistic Theory*. Kent, Croom Helm, 1983.
- JACQUELIN Cl. (éd.), *De la rue d'Ulm au Chemin des Dames*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- JEISMANN M., *La Patrie de l'Ennemi : la notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS éditions, 1997.
- JONES G. J., *Apollinaire : la poésie de guerre. Voyage d'aventure pour poète et lecteur*, Paris / Genève, Slatkine, 1990.
- JOUANNAIS J.-Y., *Artistes sans œuvres*, Paris, Hazan, 1997.
- KABATEK J., « Genre textuel et traditions discursives », in Christophe Gérard / Régis Missire (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2015.
- KABATEK J. et GERARD Chr. (dir.), *Néologie sémantique et corpus : méthodes statistiques*, numéro thématique des *Cahiers de lexicologie*, Éditions Garnier, Paris, 2012.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- KIRKNESS A., *Zur Sprachreinigung im Deutschen 1789-1871. Eine Historische Dokumentation*, 2 vol., 1975, Narr, Tübingen.
- KIVINIEMI A.-L., « L'écriture des poilus à l'aune des normes scolaires – une étude stylistique », *Cahiers AFLS On-Line*, 18.1, 2013, p. 5-45.
- KLIPPI C., « La compétence de communication d'un poilu peu-lettré », in *L'Histoire du français: nouvelles approches, nouveaux terrains, nouveaux traitements*, AYRES-BENNETT, W. et al., Garnier, Paris, à paraître.
- KLIPPI C., « L'espace linguistique en voie de (dé)multiplication » *History of Linguistics 2008. Selected Papers from the 11th International Conference on the History of the Language Sciences, 28 August - 2 September 2008*, Potsdam, HASSLER G. (dir.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 2011, p. 435-448.
- KLIPPI C., « La parole écrite au lendemain de la Première Guerre mondiale. Variation sociale, littérature tronquée ou résidu diglossique », *Écriture(s) et représentations du langage et des langues*, Léon, J., J. Lefèvre et C. Puech (dir.), à paraître.
- KLIPPI C. et KIVINIEMI A.-L., « L'écriture de deux frères d'armes, déshérités du français — Une caricature de la langue nationale ? », *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes. Actes du colloque DIA II à Copenhague (19-21 nov. 2012)*, Lindschouw, J. et K. Jeppesen Kragh, TraliRo, Société de Linguistique Romane, 2015, 175-190.
- KOCH P., « Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik », in Barbara Frank et alii (éd.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*. Tübingen, 1997, p. 43–79.
- KOCH P., « La structure générale du langage et le changement langagier », in Christophe Gérard / Régis Missire (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2015.
- KOSELLECK R., *Le Futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990 [1979].

- KOSELLECK R., BRUNNER O., CONZE W., *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, 8 Bände in 9. Klett-Cotta, Stuttgart 1972–1997.
- KRZYWKOWSKI I., « *Le Temps et l'espace sont morts hier* ». *Les années 1910-1920. Poésie et poésie de la première avant-garde*, Paris, L'Improviste, 2006.
- LACARELLE B., *Jacques Vaché*, Paris, Grasset, 2005.
- LACARELLE, Bertrand, *Arthur Cravan, précipité*, Paris, Grasset, 2010.
- LACOSTE C., « L'invention d'un genre littéraire : *Témoins* de Jean Norton Cru », [En ligne], Dits et inédits, mis à jour le : 14/04/2008, URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=635>.
- LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, Thèse de doctorat (dir : François Rastier et Tiphaine Samoyault) soutenue à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense le 02/12/2011, à paraître.
- LACOSTE C., « La méthode Cru "augmentée". Une étude textométrique du témoignage combattant », *En Jeu. Histoire et Mémoires vivantes*, décembre 2015, n° 6.
- LAFON A., « Roynette Odile, Les mots des tranchées, Paris, Armand Colin, 2010 », Recension, [En ligne], <http://www.crid1418.org/bibli/?p=128>, 2011.
- LAGADEC Y., « De Charleroi à Maissin, Dixmude et Langemarck : les mémoires bretonnes des combats de 1914-1915 en Belgique (1914-2014) », Actes du colloque international de Sanbreville-Namur, à paraître, 2016.
- LAGREE M., *Religion et culture en Bretagne, 1850-1950*, Paris, Fayard, 1992.
- LAMBERT Cl., *Le langage des poilus. Petit Dictionnaire des tranchées*, Bordeaux, s.e., 1915.
- LAMBRECHT K., « Prédication seconde et structure informationnelle : la relative de perception comme construction présentative », in *Langue française*, n°127, 2000, p. 49-66.
- LANFRANCHI P., « Football, cosmopolitisme et nationalisme », *Pouvoirs*, n° 101, avril 2002, p. 15-25.
- LAPORTE H., *Journal d'un poilu*, Paris, Mille et une nuits, 1998.
- LEFEUVRE Fl., « Segments averbaux isolés : prédication seconde ou première ? », in Denis Apothéloz, Bernard Combettes et Franck Neveu, éd., *Les Linguistiques du détachement. Actes du colloque international de Nancy*, Bern / Berlin / Bruxelles, Peter Lang, 2009, p. 346-359.
- LEHMANN A., "Les représentations idéologiques dans le discours du dictionnaire. Diversité des lieux et des procédures", *Le français dans le monde*, numéro spécial *Lexiques*, 1989.
- LEHMANN A., MARTIN-BERTHET F., *Lexicologie, sémantique, morphologie, lexicographie*, Paris, Armand Colin, 2013, 4^e éd.
- LE NAOUR J. Y., *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises 1914-1945*, Paris, Hachette, 2004.
- LE NAOUR J.-Y. (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2014.
- LENTENGRE M.-L., *Apollinaire et le nouveau lyrisme*, Paris, Jean-Michel Place, 1996.
- LE PAGE D. (dir.), *11 questions d'histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009.
- LERCH E., *Das Wort «Deutsch», sein Ursprung und seine Geschichte bis auf Goethe*, Frankfurt-am-Main, V. Klostermann, 1942, 116 p.
- LESTRANGE R., *Petite monographie du mot « Boche »*, Paris, Figuière, 1918, in-16, 40 p.
- LITERS J.-L., *Nantes, Le lycée Clémenceau 200 ans d'Histoire*, Nantes, Coiffard, 2008.
- LITRE É., *Dictionnaire de la langue française*. Paris, L. Hachette, 1873-1874, version électronique de François Gannaz. <http://www.litre.org>.
- LOEZ A., *Les 100 mots de la Grande Guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 128 pages, 2013. Lien : <<http://www.cairn.info/les-100-mots-de-la-grande-guerre--9782130607526.htm>>.
- LUNN J., "Les Races Guerrières": Racial Preconceptions in the French Military about West African Soldiers during the First World War", *Journal of Contemporary History*, 1999, p. 517-536.

- LUNN J., *Memoirs of the maelstrom: a Senegalese oral history of the First World War*. Portsmouth, Heinemann, 1999.
- LÜSEBRINK H.-J., « Les troupes coloniales dans la guerre : présences, imaginaires et représentations », in *Images et colonies (1880-1962) : iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, GERVEREAU, Laurent (dir.), Paris, BDIC-ACHAC, 1993, p.74-85.
- LYONS M., *The Writing Culture of Ordinary People in Europe, c.1860-1920*. Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- MAINGUENEAU D., *Les Livres d'école de la République, 1870-1914 : discours et idéologie*. Paris, Le Sycomore, 1979.
- MANGEOT Colonel, *Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan français et plus particulièrement en zone saharienne*, *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, Paris, Larose, 1922, p. 590-648.
- MARCHAL M., « La question bretonne. II. La Bretagne moderne », *Breiz Atao*, n° 3, mars 1930.
- MARIOT N., *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918. Les intellectuels rencontrent le peuple*. Paris, Seuil, 2013.
- MAUSSER, O., *Deutsche Soldatensprache : ihre Aufbau und ihre Probleme*, Strasbourg, 1917.
- MAZIERE F., « Une analyse de la définition : formes, historicité et idéologie », *Le français dans le monde, n.s. Lexiques*, 1989.
- MEILLET, A., *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918.
- MEILLET A., « L. Spitzer – *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass*, Vienne (Menz). 1918, 66 p. et *Anti-Chamberlain*, Leipzig (Reisland), 1918, In-8, 83 p. » (Compte rendu), *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1920, p. 46.
- MEYER J., *Les soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette-Littératures, 1966.
- MEYER B., *Dictionnaire de la Der des Der. Les mots de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Honoré Champion, 2014.
- MICHEL M., *L'Afrique dans l'engrenage de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Karthala, 2013.
- MICHEL M., *Les Africains et la Grande Guerre. L'appel à l'Afrique (1914-1918)*, Paris, Karthala, 2003.
- MINNE J., *Journal de guerre 1914-1918 par un gamin de Plomion*, Elmé, Franque Inniviérchitèie picàrte, édition Quiérache, 1994.
- MOLLIER J.-Y., DUBOT B., *Histoire de la librairie Larousse*, Paris, Fayard, 2012.
- MORDREL O., « Ce que signifierait la guerre pour la Bretagne », *Breiz Atao*, n° 313, 19 octobre 1938.
- MOURLOT G., *Un ouvrier artisan en guerre. Les témoignages de Gaston Murlot, 1914-1919*, Moyennoutier, EDHISTO, 2012.
- NICOLAS S. et ROUAUD T., *Quand les Bretons chantaient l'histoire*, Gourin, Editions des Montagnes noires, 2013.
- NICOT J., *Les poilus ont la parole. Lettres du front : 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 2003.
- NIVET P., *La France occupée, 1914-1918*, Paris, A. Colin, 2011.
- *Le nouveau Petit Robert*, CDrom du millésime 2010, éd. Le Robert.
- NOVELLA P. A., *Nueva Gramática de la lengua Francesa y Catellana avec un abrégé de la grammaire espagnole [sic, avec ce double titre en espagnol et en français]*, Alicante, Imprenta de España, 1813.
- NYROP K., *Guerre et civilisation [Er Krig Kultur]*, Paris-Nancy, Berger Levrault, 1917.
- PAJOT St., *La mort de Jacques Vaché. Histoire d'un fait-divers surréaliste*, Les Sables d'Olonne, d'Orbestier, 2002.
- PARAF P., *Sous la terre de France*, Paris, Payot, 1917.

- PARISOT G., « De la négociation comme instrument d'occupation pacifiée et d'exploitation économique efficace pendant la guerre de 1870-1871 », in Jean-François CHANET, Annie CREPIN et Christian WINDLER (dirs.), *Le Temps des hommes doubles. Les arrangements face à l'occupation de la Révolution française à la guerre de 1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 279-302.
- PELLEGRINETTI J.-P. et RAVIS-GIORDANI G., « Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale en Corse », *Cahiers de la Méditerranée*, 2010, n° 81, p. 239-251.
- PERRY T. A., *Evidence and Argumentation in Linguistics*, Berlin/New York, De Gruyter, 1980.
- PETITEAU N., « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* 30, 2005, p. 45-63.
- PHILIPPE N. (dir.), *Vie quotidienne en France occupée : journaux de Maurice Delmotte*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- PIGNOT M., « Les enfants », in S. Audoin-Rouzeau, J.-J. Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004.
- PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012.
- PIQUER DESVAUX A., « La société espagnole à l'écoute des grandes langues européennes : le français et l'allemand en Espagne entre 1880 et 1930 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 53, 2014, p. 109-124.
- POLENZ P. von, « Fremdwort und Lehnwort sprachwissenschaftlich betrachtet », in Peter Braun (Hrsg.): *Fremdwort-Diskussion*. Fink, München 1979, p. 9–31.
- PORRA V., « L'invention de l'authenticité. Paroles d'Africains dans la fiction coloniale des années 1920 », in Gehrman, Susanne, Riesz, Janos (ed.) *Le Blanc du Noir. Représentations de l'Europe et des Européens dans les littératures africaines*, Münster, LIT Verlag, 2004, p. 41-58.
- PROCHASSON C., « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53-3, juillet-septembre 2006.
- PROCHASSON C., *14-18. Retours d'expériences*. Paris, Texto, 2008.
- PROCHASSON Ch. et RASMUSSEN A., *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2010.
- PROCHASSON Chr. et RASMUSSEN A., *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996.
- PROST A., « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994, p. 23-31.
- PROST A., *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.
- PROST A. et WINTER J., *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.
- PULCINELLI-ORLANDI E., *Les formes du silence*, Paris, éd. des Cendres, 1996.
- PRUVOST J. et SABLAYROLLES J.-F., *Les néologismes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.
- RASMUSSEN A., « La "Science Française" dans La Guerre Des Manifestes 1914-1918 », *Mots. Les langages du politique*, 2004, n° 76, p. 9-23.
- RASTIER Fr., *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 2001.
- RASTIER Fr., *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Champion, coll. « Lettres numériques », 2011.
- RAVID D., « Emergence of linguistic Complexity in later Language Development : Evidence from expository Text Construction » in RAVID Dorit et BAT-ZEEV SHYLDKRODT Hava, *Perspectives on Language and Language Development: Essays in honor of Ruth A. Berman*. New York, Springer, 2005.

- REHAGE Ph., « *Wo sind Worte für das Erleben* » : *die lyrische Darstellung des Ersten Weltkrieges in der französischen und deutschen Avantgarde* (G. Apollinaire, J. Cocteau; A. Stramm, W. Klemm), Heidelberg, C. Winter éd., 2003.
- REY A., « Néologisme, un pseudo-concept ? », *Cahiers de lexicologie*, 1 (28), 1976, p. 3-17.
- REY A., SIOUFFI G., DUVAL F., *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin, 2007.
- REY A. (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2011.
- REY-DEBOVE J., « Préface », *Le Petit Robert des enfants*, Paris, Le Robert, 1988.
- REY-DEBOVE J., *Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires contemporains*, The Hague, Paris, Mouton, 1971.
- REYNAUD-PALIGOT C., *La République raciale 1860-1930. Paradigme racial et idéologie républicaine*. Paris, PUF, 2006.
- REYNAUD-PALIGOT C., *De l'identité nationale. Science, race et politique en Europe et aux États-Unis XIXe et XXe siècle*. Paris, PUF, 2011.
- ROBIN R., *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.
- ROLLAND D. (dir.), *Des civils racontent 1914*, Nouvion-Vingré, Soissons, Soissonnais 14-18, Société historique de Soissons, 2014.
- ROLLAND R., *Au-dessus de la mêlée*. Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1914.
- ROUSSEAU F. et OFFENSTADT N., « Postface » à Marthe, Joseph, Lucien et Marcel PAPILLON, « *Si je reviens comme je l'espère* » : *Lettres du Front et de l'Arrière, 1914-1918*, Paris, Grasset, 2003.
- ROYNETTE O., *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004.
- ROYNETTE O., *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010.
- ROYNETTE O., « Unité et diversité : le vocabulaire des combattants français de la Première Guerre mondiale sous le regard des linguistes », M. BOURLET, Y. LAGADEC, E. LE GALL (dir.) *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 161-173.
- ROYNETTE O. , SIOUFFI G. , SMADJA S. , STEUCKARDT, A. , « Langue écrite et langue parlée pendant la Première Guerre mondiale : enjeux et perspectives », , *Romanistisches Jahrbuch*, Band 64-2013, Berlin/Boston, De Gruyter, 2014, p. 106-129.
- ROYNETTE, O. , « *Arbi, bled, cagna, y a bon ... L'altérité langagière dans la Grande Guerre* », *Hommes et migrations*, n° 1307, juillet-septembre 2014, p. 184-189.
<http://hommesmigrations.revues.org/2922>
- SABLAYROLLES J.-Fr. , « Fonctions des néologismes », *Cahiers du C.I.E.L.*, Paris, 1993, p. 53-94.
- SABLAYROLLES J.-Fr., JACQUET-PFAU Chr., « Les emprunts : du repérage aux analyses. Diversité des objectifs et des traitements », *Neologica*, N° 2, 2008, p. 19-38.
- SACKS-GALEY P., *Calligramme ou écriture figurée : Apollinaire inventeur de formes*, Paris, Minard, 1988.
- SAINÉAN L., *L'Argot des tranchées d'après les lettres de poilus et les journaux du front*, Paris, Bocard, 1915.
- SALSON Ph., « Dire l'occupation. Les instituteurs de l'Aisne rendent compte de l'occupation de 1914 à 1918 à leurs supérieurs », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2011, vol. 1, n° 101-102, p. 77-83.
- SALSON Ph., *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.
- SANKOFF G., « Cross-sectional and longitudinal studies », in AMMON, Ulrich, DITTMAR, Norbert, MATTHEIER, Klaus J. and TRUDGILL, Peter (dir.), *An International Handbook of the Science of Language and Society*, Volume 2, 2. Berlin, de Gruyter, 2005, p. 1003-1013.
- SANOUILLET M., *Dada à Paris*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965, rééd. C.N.R.S., 2005.

- SAPIR Edward, *The Selected Writings of Edward Sapir*, Berkeley, University of California Press, 1951.
- SARMENT J., *Jean-Jacques de Nantes*, Paris, Plon, 1922.
- SARMENT J., *Cavalcadour*, Paris, Jean-Claude Simoen, 1977.
- SCHLIEBEN-LANGE B., *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1983.
- SCHUCHARDT H., *Textes Théoriques et de Réflexion*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011.
- SEBBAG G., « Breton rêve de Vaché », in ALLAIN, Patrice (dir.), *Le rêve d'une ville. Nantes et le surréalisme*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1994, p. 188-198.
- SELFA Y MAS A., *Trozos escogidos para traducción francesa* [Morceaux choisis pour la traduction française], Murcie, Tip. de José Antonio Jiménez, 3^e éd. , 1919.
- SMITH L. V., AUDOIN-ROUZEAU S. et BECKER A., *France and the Great War. 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- SMITH L. V., *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca, Cornell University Press, 2007 ; BEAUPRE, N., *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, CNRS Éditions, Paris, 2006.
- SPITZER L., *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, préfacé par Jacques FRANÇOIS, Éditions Lambert-Lucas, 2013.
- SPITZER L., *Anti-Chamberlain. Considérations d'un linguiste sur les « Essais de guerre » de H. S. Chamberlain et l'évaluation de la langue en général*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2014.
- STEUCKARDT A. et alii (dir.), *Les Dictionnaires et l'emprunt (XVI^e-XXI^e siècle)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2011, p. 183-200.
- STEUCKARDT A., « De l'écrit vers la parole. Enquête sur les correspondances peu lettrées de la Grande Guerre », dans Franck Neveu et alii (éds), *Actes du IV^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, EDP Sciences, 2014, p. 353-364.
- STEUCKARDT A. (dir.), *Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires*, Uzès, Inclinaison, à paraître.
- SUAREZ GOMEZ G., *Anthologie française*, Madrid, Imprenta Clásica Española, 1929.
- THILMANS G., ROSIERE P., *Les Sénégalais et la Grande Guerre : lettres de tirailleurs et recrutement, 1912-1919*, Gorée : Musée historique du Sénégal ; Dakar : IFAN, 2012.
- TRY J., *Le Football Association*, Paris, France-édition, 1923.
- VACHE J., *Lettres de guerre*, Paris, K. Editeur, 1949, rééd. Paris, Losfeld, 1970.
- VACHE J., *Les Solennels*, éd. par Patrice ALLAIN, Paris, Dilecta, 2007.
- VACHE J., *Soixante-dix-neuf lettres de guerre*, éd. par SEBBAG, Georges, Paris, Jean-Michel Place, 1989.
- VACHE J., *Quarante-trois lettres de guerre*, éd. par SEBBAG, Georges, Paris, Jean-Michel Place, 1991.
- VALETTE M., « Propositions pour une lexicologie textuelle », *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur, Beiheft Les configurations du sens*, 37, 2010, p. 171-188.
- VAN DEN AVENNE C., « Le petit manuel français-bambara à l'époque coloniale, entre description et appropriation pratique », *Canadian Journal of African Studies/ Journal canadien des études africaines*, volume 46, issue 2, 2012, p. 251-270.
- VAN DEN AVENNE C., « Petit-nègre et bambara. La langue de l'indigène dans quelques œuvres d'écrivains coloniaux en Afrique occidentale française », in Queffélec C., Perrot D. (dir.), *Mots étrangers dans le roman: de Proust à W.G. Sebald*, Lyon, P.U.L., 2007, p. 77-95.
- VAN DEN AVENNE C., « Bambara et français-tirailleur. Une analyse de la politique linguistique de l'armée coloniale française : la Grande Guerre et après », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 35, 2005, p. 123-150.

- VAN DER WAL, M. et RUTTEN G. (dir.), *Touching the Past. Studies in the historical sociolinguistics of ego-documents*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2013.
- VICARI S., « L'ethos "poilu" dans les lettres des soldats de la Grande Guerre : hétérogénéités énonciatives et stratégies discursives », *Actes du III^e Congrès mondial de linguistique française (CMLF)*, Neveu et alii (éds), 2012, p. 681-693, <http://shs-conferences.org>.
- VICARI S., « Vous allez dire que ma lettre n'est pas encourageante... », *Actes du IV^e Congrès mondial de linguistique française*, Neveu et alii (éds), 2014, p. 2197-2211, <http://shs-conferences.org>.
- VIDAL-NAQUET C. (éd.), *Correspondances conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2014.
- VILA-MATAS E., *Bartleby et Cie*, Paris, 10/18, 2002.
- VINCENT M.-B., « L'aristocratie allemande au service de l'Etat et la césure de 1918 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2008, vol. 99, n°3, p. 76-90.
- VOSSLER K., « Über das Verhältnis von Sprache und Nationalgefühl », in *Die neueren Sprachen*, n° 26, 1/2, 1918, p. 1-14.
- WALD P., « La langue maternelle, produit de catégorisation sociale », in VERMES, Geneviève, BOUTET, Josiane (dir.), *France, pays multilingue. Tome 1 : Les langues de France un enjeu historique et social*, 106-123, Paris, L'Harmattan, 1987.
- WAHL A., *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard, 1989.
- WAHL Ph., « Les Liens du sens dans la poésie d'Apollinaire, trois états de la syllepse », in *La syllepse : figure stylistique*, Yannick Chevalier et Philippe Wahl éds., Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2006, p. 299-320.
- WAHL Ph., « Régimes discursifs du "double sens" » in *Champs du Signe*, n°27, Éditions Universitaires du Sud, 2009, p. 29-44.
- WILHELM R., « Diskurstraditionen », in Martin Haspelmath, Ekkehard König, Wulf Oesterreicher, Wolfgang Raible (éd.), *Language Typology and Language Universals. An International Handbook I*, Berlin/New York : de Gruyter, 2001, p. 467-477.
- WINTER J., (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press et Paris, Fayard, 2013 et 2014.
- WITTGENSTEIN L., *Philosophical investigations*, Oxford, Basil Blackwell, 1968.
- ZAUNMÜLLER W., *Bibliographisches Handbuch der Sprachwörterbücher*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1958, 496 p.
- ZONABEND F., « Jeux de noms. Les noms de personne à Minot », *Études rurales*, n° 74, 1979, p. 51-85.

Journaux et revues d'époque :

- *L'Auto*
- *Bulletin Officiel du Stade Français*
- *Le canard du Boyau*
- *L'Écho des sports*
- *La Flambée*
- *Les Jeunes*
- *Le petit écho du 18^e territorial*
- *Le rat-à-poil*
- *Sporting*
- *La Vie au Grand Air*
- *Der Kunstwart* ["puis" und *Kulturwart*] oct. 1887-sept. 1915 [I-XXVIII]. avr. 1919-sept. 1932 [XXXII, n° 13-XLV] Dresden puis München : [s.n.?] BNF.

- *Die neueren Sprachen*, 1914-1943, Zeitschrift für den neusprachlichen Unterricht. avr. 1893-mars 1943 (I-LI) 1952- Marburg puis Frankfurt am Main : [s.n.?] - Braunschweig puis Berlin < avr. 1893 (I) - ; 1914, 15-1920, 21 (XXII-XXVIII). BNF.
- *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, V. und VI. [-VIII.] Jahrgang. 2. Januar 1890 [-1. Dezember 1893.] Braunschweig, 3 vol. in 4°. BNF.

Sites et bases de données :

- Projet Corpus 14 : <http://corpus14.ortolang.fr/>
- Panoccitan : <http://www.panoccitan.org>
- THESOC, base de données linguistiques : <http://thesaurus.unice.fr>
- Le CRID 14-18 : crid1418.org/
- Europeana : www.europeana1914-1918.eu.
- Service historique de la Défense (SHD) : www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/Guide-des-sources-conservees-au.html

Table des matières

Remerciements

Odile Roynette (Université de Bourgogne-Franche-Comté), Gilles Siouffi (Université Paris Sorbonne), Agnès Steuckardt (Université Paul-Valéry Montpellier 3)
« Introduction : la guerre, ce laboratoire langagier »

Première partie : Langues nationales, identités et contacts de langues

Jean-Jacques Briu (Université Paris Ouest Nanterre La Défense)
« Les sources linguistiques des nationalismes et leurs manifestations lors de la Première Guerre mondiale. Une approche comparée France-Allemagne »

Juan García-Bascuñana (Universitat Rovira i Virgili – Tarragone)
« La Première Guerre mondiale et son retentissement en Espagne : les rapports des Espagnols avec la France et la langue française pendant le conflit »

Yann Lagadec (Université Rennes 2)
« La Grande Guerre, début de la fin ou renouveau pour la langue bretonne ? »

Cécile Van den Avenne (ENS de Lyon)
« “C’est français seulement pour les tirailleurs”. Côté des hommes et contact de langues, l’expérience linguistique des tirailleurs sénégalais pendant la Première Guerre mondiale »

Philippe Salson (Université Paul-Valéry Montpellier 3)
« L’Allemand prononçait Henri, et le Français Heinrich ». Communiquer avec l’ennemi dans la France occupée (1914-1918) »

Deuxième partie : Langues et pratiques de l’écrit en temps de guerre

Agnès Steuckardt (Université Paul Valéry-Montpellier 3), Jean-Michel Géa (Université de Corte), Stéphanie Fonvieille (Aix-Marseille Université)
« La rencontre de l’écrit. Correspondances de poilus peu-lettrés »

Sonia Branca-Rosoff (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)
« La Grande Guerre des ruraux peu-lettrés : une expérience populaire d’écriture »

Carita Klippi (Université de Tampere, Finlande)
« Pour une archéologie de l’idiolecte d’un poilu peu-lettré (1915-1918). L’historicité d’une langue maternelle »

Troisième partie : créations lexicales et néologie en temps de guerre

Jean-François Sablayrolles (Université Paris 13-Nord)

« Les néologismes de la Grande Guerre d'après les datations du Petit Robert »

Patricia Kottelat (Université de Turin)

« La première inscription de la Grande Guerre dans un discours lexicographique : le Larousse Universel de 1922 »

Christophe Gérard (Université de Strasbourg) et Charlotte Lacoste (Université de Lorraine)

Les « mots de la Grande Guerre » sont-ils ceux des poilus ? Créations inaperçues et usages réels dans les écrits de combattants. Étude de lexicologie textuelle

Quatrième partie : écriture littéraire, écriture journalistique et langue en temps de guerre

Clémence Jacquot (Université Lumière Lyon 2)

« “J’ai tant aimé les Arts que je suis artilleur” : la syntaxe poétique d’Apollinaire “change-t-elle de front” pendant la guerre ? »

Thomas Guillemin (Université d’Angers)

« Quatre années de guerre au prisme de la langue : la correspondance de Jacques Vaché, soldat, interprète, et poète d’avant-garde »

Julien Sorez (Centre d’Histoire de Sciences Po)

« Quand faire du sport, c’est faire la guerre. Fonction performative et enjeux identitaires de la métaphore sportive en temps de guerre »

Bibliographie générale

Table des matières